



HAL
open science

Les Hatt, une dynastie de brasseurs strasbourgeois de 1664 aux années 1980

Nicolas Stoskopf

► **To cite this version:**

Nicolas Stoskopf. Les Hatt, une dynastie de brasseurs strasbourgeois de 1664 aux années 1980. Vandelle Editions, 2018, 978-2-37362-048-1. hal-03442065

HAL Id: hal-03442065

<https://hal.science/hal-03442065>

Submitted on 22 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Stoskopf

**LES HATT,
UNE DYNASTIE DE BRASSEURS STRASBOURGEOIS
DE 1664 AUX ANNEES 1980**

2018

Remerciements

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans l'initiative et la détermination de Bruno Hatt qui en est le maître d'ouvrage et en a suivi la réalisation de bout en bout. Sans son projet, ce retour aux sources de l'histoire de la brasserie strasbourgeoise aurait attendu longtemps encore...

Sven Gütermann a apporté ses compétences dans la lecture des manuscrits des XVII^e et XVIII^e siècles et co-rédigé le premier chapitre.

L'ouvrage a bénéficié des apports documentaires, des témoignages et de la relecture de plusieurs membres de la famille Hatt :

- Alain Hatt, fils de Maurice-Georges, directeur technique de Kronenbourg
- Bruno Hatt, fils de Claude, administrateur de Kronenbourg
- Didier Hatt, fils de Georges, administrateur de Kronenbourg
- Dominique Hatt, fils de Michel, PDG de l'Espérance
- François et Nicole Hatt, fils et fille de Jean-Louis, administrateur de l'Espérance
- Jean-Philippe Hatt, ancien brasseur chez Kronenbourg, et son épouse Marie-France
- Patrick Hatt, ancien directeur de K2, administrateur de Kronenbourg
- Philippe Hatt, fils de Jean Hatt, directeur d'Ingwiller et de Schutzenberger
- Thierry Hatt, petit-fils de Jacques, président de Kronenbourg
- Jean-Claude Diebolt, fils de Michel, administrateur de Kronenbourg
- Étienne et Laurent Lutz, fils de Robert, administrateur de Kronenbourg
- Jacques Schneegans, ancien brasseur à l'Espérance
- Christian Wilhelm, gendre de Michel Hatt, PDG de l'Espérance

Par des entretiens, des documents, des illustrations ou des renseignements divers, Gilbert Bauer, M^e Catherine Berthol, Yves Frey, le général Bernard Grail, Jean-François Grevet, Michel Haag, Patrick Hamm, Florian Hensel, Marcel Koenig, Virginie Labrue, Alexis Lehmann, Éric Le Normand, Jean-Marie Quelqueger, Hervé Marziou, Elisabeth Paillard, le commandant Karine Perrissin-Faber, Patrick Perrot, Pierre Rézeau, Laurent Rollet, Jean Schwebel, Thierry Sée ont également apporté une précieuse contribution.

Il en est de même de la part des directeurs et responsables de dépôts d'archives, Stéphane Gallizia (INPI), Benoît Jordan (AVES), Philippe Neff (Archives de Schiltigheim), Roger Nougaret (BNP-Paribas), Pascal Penot et Brigitte Malardier (Crédit agricole), ainsi que du personnel de tous les centres d'archives visités.

Les responsables de la communication de Kronenbourg SAS (Philippe Collinet, Dany Macaux, Hélène Ziegelbaum et Ornella Huot) et de HEINEKEN France (Valentine Brau) ont aimablement mis à disposition leurs ressources documentaires.

Patrick Perrot a amélioré la qualité d'un grand nombre d'images reproduites.

Que tous soient ici chaleureusement remerciés pour leur contribution à cet ouvrage.

Merci également à François Loos, président de Brasseurs de France, Joao Abecasis, président de Kronenbourg SAS, et Pascal Sabrié, président de HEINEKEN France, pour le soutien apporté à sa réalisation.

Références

Les données concernant l'état civil et la généalogie sont empruntées, sauf indication contraire, à l'ouvrage de Jacques Hatt, paru en 1952, *Notes généalogiques sur la famille Hatt (1527-1952)* et à la généalogie réalisée et publiée en ligne par Didier Hatt sur Généanet.

De même, les données sur les brasseries strasbourgeoises (dates, adresses, propriétaires) proviennent d'Adolphe Seyboth, *Brasseries et brasseurs de Strasbourg du XIII^e siècle jusqu'à nos jours*, tiré à part du *Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts de Basse-Alsace*, fascicule 4, avril 1898, Strasbourg, 1898.

Les cartes, dessinées par Jean-Philippe Droux et Benjamin Furst sur les indications de Nicolas Stoskopf, sont extraites de l'*Atlas historique d'Alsace* sous la direction d'Odile Kammerer (en ligne).

Pour les premiers chapitres, lorsque la cote d'un acte notarié dans les archives n'est pas précisée, c'est qu'il n'a pas été consulté, car il est retranscrit partiellement ou totalement dans un autre acte. Sa date et le nom du notaire sont alors indiqués à titre de complément d'information.

Abréviations des références

ABNP-Paribas : Archives de BNP-Paribas

ACA : Archives du Crédit agricole (et de l'ex-Crédit lyonnais)

ADBR : Archives départementales du Bas-Rhin

AK Obernai : Archives Kronenbourg SAS (Obernai)

AN Léonore : Archives nationale, Base Léonore, dossiers de Légion d'honneur (en ligne)

ANMT : Archives nationales du monde du travail (Roubaix)

Archives Schiltigheim : Archives conservées à la mairie de Schiltigheim

AVES : Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg

Fonds EH : Fonds Eugène Hatt, archives privées de Thierry Hatt

Fonds MD : Fonds Michel Diebolt, archives privées de Jean-Claude Diebolt

INPI : Institut national de la propriété industrielle

SWB : Schweizerisches Wirtschaftsarchiv Basel

NDBA : *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1982-2003.

Introduction

Les brasseurs aiment bien l'histoire. Comme leur activité est très ancienne, bien antérieure à l'industrialisation, ils ont le privilège de pouvoir parfois revendiquer une origine qui se perd dans la nuit des temps, celle des abbayes médiévales et des moines brasseurs. Dans ces conditions, se contenter de 1664 peut paraître bien récent, mais présente l'avantage d'être précis et authentifié par des actes conservés en archives : le 9 juin 1664, Jérôme Hatt obtint à Strasbourg son brevet de maître-brasseur et put exploiter la Brasserie du Canon qu'il avait prise en location quelques semaines plus tôt. Il est le premier d'une dynastie de brasseurs sur dix générations. Bien qu'elle ne soit pas médiévale, cette ancienneté est largement suffisante pour devenir, trois siècles plus tard, un argument commercial de poids et donner naissance à une marque emblématique, connue à l'échelle mondiale.

Si les brasseurs aiment bien l'histoire pour des raisons de marketing, on connaît mal leur histoire. Que s'est-il passé de 1664 à nos jours ? La question vaut le coup d'être posée pour les brasseurs de la famille Hatt qui sont les fondateurs et les gérants sur plusieurs décennies des deux entreprises leaders du secteur en Alsace au XX^e siècle, l'Espérance et Kronembourg, cette dernière devenant même la première brasserie française. Or les Hatt sont issus d'un milieu artisanal, riche de dizaines de petits entrepreneurs, dont l'horizon commercial se limitait au buveur de bière du quartier. Comment passe-t-on de ce marché très restreint à la production et à la vente de millions d'hectolitres ? Pourquoi et comment les Hatt ont-ils réussi toutes les étapes du parcours là où leurs confrères ont, en chemin, lâché prise les uns après les autres ? L'étude de cette sélection non naturelle constitue l'enjeu d'une recherche historique portant sur une dynastie d'entrepreneurs et sur leurs entreprises successives. Elle combine nécessairement la dimension familiale, celle des mariages, des naissances, de l'éducation, des solidarités et des rivalités, des successions, et la dimension socio-économique propre à l'histoire d'entreprise, comprenant l'analyse des statuts de société, des actionnaires, de la gouvernance et de l'ensemble de l'activité (production, ventes, résultats).

La richesse et la diversité des sources rendent possible une recherche approfondie avec l'objectif de renouveler une vulgate historique diffusée jusqu'à présent par de simples plaquettes et des ouvrages de commémoration ou de communication : l'exploration des archives de la Ville de Strasbourg permet d'exhumer de nombreux actes, procès-verbaux, contrats, testaments des XVII^e et XVIII^e siècles ; la collecte peut se poursuivre pour le XIX^e siècle dans les archives des notaires, du Cadastre, de l'Enregistrement, de la chambre de commerce. Mais on buterait vite sur de sérieuses limites si on ne pouvait disposer de deux importants fonds d'archives d'entreprise : l'Alsacienne de brasserie (Albra), incluant l'Espérance, aux Archives départementales du Bas-Rhin (ADBR), Kronembourg, aux

Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES). Leurs lacunes, parfois surprenantes, peuvent être comblées, dans une certaine mesure, en rendant visite à d'autres centres spécialisés dans la conservation des archives d'entreprises. Les témoignages et les documents apportés par des membres de la famille ou par d'anciens collaborateurs sont également précieux. Ces matériaux rassemblés et agencés comme des pièces de puzzle permettent en définitive au récit historique de se dérouler de façon linéaire et chronologique des origines jusqu'au moment où les Hatt quittent leurs brasseries dans les années 1970.

Avant de se cristalliser sur l'Espérance et Kronenbourg, ce récit emprunte des chemins multiples. Il parcourt les ruelles du vieux Strasbourg à la recherche des brasseries artisanales dont l'existence se prolonge jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, il les accompagne lorsque certaines déménagent dans la banlieue, à Schiltigheim et Cronenbourg, et que leur horizon s'élargit soudain grâce aux expéditions par chemin de fer, il se démultiplie surtout après 1870 : les Hatt construisent des brasseries à Bâle, puis à Ivry/Seine, il dirige l'Espérance et Kronenbourg, mais aussi Adelshoffen ou Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie, une entreprise qui cherche vainement à se faire une place dans un marché déjà très concurrentiel. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que nos chemins se resserrent autour de l'Espérance et de Kronenbourg, le temps pour les deux établissements d'acquérir, surtout après la Grande Guerre, des positions dominantes sur le secteur en Alsace. Elles leur permettent par la suite de faire entrer dans leur propre histoire de nombreuses brasseries en Alsace (Ingwiller, Colmar, Mutzig, Schutzenberger, etc.), à Paris (Dumesnil) et même en Allemagne ou... en Nouvelle-Calédonie.

Ainsi, le point de vue offert par la dynastie des brasseurs Hatt est saisissant : avec eux, on parcourt plus de trois siècles d'histoire, on passe de la petite échoppe à la grande entreprise mondialisée, on suit une famille dans son adaptation continue au monde moderne. Mieux, les brasseurs, fabriquant un produit de consommation courante, ne peuvent réussir que s'ils savent anticiper les goûts et la demande de leur clientèle, être parfaitement en phase avec leur époque. Le défi est là : combiner la continuité sur dix générations et l'exigence d'être en permanence au goût du jour.

I.

Aux origines d'une tradition brassicole chez les Hatt (XVII^e-XVIII^e siècles)¹

Il est d'usage dans les dynasties d'entrepreneurs de faire peser sur les héritiers tout le poids de la dette à l'égard des glorieux aînés et celui non moins lourd de la responsabilité vis-à-vis des générations futures. Heureux donc les fondateurs de dynastie qui ne savent pas qu'ils le sont ! Car ils ignorent ce qu'ils doivent à ceux qui rendront leur patronyme célèbre. Qui s'intéresserait à Jérôme Hatt en 1664 si ses descendants n'avaient créé deux siècles plus tard de grandes brasseries industrielles et si un autre Jérôme Hatt, trois siècles et sept générations plus tard, n'avait fait de cette date originelle la marque étendard de la Brasserie Kronenbourg, connue par des millions de personnes dans le monde ? C'est bien ce devenir exceptionnel qui conduit à remonter le temps, à s'intéresser aux temps obscurs des premiers brasseurs de la famille Hatt et à les sortir d'un anonymat auquel la grande majorité de leurs confrères ont été condamnés.

I. Jérôme Hatt (1633-1675), brasseur en 1664

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le patronyme Hatt est en concurrence avec Hatten, abréviation de von Hatten qui indique une provenance géographique, en l'occurrence un village de Basse-Alsace au nord de la forêt de Haguenau². De là, les Hatten ont migré pour s'installer un peu plus au nord, à Spire, où ils sont connus comme membres du Grand Conseil dès le milieu du XV^e siècle³. Materne Hatten, né à Spire vers 1470, est un prêtre qui devient vicaire du chapitre de la cathédrale de Spire. Humaniste distingué, il correspond avec Sébastien Brant, Beatus Rhenanus et Erasme de Rotterdam. Gagné à la Réforme, il se marie avec Barbe Hager, originaire de Ratisbonne, qui lui donne un fils, Hieronymus (Jérôme)⁴. Il s'installe, sur les conseils de son ami Martin Bucer, à Strasbourg où il obtient la charge de vicaire de Saint-Thomas et, le 31 août 1527, le droit de bourgeoisie. Il meurt le 14 mars 1546 à Strasbourg.

Cinq générations séparent encore Materne Hatten du premier brasseur de la famille. Délaissant la théologie, ces Hatten de la fin du XVI^e siècle et de la première moitié du XVII^e

¹ Chapitre rédigé avec le concours de Sven Gütermann.

² Selon l'hypothèse de Jacques Hatt, *Quatre siècles de bourgeoisie alsacienne*, Strasbourg, Dernières nouvelles, 1934, p. 1, hypothèse confirmée par Sven Gütermann, *Matern Hatten, ein Intellektuellenleben zwischen Humanismus und Reformation am Oberrhein*, Ubstadt-Weiher, Verlag Regionalkultur, 2017, p. 17.

³ Sven Gütermann, *op. cit.*, p. 19-20.

⁴ Nous avons pris le parti de franciser tous les prénoms.

siècle sont pour la plupart teinturiers et tisseurs de serge, une activité lucrative et considérée qui leur permet d'acquérir une aisance certaine, d'appartenir aux catégories les plus élevées de la bourgeoisie et d'exercer de père en fils des charges corporatives ou municipales : ils deviennent échevins de la tribu des drapiers et siègent au Petit Sénat, Jérôme II Hatten (1573-1635) entrant même au Grand Sénat comme représentant de sa tribu. À l'instar d'autres grandes familles d'industriels en Alsace, à Strasbourg ou à Mulhouse, les Hatten/Hatt occupent déjà, dans les siècles qui précèdent, le sommet de la pyramide sociale⁵.

Passer de la teinturerie à la brasserie est une bifurcation majeure dans ce monde cloisonné des tribus de métiers qui donne clairement la priorité aux héritiers pour l'accès à la maîtrise et dresse des obstacles devant les nouveaux venus. Ce pas est néanmoins franchi par Jérôme IV Hatten à la faveur d'une circonstance particulière. Il naît à Strasbourg le 12 novembre 1633 alors que son père Jérôme III Hatten (1596-1633) est déjà mort⁶ : ce dernier ne pourra plus transmettre à son fils l'amour et les secrets du métier. En revanche, son beau-père Jean Samuel Nagel, tonnelier de la Ville et maître de la tribu, qui a épousé sa mère Marie Gassner, lui enseigne l'art de la tonnellerie. Jérôme est ainsi admis à intégrer la tribu des tonneliers le 23 janvier 1664⁷. De la tonnellerie à la brasserie, il n'y a qu'un pas puisque les brasseurs sont inscrits à la tribu des tonneliers depuis 1634 et que les cuves et les tonneaux constituent l'un de leurs principaux outils de travail. Jérôme commence par prendre à bail la Brasserie du Canon (*Zur Kartaune*), puis épouse le 21 avril de la même année, Marguerite Hamm, fille de Jean Hamm, maître-boulangier et membre du Petit Sénat. Dans son contrat de mariage, Jérôme est désigné comme « Hieronymus Hatt, le tonnelier, descendant de Hieronymus Hatten, le teinturier et bourgeois de céans⁸ ». Le 9 juin 1664, soit quelques semaines après son mariage, il obtient en justice le titre de maître-brasseur⁹, devenant ainsi le premier de la lignée. L'histoire des brasseurs Hatt débute ici. Le moment est bien choisi : la consommation de bière a en effet pris un grand essor depuis la Guerre de Trente Ans qui a détruit de nombreux vignobles et répandu le goût de la bière, très en vogue au sein des troupes d'origine nordique¹⁰.

xxx

La Brasserie du Canon (*Zur Kartaune*) sur le plan-relief de 1725 et aujourd'hui

⁵ Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2005, p. 27.

⁶ Ses cinq premiers enfants, nés d'un premier mariage, sont morts en bas âge.

⁷ AVES, série XI, n° 388, fol. 302v-304r, 23 janvier 1664, extrait du procès-verbal d'admission de Jérôme Hatt dans la « tribu » (*Zunft*) des tonneliers, paiement du droit d'entrée et promesse d'allégeance aux règles de la tribu.

⁸ AVES, 2 RP, Paroisse St-Pierre-le-Jeune, M 70, fol. 141r, n° 19, année 1664.

⁹ AVES, 2 R 81, fol. 76v-77r, Relation des arguments de la corporation des brasseurs contre ceux de Jérôme Hatt concernant la reconnaissance de sa maîtrise, jugement rendu par le Conseil des XV en faveur de Jérôme Hatt. Document reproduit et traduit *infra*.

¹⁰ *Brasserie de l'Espérance, 1746-1946*, Schiltigheim-Strasbourg, 1946, p. 23.

Située face au pont du Corbeau, à l'entrée de la rue des Bouchers et de la rue d'Austerlitz, cette brasserie est fondée en 1647 par Johann Israël Faust. Exploitée comme brasserie jusqu'en 1870, elle devient alors un simple débit de bière, puis un restaurant dont Kronenbourg a repris récemment l'exploitation.

XXX

Maîtrise de Jérôme IV Hatt, 9 juin 1664

« Les sieurs J. M. Zeissolf et Schötterlin font connaître par le sieur Franz, que l'argumentation soutenue par le tonnelier et brasseur Hieronymus Hatten contre les maîtres brasseurs s'appuie sur le fait que le plaignant, concernant le métier du brassage, avait rempli toutes les conditions exceptée celle, selon l'article correspondant, d'avoir servi deux années comme commis. Mais considérant que cet article concerne les étrangers, que le plaignant par contre est enfant de la cité, déjà marié et locataire de la Brasserie du Canon, que cette disposition, y compris pour des étrangers et dans des cas similaires, avait déjà été suspendue, [demande l'application] des décisions rendues selon procès-verbaux 1656, feuillet 113 et 1662, feuillet 64. Pour ces motifs les sieurs députés estiment avoir à rendre en la matière le jugement ci-après : Nous, en Conseil des Quinze, avons dans l'affaire Hieronymus Hatten, citoyen de céans et plaignant, contre l'avis des maîtres brasseurs, après examen de l'article invoqué, du brevet d'apprentissage présenté et d'autres considérations menant à cette décision, déclaré par exemption le droit au plaignant d'être admis et reconnu à parité au sein des maîtres brasseurs après acquittement de la redevance ordinaire et remboursement des dépens. Prononcée, la délibération des juges est approuvée. »

Le 28 avril 1669, Jérôme devient propriétaire de la Brasserie du Canon qu'il rachète à Jean Israël Faust, membre du Conseil des XXI, « pour un montant de 5 025 florins dont 2 095 payés comptant, et 370 florins d'équipements pour le brassage de la bière ainsi que des fûts étalonnés de 500 mesures » et quelques ustensiles divers. La vente est signée au domicile du vendeur¹¹. Le Canon est alors une des dix-neuf brasseries dénombrées par Adolphe Seyboth à Strasbourg.

XXX

Acte de vente de la Brasserie du Canon (28 avril 1669)

Devant la chambre des contrats, comparaissent les époux vendeurs, Israël et Marthe Faust, les époux acheteurs, Jérôme et Marguerite Hatten, leur beau-père, Samuel Nagel, enfin le père et le frère de Marguerite qui l'assistent. Les époux Hatt, jusque-là locataires, s'engagent en devenant propriétaires de la maison et de son outillage de brasserie, à prendre en charge ses servitudes, à savoir le règlement annuel d'intérêts débiteurs. Le prix étant de 5 395 florins, ils s'acquittent de 2 095 florins en espèces et paieront le solde à partir de l'Annonciation 1670 (25 mars) par des versements annuels de 500 florins augmentés d'un intérêt de 4 % sur le capital restant dû. Les époux vendeurs peuvent continuer à habiter les lieux pendant trois ans, la dernière année moyennant un loyer de 30 florins. Marguerite Hatten est invitée, en la seule présence de son père et de son frère, à faire état du « libre consentement de sa liberté féminine ».

Au verso du contrat, il est indiqué que les époux Hatten se sont libérés des servitudes pesant sur le Canon en remboursant ses débiteurs dès 1669-1670 et ont payé les vendeurs par anticipation : 1 300 florins ont été versés dans les deux premières années, 1 000 florins en 1672, 1 000 florins enfin « plus tard », si bien que le contrat est totalement exécuté.

L'annexion de Strasbourg à la France

Au lendemain des traités de Westphalie (1648) qui mettent fin à la Guerre de Trente ans, la France, qui ambitionne de faire du Rhin sa nouvelle frontière, compte bien tirer profit de ses droits, perdus par les Habsbourg, sur l'Alsace et son réseau de villes d'Empire formant la Décapole. Bien que Strasbourg – qui n'en fait pas partie – ne soit pas convoitée en première

¹¹ AVES, KS 536, fol. 230v-234v ; archives personnelles de Philippe Hatt.

ligne, les pressions françaises sur la ville se font rapidement sentir. Et Strasbourg est finalement incluse dans une logique de continuité territoriale conforme à la politique d'annexion initiée par Louis XIV dès 1679. Elle est investie en temps de paix le 30 septembre 1681, contrainte à la capitulation et occupée par un détachement français de 30 000 hommes qui ne rencontre qu'une résistance militaire limitée. Il est vrai que l'empereur, jusque-là encore garant tutélaire et protecteur, a d'autres soucis à Vienne où sa capitale est menacée par les Turcs.

L'annexion par la France représente pour Strasbourg une sérieuse rupture, dans la mesure où la nouvelle autorité y imprime d'entrée de jeu ses objectifs politiques et son choix confessionnel pro-catholique. Les relations avec les voisins allemands du Rhin supérieur n'en sont pas rompues pour autant, alors même que Strasbourg devient sans le vouloir ville frontière. Son université peut continuer de recevoir des étudiants protestants venus d'Europe centrale et du Nord, et des professeurs issus du grand cercle des érudits européens. Avec la réorganisation politique qui est mise en œuvre, Strasbourg devient le siège de la nouvelle administration territoriale française, mais perd l'autorité judiciaire désormais implantée à Colmar. La reconquête catholique qui suit l'annexion permet également le retour en ville de l'évêque de Strasbourg, contraint à une résidence hors les murs depuis une bataille perdue à Hausbergen... en 1262.

Le traité de Ryswick en 1697 entérine définitivement le rattachement de Strasbourg et de l'Alsace à la France. Les protestants sont écartés des postes officiels et la cathédrale est restituée au culte catholique. La révocation de l'édit de Nantes, remplacé par celui de Fontainebleau en 1685 qui légitime la répression du protestantisme en France, n'a cependant que peu d'effet en Alsace. La liberté de religion y reste la règle, quand bien même l'autorité française ne manque pas de favoriser le catholicisme chaque fois qu'elle le peut. L'université de Strasbourg conserve son empreinte luthérienne germanique. L'Alsace reste d'ailleurs jusqu'en 1789 une sorte de province étrangère, séparée de la France par une frontière douanière courant le long des Vosges alors qu'elle n'en a pas avec l'Empire. La ville et la région restent de ce fait germanophones et de culture allemande.

II. Deuxième génération et naissance d'une tradition brassicole

Sitôt qu'ils sont en âge de le faire, Jérôme V (1668-1734)¹² et Jean (1669-1730), les deux fils de Jérôme IV, s'engagent sur les pas de leur père dans le métier de la brasserie. Jean débute à Pâques de l'année 1687 son apprentissage de trois ans auprès du tonnelier strasbourgeois Bernard Jost¹³, contre un droit d'apprentissage qui s'élève à cinquante thalers. Il poursuivra l'exploitation de la brasserie de son père. Il a quatre fils issus de ses trois mariages : en 1694 avec Marie-Madeleine, fille du brasseur Georges Pick, puis en 1706 à l'église paroissiale Saint-Nicolas avec Anne-Marguerite, fille de Jean-Jacques Kamm¹⁴, aubergiste à l'enseigne de l'Esprit (*Zum Geist*), et 1714 avec Marthe, fille du marchand de vins Frédéric Wagner¹⁵.

¹² AVES, 1 RP N 221, fol. 256r, naissance de Jérôme V Hatt le 18 mars 1668.

¹³ AVES, Série XI, n° 391, fol. 270r-270v. Le contrat d'apprentissage du 12 mai 1687 en énonce les modalités et les engagements de chacun. Mention des parrains ou garants, notamment son propre beau-père.

¹⁴ AVES, 2 RP, Paroisse St-Nicolas, M 53, fol. 99v, n° 15, acte de mariage avec Anne Marguerite Kamm.

¹⁵ AVES, Chambre des XV, 1692, p. 267.

XXX

Armoiries de Jean Hatt

Ces armoiries, enregistrées à l'Armorial général, reprennent l'emblème des tonneliers-brasseurs, le maillet et les daviers (crochets)

Jérôme V avait débuté son apprentissage, trois ans exactement avant son frère, à Pâques 1684 auprès du tonnelier Abraham Böhm¹⁶ avec pour garants Gérard Leffer, alors maître de la tribu, et son propre beau-père, Jean-Jacques Verius. Ce dernier, époux en secondes noces de la mère des deux garçons, avait par ailleurs repris la Brasserie du Canon après la mort de Jérôme IV. À la suite du décès prématuré de ce maître d'apprentissage, c'est la veuve de celui-ci, Anne, qui termine la formation de l'apprenti, conclue avec succès à Pâques 1687¹⁷. De son beau-père, Jérôme reçoit également trois années de perfectionnement au brassage de la bière. Mais ce n'est que le 15 septembre 1692 qu'il sera enfin admis à intégrer la tribu des tonneliers¹⁸. La même année encore il prend en location, de son beau-père, la Brasserie du Chant des Oiseaux (*Zum Vogelsgesang*)¹⁹, située 7, quai des Bateliers, qu'il acquiert plus tard en pleine propriété. Il y obtient le 31 octobre une licence de débit de boisson²⁰.

Le 30 septembre de cette même année 1692, Jérôme V avait contracté mariage avec Catherine, fille du marchand de vins, Jean-Martin Boch²¹. Il est vraisemblable que Jérôme ait pris alors la succession de son beau-père, car dans l'acte de son second mariage, le 9 septembre 1716, ainsi que dans son contrat de mariage, il est désigné comme marchand de vin. Dans un autre contrat de 1723, il apparaît également sous cette profession²².

La deuxième épouse de Jérôme, Catherine Leonhard, née Goll, était fille de négociant, d'une famille de Colmar rattachée à la grande bourgeoisie par ses liens de parenté avec les Fettich, Ingold, Wolff von Schoeneck, von Gottesheim et quelques autres. Par son arrière-grand-mère, Suzanne Brant, épouse de l'avocat du Petit Sénat de Strasbourg, Jean-Georges Kast, elle descendait également du célèbre humaniste Sébastien Brant (1457-1521). L'une des sœurs de Catherine était mariée avec Jean-Michel Schweighäuser, une autre avec François Brackenhoffer et la troisième avec Jacques Durninger, tous trois négociants distingués. Deux de ses frères, Jean-Daniel et Jean-Frédéric, étaient eux aussi négociants et un troisième, Jean Goll, médecin²³. Le contrat de mariage entre les nouveaux époux Jérôme et Catherine, est établi le 25 novembre 1716 par le notaire strasbourgeois Daniel Rohr²⁴.

¹⁶ AVES, Série XI, n° 391, fol. 142v, contrat d'apprentissage du 30 mai 1684, semblable à celui *supra*, note 16. Le droit d'apprentissage s'établit à 75 florins. Les garants, dont le beau-père, sont les mêmes.

¹⁷ *Ibid.*, fol. 270r, remise du certificat d'apprentissage en date du 13 mai 1687.

¹⁸ *Ibid.*, fol. 447r, admission dans la tribu sur présentation des justificatifs requis. Promesse de fidélité et obéissance.

¹⁹ AVES, 2 R 96, fol. 267r–267v.

²⁰ *Ibid.*

²¹ AVES, Paroisse St-Nicolas, M 53 (année 1692, n° 17).

²² AVES, KS 597, fol. 628.

²³ Jacques Hatt, *Quatre siècles...*, *op. cit.*, p. 33.

²⁴ AVES, 31 NOT 38, n° 876, contrat de mariage.

En 1722, le 8 décembre, Jérôme V Hatt, alité et malade, mande à son domicile du Chant des Oiseaux le même Daniel Rohr aux fins de consigner son testament²⁵. L'entrevue se déroule entre deux et trois heures de l'après-midi dans la pièce d'habitation à l'étage, du côté du quai. Le testataire, après des instructions sur ses funérailles, à savoir être mis en terre chrétiennement, détaille ses dispositions pour le partage de ses biens : la Brasserie du Chant des Oiseaux, y compris deux maisonnettes accolées, un pavillon de jardin, le jardin lui-même et tout ce qui se rattache au bâti, trois cents cuves et nombre de tonneaux de même que l'ensemble du matériel pour le brassage de la bière, sont léguées en toute propriété « à sa très aimée épouse, dame Catherine Leonhard, née Goll » pour autant qu'elle poursuive elle-même l'exploitation de la brasserie. Si tel n'était le cas, qu'elle laisse la brasserie en location à un taux modique à sa fille, « demoiselle » Marie Dorothée, conformément au droit local du douaire, sans renoncement pour la veuve à un usufruit d'habitation à vie dans les logements de la brasserie. Au décès de Catherine mettant fin au douaire, la brasserie et l'ensemble des équipements devaient revenir en legs à ses deux fils Jean-Daniel et Jean. Son testament établi, Jérôme V semble avoir retrouvé la santé, puisqu'il vécut encore une bonne douzaine d'années.

Le 21 janvier 1734, jeudi soir entre sept et huit heures, à la lumière de deux bougies dans la même pièce à l'étage du côté du quai, il refait son testament par devant le notaire Jean Lobstein, en présence du tonnelier marchand de vins Jean-Georges Hammerer, des marchands de soieries et frangeurs, Jean-Michel et Jean-Christophe Baum, du perruquier Jean Holsten et du boutonnier Jean-Frédéric Schöffner, tous bourgeois de la ville et témoins, de même que Jean-Rodolphe Dinckel et Jean-Daniel Richshoffer, l'un et l'autre natifs de Strasbourg et clercs du notaire²⁶. D'entrée, il redit ses volontés concernant son inhumation. Puis il déclare nul et non avenue son testament de l'année 1722 et lègue la Brasserie du Chant des Oiseaux avec les deux maisonnettes accolées et leurs cours respectives, le pavillon de jardin, le jardin et autres dépendances à ses deux fils, Jean-Daniel et Jean. À sa belle-fille Marguerite Salomé Hausmetzger, née Leonhard, épouse du boucher et citoyen Isaac Hausmetzger, il lègue toutes les liquidités et autres biens meubles apportés au couple par lui-même ou sa femme lors de leur mariage. Son plus jeune fils Jean devrait, dans la mesure où il n'aurait pas du vivant de son père « terminé d'apprendre un métier convenable », recevoir 200 florins en espèces destinés à couvrir ses frais d'apprentissage. Finalement, Jérôme se réserve encore la possibilité de modifications, voire d'une annulation pure et simple du testament. Il n'en aura pas l'occasion, puisque que deux mois seulement après cette nouvelle mouture de son testament, il s'éteint le 23 mars 1734 à l'âge de soixante-quatre ans. À partir du 5 avril et pendant plusieurs jours le notaire Jean Lobstein dresse un inventaire complet des biens du défunt²⁷. Sa fortune totale est estimée à 7 025 livres de Strasbourg, 7 schilling et 73/4 pfennig.

²⁵ *Ibid.*, testament 1.

²⁶ *Ibid.*, testament 2.

²⁷ *Ibid.*, inventaire. Cf. Jacques Hatt, *Quatre siècles...*, *op. cit.*, p. 106-131.

Les transformations de Strasbourg au XVIII^e siècle

Strasbourg prend un nouvel essor au XVIII^e siècle. Elle devient capitale de la nouvelle province Alsace et résidence de l'intendant du roi. Elle est dotée d'une garnison de six à huit mille hommes, et intégrée au dispositif français de fortifications par la construction d'une citadelle entre la ville et le Rhin, édifiée dans les années 1682-85 par Vauban.

Si le système corporatif connaît encore peu de changements, l'immigration de nombreux « welsches » (francophones) et catholiques venus de la France « de l'intérieur », la présence de la garnison et le développement d'une haute société patricienne apportent à la ville un nouvel élan. De nouveaux métiers apparaissent et prospèrent, tels que les perruquiers, doreurs, tapissiers ou plâtriers-stucateurs. Le développement démographique entraîne l'ouverture de nombreuses auberges et estaminets « approvisionnés par les trente-trois brasseurs, tous protestants sans exception, qui se donnent les moyens de faire face à la demande²⁸ ».

III. Troisième génération et fondation de la Brasserie de l'Espérance

Du deuxième mariage de Jérôme V sont issus sept enfants, dont les deux fils Jean-Daniel et Jean. L'aîné, Jean-Daniel I (1718-1767), est, durant les années 1742-1746, brasseur aux Quatre Vents (*Zu den vier Winden*)²⁹. Le 30 août 1745, il emprunte auprès du secrétaire des XV, Johann Bernard Henneberg, la somme de 800 livres de Strasbourg au taux annuel de 4,5 %³⁰ avec, en garantie, la moitié qui lui revenait dans l'héritage du Chant des Oiseaux. Le 10 mai 1746, Jean-Daniel I se porte acquéreur de la part de son frère Jean et devient dès lors seul propriétaire de la brasserie, transaction attestée six jours plus tard dans les actes du notaire Jean-Rodolphe Dinckel³¹. Le 17 mai, la maîtrise lui est accordée au vu de ce document³². Dès le début de la Guerre de Sept Ans, il investit toute sa fortune dans le négoce de vin destiné à l'armée, une activité qui lui rapporte gros³³.

En 1740, Jean-Daniel I Hatt épouse Suzanne Marguerite Kammerer³⁴. Trois enfants sont issus de ce mariage : Jean-Daniel II (1741-1820), Suzanne Marguerite II (1743-1744) et Jean (1747-1765³⁵). Le 12 novembre 1746, Jean-Daniel I emprunte une somme de 1 000 livres auprès de la commune réformée de Wolfisheim, ainsi que 2 000 livres de l'aubergiste Jean

²⁸ Bernard Vogler, „Straßburg“, in Wolfgang Adam und Siegrid Westphal (dir.), *Handbuch kultureller Zentren der frühen Neuzeit. Städte und Residenzen im alten deutschen Sprachraum*, t. 3, Berlin-Boston, 2012, p. 1845.

²⁹ AVES, Série XI, N° 404.

³⁰ AVES, KS 619, fol. 588r-589r, reconnaissance de dette. Sont mentionnés : noms et qualités des prêteur et emprunteur, montant, type de valeurs (monnaies) admises en remboursement, paiement des intérêts (semestriel), durée (non fixée à date, résiliation à l'initiative de chacune des parties avec un préavis de six mois), garanties (description des biens) et engagements, déclaration de sincérité et signatures.

³¹ AVES, Série XI, n° 404, certificat du 16 mai attestant formellement la transaction.

³² AVES, Série XI, n° 401, fol. 119r, délibération de la tribu établissant la validité de sa demande et le respect de l'obligation d'exploiter en propre, en foi de quoi elle lui accorde la maîtrise. Acquiescement des droits.

³³ Jacques Hatt, *Quatre siècles...*, op. cit., p. 37.

³⁴ *Ibid.*, p. 163.

³⁵ Une incertitude demeure sur la date de son décès.

Nicolaus, les deux emprunts au taux de 4 %³⁶. Il hypothèque l'ensemble de ses biens, dont la Brasserie du Chant des Oiseaux et tout son matériel. Son beau-frère, le conseiller Jean-Ulrich Kammerer, apparaît comme caution.

Jean-Daniel II accomplit, de la Saint-Martin 1756 à la Saint-Martin 1759, son apprentissage auprès du maître tonnelier Jean Bitterle³⁷. À l'automne 1764, il termine et présente son chef-d'œuvre. Celui-ci est examiné le 17 octobre, puis le 28, par Jean-Jacques Stamm, Jean-Henri Löchner et Jean Schätzler. Assez satisfaits dans l'ensemble, ils pointent néanmoins quelques rebouchages lors de la première présentation, et, à la seconde, des irrégularités dans les fonds. Au dernier contrôle, le 5 novembre 1764, ils constatent encore « quelques petits loups » (*kleine Wölfflein*) sur l'un des fonds, mais acceptent finalement son travail et lui accordent l'admissibilité à la maîtrise³⁸.

Quelques mois plus tard, le 14 février 1765, Jean-Daniel II prend en location la Brasserie de la Hallebarde (*Zum Spiess*), ultérieurement rebaptisée Brasserie des deux Hallebardes (*Zu den zwei Spiessen*), 11, quai Finkwiller³⁹. Au vu de cela et à sa requête expresse, la maîtrise lui est définitivement reconnue quelques jours plus tard, le 22 février. Il est admis le 16 avril au sein de la tribu⁴⁰. La même année encore, il apparaît comme brasseur à la Licorne (*Zum Einhorn*), 3, Haute-Montée, et, en 1781, comme grand maître du syndicat des brasseurs⁴¹. Élu assesseur en 1789, il fait partie du comité militaire qui organise la Garde nationale. Le 19 août 1789, il est signataire de la déclaration de renonciation aux privilèges de la Ville de Strasbourg pour le bien de la Nation⁴².

Jean-Daniel II ne laisse pas de descendant mâle. De sa première union avec Catherine Salomé Pick, il a une fille prénommée comme sa mère. Celle-ci épouse Philippe Jacques Brandhoffer, lequel devait devenir le successeur de Jean-Daniel. Avec sa deuxième épouse, Salomé Walter, Jean-Daniel II a encore deux filles. La première, Marguerite Salomé, épouse le marchand de bois Philippe Jacques Bischoff, la seconde, Conrad Georges Aichner, brasseur au Lion d'or (*Zum goldenen Löwen*), 19, quai des Bateliers. Quant au fils cadet de Jean-Daniel I Hatt, Jean, il accomplit de 1762 à 1765 un apprentissage auprès du maître tonnelier Jean-Jacques Beyer⁴³, mais on n'en sait pas davantage à son sujet.

³⁶ AVES, KS 620, fol. 893r-894v.

³⁷ AVES, Série XI, n° 395, fol. 88v, contrat d'apprentissage, conditions financières, acquittement des droits ; *Ibid*, fol. 111v, certificat de fin d'apprentissage, déclaration de « *satisfaction réciproque* ». Acquittement des droits.

³⁸ *Ibid*, fol. 450v-451r, procès-verbal des trois présentations avec le commentaire des examinateurs, conclusion positive, signatures.

³⁹ AVES, Série XI, n° 401, fol. 174v, requête d'accès à la maîtrise sur présentation du bail signé de La Broche. Demande satisfaite, acquittement des droits.

⁴⁰ AVES, Série XI, n° 395, fol. 194v, requête d'admission à la tribu. Accordée, acquittement des droits.

⁴¹ AVES, Série XI, n° 401, fol. 223v. Cf. Jacques Hatt, *Quatre siècles...*, op. cit., p. 3.

⁴² AVES, AA 274.

⁴³ AVES, série XI, N° 395, fol. 146v-147r, attestation produite par Johann Jacob Beyer d'admettre Johann en apprentissage pour trois ans à compter du 1^{er} mars 1762. Le droit d'apprentissage s'établit à 100 florins. Mention de ses deux garants : Johannes Lobstein, aubergiste à l'Hommelet rouge, et Johann Jacob Beyer, brasseur.

XXX

La Brasserie de l'Espérance vers 1930 et aujourd'hui

La brasserie proprement dite se situait dans le bâtiment à l'arrière, ouvrant sur la rue des Veaux par trois arcades, tandis que le débit occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble donnant sur la rue de la Pierre Large.

(Photo 2017 de Thierry Hatt)

Le second fils de Jérôme V et Catherine Goll, Jean Hatt (1720-1753), est le fondateur en 1746 de la Brasserie de l'Espérance (*Zur Hoffnung*). Quand Jean a, conformément à la tradition – et devançant d'un an son frère aîné – réalisé et présenté son chef-d'œuvre en tonnellerie⁴⁴, il postule à la maîtrise en 1745. Sa requête est une première fois rejetée en août de la même année au prétexte qu'il ne possédait pas de brasserie⁴⁵, puis finalement satisfaite le 20 janvier 1746⁴⁶. C'est qu'il a entre-temps, le 20 décembre 1745, acquis d'Anne Catherine, née von Herff, veuve d'Antoine Vogler, intendant général de la Commanderie des chevaliers teutoniques à Andlau, un immeuble situé à l'angle de la rue des Veaux et de la rue de la Pierre-Large pour un montant de 2 250 livres de Strasbourg. Constitué d'une maison sur rue, d'une autre sur l'arrière, de deux cours et d'une ferme, Jean y a obtenu du Conseil des XV un permis d'installation d'une brasserie contre versement de deux contributions pour un total de 120 livres⁴⁷. Quelques jours auparavant, le 4 décembre 1745, Jean Hatt vendait à Marie Ève Cousteau, épouse du lieutenant d'artillerie Antoine Cousteau, la maison de l'Oie d'or (*Zur goldenen Gans*), place Saint-Étienne, et une maison mitoyenne avec cour sur la rue des Pucelles, l'ensemble pour 1 228 livres de Strasbourg⁴⁸. La maison mitoyenne était d'ailleurs une acquisition récente dont l'achat remontait seulement au 29 juillet de la même année⁴⁹. Tout porte à croire que cette vente est directement motivée par l'acquisition de l'immeuble de la rue des Veaux, sans doute mieux adapté à son projet de brasserie.

XXX

Pochoir pour apposer la marque commerciale de Jean Hatt

Les initiales JH encadrent les outils des tonneliers-brasseurs surmontés d'une couronne. L'importance donnée à la date de la fondation de l'entreprise est plutôt surprenante d'autant que manquent par ailleurs le symbole de l'ancre et le nom de la brasserie

Acquittement des droits ; AVES, série XI, n° 395, fol. 193v-194r, attestation de fin d'apprentissage, déclaration de « satisfaction réciproque », acquittement des droits.

⁴⁴ AVES, Série XI, n° 394, fol. 415r, août 1740.

⁴⁵ AVES, Série XI, n° 401, fol. 117r, délibération du 16 août 1745, rejet de la requête d'accession à la maîtrise, acquittement des droits.

⁴⁶ *Ibid.*, fol. 118r, délibération du 20 janvier 1746, nouvel examen de la requête à la maîtrise, satisfaite sur la base de l'argument fourni (cf. suite du texte), acquittement des droits.

⁴⁷ AVES, KS 619, fol. 910r-911v.

⁴⁸ *Ibid.*, fol. 885r-886v.

⁴⁹ *Ibid.*, fol. 508r-509r.

Le 12 novembre, Jean emprunte auprès du brasseur strasbourgeois Jean-Georges Klein 1 750 livres de Strasbourg à 4 % d'intérêt⁵⁰. Le débiteur donne en gage la Brasserie de l'Espérance avec tout son matériel et les droits attachés. Son beau-frère, le forgeron strasbourgeois Jean Conrad Heyl, se porte caution solidaire sur ses biens propres.

Jean Hatt innove en étant le premier à Strasbourg à donner à sa brasserie le nom d'un concept. En bon luthérien, de surcroît installé à Strasbourg dans le quartier des bateliers, il doit connaître ce verset de Saint-Paul dans son épître aux Hébreux : « Cette espérance, nous la possédons comme une ancre de l'âme, sûre et solide (6, 19) ». De même que le marin jette l'ancre en cas de tempête dans l'attente de conditions meilleures, le bon chrétien doit ancrer son âme dans le Christ pour éviter le naufrage spirituel. L'ancre, symbole de l'Espérance, qui deviendra ultérieurement la marque de la brasserie, coiffe encore aujourd'hui le clocher de l'église Saint-Guillaume, paroisse des bateliers, que Jean Hatt pouvait apercevoir de l'autre côté de l'Ill en sortant de sa brasserie.

XXX

L'ancre au sommet du clocher de l'église Saint-Guillaume

Le destin de Jean Hatt n'en est pas moins tragique. Il meurt le 29 octobre 1753 à l'âge de trente-trois ans, laissant une veuve, Barbe Marguerite Heyl, deux fils, Philippe-Jacques et Jean-Louis, et une fille Catherine Madeleine⁵¹. Selon l'inventaire dressé par le notaire Johann Rudolph Dinckel en date du 3 décembre 1753, l'actif de succession s'élève à 1 645 livres de Strasbourg⁵². La brasserie, unique bien immobilier détenu par Jean Hatt, y apparaît pour une valeur de 2 750 livres. Dans le matériel de brassage sont mentionnés « deux très anciennes cuves à orge en chêne, une cuve à malt, une cuve de maturation, un refroidisseur en sapin, un bac à levure en chêne, trois seaux de fermentation en chêne, divers autres seaux, tamis et tuyaux ».

Le Corps des brasseurs strasbourgeois au XVIII^e siècle décrit par Jacques Hatt⁵³

« Pour être agréé par le Corps des brasseurs en qualité de maître, il fallait : 1. Remplir les conditions requises au point de vue professionnel, 2. Être propriétaire ou locataire d'une brasserie, 3. Posséder une licence de brasseur. Les conditions de capacité professionnelle consistaient en deux ou trois années d'apprentissage [...], en un stage en dehors des frontières, dont le Conseil des XV dispensait le candidat moyennant finances, et en l'exécution du chef-d'œuvre des tonneliers. [...]

Le personnel ouvrier était peu nombreux : en 1747, pour 35 maîtres, il y avait 56 anciens et sept nouveaux compagnons qui payaient des cotisations alimentant une caisse professionnelle.

⁵⁰ AVES, KS 620, fol. 892r-893r.

⁵¹ Paroisse St-Nicolas, D 96, p. 54, acte de décès de Jean Hatt, brasseur à l'Espérance.

⁵² ADBR, M^e Holtzapffel, liasses Dinckel, II, n^o 555. Cf. Jacques Hatt, *Quatre siècles...*, op. cit., p. 134-151.

⁵³ *Brasserie de l'Espérance, 1746-1946*, op. cit., p. 34-35 et 39-40 (d'après AVES, Fonds des tribus, tonneliers 20).

Chaque patron-brasseur avait donc au maximum deux ouvriers, parmi lesquels les Allemands étaient nombreux. Lorsque le compagnon quittait sa place, le patron lui délivrait un certificat. Les différends entre patrons et ouvriers étaient jugés par le Corps des brasseurs. Celui-ci tranchait également les conflits entre patrons. [...]

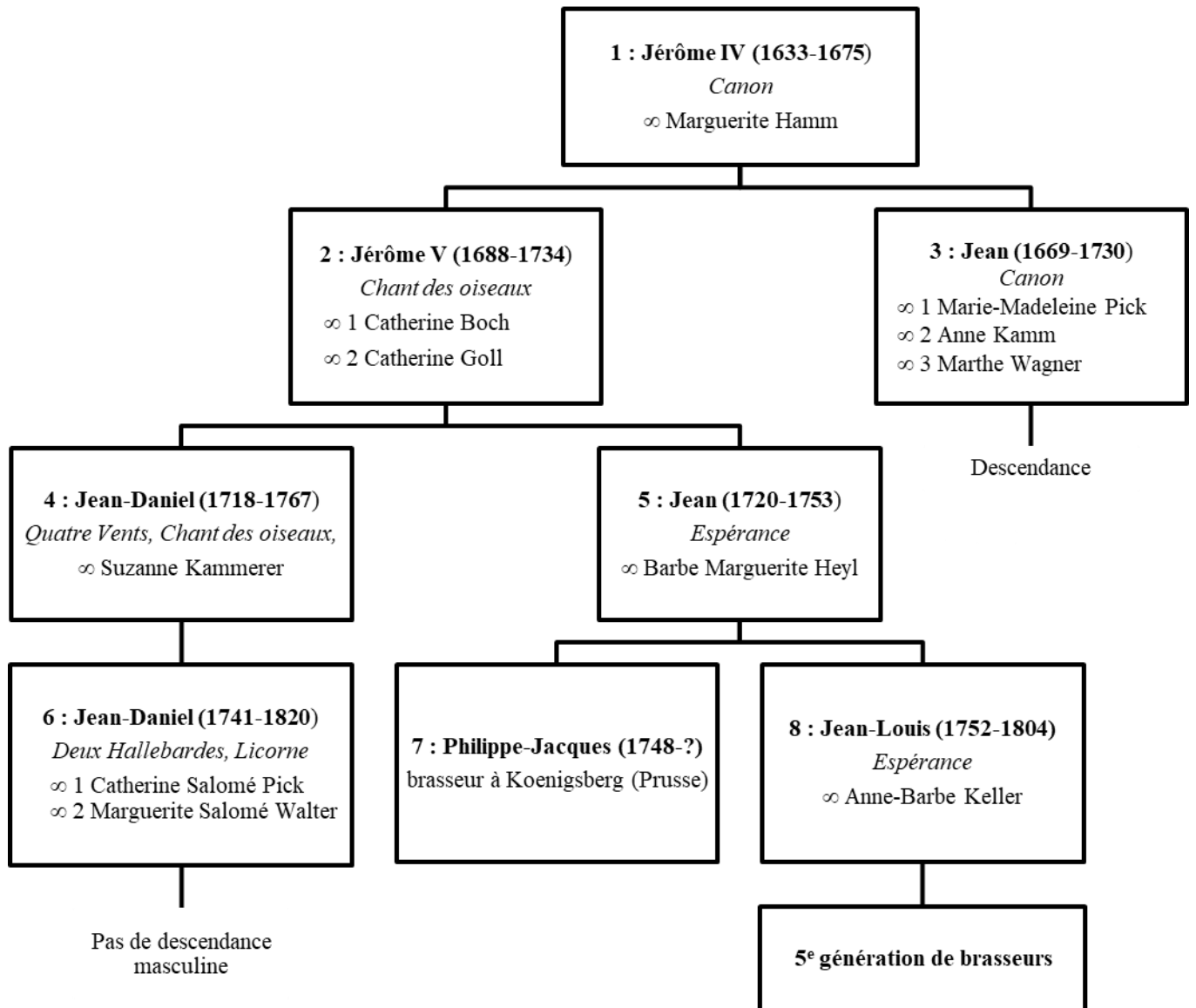
Comme tous les métiers, celui de brasseur était soumis à une réglementation sévère. Au terme d'une ordonnance de 1644, renouvelée en 1736, des contrôleurs officiels (*Bierkieser*) faisaient régulièrement des tournées dans les brasseries pour vérifier la qualité de leurs produits. Aucune bière ne pouvait être débitée sans avoir été goûtée et approuvée par eux. Une malfaçon constatée par les contrôleurs avait pour sanction, si elle était légère, une réduction du prix, qui était inscrite sur le tonneau et affichée dans le local de vente ; en cas de malfaçons graves, les contrôleurs en référaient à l'*Umgeld* qui pouvaient interdire la vente de la bière.

Il était défendu aux brasseurs, sous peine d'amende et même de châtiments corporels, d'employer pour la fabrication de la bière des produits autres que le houblon, l'orge et l'eau. En cas d'enquête, les garçons-brasseur étaient tenus de dénoncer les irrégularités commises.

La saison du brassage limitée primitivement à la période comprise entre la Saint-Michel (29 septembre) et la Saint-Georges (23 avril) fut étendue par l'ordonnance du 15 septembre 1665, qui permit de brasser jusqu'au 21 mai et de reprendre la fabrication de manière à pouvoir débiter dès le 1^{er} septembre. Un règlement de 1783 supprime toutes restrictions relatives à la fabrication. On peut dorénavant brasser à n'importe quelle époque de l'année. »

La voie suivie par les trois premières générations de brasseurs de la famille Hatt est encore incertaine. Si une tradition de métier semble s'instaurer parmi les jeunes gens de la famille, elle ne s'ancre pas encore dans un établissement transmis de père en fils et plusieurs trajectoires se terminent en impasse. De ce point de vue, les Hatt ne se distinguent pas encore de leurs confrères : les brasseries strasbourgeoises changent de mains très fréquemment⁵⁴ et aucune lignée ne parvient vraiment à s'imposer à la tête d'un établissement. Certains signes sont néanmoins encourageants et annoncent les réussites futures : la détermination d'un Jérôme IV Hatt à s'installer comme brasseur au Canon, l'ascension sociale de son fils, Jérôme V, au terme de son second mariage, l'esprit d'entreprise surtout de son petit-fils, Jean, le fondateur de la Brasserie de l'Espérance, appelée à un grand avenir comme établissement dynastique... à condition que ses fils surmontent d'abord le coup du sort de la mort précoce de leur père.

⁵⁴ Au XIX^e siècle, les brasseries strasbourgeoises restent en moyenne neuf ans au nom d'un même propriétaire ; dans les ¾ des cas, la mutation s'accompagne d'un changement de patronyme. Cf. Nicolas Stoskopf, *La petite industrie dans le Bas-Rhin (1810-1870)*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 1987, p. 133.



Généalogie simplifiée des quatre premières générations de brasseurs de la famille Hatt

II. Les Hatt dans la première moitié du XIX^e siècle : des brasseurs parmi d'autres ?

C'est en 1833 que les brasseries strasbourgeoises sont les plus nombreuses : on dénombre alors 74 établissements en exploitation⁵⁵. Or la tribu des tonneliers ne comptait que 36 brasseurs à la veille de la Révolution. L'abolition des corporations en 1791, la suppression la même année des droits sur les boissons et les octrois⁵⁶, l'augmentation enfin de la demande liée au passage ou au stationnement des troupes pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ont entraîné la multiplication des brasseries qui sont passées à 59 en 1795 et à 64 en 1803. On observe par la suite un palier jusqu'en 1824, avant que la création d'entreprises ne reparte de l'avant entre 1825 et 1833. Strasbourg est alors un pôle brassicole incontestable en Alsace même si la dispersion des établissements est un fait général : le préfet Laumond compte 280 brasseries dans le Bas-Rhin en 1802⁵⁷, la Statistique générale de la France, 353 dans toute l'Alsace en 1846, dont 263 dans le Bas-Rhin et 90 dans le Haut-Rhin⁵⁸. En gros, une brasserie alsacienne sur cinq est strasbourgeoise.

Tous ces brasseurs strasbourgeois sont protestants, luthériens⁵⁹, comme le sont généralement leurs confrères bas-rhinois⁶⁰, ainsi que de nombreux petits entrepreneurs du département, qu'ils soient meuniers, tanneurs, tuiliers, forgerons, etc⁶¹. Ils sont très représentatifs d'une bourgeoisie moyenne dont la prospérité est fondée sur la transmission des savoir-faire de père en fils et sur la constitution de réseaux familiaux par intermariages.

Pour autant, ils restent, dans cette première moitié du XIX^e siècle, tout à fait à l'écart d'une révolution industrielle qui bouscule les structures productives depuis le milieu du XVIII^e siècle, notamment dans le textile et la métallurgie, et sont de ce fait surclassés par les grandes fortunes qui se constituent dans la grande industrie à Mulhouse, voire à Strasbourg ou dans le Bas-Rhin (De Dietrich, Renouard de Bussierre, Coulaux). La fabrication de la bière reste une activité artisanale, employant peu de main-d'œuvre, en moyenne « une dizaine de garçons, hommes de peine et domestiques des deux sexes⁶² », ce qui ne pousse pas à une mécanisation précoce. La production, de l'ordre de 1 500 hl en moyenne par

⁵⁵ D'après les données publiées par Adolphe Seyboth, *op. cit.*

⁵⁶ P. Boucher, *Das Braugewerbe in Elsass-Lothringen*, Forbach, 1910, p. 36.

⁵⁷ J.C.J. Laumond, *Statistique du département du Bas-Rhin*, Paris, an X (1802), p. 136.

⁵⁸ *Enquête industrielle de 1839-1845, Statistique générale de la France*, vol. 1, Paris, 1847 (les brasseries sont ajoutées in extremis à l'enquête à la suite d'une demande du ministre datée du 5 mai 1846, ADBR XI M 251).

⁵⁹ D'après Ferdinand Reiber, *Études gambrinales. Histoire et archéologie de la bière et principalement de la bière de Strasbourg*, Paris, 1882, p. 54.

⁶⁰ Au XX^e siècle, seuls les Klotz (à Erstein) et les Wagner (à Mutzig) sont des brasseurs catholiques.

⁶¹ Alors que les épiciers sont tous catholiques, selon Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 54.

⁶² ADBR XI M 251, pétition au ministre des Finances, 10 décembre 1846. Cette moyenne englobe le personnel de salle, exclusivement féminin. D'après la statistique de 1846, il y aurait 2,3 ouvriers par brasserie dans l'ensemble du Bas-Rhin, 3,2 dans l'arrondissement de Strasbourg (*ibid.*). On peut donc estimer entre 4 et 5 le nombre moyen d'ouvriers de production dans les brasseries strasbourgeoises, plus importantes que les brasseries rurales.

établissement, est d'abord écoulee sur place, dans le débit qui jouxte la salle de brassage comme pour certaines microbrasseries d'aujourd'hui : le Strasbourgeois, affirme Ferdinand Reiber, est un grand buveur de bière à la brasserie, où on aime se réunir en soirée, mais non à la maison⁶³. La vente en cannettes de bois blanc cerclées de cuivre ou en grès de Betschdorf⁶⁴, le colportage par les *Bierfax*⁶⁵ restent limités. Néanmoins, les brasseries n'ont pas le monopole de la vente de la bière : elles doivent également approvisionner les 363 débitants de bière soumis à patente en 1820 dans le Bas-Rhin, dont 82 exercent à Strasbourg⁶⁶, ainsi que les restaurateurs, aubergistes, etc. de la ville et des environs. D'après Jean Burger, les débitants les plus renommés de nombreuses localités du Haut-Rhin préfèrent s'approvisionner à Strasbourg⁶⁷. Il existe donc de réelles marges de développement, permettant à tel ou tel établissement de l'emporter sur d'autres, de « gagner des parts de marchés » comme l'on dirait aujourd'hui et donc d'augmenter sa fabrication. Mais leur multiplication même montre bien que la concurrence entre les établissements reste faible. Elle n'est pas éliminatoire, comme elle le deviendra dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et laisse chacun vivre dans une prospérité plus ou moins grande sans qu'une hiérarchie ne se dégage et soit réellement perceptible par les contemporains. S'il fallait comparer avec une notion et avec une profession d'aujourd'hui, on penserait d'une part à celle de PME, voire de TPE, d'autre part à celle de boulanger : certains font du meilleur pain que d'autres, attirent davantage la clientèle et réalisent un meilleur chiffre d'affaires, mais le fonds de commerce repose avant tout sur une clientèle de proximité.

Dans ce contexte, quelle est la situation des brasseurs de la famille Hatt ? Sont-ils des brasseurs parmi d'autres que rien encore ne distingue ? Ou bien parviennent-ils à sortir du lot avant même que ne s'industrialise la brasserie au milieu du siècle ? L'enjeu de cette interrogation n'est pas anodin au regard de l'histoire de l'industrialisation : il s'agit en quelque sorte de savoir si le décollage a pu être préparé en amont ou s'il est intervenu de façon presque aléatoire et imprévisible au sein d'un groupe social indifférencié.

xxx

Les brasseries Hatt à Strasbourg (XVII^e-XIX^e siècles) sur le plan relief de 1725⁶⁸

I. Des successions difficiles

On sait que la transmission des entreprises d'une génération à l'autre est un moment délicat qui conditionne son avenir et sa pérennité. Or les Hatt sont successivement confrontés

⁶³ Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 123.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 144-145.

⁶⁵ Bertrand Hell, *L'homme et la bière*, sl, Éditions Jean-Pierre Gyss, 1982, p. 36.

⁶⁶ ADBR P 167, récapitulation de toutes les professions sujettes à patente par canton et par arrondissement, 1820.

⁶⁷ Jean Burger, *Statistique sur l'industrie de la brasserie de Strasbourg*, 1867.

⁶⁸ Cartographie de Thierry Hatt, 2017, d'après Jacques Hatt, *Quatre siècles, op. cit.* et vue aérienne du plan-relief de 1725 par T. Hatt et J. Erfurt, 2002.

à des situations difficiles qui les fragilisent et auraient pu prématurément mettre un terme à leur contrôle de la Brasserie de l'Espérance. Celle-ci est encore très jeune lorsque meurt en 1753 à trente-trois ans son fondateur, Jean Hatt. Il laisse une veuve, Marguerite Barbe Heyl, fille du forgeron de la Ville, et quatre enfants mineurs. Elle se remarie le 20 novembre 1754 avec Jean Ott qui assure la poursuite de l'exploitation, permettant ainsi à son beau-fils Jean-Louis (1752-1804) de grandir et... d'attendre d'avoir vingt-huit ans pour obtenir sa maîtrise de brasseur le 22 juin 1780⁶⁹. Tout se précipite alors : il se marie le 10 août avec Anne-Barbe Keller, fille d'un vitrier, et prend la succession de son beau-père le 6 octobre en rachetant leurs parts à son frère aîné Philippe-Jacques, parti faire carrière de tonnelier et de brasseur à Koenigsberg (Prusse)⁷⁰, et à sa sœur, Catherine-Madeleine, épouse du tailleur Jean Weber⁷¹. En assurant la direction de l'Espérance pendant plus de vingt-cinq ans et en acceptant apparemment de s'effacer devant son beau-fils, Jean Ott a rendu un grand service à la famille Hatt⁷².

xxx

**Jean-Louis Hatt (1752-1804), brasseur à l'Espérance,
par Antoine Hickel (1794)**

La succession suivante, de la deuxième à la troisième génération des Hatt de l'Espérance (et de la quatrième à la cinquième des Hatt brasseurs depuis 1664), est beaucoup plus compliquée. À la mort de Jean-Louis le 11 novembre 1804, aucun de ses enfants n'est majeur : Jean-Louis a vingt ans⁷³, Philippe-Jacques, dix-huit ans, Jean-Georges, quatorze ans ; trois filles sont mortes en bas âge. Mais parmi ses héritiers figurent également ses enfants nés de son second mariage, Charles, sept ans, et Caroline, quatre ans, seuls survivants d'une nouvelle fratrie de six enfants. En effet, après la mort d'Anne Barbe Keller le 2 juillet 1791, Jean-Louis s'est remarié le 6 mars 1792 avec Catherine Barbe Flach, fille de boulanger. Aux termes d'un inventaire, d'une vente aux enchères de meubles et effets, et d'une liquidation, qui s'avérera provisoire, les droits des enfants et de la veuve sont précisés, mais le partage n'est pas effectué, hormis la remise à chaque enfant de quelques objets qui leur sont propres⁷⁴.

⁶⁹ *Brasserie de l'Espérance, 1746-1946*, Schiltigheim-Strasbourg, 1946, p. 43.

⁷⁰ D'après un acte de la Chambre des contrats légèrement postérieur, daté de 1782, cité par Jacques Hatt, *Ancêtres*, 1965, p. 89.

⁷¹ ADBR 7E 57.12/6, M^e Wengler, acte n° 1066, inventaire après décès de Jean-Louis Hatt, 21 décembre 1804, mentionnant l'inventaire d'apports de Jean-Louis Hatt et de son épouse, née Keller, M^e Stoeber, acte n° 207, 6 octobre 1780, (ADBR 6^E 41/1241).

⁷² Adolphe Seyboth mentionne un J. Ott au Coq blanc en 1780-1781, aux Deux Hallebardes en 1782-1783, au Cygne blanc en 1786 et un Johann Ott à l'Agneau d'or en 1786-1789. S'agit-il du même homme ?

⁷³ Il signe alternativement Louis ou Jean-Louis.

⁷⁴ Inventaire du 21 décembre 1804 (voir *supra*) ; ADBR 7E 57.12/7, M^e Wengler, acte n° 1156, vente aux enchères, 6 mars 1805 ; *ibid.*, acte n° 1296, liquidation, 3 juillet 1805 (14 messidor an XIII).

Silhouettes de Jean-Louis Hatt et de sa seconde épouse, Catherine Barbe Flach

Bourse particulière provenant de présents faits par leurs parrains et marraines et autres personnes. À Philippe-Jacques :

- une demie Caroline, un ducat, un louis d'or lorrain ;
- en argent courant de France, trois livres seize sols ;
- en argent de l'empire allemand pour la valeur de trois florins environ ;
- une cuillère d'argent titre de Strasbourg avec chiffre J L H ;
- Trois couteaux de dessert à manche de nacre de perle et virole d'argent.

D'une part, l'actif de succession, d'environ 31 000 F est aux 9/10^e absorbé par des dettes (dont une bonne part entre les parties prenantes) ; d'autre part, s'il est entendu que les enfants héritent de la brasserie, bien propre de leur père, estimée dans un premier temps à 6 720 F, soit la valeur de 1780, puis réévaluée à 20 000 F, elle les remplit presque entièrement de leurs droits (inégaux entre enfants du premier et du second lit), mais elle est partiellement grevée d'un usufruit de la veuve et ne peut être partagée sans être vendue. Avant même de soupçonner quelque différend entre la veuve et les enfants du premier lit, la composition de l'actif, reposant aux deux tiers sur la brasserie, ne facilite pas le règlement de la succession.

La Brasserie de l'Espérance en 1804⁷⁵

« La brasserie ayant pour enseigne l'Espérance, sise à Strasbourg rue des Veaux n° 17 (...) consiste en bâtiments de devant et de derrière, cour, puits et tréfonds, avec toutes les autres aisances, appartenances et dépendances, droits actifs et passifs, même y compris tous les objets qui en dépendent et qui, soit par leur nature, soit par leur destination en font partie servant à l'exploitation de la brasserie, tels qu'une cuve au malt de bois de chêne, garnie en quatre cercles de fer, une cuve ovale à fermentation de bois de chêne, garnie en quatre cercles de fer, un rafraichissoir, un chaudron pour brasser de cuivre rouge, un chaudron à distillation de cuivre avec alambic, un auge à rafraichir de pierre de taille, un auge à fermentation de bois de chêne, un entonnoir de sapin avec cinq tuyaux de cuivre et trois idem de bois de sapin ; la valeur locative de laquelle maison, qui est de 240 F quant au local qu'occupe la succession elle-même et qui est de 96 F pour ce qui concerne le logement qu'y occupe au premier étage le sieur Riss, faisant ensemble 336 F, représentant en capital la somme de 6 720 F. »

Parmi les « ustensiles, tonneaux et autres effets dépendant de la brasserie », on relève « dix-huit chandeliers de bois avec bobèche de cuivre ; un grand et sept petites ardoises ; soixante cannettes à bière grandes et petites ; vingt-trois tables de brasseries de sapin à 1,50 F pièce ; dix-sept différents bancs de brasserie de sapin à 1 F pièce ; quatre tonneaux ovales, garnis chacun de six cercles de fer, contenant ensemble quatorze hectolitres à 1,80 l'hectolitre. »

La situation se complique un peu plus lorsque Catherine Barbe Flach se remarie le 26 novembre 1806 avec Jean Heyl (1762-?), maréchal-ferrant de son état et brasseur par

⁷⁵ Inventaire du 21 décembre 1804 (voir *supra*).

opportunité⁷⁶. Ce remariage coupe incontestablement l'herbe sous le pied à Jean-Louis et à Philippe-Jacques qui pouvaient espérer prendre rapidement en mains la gestion de la brasserie paternelle. Il leur faudra désormais attendre la mort de leur belle-mère qui survient le 9 décembre 1811. En réalité, Jean-Louis n'attend pas : il achète le 25 juillet 1810 la Brasserie du Géant à Marie-Madeleine Pfeffinger, veuve de Daniel Roederer⁷⁷, et se marie deux mois plus tard, le 29 septembre, avec Elisabeth Catherine Kreiss, fille de boulanger, mais aussi veuve du brasseur Christophe Louis Bader (1777-1809), avec qui elle a eu une fille, décédée en 1809, et un fils posthume, Christophe-Louis (1809-1836), futur brasseur également⁷⁸.

Brasserie du Géant (Zum Riesen)

Située 100, rue de la Krutenau, elle est fondée en 1602 par Jacob Ackermann. Achetée en 1783 par Jean-Daniel Roederer, elle est ensuite exploitée par la famille Hatt de 1810 à 1856. En 1827, elle est déménagée au 101, rue de la Krutenau. Elle est fermée en 1856, puis démolie pour laisser place à la Manufacture des tabacs.

Sur sa façade, une fresque murale datant de 1673 représentait un Goliath géant attaqué par David, avec sentence en vers traduite librement en vers par Ferdinand Reiber :

« Je suis la brasserie à l'enseigne Au Géant
Et je montre en ce mur un sujet de la Bible
Le grand Goliath, colosse mécréant,
Terrassé par David, malgré son air terrible.
Un chétif adversaire obtenant ce succès,
Sans autre équipement qu'un caillou sur sa fronde
Prouve que nous devons nous fonder en ce monde
Uniquement sur Dieu, sur nous-même jamais⁷⁹.

XXX

La Brasserie du Géant à la veille de sa démolition en 1856

Photographie sur plaque de verre de Charles Winter (1821-1904)

(AVES 57 Z 8 et 15)

Finalement, la Brasserie de l'Espérance est vendue par licitation judiciaire le 30 juillet 1812 au prix de 30 050 francs⁸⁰. L'acquéreur n'est autre que Philippe-Jacques Hatt. Il n'était encore que « garçon brasseur » lors de la signature de son contrat de mariage le 1^{er} juillet⁸¹, mais est pleinement brasseur lors de son mariage, le 3 septembre 1812⁸², avec Marie-Catherine Rothenbach, fille d'un aubergiste de Wasselonne, elle aussi veuve de Jean-Michel Flach (1784-1811), brasseur au Coq blanc à Strasbourg, et mère d'un garçon, Michel (1811-

⁷⁶ À noter que Jean Heyl était déjà le tuteur des trois enfants mineurs du premier lit lors de l'inventaire du 21 décembre 1804.

⁷⁷ ADBR 7E 57.15/12, M^e Lacombe Fils, acte n° 1553, vente, 25 juillet 1810.

⁷⁸ *Ibid*, M^e Lacombe Fils, acte n° 1611, contrat de mariage, 8 septembre 1810.

⁷⁹ Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 74-75.

⁸⁰ Mentionnée dans la liquidation générale, ADBR 7E 57.12/49, M^e Wengler, acte n° 7363, 23 février 1813.

⁸¹ ADBR 7E 57.5/35, M^e Grimmer, contrat de mariage, 1^{er} juillet 1812.

⁸² Et non le 3 mars comme l'indique par erreur Jacques Hatt, *Notes généalogiques...*, *op. cit.*, p. 19.

1816).

Entre-temps, les biens meubles de la Brasserie de l'Espérance ont été vendus aux enchères devant le 17, rue des Veaux⁸³. Annoncée par voie d'affiche comme dépendant de la succession de Catherine Barbe Flach, la vente concerne également celle de Jean-Louis. Prévue pour durer du 17 au 20 août 1812, elle se prolonge jusqu'au 22 août. Elle produit 6 556 F auxquels s'ajoutent 6 868 F de biens retirés de la vente par les héritiers (des tonneaux pour Philippe-Jacques, les stocks de malt, houblon, bière et de bois pour Jean Heyl) soit un total de 13 424 F. Cette somme ainsi que le produit de la vente de la brasserie fournissent enfin les liquidités permettant le règlement de la succession de Jean-Louis Hatt, plus de huit ans après son décès.

xxx

Affiche annonçant la vente aux enchères du mobilier de la Brasserie de l'Espérance (1812)

Celui-ci intervient en effet le 23 février 1813 sous forme d'une « liquidation générale... des successions qui se sont ouvertes successivement⁸⁴ ». L'exposé des motifs témoigne de la tension qui existe entre les parties : « Les trois frères (s.e. du premier lit) interviennent pour stipuler et soutenir tous leurs droits qui leur sont acquis, notamment ceux qui sont relatifs aux ustensiles de brasserie et tonneaux et à la maison de brasserie qui furent abandonnés à tous ses enfants pour les remplir de leur quote suivant l'acte de liquidation du 14 messidor an XIII (*alias* 3 juillet 1805) et qui ont été vendus depuis à l'avantage de tous les ayant droits. Et en outre pour exercer seuls, à l'exclusion des enfants du deuxième lit les reprises qui leur sont personnelles à raison de leurs biens paternels, maternel et grand-maternel au contenu du même acte de liquidation. » Le notaire, M^e Wengler, procède de façon méthodique, décomposant le règlement en « treize opérations » numérotées qui vont de l'estimation du patrimoine des cinq enfants à celle de l'usufruit du veuf.

On ne rentrera pas ici dans le détail des attributions. Il restera encore à dénouer par la suite les obligations des uns envers les autres. Cela prendra du temps. En novembre 1820, Charles et Caroline, les enfants du second lit, décident de partager les créances provenant de leur héritage : il est fait état d'une dette de Philippe-Jacques se montant à 15 481 F⁸⁵. Caroline vient d'épouser le 9 octobre Louis Léopold Guillaume Grimmer (1790-1842)⁸⁶, notaire à Eckbolsheim, puis à Strasbourg de 1824 à 1839⁸⁷. Charles est alors garçon-

⁸³ ADBR 7E 57.12/46, M^e Wengler, acte n° 6935, vente aux enchères, 17 août 1812.

⁸⁴ ADBR 7E 57.12/49, M^e Wengler, liquidation générale..., 23 février 1813.

⁸⁵ ADBR 7E 57.13/37, M^e Bremsinger, partage..., 20 novembre 1820.

⁸⁶ ADBR 7E 57.8/64, M^e Zeyssolf, inventaire après décès de G. Grimmer, 1^{er} septembre 1842, mentionnant son contrat de mariage, M^e Lacombe, 25 septembre 1820.

⁸⁷ Pour Jacques Hatt, son prénom usuel est Guillaume, mais le répertoire des archives notariales des ADBR ne le connaît que comme Louis-Léopold... Cette étude, qui voit se succéder M^e Roessel, Grimmer, Zeyssolf, Loew..., est celle que privilégie la famille Hatt.

boulangier et s'apprête à prendre la succession de son oncle, Jean-Jacques Flach, qui leur lègue sa maison de la rue de la Rappe, mais il meurt l'année suivante.

XXX

Charles Hatt (1798-1821)

Dixième des douze enfants de Jean-Louis, né du second lit avec Catherine Barbe Flach, il meurt à vingt-trois ans alors qu'il se destinait à devenir boulangier

Quant à Jean-Georges, dernier des trois frères du premier lit, né en 1790, il épouse le 1^{er} décembre 1813 Caroline-Sophie Roederer (1793-1857), fille du brasseur strasbourgeois Jean-Daniel Roederer (1756-1793) et de Marie-Madeleine Pfeffinger (1758-1830), qui avait vendu la brasserie familiale du Géant à Jean-Louis⁸⁸. Il s'installe en 1821 comme notaire à Strasbourg, où il succède à Daniel Ehrenfried Stoeber et dirige son étude jusqu'en 1842⁸⁹. Sa famille a une destinée tragique : sur ses douze enfants, huit meurent avant l'âge de trois ans, les autres restent célibataires. Parmi ces derniers, Jean-Auguste (1817-1859) est tonnelier, Jean-Édouard (1824-1898) devient marchand de houblon. Jean-Georges meurt un mois après sa femme le 7 mai 1857.

II. Points de départ d'une réussite

Si au terme de la Révolution et de l'Empire, la descendance de Jean-Louis Hatt, deux brasseurs et deux notaires, paraît solidement ancrée dans la bourgeoisie de Strasbourg, il faut souligner que les brasseurs de la famille, Jean-Louis et Philippe-Jacques, ne doivent pas grand-chose à leur héritage : leurs droits se limitent environ à 4 000 F, amputés encore de diverses dettes intra-familiales. Finalement, Jean-Louis reçoit 1 211 F, Philippe-Jacques, 2 189 F. Pire, ce dernier, en devant racheter l'entreprise familiale, devient le principal bailleur de fonds de la succession, chargé de dédommager ses frères et sœurs qui deviennent en réalité ses créanciers.

Faute d'être à proprement parler des héritiers, les deux frères n'en deviennent pas moins brasseurs comme leur père et leurs aïeux dans des conditions étrangement voisines en combinant tous les deux, mariage avec une veuve de brasseur et achat de leur établissement. Ils savent forcer le destin à un moment décisif et prendre les risques nécessaires pour pourvoir à leur établissement.

Jean-Louis, né le 22 avril 1784, a déjà vingt-six ans lorsqu'il se porte acquéreur de la Brasserie du Géant « y compris la sécherie à bled, dite *Malzdörre*, la grande chaudière pour brasser la bière, deux rafraichissoirs, dits *Kühlschiffe*, garnis chacun d'un robinet en laiton, une pompe en bois, trois cuves, les jalousies du logement au premier étage donnant sur la

⁸⁸ Caroline-Sophie Roederer est la sœur du négociant Jean-Daniel Roederer (1786-1853) et la tante de Jules Roederer (1816-1888), négociant au Havre où il est l'associé de Jean-Jacques Siegfried. Sur la famille Roederer, voir notamment Amélie Weiler, *Journal d'une jeune fille mal dans son siècle (1840-1859)*, texte établi par Nicolas Stoskopf, préface de Philippe Lejeune, Strasbourg, La Nuée bleue, 1994.

⁸⁹ ADBR, répertoire des archives notariales.

Krutenau et la chaudière à lessive », mais sans un certain nombre d'ustensiles considérés comme des meubles (fourneau, chaudière, auge en pierre, tonneaux). Elle lui coûte 57 580 F dont 18 074 F sont versés à la veuve Roederer, 15 407 F à ses créanciers, car la brasserie est grevée d'hypothèques, et 24 099 F restent dus à 5 % d'intérêts, exigibles après avertissement dans un délai de trois mois⁹⁰. Lors de son mariage, sa femme lui apporte, « les meubles, effets, ustensiles, etc. » provenant de la succession de son premier mari, estimés à 14 016 F mais elle déclare qu'il y a eu une augmentation dans sa fortune, dont il sera fait « un inventaire après les épousailles⁹¹ ». En réalité, elle bénéficie en sus d'un usufruit sur la succession de son fils de 16 094 F⁹².

En 1827, Jean-Louis prend l'initiative de déménager sa brasserie dans un nouveau bâtiment construit à l'arrière du 101, rue de la Krutenau et sollicite une autorisation officielle qui lui est accordée le 17 décembre⁹³ : le procès-verbal reconnaît que « cette nouvelle brasserie, très bien construite dans un genre tout-à-fait moderne, fort jolie et très solide, renferme deux grandes chaudières pour brasser la bière et un foyer pour le séchoir, couvert d'une seule voûte et pourvu d'une seule cheminée en doubles briques couchées et bien ferrée » et l'arrêté du maire confirme que « le nouveau laboratoire de la brasserie [...], a été reconnu construit avec beaucoup de soin et de solidité et que tout est conforme au règlement de police ».

On en sait un peu plus sur la formation de Philippe-Jacques, né le 11 juin 1787. Il a fait son apprentissage de brasseur dont les frais, 315,82 F, à la charge de son père, sont imputés sur son héritage⁹⁴. Il sert sous l'Empire, d'après Jacques Hatt, dans le régiment de pontonniers de Strasbourg, ce qui lui vaudra la médaille de Sainte-Hélène⁹⁵. En octobre 1810, il habite 24, rue du Faubourg-Saint-Denis à Paris lorsque la préfecture de police lui remet son livret ouvrier. Il mesure 1,69 m, il a les yeux et les cheveux bruns, le front « haut » et le nez « gros ». On n'y relève qu'une seule mention d'emploi : « J'atteste que le sieur Hatt, porteur de ce livret, a travaillé chez moi pendant deux mois et demi et s'est comporté en honnête homme, à la Moulière, près Besançon, le sept septembre 1811. Signé Greiner⁹⁶. » Il revient ensuite à Strasbourg et signe son contrat de mariage le 1^{er} juillet 1812 au domicile de sa fiancée, à la Brasserie du Coq blanc, en présence de Daniel Trumpf, meunier à Wasselonne, et de Jean-Michel Trumpf, brasseur à la Chaîne d'or, parents du côté maternel de la fiancée⁹⁷. Les termes très généraux du contrat, qui renvoient à un inventaire après la célébration du

⁹⁰ ADBR 7E 57.15/12, M^e Lacombe Fils, acte n° 1553, vente, 25 juillet 1810.

⁹¹ *Ibid*, M^e Lacombe Fils, acte n° 161, contrat de mariage, 8 septembre 1810. Cet inventaire complémentaire n'a pas été retrouvé.

⁹² ADBR 7E 57.3/33, M^e Ubersaal, acte n° 1132, inventaire après décès de Christophe-Louis Bader, 22 juin 1809.

⁹³ ADBR 5 M 179, demande du 4 décembre 1827.

⁹⁴ ADBR 7E 57.12/49, M^e Wengler, 23 février 1813, liquidation générale...

⁹⁵ Jacques Hatt, *Ancêtres, op. cit.*, p. 91. La médaille de Sainte-Hélène a été créée en 1857 par Napoléon III pour distinguer les vétérans de la Grande Armée.

⁹⁶ Archives familiales (Document aimablement transmis par Thierry Hatt).

⁹⁷ ADBR 7E 57.5/35, M^e Grimmer, contrat de mariage, 1^{er} juillet 1812.

mariage, attestent des incertitudes du moment qui sont très partiellement levées le 30 juillet suivant par l'achat de la Brasserie de l'Espérance. Cet inventaire est finalement réalisé le 24 septembre au domicile des époux, faubourg de Pierre, c'est-à-dire à la Brasserie du Coq blanc⁹⁸. Les apports de Philippe-Jacques se limitent à 910 F, dont 600 F en argent comptant et quelques menus objet, complétés il est vrai par la Brasserie de l'Espérance « dont une certaine portion lui est échue personnellement de la succession de ses père et mère, mais comme ces successions ne sont pas encore liquidées, il se réfère à cette liquidation qui sera faite pour ce qui concerne ses autres apports tant concernant ledit immeuble que tout le restant ». En bref, sur les 30 050 F versés pour l'acquisition de la Brasserie de l'Espérance, Philippe-Jacques ne sait pas encore quelle part de ses emprunts il lui restera à rembourser... Du côté de sa femme heureusement, les choses se présentent mieux : son apport se monte à 17 541 F, dont 2 234 F en meubles et effets, 246 F en bijoux et argenterie, 2 135 F en ustensiles de métier de brasseur, marchandises, tonneaux, etc., qui pourront ainsi remplacer le matériel de l'Espérance vendu à l'encan en août, et surtout 12 926 F en argent comptant, c'est-à-dire près de la moitié du prix d'achat de l'Espérance⁹⁹. Les cadeaux de noce, très modestes, sont néanmoins mentionnés : neuf cuillères d'argent valant 90 F et 40 F en argent, soit 130 F.

Brasserie du Coq blanc (Zum weissen Hahn)

Située 11, faubourg de Pierre, elle est fondée en 1602 par J. Mathis Baer. Il est probable que Philippe-Jacques Hatt ait pris la direction de l'établissement au moment de son mariage. Elle est ensuite exploitée par des membres de la famille Trumpf jusqu'en 1869, puis fermée en 1895.

Selon une règle bien établie dans le monde des affaires au XIX^e siècle, le mariage joue un rôle décisif dans le devenir des entreprises et ce n'est évidemment pas un hasard si les deux frères Hatt se marient au moment même où ils s'établissent comme brasseurs. On verra que le processus se reproduira dans l'histoire de la famille. Ici, deux veuves de brasseurs apportent le matériel d'exploitation dont leur mari a besoin. Elles disposent également de capitaux qui sont bienvenus. Mais il ne faut pas négliger non plus leur expérience professionnelle, certaine chez Catherine-Elisabeth Kreiss, plus âgée que son mari de six mois, moindre sans doute chez Marie-Catherine Rothenbach, âgée d'à peine vingt-et-un ans au moment de son second mariage et qui n'a passé que quelques mois aux côtés de son premier mari. En effet, la brasserie était une activité mixte par excellence, une affaire de couple, le mari dans la salle de brassage, la femme au débit, au moins pour diriger le personnel exclusivement féminin qui servait les buveurs de bière. Par leurs mariages, utilisés comme un levier, les deux frères Hatt se donnaient les conditions de la réussite.

⁹⁸ ADBR 7E 57.5/36, M^e Grimmer, acte n° 7864, inventaire des apports au mariage, 24 septembre 1812.

⁹⁹ Sur cette somme, elle doit à son fils 8 287 F dont elle n'est qu'usufruitière, mais ce fils meurt à cinq ans en 1816.

III. Le leadership des frères Hatt

Cette réussite est certaine, mais les sources ne permettent pas d'en suivre pas à pas le cheminement et les facteurs. Elle peut néanmoins être mesurée à l'époque de la monarchie censitaire par le niveau d'imposition figurant sur les listes électorales. Jacques Hatt avait déjà remarqué que son aïeul Philippe-Jacques « était, sous Louis-Philippe, un des plus gros contribuables » de Strasbourg¹⁰⁰. Avec 1 040 F d'imposition en 1837, il se situe alors au 41^e rang, assez loin derrière le banquier Frédéric de Turckheim, classé en première position, qui paye 3 005 F, derrière aussi quelques grands négociants ou industriels (Champy, Klose, Mertian, Nebel, Oppermann, Ratisbonne, Renouard de Bussierre, Saglio, Saum), mais sans que les écarts entre niveaux d'imposition soient considérables¹⁰¹. La surprise vient du fait qu'il est classé derrière son frère Jean-Louis, qui paye 1 482 F et se hisse au 19^e rang. Mais ce que l'on peut surtout retenir, c'est que les deux frères Hatt viennent en tête des 53 brasseurs de Strasbourg figurant sur la liste électorale, assez nettement devant leurs confrères. Ce sont eux aussi qui payent la plus grosse patente, Jean-Louis (531 F) étant cette fois devancé par Philippe-Jacques (542 F). Or, parmi les « quatre vieilles » (contributions foncière, personnelle et mobilière, des portes et fenêtres et patente), la patente est l'impôt le plus représentatif de l'activité commerciale : elle se décompose en effet en un droit fixe, établi en fonction de l'activité, et un droit proportionnel représentant le vingtième de la valeur locative de l'établissement. Les frères Hatt sont donc bien sous la monarchie de Juillet « les deux plus forts brasseurs de l'époque » selon l'expression de Ferdinand Reiber¹⁰². Derrière eux, le groupe social est assez peu hiérarchisé : plus de la moitié des brasseurs figurant sur les listes électorales (31) payent plus ou moins 20 % de la patente moyenne (281 F). Cette relative homogénéité fait encore davantage ressortir la domination des Hatt.

Classement des brasseurs strasbourgeois en fonction de leur patente, d'après la liste électorale de 1838¹⁰³

n°	Brasseurs	Brasserie	Patente	Impôt total
1	Hatt Philippe Jacques	À l'Espérance	542	1 040
2	Hatt Louis	Au Géant	531	1 482
3	Rothenbach Michel	À l'Empereur	497	676
4	Burger Jean	Au Dauphin	407	450

¹⁰⁰ Jacques Hatt, *Ancêtres, op. cit.*, 1965, p. 90. Dans *Quatre siècles... op. cit.*, p. 151, il affirme, s'appuyant sur les archives de la ville, que Philippe-Jacques Hatt était le 15^e électeur de la ville en 1831 et le 6^e en 1838. Les listes imprimées conservées dans la série M des ADBR livrent des informations un peu différentes (voir note suivante).

¹⁰¹ ADBR 2 M 40, liste générale du jury et listes supplémentaires et complémentaires des électeurs départementaux formées en 1837 (pour les élections de 1838).

¹⁰² Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰³ ADBR 2 M 40, liste générale... Ce tableau a été réduit aux quinze premiers noms dans l'ouvrage publié.

5	Trumpf Jean-Daniel	Au Coq blanc	395	652
6	Schutzenberger Louis	À la Patrie	373	714
7	Holderer Henri-Charles	Au Lion rouge	352	352
8	Klotz Louis-Antoine-Désiré	Au Luxhof	350	416
8	Mehlseimer Jacques	Au Duc de Brabant	350	817
10	Ansen fils Jacques	À la Hache	339	678
10	Fischer Jean-Frédéric	Au Pêcheur	339	762
10	Ott Jonathan	À l'Ours noir	339	405
10	Schuster Jean-Jacques	Au Romain	339	708
10	Striedbeck Charles-Gustave	Au Sauvage	339	798
15	Flach Jean-Jacques	À l'Aigle d'or	328	575
16	Arlen Charles	À l'Éléphant	316	713
16	Lauth Jean-Jacques	À la Chaîne	316	915
16	Wagner Jean-Jacques	À l'Autruche	316	561
19	Boeswillwald Charles-Théodore	À la Bague d'or	305	567
19	Ostermann Michel	Au Poêle des pêcheurs	305	329
19	Schott Jean-David	Au Léopard	305	598
22	Hoffet Jean-Tobie	Au Moulin	294	320
23	Loew Louis	Zum Wolf	271	483
23	Ott Jean-David	Au Bas-Rhin	271	463
23	Schott Jean-Michel	À la Licorne	271	476
26	Ansen fils Jean-Michel	À la Hache	260	598
26	Hiller Jean-Jacques	À la Cigogne	260	562
26	Laemmermann Jean-Louis	Au Cygne d'or	260	478
26	Muller Jean-André	Au Pélican	260	410
26	Schwartz Jean-Michel	Au Grenadier	260	499
31	Freisz André	À la Ville de Lyon	249	438
31	Hauer Charles-Louis	Au Paon, Au Cerf d'or	249	270
31	Helck Jean-Philippe	Au Cheval noir	249	667
31	Kammerer Jean-Jacques	Au Soleil	249	292
31	Kammerer Jean-Michel	Au Poêle des marchands	249	270
36	Lauth Henri-Frédéric	Au Cygne blanc	249	646
36	Rieder Thiebaut	? ¹⁰⁴	249	391
36	Trumpf Jean-Georges	Au Cerf d'or	249	540
39	Ehrhardt Jean-Georges	À la petite Étoile rouge	248	442
40	Brod Frédéric-Guillaume	À l'Ancre d'or	237	281
40	Debs Jean-Jacques	À la Grue	237	266
42	Schatz Auguste	À l'Agneau d'or	214	458
43	Dürr Frédéric-Charles	À la Cloche	203	225
44	Burger Geoffroi	Aux quatre Vents	192	401
44	Ledermann Jacques	À la Couronne	192	339
44	Waywada Jacques	À la Croix blanche	192	355
47	Bauer Laurent	Au Tigre	169	213
47	Best fils Jean-Jacques	Au Cheval noir ¹⁰⁵	169	228

¹⁰⁴ Patron de la brasserie de la Bonne Femme jusqu'en 1833 où il aurait été remplacé par François-Antoine Kieffer.

¹⁰⁵ Il existait deux brasseries du Cheval noir (Zum Rappen), toutes deux fondées en 1793. On ne sait si elles se départageaient en arborant l'une une enseigne en français et l'autre en allemand...

47	Dietz Henri	Zum Freischütz ¹⁰⁶	169	349
50	Hoffherr Georges	Au Bois vert	163	280
51	Schneider Laurent	Aux deux Cognées	158	218
52	Kieffer François-Antoine	Zum Sternenbergr, À la Bonne femme	147	284
53	Gautschi Frédéric-Charles	Au Loup ¹⁰⁷	106	211

xxx

Trois objets témoignant de la réussite de Philippe-Jacques Hatt

Chope en cristal datée de 1824 avec couvercle de vermeil et décor à l'or fin au nom de Philippe-Jacques Hatt. De la cuve s'échappent des épis d'orge, deux sceaux avec manche et le fourquet, outil traditionnel du brasseur servant à mélanger le malt d'orge et l'eau.

Marteau de 27,5 cm avec manche en ébène et tête de laitron gravée aux initiales « P.H. » et aux armes des tonneliers.

Sceau en cire réalisé par Chalard à Strasbourg : le blason portant les initiales « PJH » est entouré d'orge et de houblon et surmonté d'un tonneau.

(Collection familiale)

xxx

Philippe-Jacques Hatt, père et fils, membres de la garde nationale au début de la monarchie de Juillet

Le portrait du père en cavalier de la garde nationale a été endommagé lors du siège de Strasbourg en 1870 ; celui de son fils le montre en 1832 alors qu'il est âgé de dix-neuf ans. La garde nationale est une milice bourgeoise recrutée parmi les contribuables et chargée du maintien de l'ordre. (Collection familiale)

Cette première place se traduit d'abord par des responsabilités : Jean-Louis et Philippe-Jacques sont tous les deux en 1831 membres fondateurs du Syndicat des brasseurs de Strasbourg et prennent la direction de son organe représentatif qui compte sept membres¹⁰⁸. Tirant profit des mesures libérales qui suivent les Trois Glorieuses en juillet 1830, le syndicat fédère les brasseurs contre une fiscalité jugée despotique et inquisitoriale. Il publie un *Mémoire... relatif aux contributions indirectes*, daté du 26 avril 1831¹⁰⁹. Poursuit-il par la suite son action sur ce terrain ? On l'ignore, mais comme on le verra, le Syndicat des brasseurs de Strasbourg alternera des périodes de réveil et de sommeil tout au long du XIX^e siècle dont le rythme sera surtout fonction de bouffées de révolte antifiscale ou de revendications douanières¹¹⁰.

La réussite professionnelle des entrepreneurs se concrétise également par un enrichissement que l'on mesure parfaitement lors des successions. Jean-Louis Hatt laisse à son décès, le 2 novembre 1853, une fortune, évaluée à 289 981 F¹¹¹. Il possède deux

¹⁰⁶ On a préféré conserver ici la forme allemande plutôt que la traduction française, « Chasseur magique ».

¹⁰⁷ Il existait deux brasseries du Loup, dont l'une (ici n° 22) en raison du patronyme de son fondateur en 1792, Jean-Jacques Wolf, qu'il vaut donc mieux conserver dans sa forme originelle.

¹⁰⁸ Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 83.

¹⁰⁹ ADBR 15 M 405, document isolé dans la liasse d'archives, on n'en connaît pas la réponse..

¹¹⁰ Cf. *infra*, p. 51.

¹¹¹ L'inventaire après décès de Jean-Louis Hatt établi les 17-19 mai 1854 par M^e Noetinger n'est pas consultable aux ADBR car les minutes de ce notaire ne sont pas déposées après 1850, mais on peut pallier cette difficulté en

brasseries à Strasbourg, le Géant et le Faucon, place Kléber, évaluées respectivement 66 000 F et 50 000 F, mais aussi un impressionnant patrimoine immobilier. Ainsi au n° 100 et 101 de la rue de la Krutenau, correspondant à la Brasserie du Géant, s'ajoutent les n° 97, 98 et 99 de la même rue (8 400 F, 16 000 F et 6 640 F). De même, une maison 12, rue des Sept Hommes (14 000 F) forme l'arrière de la Brasserie du Faucon dont elle est mitoyenne. Il est encore propriétaire d'une maison, 37, rue des Juifs (40 000 F), de trois maisons aux n° 8, 9 et 10, cul-de-sac de la Bière (estimées chacune 4 000 F), de l'Untermeyerhof, propriété à Westhoffen, avec environ 1 ha de terre (vigne, prés, terre pour 9 000 F), d'une autre maison à Westhoffen avec 11 ares de vigne (6 000 F) et d'une grande prairie à Strasbourg d'1,22 ha (4 000 F). Il laisse également 54 346 F en créances et intérêts divers, 1 870 F en argent comptant et un très modeste mobilier de 985 F qui révèle que sa propension à accumuler le capital l'emportait très largement sur son goût pour les belles choses !

Du franc-or à l'euro

Pour avoir une idée de la valeur du franc-or en euros, il faut multiplier les sommes du XIX^e siècle par quatre : le franc germinal équivaut en gros à quatre euros. Mais c'est une conversion purement monétaire qui ne tient pas compte de l'évolution de la structure des prix et des revenus¹¹².

xxx

Philippe-Jacques Hatt et son épouse Marie-Catherine, née Rothenbach, vers 1850 par Jean Keck

(Collection familiale)

Philippe-Jacques perd sa femme, Marie-Catherine, le 5 mars 1858. Il n'y a pas d'inventaire et les biens restent en indivision sous l'administration du veuf¹¹³. La vente de certaines propriétés dans les mois qui suivent (une maison 65, quai des Pêcheurs, une autre à Kaysersberg, 51 ares de terre à Strasbourg, des biens à Beblenheim et Wasselonne) et la rentrée de certaines créances lui permettent de gratifier chacun de ses cinq enfants d'une somme de 20 000 F. À son décès, le 12 avril 1862, sa fortune se monte à 418 318 F, dont 274 226 F en créances, pour la plupart sur ses propres enfants¹¹⁴. Comme son frère, il ne s'est guère intéressé à son mobilier, estimé à 1 200 F. Comme lui également, il a investi dans la pierre et la terre. Si on ne retrouve pas de traces de propriétés à Guémar, évoquées par Jacques Hatt¹¹⁵, qu'il a dû revendre, il a acquis en octobre 1832 une ferme de 6,5 ha dans le

consultant la déclaration de succession dans les archives de l'Enregistrement (ADBR 3 Q 30144, 26 avril 1854, p. 42-43) qui offre néanmoins des renseignements plus succincts (sans la date d'acquisition des propriétés).

¹¹² Convertisseur francs-euros constants de l'INSEE, en ligne.

¹¹³ ADBR 7E 57.8/74, M^e Loew, acte n° 209, liquidation des successions Hatt et Rothenbach, 2 septembre 1862. Il n'y a pas davantage d'inventaire au décès de Philippe-Jacques.

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ Jacques Hatt, *Ancêtres*, *op. cit.*, p. 90.

Kochersberg, à Furchhausen et Waldowisheim¹¹⁶, de même qu'une maison, 3, rue Saint-Étienne, achetée en viager le 12 décembre 1836, à très bon compte puisque la rente annuelle de 750 F a cessé d'être versée au décès de la vendeuse survenu le... 16 décembre 1837 ! Enfin, il est encore devenu propriétaire en septembre 1847 de la maison formant le coin de la rue des Veaux et de la rue Saint-Étienne, payée 24 000 F à Jean-Daniel Hoffet¹¹⁷.

Ainsi, on connaît très précisément les points de départ et d'arrivée des deux frères Hatt. Leur ascension est remarquable. Mais on est beaucoup moins renseigné sur le déroulé des faits, le comment et le pourquoi, les trajectoires qui leur ont permis d'accéder à ce leadership sur leurs confrères et de faire fortune. Rien dans le contexte ne vient étayer l'idée d'une croissance soutenue de la production de bière à Strasbourg au cours de la monarchie censitaire. Les techniques brassicoles ne connaissent pas d'évolution notable. La population strasbourgeoise reste globalement stable à l'intérieur des murs, entre 50 000 et 60 000 habitants¹¹⁸. Il est douteux que la croissance économique de l'Alsace, qui est certaine¹¹⁹, et l'enrichissement – très inégalitaire¹²⁰ – qu'elle entraîne, aient pu avoir un impact significatif sur la consommation d'un produit aussi bon marché que la bière. Les perspectives offertes par des expéditions plus lointaines semblent limitées, même si un rapport des brasseurs au Conseil des XV en 1782 précisait déjà qu' « une notable proportion de la bière produite ici n'est pas consommée que dans cette province, mais aussi dans d'autres et par des étrangers¹²¹ ». Philippe-Jacques Hatt aurait été un pionnier dans ce domaine en étant « l'un des premiers brasseurs dont la clientèle s'étendait jusqu'à Paris, où il envoyait de la bière par bateau¹²² ». C'était en effet devenu techniquement possible depuis le voyage inaugural d'avril-mai 1836 où deux bateaux partis de Strasbourg ont atteint Paris en un mois après avoir franchi 341 écluses via le canal du Rhône au Rhin, le Doubs, la Saône, le canal de Bourgogne et la Seine¹²³.

Dans le sens contraire, Jean Burger, secrétaire du syndicat des brasseurs en 1867 évoque une période malheureuse de quinze années à partir de 1840 provoquée selon lui par la prolifération des brasseries dans les campagnes et la concurrence acharnée qui en est résultée, se traduisant par l'avilissement des prix et une baisse très importante des quantités fabriquées à Strasbourg¹²⁴. De leur côté, les brasseurs de Strasbourg font entendre en 1846-1847 un

¹¹⁶ Vente de terres, 30 octobre 1832, M^e Ritleng.

¹¹⁷ Vente d'une maison, 30 septembre 1847, M^e Noetinger.

¹¹⁸ Georges Foessel, in Georges Livet et Francis Rapp (dir.), *Histoire de Strasbourg des origines à nos jours*, Strasbourg, Édition des Dernières Nouvelles de Strasbourg, 1982, tome IV, p. 16.

¹¹⁹ Michel Hau, *L'industrialisation de l'Alsace (1803-1939)*, Strasbourg, Association des publications près les universités de Strasbourg, 1987, p. 29 et suiv.

¹²⁰ Il est généralement admis que le niveau de vie de la classe ouvrière employée dans la grande industrie atteint un plancher vers 1840 pour progresser ensuite lentement.

¹²¹ AVES, Série XI, n° 404 (information communiquée par Sven Gütermann).

¹²² Jacques Hatt, *op. cit.*, p. 90.

¹²³ Voyage mentionné par Joseph Wenger, « La vie quotidienne à Strasbourg, 1833-1836, d'après les carnets de Joseph Wenger », *Saisons d'Alsace*, n° 43, été 1972, p. 335.

¹²⁴ Jean Burger, *op. cit.*

autre son de cloche en se plaignant des importations de bière badoise et en réclamant une augmentation des droits de douane¹²⁵.

S'il est difficile de faire la part des choses, il en ressort néanmoins qu'une part non négligeable de la production circulait et s'écoulait hors du débit propre à la brasserie. Un brasseur habile et réputé pouvait donc élargir sa clientèle au-delà de celle qui fréquentait son établissement. Il pouvait surtout travailler à sa réputation locale. De passage à Strasbourg avec l'idée d'en « rapporter un traité comparatif des diverses bières du Bas-Rhin », le journaliste Charles Monsellet, surnommé le « roi des gastronomes », fait la tournée des brasseries de la ville, guidé par un ami présenté comme « le plus courtois et le plus intrépide dégustateur du pays¹²⁶ ». Nul doute pour lui que si Gambrinus, le roi mythique de la bière, revenait au monde, il choisirait Strasbourg comme capitale : « Tout, en effet, dans cette ville, se ressent de la domination de la bière. Les hommes ont le visage couleur de bière, les cheveux couleur de bière, les vêtements couleur de bière. La terre et les maisons sont rougeâtres comme la bière. Les femmes (je parle des femmes du peuple) ont l'air de chopes qui marchent. »... Après quelques autres considérations tout aussi douteuses, il relate ce qui pourrait être le fait du jour : « Parmi les varités de buveurs de bière, il en est beaucoup qui poursuivent de brasserie en brasserie un idéal et ne s'arrêtent que lorsqu'ils l'ont rencontré. À ce moment-là, une sorte de courant électrique traverse tout Strasbourg ; la nouvelle se répand comme un mot d'ordre chez les véritables amateurs qui se répètent les uns aux autres : ' C'est à l'Espérance qu'est ce soir la bière la meilleure ! ' Des déplacements s'opèrent aussitôt dans toutes les brasseries ; on dirait des conjurés appelés à un rendez-vous ; L'Espérance est envahie. » Si la qualité de la bière reste encore inégale d'un jour à l'autre, être capable de produire la meilleure bière au moment où le « roi des gastronomes » passe à Strasbourg n'est certainement pas à la portée de tous les brasseurs

Enfin, l'hypothèse d'un emplacement privilégié dans la ville ne doit pas non plus être écartée. De fait, les brasseries de l'Espérance et du Géant sont toutes les deux situées dans le canton est, celui des militaires et des étudiants¹²⁷. La rue des Veaux est toute proche de la gendarmerie royale installée dans l'ancien couvent des Récollets, rue de l'Arc-en-Ciel, des casernes des pontonniers, rue de la Courtine. À quelques dizaines de mètres de là, mais de l'autre côté de l'Ill, la rue de la Krutenau est idéalement placée au flanc sud-est de la ville, sur le chemin qu'empruntent les soldats pour rejoindre ou quitter l'Esplanade et la Citadelle, à proximité immédiate également de l'université, installée à partir de 1825 dans l'ancienne maison des enfants trouvés, rue de l'Académie. Qui plus est, la densité des brasseries dans le

¹²⁵ ADBR 11 M 251, correspondance entre le syndicat des brasseurs de Strasbourg, le préfet et les ministères du Commerce et des Finances (novembre 1846-février 1847).

¹²⁶ Charles Monselet, « Gambrinus, rois de la bière », *Le Monde illustré*, 19 janvier 1861, p. 39. Sur Gallica.bnf.fr

¹²⁷ Georges Foessel, *Histoire de Strasbourg...*, op. cit., p. 11-12.

canton est beaucoup plus faible que dans les trois autres cantons¹²⁸. La question des causalités reste ouverte, mais les faits sont là : l'Espérance et le Géant ont été deux très bonnes affaires dans la première moitié du XIX^e siècle.

IV. Des transmissions réussies

Cette réussite se répercute au premier chef sur la génération suivante qui rencontre des conditions bien meilleures que leurs pères pour entrer dans la carrière, même si cela ne la met pas à l'abri de tragédies familiales. Rien n'est laissé au hasard dans la transmission des entreprises.

Jean-Louis a trois fils dont l'aîné, Louis-Théodore, meurt en 1812 à sept mois, si bien que le même prénom est redonné au deuxième, né en 1812, selon une tradition assez fréquente à l'époque¹²⁹. Louis-Théodore épouse le 12 septembre 1840 Sophie-Madeleine Kirchner (1819-1889), fille d'aubergiste. Il est déjà propriétaire d'une maison de trois étages avec boulangerie 12, rue des Sept-Hommes qu'il a acquise (à crédit) pour 15 000 F lors d'une vente aux enchères en juin 1839. Elle se situe à l'arrière de la Brasserie du Faucon, 9, place Kléber, dont son père est propriétaire et lui a confié l'exploitation. Il vit dans une certaine aisance : ses apports, lors de la signature du contrat de mariage, se montent à 18 000 F, dont 10 000 F en numéraire, 4 000 F en ustensiles de brasserie et un trousseau de 4 000 F ; ceux de sa femme se limitent à 8 000 F en avancement d'hoirie, dont 4 000 F en numéraire et un trousseau de 4 000 F¹³⁰. La vie du jeune ménage est endeuillée par la mort d'un premier fils à cinq jours en juin 1841, puis d'un second à quatre mois en mars 1843. Louis-Théodore meurt lui-même quinze jours plus tard, le 15 mars 1843. Malgré un avoir disponible de 6 000 F en numéraire, il laisse une succession déficitaire, grevée par une dette de 4 588 F pour fourniture de houblon et de 12 900 F envers son père qui a largement financé l'acquisition de la maison de la rue des Sept-Hommes et payé les 6 000 F de gros travaux nécessaires. Sa veuve est obligée de renoncer à la succession de la communauté et se contente de récupérer ses apports au mariage¹³¹.

Brasserie du Faucon (Zum Falken)

Située 9, place Kléber, c'est la plus ancienne brasserie strasbourgeoise en activité au XIX^e siècle. Fondée en 1545 par Gail Froeschlin, originaire d'Augsbourg, elle compte trente brasseurs successifs jusqu'à sa fermeture en 1864, selon Adolphe Seyboth qui ne mentionne pas Jean-Louis Hatt dans sa liste de brasseurs.

¹²⁸ Neuf brasseries dans la liste des imposables contre quinze dans le canton nord, seize dans le canton ouest et douze dans le canton sud.

¹²⁹ Jean-Jacques Bourcart (1801-1855), industriel à Guebwiller, était le second Jean-Jacques de sa fratrie qui compta par ailleurs quatre Jean-Henri, tous morts en bas âge. Cf. Nicolas Stoskopf, *Les patrons du Second Empire*, t. 4, *Alsace*, Paris, Picard-Cenomane, 1994, p. 116.

¹³⁰ ADBR 3 Q 29996, contrat de mariage, M^e Zeyssolf, 24 août 1840, retranscrit dans les archives de l'Enregistrement.

¹³¹ ADBR 7E 57.8/65, M^e Zeyssolf, acte n° 1830, inventaire après décès, 21-31 août 1843.

Description en mars 1843¹³²

Équipement

- Deux cuves matière de 41,91 et de 24,63 hl
- Une cuve guilloire de 29,30 hl
- Trois bacs de 19,60, 14,80 et 22,07 hl
- Deux cuves à tremper l'orge
- Deux chaudières de 27,20 et 13,70 hl
- Dans la salle de débit, seize tables, dix bancs doubles, quatre simples, un fourneau carré en fonte avec tuyaux et pierre, une pendule

Évaluation (en francs) du stock de marchandises

- 64 hl de bière de mars à 16 F/hl :	1 024
- 22 hl de bière jeune à 12 F/hl :	264
- 230 hl d'orge à 12 F/hl :	2 766
- 130 kg de houblon à 580/quintal métrique :	1 334
- 14 stères de hêtre :	175
- 12 stères de sapin :	104
- Total :	5 667

Son frère Louis-Guillaume, né le 18 juin 1814, se marie moins de deux mois après la mort de son frère, le 6 mai 1843. Il épouse Fanny Ott, fille du tanneur Jean-Jacques Ott. Le contraste est saisissant avec la situation de son frère récemment disparu : il apporte 60 000 F en argent, meubles, linge, tonneaux, bière, ustensiles de brasserie, matière première et autres objets mobiliers, soit dix fois plus que son épouse¹³³. Fervent républicain, il accueille la Révolution de 1848 avec enthousiasme, devient commandant du 3^e bataillon de la Garde nationale à Strasbourg, puis est élu en août 1848 conseiller municipal. Hostile au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il démissionne le 23 avril 1852, suivi dix jours plus tard de dix autres conseillers républicains¹³⁴. « Il réussit à sauver quelques-unes des victimes locales du 2 décembre et put adoucir par ses libéralités le sort de plus d'un déporté en Algérie¹³⁵ » dira-t-on de lui dans la presse lors de son décès en 1882.

xxx

Caricature du Commandant Hatt en 1848, par Charles Lallemand

(*Souvenirs de la garde nationale*, Strasbourg, E. Lemaitre, 1848, collection BNUS)

¹³² Inventaire après décès, 21-30 août 1843 (voir *supra*). L'équipement est considéré comme immeuble par destination, c'est-à-dire faisant intrinsèquement partie de l'immeuble qui n'appartient pas à Louis-Théodore Hatt, contrairement au stock de marchandises qui est évalué (comme le sont également des tonneaux).

¹³³ ADBR 7E 57.8/65, M^e Zeysolf, acte n° 1647, contrat de mariage, 3 mai 1843. Il est précisé dans ce contrat qu'il sera dressé un inventaire de ces biens immédiatement après le mariage, mais cet acte n'existe pas dans les minutes de M^e Zeysolf.

¹³⁴ AVES 1 MW 181 et 185, procès-verbaux du conseil municipal, p. 127.

¹³⁵ *Revue alsacienne*, août 1882 ; voir également *Journal d'Alsace*, 5 août 1882 ; in AVES 78 Z 160, fonds Hoffmann.

Après la mort de Jean-Louis, sa veuve et son fils s'empresstent de louer en mai 1854 la Brasserie du Faucon et la maison mitoyenne de la rue des Sept Hommes à Ernest Mertian et à sa femme Marie Hild qui prennent en charge l'exploitation à compter du 29 septembre pour un loyer annuel de 2 000 F¹³⁶. Deux ans plus tard, en 1856, la Brasserie du Géant est expropriée au bénéfice de l'État pour permettre l'agrandissement de la Manufacture impériale des tabacs¹³⁷. Louis-Guillaume cesse alors ses activités de brasseur au moment même où la profession est en pleine mutation : pourquoi ne met-il pas à profit cette cessation forcée d'activité pour s'installer hors les murs comme d'autres au même moment et construire une nouvelle brasserie avec les capitaux dont il dispose ? La question reste pour l'instant sans réponse. Ses fils, Louis (1844-1929) et Guillaume-Auguste (1847-1914), trop jeunes au moment de cet arrêt d'activité, ne renonceront pas néanmoins, comme on le verra, aux activités brassicoles.

Éloge de Louis-Guillaume Hatt (1882)

Le *Journal d'Alsace*, du 5 août 1882 consacre une importante nécrologie à Louis-Guillaume Hatt, décédé le 30 juillet 1882. « Il y a quelques jours, on conduisait à sa dernière demeure un vieillard qui fut populaire, à son heure, à Strasbourg et qui laisse derrière lui le renom d'un parfait homme de bien. M. Louis-Guillaume Hatt appartenait à l'une de ces dynasties de grands brasseurs qui consacrent parmi nous, souvent depuis des siècles, leurs capitaux et leur travail au développement de l'industrie strasbourgeoise par excellence. [...]. Son souvenir restera cher à sa famille, à ses nombreux amis, qui appréciaient en lui une nature franche et loyale, le type fidèle de cette vieille bourgeoisie de l'ancien Strasbourg, un peu rude peut-être au premier contact, mais d'un commerce sûr et d'un caractère éprouvé, dont les représentants deviennent, hélas ! de plus en plus rares parmi nous. »

xxx

Louis-Guillaume Hatt (1814-1882)

Ancien brasseur au Géant, commandant de la garde nationale en 1848

Il reviendra donc dans un premier temps à la branche cadette d'assurer la continuité. Contrairement à son neveu, Philippe-Jacques Hatt était, selon Jacques Hatt, « un bonapartiste enragé ». Lors de la tentative ratée de coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte à Strasbourg en 1836, il rentre chez lui en s'exclamant : « Je vous avais bien dit qu'il n'était pas mort¹³⁸. » Mieux encore que son frère et avec beaucoup plus de réussite, sa stratégie de transmission de l'entreprise, et plus généralement de son patrimoine, à ses enfants est remarquable, montrant ainsi à quel point ses propres difficultés lors de la succession de son père l'ont marqué. Il fait ce qu'il faut pour que ce genre de situation ne se reproduise pas.

D'abord, il marie sa fille avec un brasseur strasbourgeois : Catherine-Caroline, née le 11 octobre 1815, épouse le 25 mai 1837 Eugène Fleischhauer (1814-1880), brasseur à l'Aigle

¹³⁶ ADBR 3 Q 30145, bail, M^e Noetinger, 17 et 19 mai 1854, enregistré le 23 mai 1854, p. 18.

¹³⁷ ADBR 3 P 243/25, matrices cadastrales.

¹³⁸ Jacques Hatt, *op. cit.*, p. 90-91.

et fils de brasseur¹³⁹.

Brasserie de l'Aigle (Zum Adler)

Située 5, rue des Bouchers, elle est fondée en 1795 par le farinier Jean-David Fleischhauer, puis exploitée par trois générations de Fleischhauer. Il n'y en aura pas de quatrième : Philippe-Eugène Fleischhauer (1838-1889), brasseur, est en Australie en 1862 et ne se destine pas à reprendre la brasserie familiale. Celle-ci, vendue à un certain Eckart en 1865, est arrêtée l'année suivante.

xxx

La Brasserie de l'Aigle aujourd'hui

Puis, vient le mariage de son fils aîné Philippe-Jacques, né le 16 novembre 1813, âgé de vingt-cinq ans, avec Caroline Huss, fille de Jean-Philippe Huss, de son vivant brasseur au Canon, célébré le 3 septembre 1839¹⁴⁰. Un mois plus tôt, les époux Hatt-Rothenbach lui ont cédé la Brasserie de l'Espérance par contrat de mariage signé le 8 août¹⁴¹. Pour ne pas désavantager les autres enfants, il s'agit d'une donation à titre onéreux : le revenu de la brasserie étant estimé à 5 000 F, sa valeur est, selon les règles en vigueur, vingt fois supérieure, soit de 100 000 F. Il est donc prévu que Philippe-Jacques fils s'acquitte de cette somme en dix annuités de 10 000 F à partir de la cinquième année et en cas de décès des donateurs en cinq annuités à verser à ses co-héritiers. Son épouse apporte de son côté une somme confortable de 36 618 F provenant notamment de la succession de son père. Elle mettra au monde huit enfants, six garçons, dont deux mourront en bas âge, et deux filles.

xxx

Signatures du contrat de mariage de Philippe-Jacques Hatt (3 septembre 1839)

De haut en bas à droite, signent les futurs mariés, les parents Hatt, l'oncle et la tante Huss, puis le notaire ; sur la partie gauche, les témoins.

La naissance de Philippe, relatée par Amélie Weiler, lundi 20 juillet 1840

« À propos, une nouvelle. Une de mes anciennes amies de pension, Caroline Huss, maintenant madame Hatt, est accouchée vendredi d'un garçon auquel elle donnera le nom de Philippe, celui de son père. Sophie a vu la layette du jeune prince : elle est ample et magnifique et la jeune mère a payé vingt-deux francs deux petits béguins brodés garnis de dentelle, de satin et doublés de bleu et de rose¹⁴². »

Philippe-Jacques père ne semble pas vouloir abuser d'un vestige de droit d'aînesse en accordant un privilège exorbitant à son fils aîné. En mars 1842, il acquiert la Brasserie du

¹³⁹ Contrat de mariage, M^e Lacombe, 4 avril 1837.

¹⁴⁰ Un 3 septembre comme son père. Caroline Huss, née le 13 septembre 1819, est orpheline de père (mort en 1823) et de mère (morte en 1824).

¹⁴¹ ADBR 7E 57.8/61, M^e Zeyssolf, contrat de mariage, 8 août 1839.

¹⁴² Amélie Weiler, *Journal...*, *op. cit.*, p. 51.

Bas-Rhin. Elle est vendue par Jean-Daniel Ott, endetté à hauteur de 52 000 F. M^e Noetinger procède à l'adjudication le 8 février¹⁴³ : ce jour-là, François Hummel, maître-maçon est le seul enchérisseur, après extinction des bougies, à 50 050 F pour une mise à prix à 50 000 F. Le 19 février, Frédéric-Christophe Goerner, architecte, fait une surmise à 50 350 F. L'adjudication devient définitive le 3 mars à 10 h du matin, mais Goerner se réserve de nommer son command dans les 24 heures. A 16 h, il déclare avoir enchéri pour Philippe-Jacques Hatt dont le nom a été masqué jusqu'au bout.

XXX

La Brasserie du Bas-Rhin sur le plan-relief de 1836, en 1930 et en 2006

On remarquera que le Bas-Rhin vend de la bière de l'Espérance en 1930 (documents de Thierry Hatt)

Située 3, rue de la Krutenau en face de la rue des Poules, elle est fondée en 1795 par Jean-Daniel Ott, puis reprise par son fils qui, criblé de dettes, doit la vendre en 1842. Elle sera arrêtée en 1871 par Frédéric-Guillaume Hatt qui décide de transférer la production à Cronembourg.

Lors de sa mise en vente en 1842, son mobilier comprend :

- « 1. Un chaudron à bière contenant 1 990 litres.
2. Un autre chaudron contenant 605 litres avec un escalier en fer.
3. Un chaudron de buanderie contenant 150 litres.
4. Un rafraichissoir contenant 1 412 litres.
5. Un idem contenant 1 724 litres.
6. Un idem contenant 2 264 litres.
7. Un réservoir à eau contenant 40 hectolitres avec deux robinets en laiton et un tuyau de cuivre rouge.
8. Une cuve pour la malse contenant 48,57 hectolitres avec un robinet en laiton.
9. Une idem contenant 24,41 hectolitres avec un pareil robinet.
10. Une cuve à fermentation contenant 31,25 hectolitres.
11. Une cuve à orge contenant 26 hectolitres.
12. Une cuve à houblon contenant 8 hectolitres.
13. Une pompe aspirante et foulante en cuivre.
14. Trois tonneaux de 6 hectolitres chacun.
15. Deux tonneaux contenant 150 litres chacun.
16. Treize idem contenant 5 hectolitres chacun.
17. Onze idem contenant 450 litres chacun.
18. Deux idem contenant 350 litres chacun.
19. Sept idem contenant 3 hectolitres chacun.
20. Les chantiers appartenant aux dits tonneaux.
21. Un comptoir en sapin avec rayons.
22. Douze tables avec les bancs plus quatre idem et douze idem dans la cour.
23. Six fourneaux en faïence et deux en fer. »

À ces objets s'ajoutent une série de tonneaux supplémentaires « dans la cave d'entrepôt pour la bière de mars, rue des Serruriers n° 11 ».

¹⁴³ ADBR 7E.57.12/156, M^e Noetinger, actes n° 14131 et divers regroupés à la date du 3 février 1842.

Philippe-Jacques reprend l'exploitation de cette brasserie pour le compte de ses fils cadets. Elle figure d'abord au nom de son deuxième fils Charles, né en 1818, qui, probablement malade, se retire dans le courant de 1845 et en restitue la propriété à son père¹⁴⁴. Le mariage de son troisième, Frédéric-Guillaume, né le 23 juillet 1820, avec Catherine-Salomé Moritz, fille d'un aubergiste-brasseur de Pfaffenhoffen¹⁴⁵, célébré le 19 septembre 1848, lui donne l'occasion d'une donation-partage dans un contexte familial assez sombre, puisque Charles meurt le 10 octobre 1848 à l'âge de trente ans « d'une maladie des reins¹⁴⁶ ». Sans doute, le savait-on condamné, mais la proximité entre ce mariage, cette donation et ce décès paraît cruelle.

L'opération se déroule en deux temps, mais le même jour, le 10 août 1848, et chez le même notaire, M^e Zeyssof¹⁴⁷. La donation-partage porte sur la Brasserie du Bas-Rhin, complétée par une acquisition réalisée en août 1842, et son équipement « y compris les objets mobiliers à demeure fixe et de nature immobilière tels que chaudrons, cuves matière et à ferment, les rafraichissoirs, les ustensiles servant à brasser, plus les tables, bancs, sièges, tabourets, comptoirs dans la salle de débit, les tonnelets au nombre d'environ 800 de la capacité d'au-dessous de 2 hl destinés au service du débit et des pratiques et 300 hl de tonneaux cerclés en fer pour la conservation de la bière de mars ». Elle est estimée à 90 000 F. Frédéric-Guillaume devra prendre à sa charge 10 000 F grevant encore la maison, rembourser à ses parents le jour du mariage les 10 000 F reçus en dot, et s'engage à verser à chacun de ses frères et sœur 14 000 F (soit 56 000 F au total), la moitié au décès de leur père, la moitié au décès de leur mère. La part de Frédéric-Guillaume, 14 000 F, est strictement égale à celle de ses frères et sœur. Bien plus, les parents Hatt se réservent la jouissance viagère des 70 000 F accordés à leurs enfants sous forme d'une rente annuelle de 2 450 F, représentant un intérêt à 3,5 %, versée par Frédéric-Guillaume.

Le contrat de mariage, prévoyant une communauté réduite aux acquêts, mentionne la Brasserie du Bas-Rhin, grevée de toutes ses charges, comme un bien propre de Frédéric-Guillaume. En outre, les parents Hatt dotent leur fils d'un trousseau de 881 F et de divers meubles et ustensiles de brasserie pour 9 119 F, soit un total de 10 000 F auxquels s'ajoute la somme de 10 000 F à rembourser ; les parents Moritz donnent de leur côté à leur fille un trousseau de 2 000 F et une somme en numéraire de 8 000 F.

La combinaison est complexe, mais elle permet à Philippe-Jacques Hatt d'assurer l'avenir d'un second fils sans l'avantager financièrement par rapport au reste de la fratrie.

¹⁴⁴ ADBR 3 P 243/25, matrices cadastrales.

¹⁴⁵ Ce n'est qu'à partir de 1878 que la famille Moritz exploitera la Brasserie du Romain. Cf. François Lotz, *Histoire d'une petite ville d'Alsace, Pfaffenhoffen*, Strasbourg, L'Essor, 1997, p. 166. Jean-Georges Moritz faisait probablement partie de cette catégorie de restaurateurs et d'aubergistes qui brassaient leur propre bière, sans être à proprement parler brasseurs, particulièrement nombreux à Pfaffenhoffen. Cf. Georges Klein, « Brasseries et restaurants à Pfaffenhoffen au XIX^e siècle », *Pays d'Alsace*, Société d'histoire et d'archéologie de Saverne et environs, 1971, p. 45-46.

¹⁴⁶ D'après l'acte de décès (information aimablement communiquée par Didier Hatt).

¹⁴⁷ ADBR 7E 57.8/7, M^e Zeyssof, actes n° 3990 et 399, donation-partage et contrat de mariage, 10 août 1848.

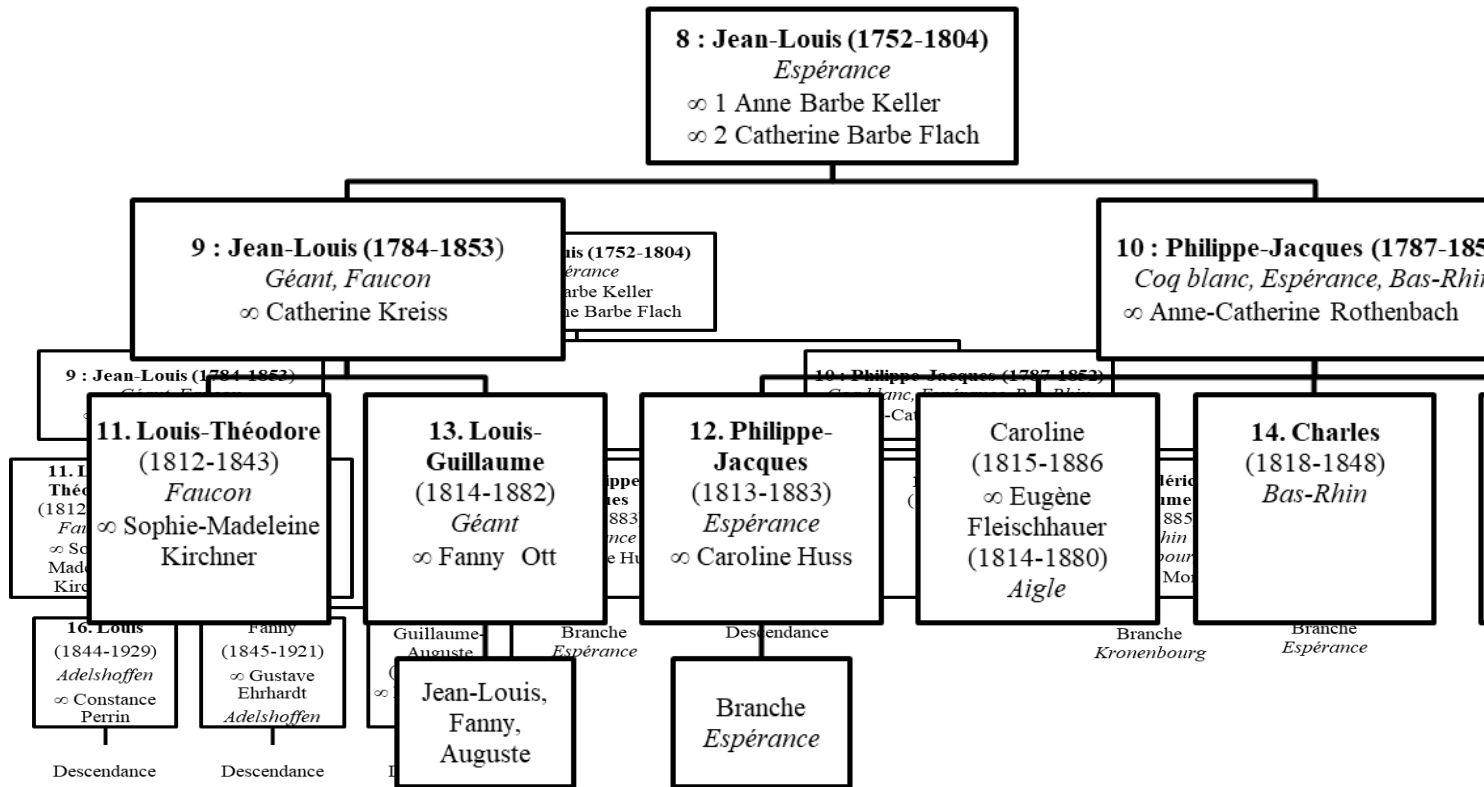
D'autre part, on voit bien comment il cherche à éviter toute forme d'indivision et de cohabitation au sein de la même entreprise. Il procède ainsi davantage comme les industriels du Nord, qui créaient volontiers de nouvelles usines pour chacun de leurs fils, que comme les patrons alsaciens qui mettaient leurs fils et leurs gendres en concurrence dans l'entreprise familiale. Ce que Philippe-Jacques Hatt ne sait pas encore, c'est qu'il scelle alors le destin de sa famille pour au moins trois générations en y semant le germe de la rivalité entre Espérance et Kronembourg. Il y a néanmoins un « oublié » dans cette affaire, c'est le benjamin de la famille, Jean-Louis, né le 19 avril 1823, d'autant que Catherine-Caroline Fleischhauer reçoit encore (à titre onéreux) en juin 1857 une maison rue des Bœufs d'une valeur de 10 000 F et que son père lui lègue par testament la maison du coin de la rue des Veaux et de la rue Saint-Etienne estimée 35 000 F¹⁴⁸. Lors de son mariage le 13 août 1857 avec Emilie Kiefer, fille d'un marchand de vin, Jean-Louis reçoit de ses parents une dot de 20 536 F, mais... pas de brasserie, ni de maison¹⁴⁹. Il est vrai que l'heure n'est déjà plus aux brasseries intra-muros...

Au décès de son père, Philippe-Jacques fils est encore redevable de la totalité des 100 000 F pour la valeur de la brasserie reçue en 1839. Chaque héritier a droit à une part de 104 579 F, mais compte tenu de leurs dettes vis-à-vis de la succession, Philippe-Jacques doit encore 35 220 F, Frédéric-Guillaume reçoit 1 010 F et Jean-Louis, 66 236 F, compensant ainsi par du capital ce dont ont bénéficié ses frères et sa sœur.

Cette sixième génération (des brasseurs Hatt depuis 1664) accède donc aux affaires à partir des années 1840 dans des conditions bien meilleures que celles rencontrées par leur père à la fin de l'Empire. À défaut d'évolution majeure des techniques de production et de croissance significative du marché, Jean-Louis et Philippe-Jacques Hatt ont su tirer leur épingle du jeu pour sortir du lot et se hisser aux premières places des brasseurs strasbourgeois. Ils avaient pour eux une tradition familiale brassicole – mais ils n'étaient pas les seuls –, un esprit d'entreprise conquérant, qui s'est manifesté au moment de la prise de contrôle de leur établissement respectif, mais aussi par l'achat d'une seconde entreprise, une situation avantageuse sans doute dans la topographie strasbourgeoise, à proximité des soldats et des étudiants, et peut-être quelques secrets de fabrication ou de commercialisation que le temps n'a pas retenus. Leurs héritiers sont bien placés pour tirer profit des bouleversements à venir dans l'activité brassicole.

¹⁴⁸ Et qu'il fait de ses petits-enfants Fleischhauer ses légataires universels, bénéficiaires de la quotité disponible dont madame Fleischhauer aura la jouissance viagère et gratuite. D'après son testament daté du 3 juillet 1861.

¹⁴⁹ Contrat de mariage, 6 août 1857, M^e Zeyssolf (lacune dans les archives de M^e Zeyssolf de 1850 à 1862).



Généalogie simplifiée de la quatrième à la septième génération (branche aînée)

III. Le temps des bâtisseurs

Chaque activité manufacturière a sa propre chronologie du changement « révolutionnaire » qui la fait basculer dans l'ère industrielle, celle de la mécanisation et de la production de masse. Pour la brasserie strasbourgeoise, l'introduction des méthodes allemandes de fermentation basse – à basse température –, mises au point à la fin des années 1830 par les brasseurs Seldmayr, de Munich, et Dreher, de Vienne, est l'innovation décisive qui entraîne avec elle l'usage de « la glace, de la vapeur, du thermomètre et des autres instruments de précision » et annonce « l'entrée dans l'ère des laboratoires scientifiques, des journaux et des congrès professionnels, des écoles de métiers¹⁵⁰ ». Les modestes brasseries artisanales intra-muros sont condamnées à terme au profit d'usines-laboratoires, pourvues de vastes caves de fermentation et de garde qui se construisent et se creusent à la périphérie, à Schiltigheim, Koenigshoffen et Kronembourg. L'expédition de bière par chemin de fer élargit considérablement le marché et apporte les débouchés nécessaires à une production industrielle. En une quinzaine d'années, de la fin des années 1840 au début des années 1860, la brasserie strasbourgeoise connaît sa révolution industrielle, suivie d'un âge d'or que la guerre de 1870 interrompt brutalement.

L'historiographie brassicole régionale est unanime : les deux héros de cette mutation sont Louis Schutzenberger (1802-1887) et David Gruber (1825-1880). Le premier a le mérite d'être l'introducteur en France de la fermentation basse en 1847¹⁵¹ ; le second, pharmacien de formation, construit à Koenigshoffen une usine-modèle, parfaitement rationalisée, raccordée au chemin de fer et « sort la fabrication de la bière du Moyen Âge pour en faire une industrie moderne et performante qui coopère pleinement tant avec le monde des scientifiques qu'avec les cultivateurs d'Alsace et de Lorraine¹⁵² ». Schutzenberger et Gruber sont d'ailleurs les seuls brasseurs alsaciens retenus dans le dictionnaire des *Patrons du Second Empire*¹⁵³.

Les Hatt ne sont pas complètement ignorés, car deux d'entre eux sont les fondateurs de brasseries appelées à un grand avenir, l'Espérance à Schiltigheim et la Brasserie de Kronembourg, mais leur rôle dans ce processus de modernisation est encore assez mal connu et mérite d'être précisé. Doivent-ils être considérés simplement comme des suiveurs ou font-ils partie de ceux qui montrent la voie ?

¹⁵⁰ Ferdinand Reiber, *op. cit.*, p. 56.

¹⁵¹ L'information provient de Charles Prost, *L'Alsace appréciée à l'Exposition universelle de 1867*, Strasbourg, 1869, p. 218 ; elle est reprise par Ferdinand Reiber qui cite Prost, *op. cit.*, p. 57, puis par tous les auteurs.

¹⁵² Jean-Claude Colin et Dany Potel-Jehl, *La bière en Alsace*, Strasbourg, Coprur, 1989, p. 46.

¹⁵³ Nicolas Stoskopf, *Les patrons du Second Empire*, t. 4, *Alsace*, Paris, Picard-Cénomane, 1994.

I. La construction des brasseries-usines

La stratégie de transmission précoce des entreprises, voulue par Philippe-Jacques Hatt-Rothenbach, se révèle payante dès lors qu'on se trouve à l'aube de changements majeurs. De ce point de vue, son fils aîné, Philippe-Jacques, ne déçoit pas. Il est, après Charles Farny, brasseur aux Trois Rois, rue d'Austerlitz, le deuxième à Strasbourg à équiper une brasserie, celle de la rue des Veaux, d'une machine à vapeur. La demande, datée du 24 juin 1844, porte sur une machine de 2 cv, alimentée par de la houille de Sarrebruck et destinée à puiser l'eau d'un puits¹⁵⁴.

Mais il est devancé par son frère cadet Frédéric-Guillaume et son beau-frère Eugène Fleischhauer, pour l'acquisition d'un premier terrain dans la banlieue strasbourgeoise. Ces derniers chargent Lehmann Auscher, marchand de biens à Oberschaeffolsheim, de l'acheter pour leur compte le 28 janvier 1851 : ils deviennent ainsi propriétaires pour 1 000 F d'une parcelle de 13,30 ares « en lame de parquet », à Kronenbourg¹⁵⁵ le long de la route d'Oberhausbergen, qu'ils partagent entre eux, Frédéric-Guillaume prenant la moitié vers la ville, Eugène Fleischhauer celle du côté d'Oberhausbergen¹⁵⁶. Dans un premier temps, ils se contentent d'y construire un magasin et un hangar. C'est le tout premier acte, à tout le moins le prélude, de l'implantation de la Brasserie de Kronenbourg.

xxx

Affichette de la Brasserie du Bas-Rhin – Guillaume Hatt

À l'intérieur d'une guirlande végétale faite d'orge et de houblon, la « Brasserie du Bas-Rhin » s'estompe quelque peu au profit de la « Brasserie Guillaume Hatt » écrite en lettres dorées (lithographie d'Émile Simon, 33 X 41,5 cm, sans date, collection BNU)

Frédéric-Guillaume Hatt au moment de son mariage en 1848

Daguerréotype, procédé photographique utilisé des années 1840 au milieu des années 1850.

Eugène Fleischhauer (1814-1880)

Philippe-Jacques ne tarde pas à suivre ce mouvement de translation vers la banlieue : il achète son premier terrain à Schiltigheim, une parcelle de 11,77 ares, le 6 septembre 1852, le long du chemin vicinal de Schiltigheim à Mittelhausbergen¹⁵⁷, et agrandit sa propriété à deux reprises en 1855, non sans avoir souscrit en septembre 1854 une première obligation de 25 000 F gagée sur une hypothèque de la brasserie de la rue des Veaux¹⁵⁸. C'est ainsi qu'il

¹⁵⁴ ADBR 5 M 152, installation d'une machine à vapeur, 24 juin 1844.

¹⁵⁵ Ce n'est qu'après 1918 que Kronenbourg, puis Kronenbourg, est devenu Cronenbourg.

¹⁵⁶ Vente 28 janvier 1851, M^e Zeysolf. L'acte est mentionné dans les statuts de la société anonyme Brasserie de Kronenbourg (ADBR 7E 57.1/230, M^e Ritleng, acte n° 12 703, 28 octobre 1885), mais les archives de M^e Zeysolf manquant aux ADBR de 1850 à 1861, il faut consulter les archives des hypothèques pour retrouver la teneur de l'acte : ADBR 4Q STBG 2742, volume 518, n° 12, 12 février 1851.

¹⁵⁷ ADBR 7E 50/41, M^e Roudolphi, vente, 6 septembre 1852. Il s'agit de la parcelle n° 456, section C bis, canton auf den Göhren.

¹⁵⁸ Souscrite le 27 septembre 1854, M^e Zeysolf (lacune aux ADBR) ; elle est mentionnée dans ADBR 7E 57.8/7, M^e Loew, acte n° 234, obligation, 4 octobre 1862.

peut déposer le 8 novembre 1855 une demande d'installation « d'une chaudière sur sa propriété de Schiltigheim afin de fabriquer de la bière pour l'alimentation de [ses] caves qui s'y trouvent situées ». L'autorisation lui est accordée en janvier 1856¹⁵⁹. Les archives du Cadastre, notamment le tableau des augmentations-diminutions, confirment que Philippe-Jacques Hatt construit cette année-là sa brasserie à Schiltigheim. Elles attestent d'autre part qu'il est non seulement le premier brasseur à s'installer à Schiltigheim, mais qu'il est aussi le premier à le faire dans les faubourgs sur cette terrasse loessique surplombant légèrement Strasbourg dont le sous-sol est appelé à devenir le domaine privilégié des caves de brasserie¹⁶⁰.

Dates d'achèvement	Propriétaires	Lieux
1856	Philippe-Jacques Hatt	Schiltigheim
1859	David Gruber	Koenigshoffen
1860	Rodolphe Ehrhardt	Schiltigheim
1861	Laurent Rosenstiehl	Schiltigheim
1861	Charles-Louis Hauer	Schiltigheim
1862	Frédéric-Guillaume Hatt	Kronembourg
1862	Laurent Schneider	Koenigshoffen
1863	Louis Schutzenberger	Schiltigheim

Chronologie des brasseries construites dans la banlieue de Strasbourg (d'après le Cadastre¹⁶¹)

L'année suivante, en 1857, c'est au tour de Jean-Louis d'acheter à Schiltigheim, à la veille de son mariage avec Émilie Kiefer, fille d'un marchand de vin, célébré le 13 août, un terrain d'environ 30 ares contigu à celui de son frère pour y construire en 1857-1858 une malterie¹⁶².

À Kronembourg, Frédéric-Guillaume reste longtemps coincé par l'étroitesse de sa propriété et l'indisponibilité des terrains voisins. Il doit attendre 1858 pour que la situation se débloque, lui permettant d'acquérir du Consistoire de Sainte-Aurélie une seconde parcelle, parallèle à sa première acquisition et à la route. En 1859, il se contente encore d'ajouter un logement et des caves sur son premier terrain et attend 1862 pour construire sa nouvelle brasserie sur le deuxième¹⁶³. Il l'équipe en 1865 d'une machine à vapeur de 6 cv et complète entre-temps ses acquisitions foncières : l'objectif, progressivement réalisé, est d'acquérir les quatre rangées de parcelles parallèles à la route puis, compte-tenu des particularités du plan

¹⁵⁹ ADBR 5 M 179.

¹⁶⁰ Et non pas en 1862 comme l'affirme le livre du cent-cinquantième publié par Heineken en 2012 (Gérard Cardonne *L'Espérance, 150 ans de brasserie en Alsace*, Rueil-Malmaison, Editions du Brassin-Heineken, 2012).

¹⁶¹ ADBR 3 P 326/4 et 3 P 243/5, matrices cadastrales de Schiltigheim et de Strasbourg.

¹⁶² ADBR 7^E50/6, M^e Laedlein, vente mentionnée dans l'acte de revente, 23 mai 1866.

¹⁶³ Ce qui confirme l'information donnée par Astrid Eliard et Philippe Voluer, *Kronembourg depuis 1664*, Paris, Cherche Midi, 2014, p. 24 et 27.

cadastral à cet endroit, des bandes de terrains perpendiculaires qui resteront longtemps disjointes¹⁶⁴. Pour une raison que l'on ignore, il construit en 1867 une « nouvelle brasserie » avec machine à vapeur de 6 cv¹⁶⁵. Les deux brasseries, l'« ancienne » et la « nouvelle » figurent effectivement sous ces dénominations sur un plan de 1885¹⁶⁶. Enfin, en décembre 1873, la place manquant à Kronenbourg, il achète pour 59 000 F la propriété Bertherand à Schiltigheim, avec maison et jardin sur plus d'un hectare : il en détachera un carré d'environ 25 ares à l'arrière pour y construire une malterie¹⁶⁷.

Pendant ce temps-là, Philippe-Jacques s'est engagé dans une politique d'investissements soutenus, d'endettement et de croissance accélérée qui, par changement d'échelle, transforme du tout au tout sa pratique professionnelle. En juillet 1861, il demande l'autorisation d'installer une machine à vapeur de 4 cv pour alimenter une pompe, des concasseurs et autres machines, qu'il n'obtient qu'un an plus tard le 30 juillet 1862¹⁶⁸ (alors que la création d'une malterie à vapeur est prise en compte dans le cadastre dès 1861¹⁶⁹).

XXX

Plans et coupe de la Brasserie de l'Espérance à Schiltigheim en 1862

À noter que le nord est placé en bas sur le plan général ; par ailleurs, la malterie à gauche, en forme de T écrasé n'appartient pas en 1861 à Philippe-Jacques, mais à son frère Jean-Louis.

Vue de la « succursale de la Brasserie de l'Espérance de Srasbourg » (sic) à Schiltigheim (vers 1862)

Aquarelle montrant la Brasserie de l'Espérance à Schiltigheim peu après l'installation de la machine à vapeur dont on aperçoit la cheminée à l'arrière-plan. Au premier plan, se succèdent d'abord quatre bâtiments (dont la description complète est reprise sur le plan de 1884, *infra* p. 84) : logements avec une enseigne manifestement mal reproduite par le peintre, laboratoire et magasins, puis la brasserie proprement dite dans les deux bâtiments de droite ; ensuite vient la loge du portier et les bureaux, enfin la malterie dans le grand bâtiment perpendiculaire à la rue. Le terrain en face serait déjà bâti si lon en croit le plan de 1862.

En octobre 1862, il emprunte à sept créanciers 85 000 F sur huit ans et hypothèque la brasserie de la rue des Veaux, estimée au moins 100 000 F, et ce qu'on appelle désormais « l'usine-brasserie » de Schiltigheim sur 91 ares, estimée au moins 260 000 F, ainsi que tout

¹⁶⁴ ADBR 3 P 233/1, état de section ; ADBR 3 P 243/8, plan cadastral.

¹⁶⁵ Tandis que la première machine à vapeur est apparemment retirée et comptée par l'administration en diminution (ADBR 3 P 243/5, tableau des augmentations-diminutions). Toutes les informations concernant la construction de la Brasserie de Kronenbourg proviennent du cadastre, car, contrairement à Philippe-Jacques, aucun dossier établi au titre des établissements insalubres ou dangereux (machines à vapeur) n'a été conservé en ce qui concerne Frédéric-Guillaume.

¹⁶⁶ ADBR 7E 57.1/230, M^e Ritleng, acte n° 12703, statuts de la société anonyme Brasserie de Kronenbourg, 28 octobre 1885.

¹⁶⁷ ADBR 7E 50/72, M^e Laedlein, acte n° 3891, vente, 23 décembre 1873.

¹⁶⁸ ADBR 5 M 151.

¹⁶⁹ ADBR 3 P 326-4, tableau des obligations/diminutions. On imagine mal pourtant que Philippe-Jacques installe une malterie concurrente à côté de celle construite par son frère. S'agit-il d'un équipement complémentaire de l'usine exploitée par Jean-Louis ?

le matériel des deux établissements¹⁷⁰. À titre de garantie supplémentaire, son frère Jean-Louis et sa sœur Caroline renoncent à toute action pour obtenir de sa part le remboursement des sommes dues au titre de la succession de leur père qui vient d'être liquidée¹⁷¹.

De gros travaux sont entrepris dans les mois qui suivent à Schiltigheim comprenant la construction de nouveaux bâtiments, de caves et de glaciers. Ils font grimper l'estimation de l'établissement à 1,4 MF en janvier 1865, valeur annoncée – et probablement surestimée – lors d'un nouvel emprunt de 60 000 F auprès de cinq créanciers qui nécessite une nouvelle hypothèque sur les brasseries ainsi que sur des biens acquis à Schiltigheim entre 1859 et 1863 d'une valeur de 95 000 F¹⁷². De son côté, Jean-Louis, qui a construit une maison en 1862 à côté de sa malterie dépose en octobre 1864 une demande d'installation d'une machine à vapeur de 5,5 cv qui lui est accordée en février 1865¹⁷³.

XXX

Philippe-Jacques Hatt à l'époque de la construction de la brasserie de Schiltigheim

En mars 1866, Philippe-Jacques effectue une nouvelle demande pour installer deux nouvelles chaudières à vapeur, construites par Kolb Frères, « destinées à faire mouvoir le matériel de [sa] brasserie, ainsi qu'à alimenter en vapeur divers autres appareils en usage dans son établissement¹⁷⁴ ». Quelques semaines plus tard, le 23 mai 1866, il achète à Jean-Louis l'ensemble de sa propriété, la malterie avec tout son matériel, la maison avec ses dépendances, construites sur un terrain de 45 ares, pour un prix de 140 000 F payables en sept ans¹⁷⁵. Pourquoi cet arrêt brutal d'activité de Jean-Louis moins de dix ans après son démarrage ? Aucune hypothèse n'est étayée par le début d'un élément d'explication¹⁷⁶...

En février 1869, Philippe-Jacques s'associe avec le brasseur Louis Schutzenberger et Alfred Herrenschildt, tanneur au Wacken, pour déposer, au nom de la Société de raccordement de Schiltigheim, une demande d'embranchement ferroviaire à partir de la ligne Paris-Strasbourg : un tronçon de 1,89 km doit relier Hausbergen à une gare de Schiltigheim et à la Brasserie de l'Espérance qui en sera voisine, puis des voies de raccordement posées sur la voie publique permettront d'accéder aux autres usines. La société s'étant rendue propriétaire des terrains sur environ 2 ha, la première partie, celle qui intéresse directement l'Espérance est construite avant même la guerre de 1870. La traction reste hippomobile jusqu'en 1873, où

¹⁷⁰ ADBR 7E 57.8/74, M^e Loew, acte n° 234, obligation, 4 octobre 1862.

¹⁷¹ *Ibid.*, actes n° 235 et 237, renonciations.

¹⁷² ADBR 7E 57.8/77, M^e Loew, acte n° 1254, obligation, 5 janvier 1865.

¹⁷³ ADBR 5 M 151, demande du 10 octobre 1864.

¹⁷⁴ *Ibid.*, demande du 27 mars 1866.

¹⁷⁵ ADBR 7E 50/61, M^e Laedlein, vente, 23 mai 1866.

¹⁷⁶ Si ce n'est qu'il empêche une plus-value de 50 000 F, différence entre ses investissements qui se montent à 90 000 F (ADBR 7E 57.8/113, M^e Loew, acte n° 13 351, inventaire après décès, 11 juillet 1881) et le prix de vente en 1866.

les chevaux sont remplacés par une locomotive, commandée à l'usine SACM de Graffenstaden¹⁷⁷.

Au terme de cette phase de construction, Philippe-Jacques Hatt peut adresser un descriptif triomphal à son correspondant londonien, F.J. Sobeck, en réponse à un questionnaire¹⁷⁸. Le plan de la brasserie en 1873 témoigne également du chemin parcouru depuis 1856¹⁷⁹. Sans qu'on puisse départager les deux entreprises, la Brasserie de l'Espérance est alors la seule à pouvoir rivaliser dans l'agglomération strasbourgeoise avec la Brasserie Gruber, raccordée également au chemin de fer depuis 1869.

Philippe-Jacques Hatt à F.J. Sobeck, 20 novembre 1872

« Ma brasserie a trois cuves de brasserie dont deux produisent journallement par système continu 160 hl et une 100 hl. C'est le maximum.

La production est de 40 à 45 000 hl.

Les tourailles ont 200 m².

Les caves de garde mesurent 2 000 m².

Les caves de malt ont 1 300 m².

Six rafraichissoirs ont 314 m².

Caves de fermentation : 762 m².

Caves de glace pour 4 000 voitures de glace à 1 000 kilos.

Silos pour 10 000 quintaux de malt et 3 000 quintaux d'orge.

Ecuries : 12 chevaux – Remise pour 8 voitures.

Tonneaux de garde pour environ 6 000 hl.

Tonneaux d'expédition : 12 000 unités d'un volume d'environ 7 000 hl.

Machines : 20 cv.

Terrain : 30 000 m².

¹⁷⁷ Voir le remarquable dossier présenté par Jean-Georges Trouillet et Francis Albert, *Chemins de fer et brasseries en Alsace-Lorraine et au Grand-Duché de Luxembourg*, chez les auteurs, 2008, p. 136 et svtes.

¹⁷⁸ ADBR 80 J 2, lettre.

¹⁷⁹ ADBR 7E.57.8/86, plan déposé chez M^e Loew, 24 mars 1873 (voit page suivante).



Plan de la Brasserie de l'Espérance à Schiltigheim en 1873

Légende

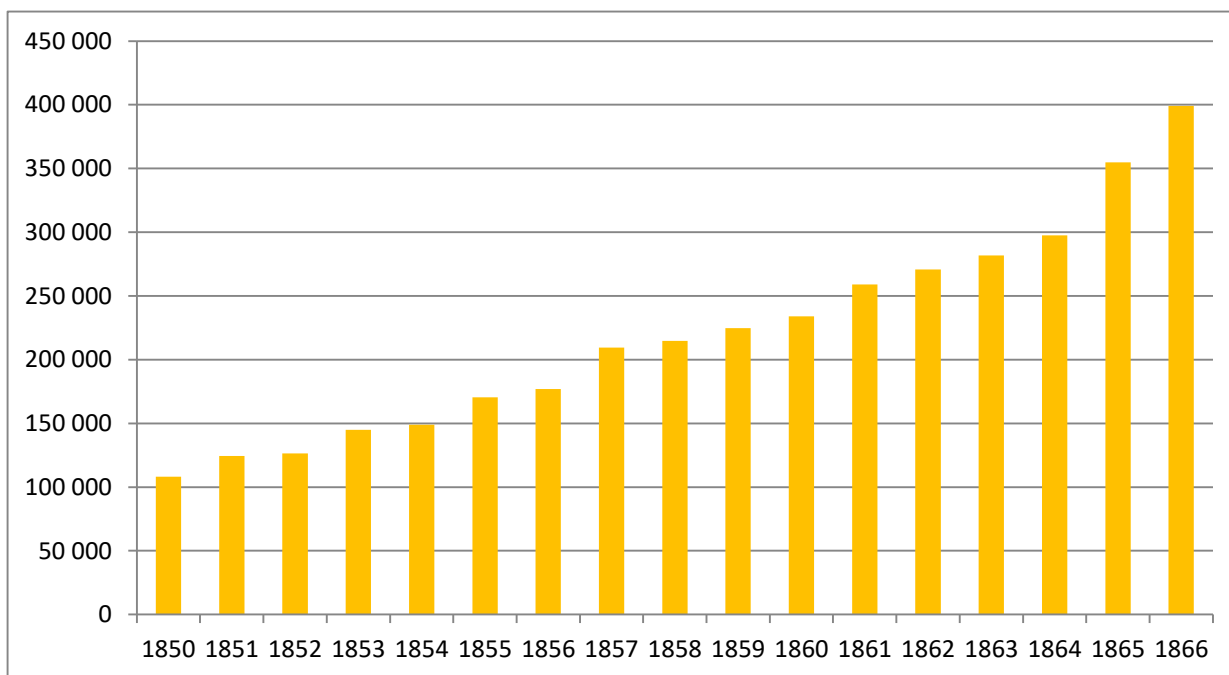
a : brasserie	n : écurie pour 2 chevaux
b. : chaudières et machines	o : latrines
c : treuil et plateau	p : cave de fermentation à glacière
d : hangar aux fûts vides	q : plateau
c : tonnellerie	r : treuil
f : hangar aux voitures	s : magasin de chargement et de déchargement au chemin de fer
g : bacs et rafraichissoirs	t : silo
h : treuil	u : malterie
i : bureaux	v : communs
k : loge du portier	x : maison d'habitation
l : logement et cuisine des ouvriers	z : hangar et entrée de caves
m : hangar	

II. Un premier âge d'or de la brasserie strasbourgeoise

Entraînée par quelques pionniers, les Hatt, Gruber, Schutzenberger, Ehrhardt et consorts qui construisent des usines modernes en banlieue, la brasserie strasbourgeoise décolle sous le Second Empire : la production double, de 100 000 à 200 000 hl, en sept ans de 1850 à 1857, puis double à nouveau en neuf ans pour atteindre tout près de 400 000 hl en 1866¹⁸⁰. Conséquence des efforts entrepris à Schiltigheim, la part de l'Espérance bondit de 6,5 % à 10,4 % entre 1862 et 1866¹⁸¹.

¹⁸⁰ Données fournies, « d'après les comptes de la Régie », par Jean Burger, *Statistiques...*, op. cit.

¹⁸¹ ADBR 80 J 23, évolution de la production de la Brasserie de l'Espérance de 1862 à 1881.



Production de bière à Strasbourg (et Schiltigheim) de 1850 à 1866¹⁸²

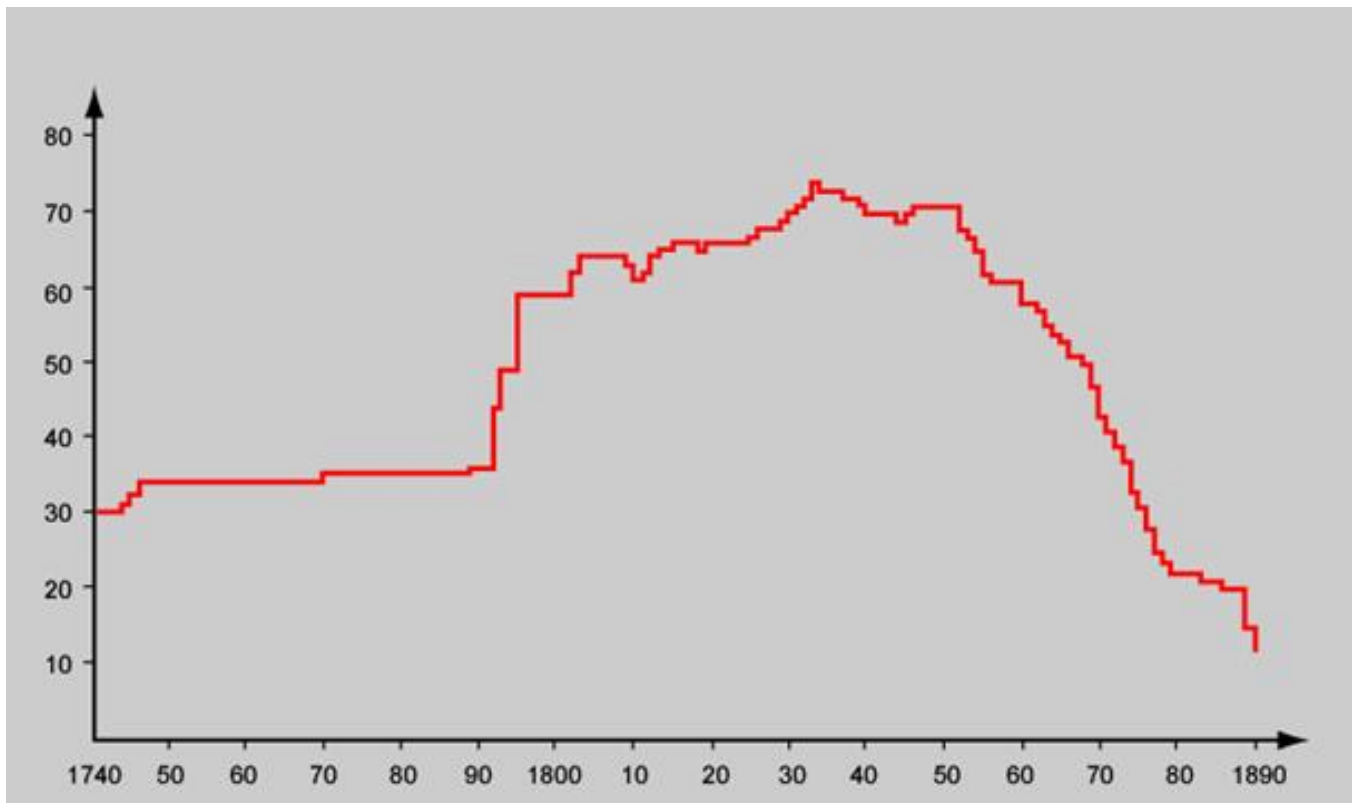
Croissance de la production, mais réduction rapide des brasseries en activité, c'est la conséquence logique de l'industrialisation. Pas moins de 28 brasseries ferment à Strasbourg entre 1852 et 1870, portant leur nombre de 71 à 43. Les deux frères Hatt accompagnent ce mouvement en cédant leurs établissements intra-muros à quelques mois d'intervalle : Philippe-Jacques vend le 9 septembre 1873 la brasserie historique de la rue des Veaux au prix de 90 000 F¹⁸³. Frédéric-Guillaume fait de même le 24 décembre 1873 en cédant pour 55 000 F la Brasserie du Bas-Rhin, ce qui lui permet de financer l'achat de la propriété Bertherand conclu la veille¹⁸⁴.

Les brasseries rurales sont les autres victimes de cette concentration : la carte de 1865/1866 illustre encore la dispersion des établissements sur le territoire, mais c'est un vestige du passé dont les jours sont comptés. Les 263 établissements de 1846 dans le Bas-Rhin ne sont déjà plus que 224 vingt ans plus tard.

¹⁸² Données fournies, « d'après les comptes de la Régie », par Jean Burger, *Statistiques..., op. cit.*

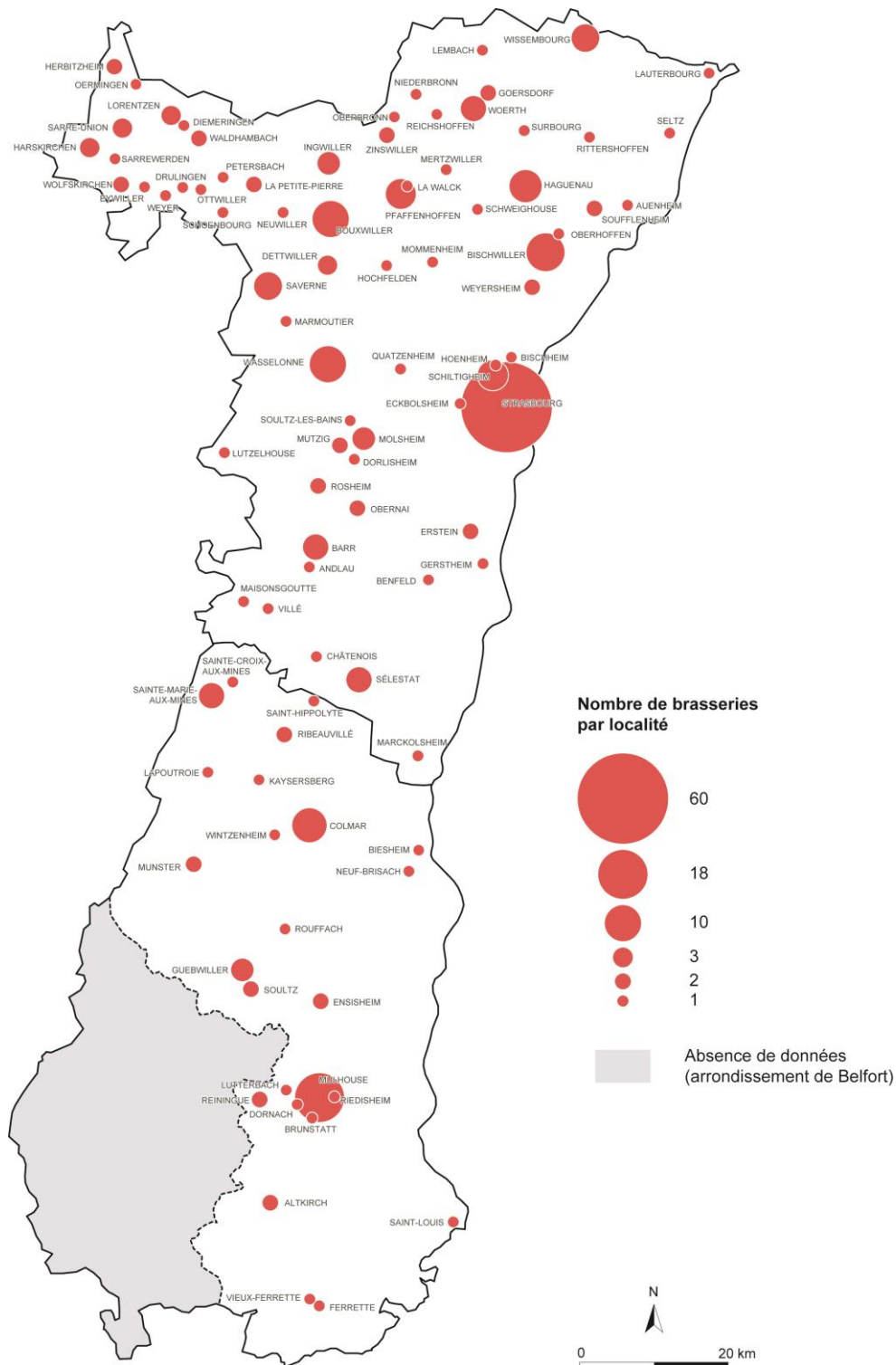
¹⁸³ ADBR 7E 57.8/123, M^e Loew, acte n° 16045, inventaire après décès de Philippe-Jacques Hatt, 19 juin 1884, mentionnant cet acte de vente, M^e Loew, 9 septembre 1873.

¹⁸⁴ ADBR 7E 57.8/132, M^e Loew, acte n° 17874, inventaire après décès de Frédéric-Guillaume Hatt, 18 mars 1886, mentionnant cet acte de vente, M^e Loew, 24 décembre 1873. Par erreur apparemment, Adolphe Seyboth date de 1863 l'arrêt d'exploitation de la brasserie de la rue des Veaux et de 1871 celle du Bas-Rhin. Ces erreurs ne sont pas corrigées dans le graphique *infra*.



**Évolution du nombre de brasseries strasbourgeoises (1740-1890),
d'après l'ouvrage d'Adolphe Seyboth**

Plus que d'autres, et surtout bien avant les autres, les brasseries industrielles de Strasbourg tirent profit des expéditions de bière par chemin de fer. Dans un premier temps, l'ouverture de la ligne Paris-Strasbourg en 1852 n'apporte pas grand-chose. Le cahier des charges impose à la compagnie ferroviaire de respecter un délai de transport maximum pour les marchandises de 24 h par fraction indivisible de 125 km, non compris les jours de remise, de départ et d'arrivée, soit une semaine au total entre Strasbourg et Paris. Certes, elle n'en use pas, mais elle tient à conserver ces prescriptions qui lui sont très favorables pour prévenir toute réclamation en cas de retard de livraison. Or les brasseurs, qui tentent les premiers essais à partir de 1855, hésitent à prendre le risque d'une immobilisation de leurs fûts sur une durée aussi longue, surtout à la belle saison : la bière, dont la fermentation est inachevée, ne supporte ni des trépidations prolongées, ni les amplitudes de température.



Répartition des brasseries alsaciennes en 1865-1866¹⁸⁵

¹⁸⁵ Sources : données de 1865 pour l'arrondissement de Colmar (ADHR 6 M 402-409), de 1866 pour celui d'Altkirch (ADHR 1 Z 405) et le Bas-Rhin (ADBR VII M 220-823, cf. Nicolas Stoskopf, *La petite industrie...*, *op. cit.*, p. 170 ; cartographie : CRESAT, Jean-Philippe Droux, 2009 ; *Atlas historique d'Alsace*, en ligne.

La solution vient en réalité de la compagnie lorsqu'elle propose aux brasseurs de regrouper leurs envois sur un seul jour de la semaine et de leur réserver un train entier pour leurs expéditions : le premier train de bière est organisé dans les premiers mois de 1860 ; il est presque immédiatement nécessaire d'en organiser un deuxième, puis un troisième dans la même semaine ; en 1865, il devient quotidien à l'exception du dimanche. Par dérogation, un quai de la gare de Strasbourg est ouvert à partir de 3 h du matin où le chargement s'effectue jusqu'à 8 h. Le train part à 8 h 35, arrive à Paris le lendemain à 3 h 30, après un trajet de... 19 h 55. « À l'arrivée, une vitesse exceptionnelle est également imprimée au déchargement et au camionnage, et, huit à neuf heures après l'arrivée d'un train, il ne reste rien en gare d'un arrivage de 1 800 à 2 000 hl¹⁸⁶. » Qui plus est, la Compagnie de l'Est organise le rapatriement des tonneaux vides. Il est vrai que ce trafic régulier lui procure 800 000 francs de recettes.

XXX

La gare du Marais-Vert, point de départ des trains de bière

Achevée en 1854, cette gare en cul-de-sac qui butte sur le canal des Faux-Remparts est en fonction jusqu'en 1883. Sa partie droite est utilisée pour les marchandises.
(Lithographie de François-Adolphe Maugendre, *Les chemins de fer de l'Est*, 1857).

Pour Ferdinand Reiber, 1860 est vraiment le point de départ de la prospérité de la brasserie strasbourgeoise, et avec elle, de l'essor de la malterie et de la tonnellerie : de 79 600 hl expédiés en 1860, on passe à 197 300 hl en 1866 et 300 000 hl en 1869¹⁸⁷. Du même coup, les capacités de stockage augmentent de façon considérable : en 1867, on dénombre déjà dans le sous-sol de la banlieue strasbourgeoise 46 caves, à une profondeur moyenne de 7 m, d'une capacité de 100 000 hl de bière de garde, qui rayonnent sur 148 glacières contenant 40 150 m³ de glace, auxquelles s'ajoutent encore des caves de fermentation spécialement affectées à la fabrication d'été¹⁸⁸.

III. Les renaissances successives du Syndicat des brasseurs

1860 est aussi l'année, et ce n'est pas un hasard, de la réactivation du Syndicat des brasseurs : « Pendant plusieurs années, la brasserie de Strasbourg manquait de syndicat, durant ce temps cette industrie prit un tel essor que la majorité des brasseurs jugea utile de demander à l'autorité municipale de la ville l'autorisation nécessaire nécessaire pour pouvoir passer à une nouvelle élection ; cette autorisation leur fut donnée et l'élection fixée au 21

¹⁸⁶ « Du transport de la bière sur le chemin de fer de l'Est », *Bulletin de la Société d'encouragement à l'industrie nationale*, t. LXIV, 1865, p. 491. Nous reprenons par ailleurs ici notre publication : Nicolas Stoskopf, *Le train, une passion alsacienne*, Strasbourg, Vent d'Est, 2012, p. 104.

¹⁸⁷ Jean Burger, *Statistiques...*, *op. cit.* et Ferdinand Reiber, *op. cit.* p. 58.

¹⁸⁸ Jean Burger, *Statistiques...*, *op. cit.*

février 1860¹⁸⁹. » Trente-et-un brasseurs assistent à cette réunion et élisent Philippe-Jacques Hatt comme syndic, assistés de « MM. Fleischhauer, Schott, Ostermann, Burger Jean, Voltz et Schwartz Théodore ». D'une génération à l'autre, on voit que la famille Hatt n'a rien perdu de son prestige, ni de son leadership auprès des brasseurs. Celui qu'on appelle le baron Hatt, en raison d'une certaine morgue, le *Hatte Graddel* (la fierté des Hatt¹⁹⁰), accède aux mêmes responsabilités que son père naguère et bénéficie de la même confiance auprès de ses confrères.

Les réunions sont dans un premier temps hebdomadaires et s'enchaînent donc très vite : le 17 mars, le syndicat décide de placer sous son contrôle M. Fachard (qui s'appelle en réalité Fajard¹⁹¹...), chargé par les brasseurs concernés, jusque-là réunis dans une « association Fachard », de surveiller les expéditions de bière à la gare de Strasbourg et la réception des fûts vides¹⁹². Le 24, il adopte un « Règlement pour le travail dans les brasseries » qui est complété par un « Ordre de service intérieur ». La majeure partie du premier texte est sans surprise, y compris pour nos regards contemporains, à ceci près que l'article 2 ne limite pas la durée du travail, en mettant l'ouvrier à la disposition de son patron, et que l'article 6 suggère que l'établissement n'est pas seulement un lieu de travail, mais un véritable lieu de vie dont il faut organiser les relations avec l'extérieur. Cette donnée est largement confirmée par « l'ordre de service intérieur » dont les prescriptions tatillonnes, relevant pour beaucoup de la morale, font davantage penser à un règlement de pensionnat qu'à celui d'une usine, fût-elle du XIX^e siècle !

Règlement pour le travail dans les brasseries de Strasbourg

La fabrication de la bière exigeant une série de manipulations qui ne souffrent aucun retard ni ajournement et étant soumise à une surveillance fiscale vis-à-vis de laquelle toute négligence peut devenir une contravention, il est indispensable de formuler des prescriptions ayant pour effets de donner aux chefs d'établissement une action efficace et incontestée sur les ouvriers qu'ils emploient tout en sauvegardant les droits et les besoins de ces derniers. À cet effet, le syndicat des brasseurs de la ville de Strasbourg a arrêté dans sa séance du 24 mars 1860 les dispositions suivantes :

Art. 1 : Lorsqu'après son temps d'épreuve un ouvrier brasseur aura été admis définitivement dans un établissement, il ne pourra plus le quitter qu'après un avertissement donné au moins 8 jours à l'avance. Les patrons rempliront les mêmes obligations lorsqu'ils voudront renvoyer l'ouvrier. Ils en seront dispensés toutefois en cas de manquement grave à l'une des dispositions du présent règlement.

2. Il n'y a point de jours, ni d'heures fixés pour le travail. L'ouvrier est tenu de se conformer en tout temps aux ordres qui lui sont donnés à cet égard et les exécuter avec zèle et

¹⁸⁹ Livre des procès-verbaux des séances du Syndicat des brasseurs de la ville de Strasbourg commencé le 25 février 1860, fac-similé de l'original, aimablement prêté par Michel Haag.

¹⁹⁰ Jacques Hatt, *Ancêtres...*, op. cit., p. 93.

¹⁹¹ Voir notamment la séance du 24 février 1866.

¹⁹² 4^e séance, 17 mars 1860.

exactitude.

3. Les ouvriers ne peuvent s'absenter sans permission de l'établissement ni pendant, ni en dehors des heures de travail.

4. Chaque ouvrier est responsable du matériel qu'on lui confie, ainsi que des outils dont il se sert.

5. Il est défendu d'entrer dans les écuries, magasins, greniers, touraille et autres endroits renfermant des matières inflammables avec une lumière qui ne serait point placée dans une lanterne en bon état. Il est défendu de fumer dans l'intérieur de l'établissement.

6. Aucun étranger ne peut être introduit dans l'établissement par les ouvriers sans l'autorisation du patron. Il en est de même pour les caves extérieures et séparées de la maison. Les personnes avec lesquelles les ouvriers ont des relations nécessaires telles que tailleurs, cordonniers, blanchisseuses, etc., ne pourront communiquer avec eux qu'aux jours fixés par l'usage de la maison seulement à l'endroit spécialement désigné pour les réunions.

7. Tout ouvrier brasseur prendra à son entrée dans un établissement l'engagement de faire partie d'une caisse de secours mutuels en cas de maladie dont le Syndicat se charge de poursuivre la fondation dans les formes prescrites par les règlements.

Ordre de service intérieur adopté par les Brasseurs de la ville de Strasbourg et approuvé par le Syndicat

Avoir travaillé dans la Brasserie de Strasbourg est une recommandation partout, notamment dans l'intérieur de la France. Mais elle perdrait bientôt son efficacité si les traditions d'honneur, de probité, d'ordre et d'activité qui ont fait la réputation des Ouvriers Brasseurs formés dans cette ville venaient à s'affaiblir parmi eux. Il ne suffit pas en effet de bien connaître sa profession. Une bonne conduite, un travail soutenu, l'amour de l'ordre et de la probité sont des qualités tout aussi essentielles et que l'on recherche même de préférence. C'est pour diriger et maintenir les ouvriers dans cette voie que les Brasseurs de Strasbourg ont résolu de placer constamment sous leurs yeux le tableau des devoirs qu'ils ont à remplir, en outre des prescriptions de l'autorité. C'est l'accomplissement plus ou moins fidèle de ces devoirs, qui donnera la véritable mesure de leur mérite, et par conséquent de l'accueil qu'ils pourront espérer dans les divers établissements où ils voudront se faire admettre. Les Maîtres Brasseurs livrent les dispositions ci-après ainsi qu'elles sont renfermées dans le règlement aux sérieuses méditations de leurs ouvriers.

Qu'ils repoussent loin d'eux qui voudraient les détourner de leur stricte observation : ce sont des faux amis, des conseillers perfides, qui ne manqueraient pas de les entraîner dans l'état d'abjection où ils sont déjà tombés eux-mêmes et qui n'a pour issue que la misère et l'hospice.

Voici maintenant les règles approuvées par le Syndicat dont les Brasseurs de Strasbourg exigeront dorénavant la stricte observation :

1. Nul ne doit rester oisif alors qu'il a l'ordre ou l'occasion de s'occuper à un travail utile. L'ouvrier envoyé au dehors pour le service de la maison ne doit se laisser détourner de son chemin par aucune considération.

2. Le travail doit s'accomplir dans le silence. Il est défendu de chanter, crier, siffler.

3. Les ouvriers sont tenus de se montrer dociles et respectueux envers le patron, convenables dans leurs relations avec leurs camarades. Les querelles sont formellement interdites. En cas de désaccord sur une question de service, on en référera au patron ou à celui qu'il aura revêtu

de l'autorité nécessaire pour prononcer. Toute discussion sur des objets étrangers au service est prohibée dans l'intérieur de l'établissement.

4. Les ouvriers ne pourront entrer au débit comme consommateurs, soit seuls, soit en société, sans la permission du chef d'établissement. Il leur est sévèrement défendu de se mettre en état d'ivresse.

5. Toute lumière inutile doit être immédiatement éteinte.

6. Les patrons s'indemniseront sur le salaire des ouvriers des amendes qu'ils auront encourues par la faute de ceux-ci.

7. Les ouvriers qui se sont distingués par leur obéissance aux prescriptions qui précèdent pourront être munis par leurs patrons d'attestations spéciales qui leur serviront de recommandation auprès des autres chefs d'établissement.

Approuvé en séance du syndicat le 24 mars 1860.

En réalité, les brasseurs aimeraient conserver dans leurs nouvelles usines la relation ancestrale qu'ils ont connue encore peu de temps auparavant entre maître et garçon-brasseur. Comme on l'observe souvent, le social est en retard sur l'économie... Ainsi, la nostalgie du bon vieux temps affleure dans la lettre adressée au maire de Strasbourg, pour qu'il transforme le règlement en arrêté municipal et qu'il approuve solennellement l'ordre de service : « Cette ponctualité et cette assiduité étaient assurées à une époque qui n'est pas encore loin de nous et où les ouvriers vivaient presque en famille avec le maître. Mais de cette organisation patriarcale, il ne reste plus guère que les repas en commun. Les occasions de dissipation qui vont se multipliant sans cesse et les sollicitations de s'y livrer qui croissent avec le nombre des imprudents déjà entraînés font que nous ne pouvons plus compter sur nos ouvriers non seulement du jour au lendemain mais d'une heure à l'autre. Leur obéissance, leur dévouement ont baissé dans la même proportion et nous avons à nous inquiéter de plus en plus, non seulement au sujet des détails intimes de la fabrication, mais même des soins ayant trait à l'intérêt public et dont l'oubli pourrait entraîner des conséquences déplorables¹⁹³. » Au grand désappointement du syndicat, le maire, l'industriel Charles-Louis Coulaux, reste sourd à ces arguments, refusant de s'immiscer dans ces affaires privées et ceci « malgré plusieurs démarches du syndic¹⁹⁴ ».

Une rencontre avec le préfet est également sans effet d'autant que la conversation s'aigrit rapidement sur un autre sujet : Philippe-Jacques Hatt se plaint « des procédés souvent très arbitraires de la police de Strasbourg au sujet du stationnement des camions. M. le Préfet s'est récrié et a trouvé que la police de Strasbourg était très juste et surtout très polie, chose que chacun de nous pourra juger selon ses convictions¹⁹⁵. »

¹⁹³ 5^e séance, 24 mars 1860.

¹⁹⁴ 10^e séance, 12 mai 1860.

¹⁹⁵ 12^e séance, 5 juillet 1860.

La fiscalité sur la bière est un autre thème de mobilisation : alertés par la brochure d'un brasseur parisien qui réclame l'abolition de la loi de 1816¹⁹⁶, les brasseurs de France se réunissent à Paris le 1^{er} juin et forment une commission de quinze membres dont Philippe-Jacques Hatt fait partie¹⁹⁷. Une réunion de tous les brasseurs alsaciens est convoquée le 12 août à la Ville de Paris, rue des Frères à Strasbourg. Devant ses quarante-trois confrères réunis, le syndic fait un long discours dans lequel il défend l'idée d'une modification de la loi plutôt que son abrogation¹⁹⁸. Puis la fièvre retombe au point que le syndicat espase ses réunions et les interrompt après le 19 janvier 1861.

Un nouveau réveil se produit en février 1866 : dix-neuf brasseurs présents élisent cette fois Frédéric-Guillaume Hatt comme syndic¹⁹⁹. L'élection en août 1865 de Philippe-Jacques au conseil municipal de Strasbourg rendait sans doute impossible son maintien dans la fonction de syndic. Dans ce contexte, il est intéressant de constater comment la famille Hatt conserve sa prééminence pour représenter les brasseurs de Strasbourg. Le nouveau syndicat ne tient que deux séances, les 17 et 24 février²⁰⁰. Il s'occupe pour l'essentiel de préparer l'Exposition universelle de 1867. Les dix-neuf électeurs du syndicat, parmi lesquels ne figure pas David Gruber, sont également ceux qui adhèrent à la proposition de Guillaume Hatt d'organiser un stand collectif. Ainsi le syndicat s'engage à « supporter tous les frais et dépens nécessaires pour la construction d'une cave et d'un kiosque au parc de l'exposition ». Les travaux sont confiés à l'entrepreneur Goerner²⁰¹.

Le comptoir collectif, tenu par David Schott, de la Licorne, est un réel succès. Selon les observateurs, la brasserie de Strasbourg fait désormais jeu égal avec les produits viennois, anglais et bavarois²⁰², ce qui n'était pas le cas quelques années auparavant. Le jury lui attribue une médaille d'or.

Cette récompense vient couronner une réputation qui est en train de se construire. La bière de Strasbourg est alors le fer de lance de la « bière d'Alsace ». Elle le doit, à l'encontre de la vogue actuelle des microbrasseries, à son industrialisation. Fabriquée en grande quantité avec des procédés renouvelés, elle voit son marché s'élargir et le cercle de ses consommateurs s'étendre au-delà du quartier, de la ville ou de ses environs. C'est une réussite collective qui doit être mise au crédit des brasseurs de Strasbourg : de ce milieu plutôt routinier, aux origines anciennes, émerge un petit nombre d'entrepreneurs qui n'ont pas hésité à remettre en cause leurs façons de faire, de rompre avec elles et de prendre le risque de l'investissement

¹⁹⁶ 6^e séance, 31 mars 1860.

¹⁹⁷ 11^e séance, 23 juin 1860.

¹⁹⁸ 13^e séance, juillet 1860 (date manquante), suivie du compte-rendu de l'assemblée générale du 12 août.

¹⁹⁹ Élection du 1^{er} février 1860. Ses adjoints sont Boeswillwald, Frick, Ansen, Schwartz, Diemer et Burger.

²⁰⁰ Ce sont en tout cas les deux seules séances donnant lieu à compte-rendu.

²⁰¹ 1^{ère} séance, 17 février 1866.

²⁰² Charles Prost, *L'Alsace appréciée à l'Exposition universelle de 1867*, Strasbourg, 1869, p. 216.

industriel. Philippe-Jacques Hatt montre la voie à Strasbourg. Parti le premier, il reste incontestablement un leader, même s'il rivalise avec David Gruber, un intrus qui n'est pas, rappelons-le, du sérail. Frédéric-Guillaume ne rate pas le coche non plus et s'affirme lui aussi, notamment au moment de l'exposition de 1867. En revanche, d'autres brasseurs de la famille Hatt ou qui lui sont apparentés restent sur le carreau. La cessation d'activité de Louis-Guillaume, brasseur au Géant, est, on l'a vu, inexplicable. De même Eugène Fleischhauer, copropriétaire à Kronembourg avec son beau-frère Frédéric-Guillaume, qui s'était distingué en envoyant de la bière de Mars à l'Exposition universelle de 1855²⁰³, ne se lance pas finalement dans l'industrialisation et vend en 1865 la Brasserie de l'Aigle qui sera fermée l'année suivante. La sélection provoquée par l'industrialisation passe aussi au cœur de la famille Hatt.

²⁰³ *Exposition universelle de 1855, travaux du comité départemental du Bas-Rhin*, Strasbourg, s.d., p. 38-39.

IV.

De la guerre de 1870 à la Brasserie par actions Bâle-Strasbourg

Longtemps, les Hatt ont suivi des voies parallèles, même s'il arrive que certaines s'arrêtent en chemin. Elles résultent d'une communauté de culture, nourrie d'identité protestante, artisanale, brassicole, strasbourgeoise et... familiale. Elles s'observent à travers des choix analogues dans des circonstances semblables ou simplement voisines, ceux des frères Jean-Louis et Philippe-Jacques face aux difficultés de leur entrée dans la carrière et dans leur volonté de faciliter celle de leurs fils, ceux des frères Philippe-Jacques et Frédéric-Guillaume face au défi de l'industrialisation. Mais les événements extérieurs perturbent cette unité, conduisant à des prises de position divergentes : on a pu déjà le constater dans les orientations politiques opposant au sein de la famille des cousins républicains et bonapartistes. La Guerre de 1870 est évidemment de nature à provoquer d'autres fractures. Il se trouve qu'on ne réagit pas de la même façon à Kronembourg et à Schiltigheim. Là, on décide en 1873 de rompre avec la forme familiale de l'entreprise pour créer une société anonyme, la Brasserie par actions Bâle-Strasbourg. Dans quelle mesure est-ce un choix politique ou inspiré par des considérations familiales ou économiques ? L'histoire de ce qui est sans doute la toute première brasserie multinationale au monde est néanmoins éphémère.

I. Petites et grandes histoires autour de 1870

D'informations glanées ici ou là sur la famille Hatt et la brasserie dans la Guerre de 1870, on tire un tableau contrasté, un patchwork mêlant le sérieux et le léger, l'important et l'anecdotique. L'année 1870 commence dans une insouciance, que l'on constate en tout cas chez les jeunes gens de la famille. Elle est studieuse pour Louis, vingt-deux ans, fils cadet de Philippe-Jacques, en stage à Burton-upon-Trent, la capitale de la bière *ale*. Une lettre – et une seule – à ses parents, datée du 20 février 1870 témoigne de son enthousiasme pour le métier, mais aussi du sérieux de sa formation²⁰⁴. Il fait, sur dix-sept pages, un compte-rendu détaillé et précis de ses observations, s'intéressant particulièrement au maltage, comme le montre un tableau savant comparant la longueur des radicelles et des gemmules dans les malts de différentes brasseries...

Présent à Burton depuis trois mois, il envisage d'accompagner en avril Seldmayr et Jacobsen père et fils en Irlande à leur invitation pour y visiter des brasseries et de revenir « sur le continent » fin mai : « Il me semble que l'occasion est trop belle pour que je ne doive pas

²⁰⁴ ADBR 80 J 46.

en profiter ; cela serait, et très intéressant, et très instructif de randonner pendant quatre semaines avec deux brasseurs aussi expérimentés que Mr Jacobsen et Mr Seldmayr. » De fait, le Danois Jacob Christian Jacobsen n'est autre que le fondateur de Carlsberg !

XXX

Exemple de page technique dans la lettre de Louis Hatt à ses parents (20 février 1870)

Ses cousins, Guillaume et Philippe, les fils aînés de Frédéric-Guillaume, âgés respectivement de vingt et dix-neuf ans, semblent au même moment davantage portés à l'amusement. Ils sont admis en février 1870, sous les pseudonymes de Mentor et Mepp, dans le « Cercle vicieux », une confrérie de jeunes bourgeois qui s'est formée en 1867 sous l'impulsion de Ferdinand Reiber, alias Frère Coléo, son mémorialiste. Le Cercle a « pour principe de ne pas s'occuper dans ses réunions de politique, pas plus que de religion ou d'affaires. Il a toujours été d'avis que la politique fait le malheur des sociétés, que les religions sont le fléau de l'humanité, et que les affaires...., les affaires avant tout, mais pas au Cercle ». Les « Vicieux » font la fête, boivent, chantent, dansent, etc. Le « 28 juillet : première soirée classique au *caveau* de Kronembourg. Les Vicieux trouvent au retour les portes de la ville fermées et sont réduits à passer la nuit au jardin Laemmor. Nuit mémorable²⁰⁵. »

La guerre, qui est déclarée depuis dix jours, interrompt ces réjouissances. Elle met également fin à la croissance euphorique de la brasserie de Strasbourg sous le Second Empire. Les ventes de l'Espérance ralentissent dès juillet 1870, s'effondrent en août et s'arrêtent complètement en septembre, c'est-à-dire durant le siège de Strasbourg, du 14 août au 27 septembre. La production a-t-elle été purement et simplement confisquée par les Prussiens, qui occupent Schiltigheim dès le 8 août²⁰⁶ ? Après la capitulation, l'activité commerciale reste très limitée jusqu'en février 1871 et ne redevient normale qu'en juillet. En douze mois, de juillet 1870 à juin 1871, les ventes de bière se limitent à 19 421 hl, soit 45 % de l'année record 1869 (43 126 hl).

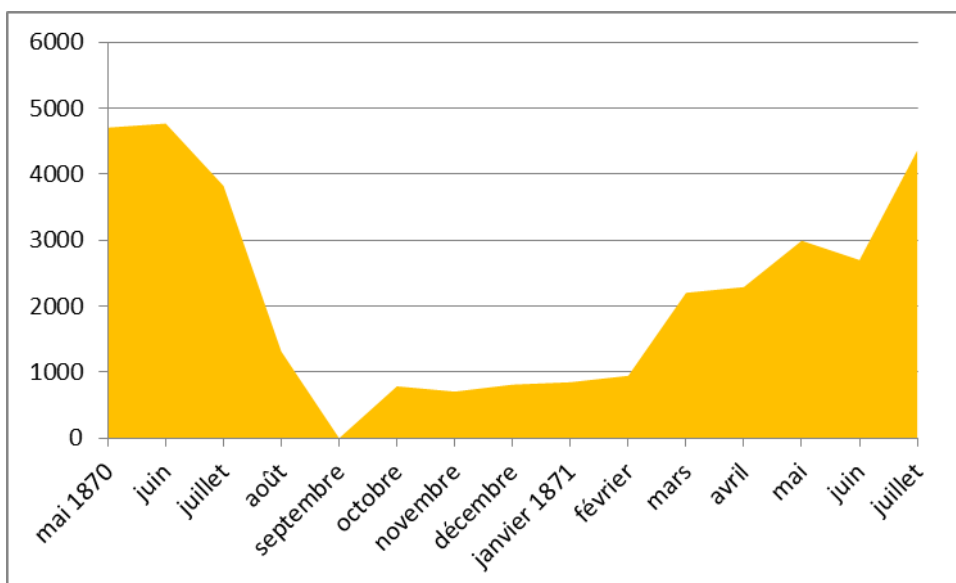
En revanche, l'impact sur les constructions, tant à Schiltigheim qu'à Kronembourg, semble limité. Craignant que les brasseries les plus proches des fortifications puissent servir de postes d'observation et d'abri à l'ennemi, elles sont incendiées par les troupes françaises au cours d'une sortie le 18 août²⁰⁷. C'est le cas par exemple de la Brasserie Hauer, mais l'Espérance, située plus au nord, est épargnée²⁰⁸.

²⁰⁵ Laemmor, c'est Émile Laemmermann. Frère Coléo (alias F. Reiber), *Chronique du cercle vicieux de Strasbourg*, 1867-1876, 1876, p. 13 et 14. Merci à Didier Hatt pour ses informations sur le Cercle vicieux.

²⁰⁶ D'après Frère Coléo, *op. cit.*, p. 15.

²⁰⁷ Gustave Fischbach, *Album du siège et du bombardement de Strasbourg*, Strasbourg, A. Münch, s.d., p. 58-59.

²⁰⁸ Philippe Voluer, *Le grand livre...*, *op.cit.*, p. 89.



Ventes mensuelles de bière de la Brasserie de l'Espérance de mai 1870 à juillet 1871 (en hl)²⁰⁹

Le 29 août, le conseil municipal de Strasbourg, dont Philippe-Jacques était toujours membre, est dissous et remplacé par une commission municipale de quarante-sept membres parmi lesquels Philippe-Jacques, mais aussi son cousin Louis-Guillaume, « propriétaire, ancien commandant de la garde nationale²¹⁰ » qui est rappelé à cette occasion. On y trouve également le pharmacien Jules Klein, gendre d'Eugène Fleischhauer, ainsi que plusieurs brasseurs, Burger, Lipp, Schott, Schutzenberger. En raison de leur absence le 31 août, Philippe-Jacques et Louis-Guillaume sont néanmoins déclarés « ne pas accepter leur nomination » et remplacés²¹¹. Philippe-Jacques est-il alors à Schiltigheim, coupé de la ville de Strasbourg ?

Fanny Ehrhardt, fille de Louis-Guillaume et femme du brasseur Gustave Ehrhardt, se distingue par une action d'éclat : le 17 septembre, elle emmène de Bischwiller à Schiltigheim Edmond Valentin, préfet du Bas-Rhin nommé par le gouvernement provisoire, qui cherche à rejoindre son poste à Strasbourg. De là, ce dernier observe les habitudes des assiégés, puis décide le 20 de traverser les lignes ennemies, franchit les derniers mètres à la nage pour se trouver sous le feu des sentinelles. Il se fait connaître et adresse le soir même une proclamation aux Strasbourgeois²¹².

²⁰⁹ ADBR 80 J 23.

²¹⁰ Gustave Fischbach, *op. cit.*, p. 87.

²¹¹ AVES 1 MW 203, p. 376.

²¹² Gustave Fischbach, *op. cit.*, p. 140-141.

En sens inverse, Philippe Hatt, fils aîné de Philippe-Jacques, est pris au piège du siège et de la capitulation, alors qu'il est officier français, en l'occurrence ingénieur hydrographe de la Marine. Il réussit à quitter Strasbourg et l'Alsace pour gagner Toulon et se mettre au service de la Défense nationale²¹³. Guillaume et son frère Philippe songent également à partir et obtiennent une lettre de recommandation du maire Émile Küss, datée du 12 décembre 1870, pour un voyage d'affaires en Suisse qui devrait en réalité leur permettre de regagner la France pour s'y engager. La voiture est prête à partir, mais leur jeune frère, Eugène, les en aurait dissuadés au dernier moment²¹⁴.

Fanny Ehrhardt, née Hatt, chevalier de la Légion d'honneur²¹⁵

Née le 13 septembre 1845, elle est la fille de Louis-Guillaume Hatt et de Fanny Ott. Elle épouse le 18 juin 1867 Gustave Ehrhardt (1842-1882), maire de Schiltigheim (1865-1870), qui est sur le point de liquider un fonds de commerce de draps à Bischwiller²¹⁶ et s'apprête à acquérir l'année suivante avec son frère Émile une brasserie à Schiltigheim (qui deviendra Adelshoffen en 1883²¹⁷). Elle a quatre enfants, trois filles (dont l'une épouse Camille Schlumberger) et un garçon.

En 1918, quinze personnalités, parmi lesquelles Émile Loubet, ancien président de la République, Antonin Dubost, président du Sénat, et Ernest Lavisse, la proposent pour la Légion d'honneur. Leur compte-rendu des événements s'appuie sur l'ouvrage de Lucien Delabrousse, *Un héros de la Défense nationale : Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg*, Berger-Levrault, 1898, p. 88-111, présenté comme le « récit officiel » que Delabrousse tient de la bouche même de Valentin.

Ce dernier, muni d'un passeport américain, avait déjà été arrêté deux fois par les Allemands. « Madame G. Ehrhardt se trouvait à Bischwiller chez son beau-frère, M. Adrien Heimpel, au moment où celui-ci apprit que Valentin était là et cherchait à se rendre à Schiltigheim. Mme G. Ehrhardt devait précisément y retourner avec sa voiture, et M. Heimpel qui connaissait le patriotisme et l'énergie de sa belle-sœur, lui propose d'y conduire Valentin. Mme G. Ehrhardt n'essaye pas de se dérober à ce qu'elle considérait comme un honneur et un devoir. Mais elle voulut garder pour elle seule la responsabilité de cet acte et il fut entendu que, ni son mari, ni ses frères ne connaîtraient le nom de l'hôte qu'elle allait leur amener. Et l'on partit le 17 septembre, Mme G. Ehrhardt et Valentin prirent place sous la capote. M. Heimpel faisait office de cocher ; M. Alb. Lange – depuis professeur à la Sorbonne – s'assit à côté de lui. Le trajet ne s'effectua pas sans incidents. Deux fois, ils furent arrêtés : une première fois à Reichstett où la voiture et le beau percheron qui y était attelé, attirèrent l'attention de deux officiers allemands qui parlèrent même de les réquisitionner ; une deuxième fois à Hoenheim, où étaient les premiers travaux d'approche de l'armée assiégeante. Mais Mme G. Ehrhardt, qui avait autant de présence d'esprit que de courage, répondit à toutes les questions avec tant de calme et de sang-froid, que, après avoir examiné leurs papiers, on les autorisa à

²¹³ Voir *infra*, p. 64.

²¹⁴ AVES 219 Z 48, lettre d'Émile Küss, accompagnée d'une note au crayon de Jacques Hatt précisant les circonstances,

²¹⁵ AN, Base Léonore.

²¹⁶ ADBR 7E 50/88, M^e Hammann (Schiltigheim), inventaire après décès de Gustave, 6 février 1883, retranscrivant son contrat de mariage, M^e Weiss (Strasbourg), 3 juin 1867.

²¹⁷ Voir *infra*, p. 79.

continuer leur voyage. Celui-ci s'acheva heureusement, et Valentin parvient ainsi à Schiltigheim, où en attendant le moment propice de se glisser jusqu'à la citadelle, il resta quelques jours caché chez M. Fruhinshoz, dans la maison même où était installé le quartier général. »

Les auteurs de la requête précisent que ces faits ont valu depuis Légion d'honneur à MM. Heimpel (1881), Lange (1894) et Fruhinsholz (1885) et demandent que soit réparée une injustice. Ils ajoutent que Mme Ehrhardt s'est ensuite installée en Algérie où elle a été réintégrée dans la nationalité française par décret du 16 octobre 1893. Fanny Ehrhardt est nommée le 18 janvier 1919 chevalier de la Légion d'honneur. Sa croix lui est remise par le général Dubail. Elle meurt à Saint-Cloud le 2 février 1921.

xxx

Fanny Ehrhardt, née Hatt en 1919

Pastel de Jules-Raymond Koenig

(Collection familiale)

Après la capitulation de Strasbourg, le Cercle vicieux, qui a perdu l'un de ses membres dans les combats du siège, reprend ses activités. Le 5 novembre 1870, nouvelle soirée à Kronembourg : « Les Strasbourgeois arrivent en imitant les manœuvres prussiennes et en entonnant vigoureusement l'air du Cercle. » La soirée se termine au petit matin, où l'on regagne la ville « ébloui par la neige que caresse un superbe soleil d'hiver ». Le 26 décembre, « soirée vénitienne grâce aux lanternes » à Kronembourg. Le 22 octobre 1871, la soirée manque d'être fatale à Mepp, alias Philippe. Il tombe avec une chope à la main qui lui coupe l'artère carotide. Deux mois plus tard, le 26 décembre, Mepp étant « rendu à la vie », la bande fête son rétablissement au Lion d'or à Brumath, un quartier général du Cercle²¹⁸ !

xxx

Les membres du Cercle vicieux le 22 janvier 1871²¹⁹

1. Paul Reiber ; 2. Jules Gaeckler ; 3. Émile Laemmermann ; 4. Charles Schleber ; 5. Albert Küss ; 6. Philippe Hatt ; 7. Édouard Braemer ; 8. Charles Friesé ; 9. Émile Küss ; 10. Guillaume Hatt ; 11. Ferdinand Reiber ; 12. Georges Moritz ; 13. Frédéric Haussmann.

xxx

Blason du Cercle vicieux²²⁰

On remarque notamment les couleurs de Strasbourg, rouge et blanc, et l'étoile des brasseurs.

22 octobre. La Carotide²²¹

« Quelques Vicieux se rendent à Kronembourg :
Die lust'gen Kameraden

²¹⁸ Frère Coléo, *op. cit.*, p. 19, 20 et 30.

²¹⁹ Comme le signale Frère Coléo, *op. cit.*, p. 22 (collection familiale).

²²⁰ Cul-de-lampe en 4^e de couverture de l'ouvrage de Frère Coléo, *op. cit.*

²²¹ *Ibid.*, p. 27-28.

Zogen hinaus zum Thor
Und wollten sich erlaben
In meppens Bierkellor

(1^{er} couplet de la complainte de la Carotide)

Après une brillante séance nocturne les frères se retirent. L'infortuné Mepp les accompagne tenant d'une main sa chope et de l'autre la lanterne qui doit guider ses pas incertains dans les ténèbres. Mepp glisse, tombe, et la malheureuse chope lui coupe l'artère carotide. Le sang jaillit à flot. Heureusement que Priape et les deux autres étudiants en médecine *ne perdent pas leur sang-froid*. Priape et Bostluis compriment l'artère et essayent d'arrêter l'hémorragie, pendant que Ritz (l'ami du cheval) se précipite sur un courrier sans selle, s'allège encore en route de tout poids inutile, et va quérir au triple galop le célèbre D^f Boeckel. Celui-ci arrive enfin et nos quatre docteurs parviennent à opérer la ligature avant que Mepp n'ait rendu le dernier soupir. Hâtons-nous d'ajouter que Mepp les seconde à souhait. Sa riche nature contribue puissamment à l'empêcher de passer *ad patres* ! – Mepp l'avait échappé belle, mais il est toujours menacé d'une hémorragie fatale. Le Cercle trouve alors l'occasion de manifester d'une façon éclatante ses sentiments de fraternité ; il envoie deux de ses membres veiller à tour de rôle, jour et nuit, pendant cinq semaines au chevet de Mepp. Coléo seul, revenu malade de Marseille, a la douleur de ne pouvoir faire pour le cher *propriétoer von der Schlang* que la complainte de la carotide. Mepp sauvé. Deuxième preuve de l'existence d'un Dieu des Vicieux. La *Gazette médicale* de Strasbourg consacrera un long article à l'étonnante carotide²²². »

Du côté de la municipalité, Jules Klein est nommé le 18 octobre premier adjoint du maire de Strasbourg, Émile Küss²²³. La tâche est énorme dans Strasbourg détruit. Elle le devient encore plus pour Jules Klein après la mort d'Émile Küss le 1^{er} mars 1871. Faisant fonction de maire, il rencontre Bismarck à Francfort le 11 mai, au lendemain de la signature du traité de paix, puis à Berlin à plusieurs reprises. Il obtient non sans mal l'organisation d'élections municipales prévues finalement pour les 30 juillet et 6 août 1871. Un comité libéral et radical réunit 160 personnes le 24 juillet pour établir une liste : si le brasseur Charles Schutzenberger obtient le plus grand nombre de suffrages, Philippe-Jacques Hatt arrive en cinquième position, juste derrière Jacques Kablé, et Jules Klein, au neuvième rang (sur trente-six noms). Philippe-Jacques figure également sur une liste « cléricale », établie en proportion des confessions présentes à Strasbourg et donc majoritairement catholique. Il est élu au deuxième tour, où il arrive d'ailleurs en tête des suffrages²²⁴. Les libéraux, qui ont remporté l'élection, proposent la mairie à Jules Klein qui refuse. Le banquier Ernest Lauth est élu par le conseil municipal, puis nommé par décret impérial le 9 octobre. Il ne reste en fonction qu'un an et demi : révoqué le 13 avril 1873, son conseil est suspendu à la même date, puis purement

²²² Priape est Albert Küss, étudiant en médecine, fils d'Émile Küss, maire de Strasbourg en 1870-1871 ; Ritz (« alias Docteur et sur le point de l'être ») est Georges Moritz ; Bostluis, « médecin à Brumath » est Auguste Bostetter (1850-1922), futur maire de Brumath (1891-1922) et député au Reichstag (1893-1898).

²²³ François Igersheim, in Georges Livet et Francis Rapp (dir.), *Histoire de Strasbourg... op. cit.*, p. 202.

²²⁴ *Ibid.*, p. 208-209.

et simplement dissous le 3 avril 1874. C'en est fini de la carrière politique – modeste – de Philippe-Jacques Hatt : bien que peu assidu au conseil, il a siégé encore le 21 mars 1873²²⁵.

xxx

Jules Klein (1830-1897), président de l'Espérance de 1884 à 1897

Fils de pasteur, il épouse le 12 septembre 1857 Marie Fleischhauer (1839-1931), fille du brasseur Eugène Fleischhauer et de Caroline Hatt. Aide-major à l'hôpital militaire de Strasbourg, il achète à la suite de son mariage la pharmacie de la Vierge (rue des Grandes-Arcades) où il exerce jusqu'à sa mort. Opposant républicain dès 1860, il devient premier adjoint au maire d'Emile Küss en octobre 1870 et le remplace de fait après sa mort. Il est élu conseiller général de La Petite-Pierre en août 1873, député au *Landesausschuss* en 1874 et président du Conseil général en 1875, poste qu'il occupe jusqu'à sa mort. Il refuse en juillet 1879 un poste de sous-secrétaire d'État que lui proposait Bismarck. Par ailleurs, il est administrateur de nombreuses sociétés (Crédit foncier, Rhin & Moselle, Tramway de Strasbourg) et préside la Brasserie de l'Espérance de 1884 à sa mort²²⁶.

II. Questions sur un choix stratégique

Au moment précis où se déroulent ces événements, Philippe-Jacques Hatt prend une décision lourde de conséquences : il apporte au printemps 1873 la Brasserie de l'Espérance à une société anonyme qui se constitue à cet effet à Bâle, la Brasserie par actions Bâle-Strasbourg (Actien-Brauerei Basel Strassburg ou ABBS). Comment expliquer ce coup de théâtre alors qu'il a plusieurs fils en mesure de prendre sa succession ?

La fondation de l'ABBS en 1873 résulte de la rencontre de deux volontés : d'une part, celle d'un comité à Bâle soucieux de créer sur place une brasserie sur le modèle de celles existant à Strasbourg, Ludwigshaffen ou Mannheim²²⁷, c'est-à-dire des villes rhénanes. Sa recherche de techniciens susceptible de l'épauler dans ce projet le conduit à rencontrer Philippe-Jacques Hatt.

xxx

Philippe-Jacques Hatt en 1883, par Louis Schutzenberger

Louis Schutzenberger (1825-1903) est le fils du brasseur Louis Schutzenberger (1802-1887), confrère et voisin de Philippe-Jacques à Schiltigheim (collection familiale).

Caroline Hatt, née Huss, en 1884, par Louis Schutzenberger

Né le 13 septembre 1819, Caroline est la fille de Jean-Philippe Huss, brasseur au Canon, et de Marguerite-Barbe Gesell. De son mariage avec Philippe-Jacques, célébré le 3 septembre 1839, elle a huit enfants, six garçons (dont deux meurent en bas âge) et deux filles (collection familiale).

D'autre part, ce dernier serait poussé à se retirer par les « circonstances politiques et des considérations familiales²²⁸ ». Les premières paraissent assez évidentes : Philippe Jacques

²²⁵ AVES 1 M 208, délibération du conseil municipal.

²²⁶ François Igersheim, *NDBA*.

²²⁷ Schweizerisches Wirtschaftsarchiv Basel (SWB) H + I, BA 451, prospectus Actien-Bierbrauerei Basel-Strassburg, 5 mai 1873.

²²⁸ *Ibid.*, p. 2.

Hatt, qui va avoir soixante ans en novembre 1873, ne veut pas demeurer dans l'Alsace allemande. Les secondes sont plus mystérieuses, surtout si l'on se souvient de son passé et de celui de son père, des difficultés de ce dernier à prendre la succession, des facilités dont il a au contraire bénéficié, de ses efforts pour faire de la Brasserie de l'Espérance un outil performant. On a vraiment du mal à comprendre ce qui apparaît comme un revirement soudain. D'ailleurs, le 8 août 1872, il loue pour 9 500 F par an la malterie, achetée à Jean-Louis en 1866, à son fils Charles, âgé de vingt-six ans, dont le mariage est prévu le 16²²⁹. C'est la preuve qu'il n'y a pas encore de solution suisse en vue à ce moment-là. Bien au contraire, un partage des tâches semble s'esquisser au sein de la fratrie. Or, il ne sera plus question de ce bail par la suite qui semble avoir été résilié de gré à gré peu après.

Il est vrai qu'il a aussi un fils aîné qui suit une toute autre voie : Philippe, polytechnicien, ingénieur hydrographe de la Marine, a déjà acquis une position prestigieuse au sein de son corps. Elle lui vaut sans doute une grande admiration de son père, surtout après 1871. En sortant la Brasserie de l'Espérance du patrimoine familial, ce dernier veut-il éviter de défavoriser ce fils qui a choisi le service de la France ? Ou craint-il des querelles de succession entre ses trois autres fils risquant de nuire à l'établissement qu'il a créé et qui constitue aussi l'essentiel de son patrimoine ? D'après la tradition familiale, c'est son troisième fils, Louis, qui monte l'opération en liaison avec des banquiers²³⁰.

Philippe Eugène Hatt (1840-1915)

Né le 17 juillet 1840, il est le fils aîné de Philippe-Jacques Hatt et de Caroline Huss. Il épouse le 20 juillet 1873 Louise-Marie Oppermann, fille du banquier parisien Louis Oppermann²³¹. Reçu à l'École polytechnique en 1859, il en sort 37^e sur 114 et choisit le corps des ingénieurs hydrographes de la Marine. Après une première mission à Alexandrie en décembre 1861, il est envoyé de 1865 à 1869 en Cochinchine où il explore et cartographie le réseau hydrographique et les côtes du golfe de Siam. Il observe l'éclipse totale du soleil le 18 août 1868. À Strasbourg en juillet 1870, il réussit à rejoindre Toulon en janvier 1871 et se met au service de la Défense nationale. Chevalier de la Légion d'honneur à vingt-huit ans depuis octobre 1868, il est nommé officier à trente-cinq ans en juillet 1875. Après diverses missions de cartographie en France et en Égypte et d'observations astronomiques dans les mers australes, les Rocheuses ou en Patagonie, il dirige de 1884 à 1890 la révision des cartes marines de la Corse qui le conduit à réaliser une nouvelle triangulation. Il termine sa carrière militaire comme inspecteur général de la Marine. Il publie de nombreux mémoires sur la géodésie et sur les marées dont il est un spécialiste : il est chargé de la publication de l'annuaire des marées à partir de 1883. Ses travaux, qu'il détaille lui-même dans sa *Notice sur les travaux scientifiques de M. Hatt* (1892) lui valent d'être élu le 21 juin 1897 à l'Académie des Sciences. Il est également membre correspondant du Bureau des longitudes depuis 1889 et membre titulaire en 1912. Il meurt à Guindalos le 9 octobre 1915²³².

²²⁹ ADBR 7E.57.8/84, M^e Loew, acte n° 4423, bail, 9 août 1872.

²³⁰ Témoignage de Philippe Hatt, arrière-petit-fils de Philippe Eugène, 30 août 2017.

²³¹ Et nièce du grand chimiste Charles Adolphe Wurtz (1817-1884), qui avait épousé la sœur de sa mère.

²³² J. Renaud, « La vie et les travaux de l'ingénieur hydrographe en chef Philippe Hatt », *Annuaire du Bureau des longitudes*, 1917, D1-D18, en ligne, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6570937g/f644.image.r=hatt> ;

xxx

Philippe Hatt en costume d'académicien, par Aloyse Freyburger

Portrait réalisé *post mortem* d'après une photographie (collection familiale)

Philippe Louis Constant Hatt (1874-1943)

Jean Charles Louis Hatt (1879-1945)

Les deux fils de Philippe Hatt sont tous les deux polytechniciens, officiers de la Légion d'honneur et titulaires de la Croix de guerre 1914-1918. Le premier est colonel du Génie ; le second, ingénieur en chef des manufactures de l'État, est directeur de la manufacture des tabacs de Strasbourg de 1918 à 1926, puis directeur de la manufacture d'allumettes d'Aubervilliers. Leur sœur, Madeleine (1877-1944), est restée célibataire.

Il n'empêche que Philippe-Jacques prend une décision opposée à l'esprit de famille qui régit d'ordinaire la transmission des entreprises, notamment chez les protestants alsaciens. Tout se passe comme si les facteurs politiques prenaient le pas sur toute autre considération : la Brasserie de l'Espérance ne peut plus être française, elle ne doit pas devenir allemande, elle sera donc suisse. En effet, les statuts de la nouvelle société, datés du 31 mars 1873, approuvés par le Petit-Conseil de Bâle le 9 avril²³³, précisent que son siège sera à Bâle²³⁴. Le rapprochement entre capitaux alsaciens et suisses, en l'occurrence bâlois, est une réponse à l'annexion que l'on observe dans d'autres cas, comme les fondations de la Banque de Mulhouse et de la Banque d'Alsace-Lorraine en novembre et décembre 1871²³⁵ ou encore de la Société alsacienne de constructions mécaniques (SACM) en mai 1872²³⁶, à la différence près que les sièges sociaux restent en Alsace.

Faut-il présumer également des raisons économiques ? Certes Philippe-Jacques Hatt peut craindre les répercussions de l'annexion et des difficultés à plus ou moins brève échéance sur le marché parisien qui a été le moteur de la croissance dans les années 1860. Après une courte période d'admission en franchise, le traité de Francfort prévoit que les produits alsaciens devront acquitter l'intégralité des droits de douane à partir du 1^{er} janvier 1873²³⁷. Il est possible qu'il ait anticipé les effets négatifs de cette mesure : en adossant la brasserie de Schiltigheim à un établissement nouveau se créant un marché, il peut espérer gommer le marasme attendu de l'un par la croissance de l'autre. Mais dans l'immédiat,

dossier d'élève, Bibliothèque centrale de l'Ecole polytechnique, en ligne ; AN, base Léonore ; *DBF* ; Robert Lutz, *NDBA*.

²³³ ADBR 7E.57.8/87 (également 80 J 2), M^e Loew, acte 5349, mention dans l'acte de vente, 2 août 1873.

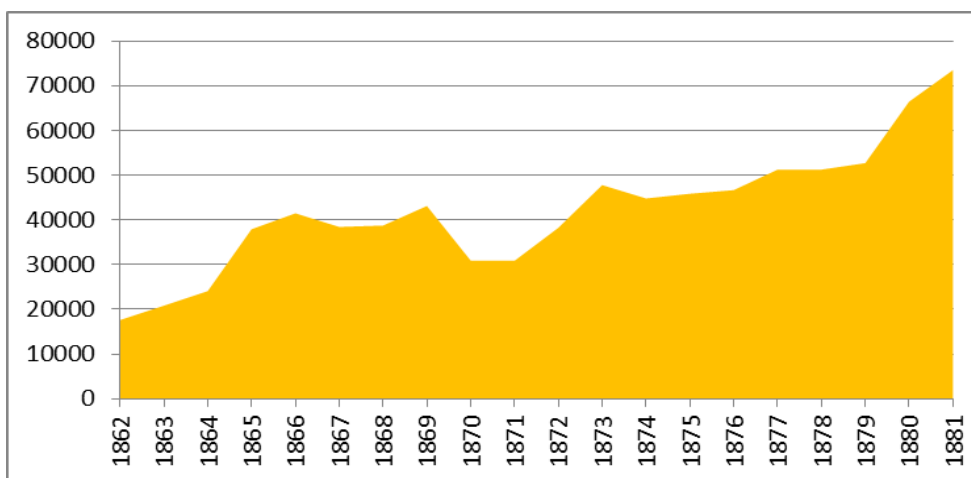
²³⁴ SWB H + I, BA 451, Statuten der Actien-Brauerei Basel-Strassburg, article 3, 31 mars 1873.

²³⁵ Michel Siegel, *Les banques en Alsace, 1870-1914*, Strasbourg, éditions Coprur, 1993, p. 25-27.

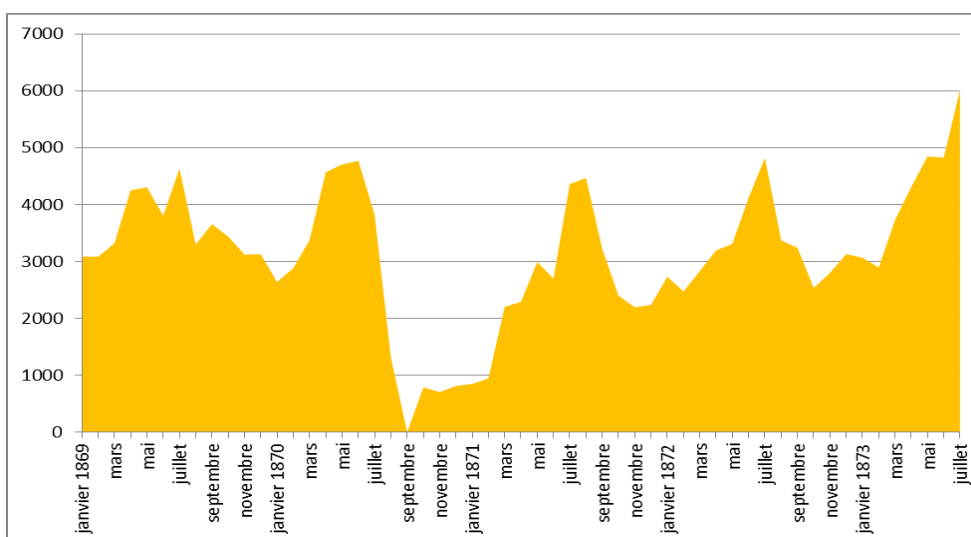
²³⁶ Nicolas Stoskopf, in Marie-Claire Vitoux (dir.), *SACM, quelle belle histoire*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2007, p. 39.

²³⁷ Michel Hau, *L'Industrialisation..., op. cit.*, p. 242.

l'évolution des ventes ne poussait pas une décision aussi radicale. Après l'effondrement des ventes de 1870-1871, 1872 se caractérise par un très net redressement qui se confirme en 1873 où le record de 1869 est battu.



Ventes annuelles de bière de la Brasserie de l'Espérance de 1862 à 1881 (en hl)²³⁸



Ventes mensuelles de bière de la Brasserie de l'Espérance de janvier 1869 à juillet 1873 (en hl)²³⁹

Si on examine plus finement les ventes mensuelles, on se rend compte que la période d'avril à juillet 1872, qui a en principe précédé la décision, n'a pas grand-chose à envier à son homologue de 1869. Avec 4 820 hl vendus, le mois de juillet 1872 est le meilleur jamais enregistré pour l'Espérance. De quoi voir venir, à moins que les ventes médiocres de l'automne 1872 n'aient renforcé les doutes et précipité au contraire la décision...

²³⁸ ADBR 80 J 23.

²³⁹ *Ibid.*

Pour les Bâlois, les avantages sont évidents : au lieu de partir de zéro en créant une brasserie ex-nihilo et n'avoir que des dépenses pendant plusieurs années, ils pourront exploiter immédiatement une brasserie en pleine activité avec une production de 40 000 hl par an, profiter de la réputation de l'établissement et compter d'autre part sur l'expérience de Philippe-Jacques Hatt, qui accepte de siéger pendant cinq ans au nouveau conseil d'administration, et sur celles de ses fils, Charles et Louis, qui sont pressentis pour prendre la direction des établissements de Schiltigheim et de Bâle. La construction et la mise en exploitation d'une nouvelle brasserie à Bâle sont ainsi conçues comme une opération de croissance interne permettant de produire à brève échéance 70 000 hl (45 000 à Schiltigheim, 25 000 à Bâle). Dans le prospectus de souscription adressé aux futurs actionnaires, le profit escompté est de 315 000 F, soit 4,50 F par hl, pour un rendement par action de 10,25 % (néanmoins inférieur aux 12 % des brasseries de Mayence ou Ludwigshafen)²⁴⁰. On ne peut d'ailleurs écarter non plus complètement l'hypothèse que cet apport de capitaux et ces perspectives de croissance n'aient nourri un rêve de grandeur chez Philippe-Jacques Hatt et constitué à ses yeux l'apothéose de son œuvre.

Qui sont ces Bâlois ? Ce sont des notables, appartenant au patriciat de la ville. Au premier rang, futur président de la nouvelle société, figure Theodor Hoffmann-Merian (1819-1888), ancien chef d'exploitation de compagnies de chemin de fer suisses (1861-1870), député au Grand-Conseil de Bâle depuis 1857 (avec une interruption de 1860 à 1864), engagé également dans la vie religieuse comme fondateur en 1866 de la Société pour la réforme ecclésiastique et membre du Synode à partir de 1874²⁴¹. A ses côtés, au conseil d'administration, on trouve des banquiers, Hermann La Roche-Burckhardt (1842-1921), de la maison Eml. La Roche Sohn, Émile Passavant-Allemandi, de la maison Passavant & Cie, mais aussi l'architecte Jean-Jacques Stehelin-Burckhardt (1826-1894)²⁴², fils de Jean-Jacques Stehelin-Hagenbach (1803-1879), bourgmestre de Bâle de 1858 à 1873²⁴³, le négociant Casimir Meyer et l'avocat Paul Speiser (1846-1935), député au Grand-Conseil en 1873, à l'aube d'une grande carrière politique²⁴⁴ (et qui ne figure plus au conseil en décembre 1877²⁴⁵). Ils sont épaulés par trois Strasbourgeois seulement, Philippe-Jacques Hatt, Jules Klein et le banquier Félix Bastien, l'un des fondateurs en décembre 1871 de la Banque d'Alsace-Lorraine²⁴⁶.

Dans quelle mesure la composition de ce conseil, dont les Strasbourgeois forment le tiers, reflète-t-elle la répartition du capital ? Celui-ci est de 2 MF en 400 000 actions de 500 F.

²⁴⁰ SWB H + I, BA 451, prospectus...

²⁴¹ D'après le *Dictionnaire historique de la Suisse*, en ligne, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F44704.php>

²⁴² *Ibid.* <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F19964.php>

²⁴³ *Ibid.* <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F4743.php>

²⁴⁴ *Ibid.*, <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F4706.php>

²⁴⁵ C'est dans le rapport de la 5^e assemblée générale du 1^{er} décembre 1877 qu'est publiée pour la première fois la composition du conseil. On ignore à quelle date, entre 1873 et 1877, Paul Speiser a quitté le conseil.

²⁴⁶ Michel Siégel, *op. cit.*, p. 23-24.

Le prospectus de lancement indique que la brasserie de Schiltigheim a coûté 1 075 000 F. Mais ce prix se décompose en deux parties bien distinctes : d'une part, l'achat pour 550 000 F du bien immobilier, c'est-à-dire une brasserie et une malterie sur 1,84 ha à Schiltigheim officialisé par acte notarié du 2 août 1873²⁴⁷ ; d'autre part, l'apport à la nouvelle société du matériel de brasserie estimé à 525 000 F rémunéré en actions, ce qui assure à Philippe-Jacques Hatt un peu plus du quart du capital de la nouvelle société, mais rien de plus. On aurait pu imaginer qu'en apportant l'ensemble de son affaire, il reste majoritaire. On voit qu'il n'en est rien et qu'il accepte donc la perte de contrôle de la nouvelle société. De fait, on l'a vu, la présidence de la société revient à Theodore Hoffmann-Merian, Philippe-Jacques Hatt n'héritant que de la vice-présidence.

Il reste donc 1 475 000 F à lever au prix de 507,50 F par action (dont 107,50 F à verser immédiatement), les 7,50 F représentant la part de bénéfice acquise depuis le 1^{er} octobre 1872, point de départ rétroactif de la nouvelle société. Un pool de dix banques, exclusivement bâloises, se charge de l'émission en mai 1873. Le capital bâlois prend donc le contrôle de l'Espérance !

III. La Brasserie par actions Bâle-Strasbourg, une parenthèse de courte durée

La tâche prioritaire de la nouvelle société est de construire la brasserie de Bâle. A cet effet, un terrain de 7 *Jucharten* (2,52 ha) est acquis dans la Gundeldingerstrasse, au sud de la Gare centrale. Les travaux sont confiés à l'architecte Aichner et à l'ingénieur Bader, de Fürth, remplacé l'année suivante par un certain Adelung, de Nuremberg. Les travaux sont supervisés par le directeur, Louis Hatt, et par l'architecte Jean-Jacques Stehlin-Burckhardt, membre du conseil d'administration. La brasserie est prête à entrer en exploitation en mars 1875, avec quelques semaines de retard sur les prévisions. Le coût de la construction est sensiblement supérieur aux prévisions puisqu'il frôle les 2 MF, alors que Philippe-Jacques Hatt estimait en 1873 les besoins en capitaux, y compris le fonds de roulement à 2,5 MF²⁴⁸. Entre-temps, le capital a été entièrement versé au 31 décembre 1874, mais il faut encore lancer deux emprunts hypothécaires par une émission à Strasbourg de 300 000 F d'obligations à 4,5 % à la fin de 1873 et à Bâle de 800 000 F à 5 % en 1875 pour compléter les capitaux disponibles. Il reste par ailleurs encore à aménager les bureaux et l'appartement du directeur, ce qui ne sera fait qu'au cours de l'exercice suivant.

Terrain	210 000
Immeuble	1 237 874
Machines	199 623
Tonneaux	255 354

²⁴⁷ ADBR 7E 57.8/87 (également 80 J 2), M^e Loew, acte 5349, 2 août 1873.

²⁴⁸ SWB H + I, BA 451, prospectus...

Mobilier	45 086
Total	1 947 937

Coût de la construction de la brasserie de Bâle (en francs)²⁴⁹

Les ventes de bière commencent, après trois mois de stockage, le 15 juin. Si l'on en croit le conseil d'administration, la mise sur le marché de cette nouvelle bière de garde dont la qualité doit être constante tout au long de l'année, provoque un succès de curiosité chez les consommateurs au point que les livraisons ne peuvent plus être garanties au bout de deux mois et que la bière étrangère est efficacement concurrencée dans diverses villes suisses. Entre-temps, la brasserie de Schiltigheim poursuit son exploitation et assure les premières rentrées d'argent de l'ABBS. Ainsi, le chiffre d'affaires du premier exercice 1872-1873 se monte à 1,1 MF et le bénéfice brut à 167 000 F.

Survient un drame familial : le 18 juin 1874, Charles Hatt, qui dirigeait la brasserie de Schiltigheim meurt subitement à vingt-huit ans, à la suite d'une brève maladie²⁵⁰. Il est remplacé dans l'urgence par son père qui en profite pour promouvoir à ses côtés son plus jeune fils, Jean-Jacques (1852-1920). En réalité, c'est Louis qui succède finalement à son frère à Schiltigheim, tandis que Jean-Jacques part prendre la direction de la brasserie de Bâle. Leurs contrats, arrivant à expiration en septembre 1877, sont prolongés jusqu'en décembre 1880.

XXX

Charles Hatt (1846-1874)

Né le 1^{er} août 1846, il épouse le 16 août 1872 Mathilde Ostermann, fille de Michel Ostermann, brasseur aux Trois Fleurs, et de Salomé Wolff. Il est directeur de l'Espérance de 1872 à 1874. Il meurt le 18 juin 1874. Il laisse une fille posthume, Charlotte née le 7 octobre 1874.

Louis Hatt-Boyé (1847-1909)

Né le 15 septembre 1847, il épouse le 28 juin 1878 Henriette Boyé, fille du pasteur Paul Boyé. Fondateur de la brasserie de Bâle, directeur de l'Espérance à Schiltigheim (1874-1883). Il s'installe alors en France, préside l'Espérance à Ivry (1891-1898), mais reste délégué du conseil à Schiltigheim (1884-1909). Il est le premier à entreprendre des recherches généalogiques sur la famille Hatt. Il meurt à Berck-sur-Mer le 2 juillet 1909. De ses deux fils, seul Georges (1881-1934), inspecteur des eaux et forêts, Croix de guerre 1914-1918, lui survit ; de son mariage en 1907 avec Marguerite Chevalier naissent cinq enfants.

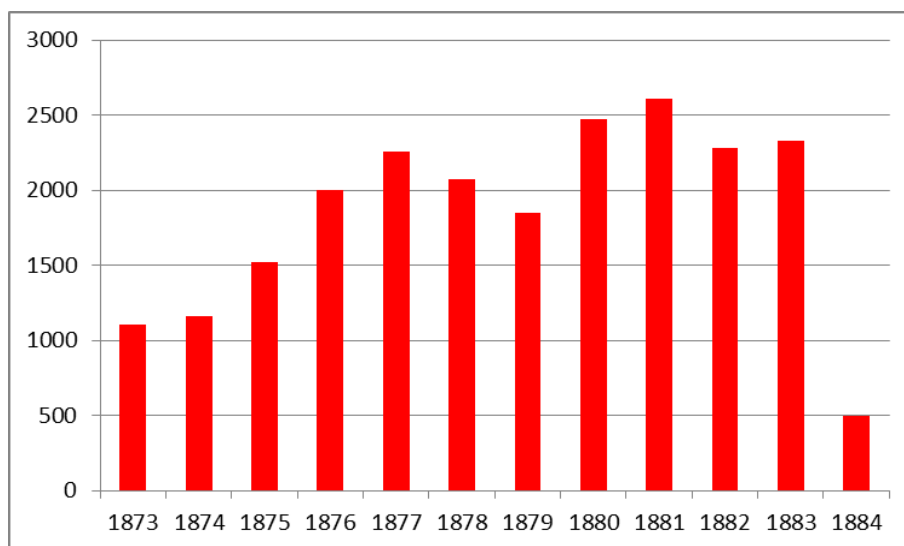
Après un record en 1873 avec 47 780 hl, les ventes de Schiltigheim régressent et plafonnent durant les trois années suivantes, mais c'est plutôt une performance compte-tenu de la crise sévère traversée par la brasserie en Alsace-Lorraine : la production de bière recule de près de 30 % de 1873 à 1876 et la consommation intérieure de 38 %, amplifiant donc les

²⁴⁹ *Ibid.*, Jahresbericht, 3^e assemblée générale, 11 décembre 1875. Sauf indication contraire, les informations sur la marche de l'ABBS sont toutes tirées de la collection de rapports annuels d'assemblée générale (Jahresberichte) conservées par le SWB. À noter que le franc suisse, membre de l'Union latine, a à cette époque la même parité que le franc français.

²⁵⁰ Né le 1^{er} août 1846, il avait épousé le 16 août 1872 Mathilde Ostermann, fille du brasseur aux Trois Fleurs. Il laisse une fille posthume, Charlotte, née le 7 octobre 1874.

effets de la crise économique générale qui marque l'entrée dans la Grande dépression (1873-1896)²⁵¹. C'est donc la brasserie de Bâle qui assure la progression du chiffre d'affaires d'environ 1,1 MF en 1873 et 1874 à 2 MF en 1876.

Cette tendance se renverse dans les années suivantes : la production de Schiltigheim repart à la hausse en 1877, franchit la barre des 50 000 hl, et se maintient à ce niveau au cours des deux années suivantes marquées par un recul très prononcé du chiffre d'affaires de la société²⁵². Schiltigheim va bien, Bâle va mal. Schiltigheim fait l'objet d'investissements successifs et de travaux permanents : après l'agrandissement de la touraille en 1874, divers travaux d'aménagement en 1876 qui entraînent une plus-value de 60 000 F, quatre nouvelles caves de garde sont aménagées en 1877 pour y stocker 7 à 8 000 hl de bière²⁵³. Le coût est de 300 000 F, nécessitant une nouvelle augmentation de la dette en obligations émises à Strasbourg. L'objectif est de garantir une exploitation ininterrompue et de faire face à l'augmentation de la demande de bière de garde.



**Chiffre d'affaires de l'Actien-Brauerei Basel-Strassburg de 1873 à 1883
(en milliers de francs)**

À Bâle, les rapports annuels du conseil d'administration expriment en filigrane le désenchantement : aux difficultés climatiques pour la fourniture de la glace en hiver ou pour la vente de bière au printemps et en été, s'ajoute la hausse des prix de l'orge et du houblon. On ne peut la répercuter totalement sur le prix de la bière à cause de la concurrence étrangère,

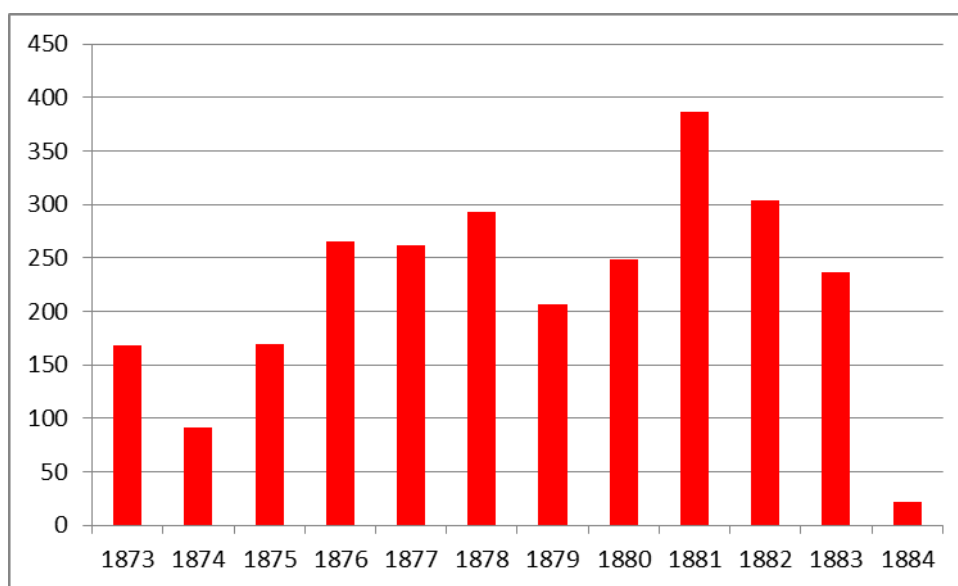
²⁵¹ La production passe de 988 000 hl à 707 000 hl, la consommation de 835 000 hl à 518 000 hl. Cf. « Hopfenbau und Braugewerbe in Elsass-Lothringen », *Nachrichten des statistischen Bureaus für Elsass-Lothringen*, n° 3, 1908, p. 9 (in ADBR 80 J 34).

²⁵² Il y a néanmoins un décalage entre la production annuelle et le chiffre d'affaires de l'exercice qui démarre au 1^{er} octobre.

²⁵³ Probablement sur un terrain de 54,26 ares situé le long de la voie de chemin de fer acheté à Philippe-Jacques Hatt le 14 avril 1877 pour 11 503 marks (environ 14 380 F) (ADBR 7E 57.8/99, M^e Loew, acte n° 9182).

c'est-à-dire allemande, qui écoule ses surplus sur le marché suisse à des « prix comprimés ». A ces circonstances défavorables s'ajoutent les préjugés de la clientèle qui, à qualité égale, préfère la bière étrangère *parce qu'elle est étrangère* et porte un nom étranger. L'ouverture de débits de bière, à Bâle d'abord en 1876, puis à Berne et à Genève en 1879, vise à mieux faire connaître la marque bâloise. En même temps, le choix stratégique de produire de la bière meilleur marché, mais de qualité inférieure, jugée de plus en plus insignifiante, s'avère désastreux et sera rétrospectivement très critiqué²⁵⁴.

En 1879, Philippe-Jacques Hatt, qui s'est retiré à Guindalos, près de Pau, démissionne du conseil d'administration après avoir été au-delà des cinq ans de présence auxquels il s'était engagé. Il est suivi par Félix Bastien qui quitte Strasbourg. À l'assemblée générale du 18 décembre 1880, Jean-Jacques Stehlin-Burckhardt devient vice-président et Jean-Louis Hatt, frère cadet de Philippe-Jacques, fait son entrée au conseil qui ne compte plus que deux Strasbourgeois sur huit membres, Jules Klein et lui-même, mais pas pour très longtemps. En effet, Jean-Louis meurt le 14 janvier 1881 et n'est pas remplacé par un autre membre de la famille Hatt. À la suite d'un autre décès et d'une démission, trois Bâlois entrent au conseil en décembre 1881 parmi lesquels le banquier Amédée Schlumberger-Ehinger, originaire de Mulhouse, mais installé à Bâle depuis 1870.



**Bénéfice brut de l'Actien-Brauerei Basel-Strassburg de 1873 à 1883
(en milliers de francs)**

Alors que le centre de gravité de l'administration de la société se déplace de plus en plus vers Bâle, c'est toujours la brasserie de Schiltigheim qui tire la société vers l'avant : sa production repart de nouveau très nettement à la hausse en 1880 et en 1881, où la barre des

²⁵⁴ 1883-1933, *50 Jahre Actien Brauerei Basel*, Bâle, 1933, p. 32 (ADBR 80 J 1).

70 000 hl est dépassée, entraînant cette fois-ci avec elle le chiffre d'affaires. D'importants travaux accompagnent cette progression, nécessitant une émission supplémentaire d'obligations de 400 000 F à Bâle en 1881²⁵⁵ : quatre nouvelles caves de garde sont mises en service au cours de l'hiver 1880-1881, 40 000 F de nouveaux tonneaux sont achetés et une machine à glace est commandée pour 140 000 F à la Gesellschaft für Lindes Eismaschine de Munich. 67 ares sont de nouveau acquis en deux fois auprès de Philippe-Jacques Hatt en novembre 1882 et en juillet 1883²⁵⁶. Schiltigheim bat un nouveau record de production en 1883.

À terme, ce décalage inattendu entre les performances des deux brasseries, que l'on perçoit sans pouvoir mesurer les écarts avec précision, n'est pas tenable, pas plus que ne l'est le fossé grandissant entre un conseil d'administration de plus en plus bâlois et une direction entièrement strasbourgeoise. Les difficultés de Bâle pèsent manifestement sur la marche de la société dont le chiffre d'affaires et les résultats reculent à nouveau en 1882 et 1883. Lors de la onzième et dernière assemblée générale de décembre 1883, le conseil d'administration se désole de voir une brasserie moderne et bien équipée fonctionner aussi mal et se demande comment renouer avec une réputation perdue. Les circonstances lui offrent une solution : Louis Hatt s'est retiré dans le courant de l'année 1883 pour aller vivre en France. Il est remplacé à Schiltigheim par Jean-Jacques qui libère la place à Bâle, permettant d'engager un nouveau directeur, Rudolph Gysin, accueilli, et célébré ultérieurement, comme un sauveur²⁵⁷. Par ailleurs, Philippe-Jacques Hatt est mort le 24 octobre 1883. Cette disparition lève les derniers verrous. Le conseil, constatant que l'unité de direction assumée jusque-là par la famille Hatt est rompue et que chaque établissement vit désormais sa vie sans aucune interaction positive, annonce une modification des statuts. L'assemblée générale extraordinaire du 20 mars 1884 décide le divorce²⁵⁸.

Curieuse évolution que celle des Hatt de l'Espérance ! Leur brasserie, une des plus importantes de l'agglomération strasbourgeoise, sinon la plus puissante, le devient encore plus en se mariant avec les capitaux bâlois. Son chiffre d'affaires fait plus que doubler de 1873 à 1881. Mais en même temps, la famille accepte de ne plus être maîtresse de son destin : ce sont les Bâlois qui décident le divorce de 1884. N'est-ce pas un échec – posthume – pour Philippe-Jacques Hatt ? Et son fils Jean-Jacques semble alors bien seul – et bien faible – à Schiltigheim pour reprendre les choses en main. A Kronenbourg, l'histoire est plus classique, la stratégie

²⁵⁵ À compter de 1881, le montant des capitaux emprunté est de 1,8 MF, dont 600 000 F à Strasbourg et 1,2 MF à Bâle.

²⁵⁶ 22,74 ares pour 14 000 F le 22 novembre 1882 et 44,6 ares le 21 juillet 1883 pour 14 688 F (ADBR 7E 57.8/117 et 119, M^c Loew, actes n^o 14567 et 15147). Ces sommes sont toujours dues lors de l'inventaire après décès de Philippe-Jacques Hatt (ADBR 7E 57.8/123).

²⁵⁷ ADBR 80 J 1, article de la *Schweizer Brauerei Rundschau*, octobre 1972.

²⁵⁸ SWB H + I, BA 451, Bericht des Verwaltungsrathes, assemblée générale extraordinaire, 20 mars 1884.

moins aventureuse : Frédéric-Guillaume est épaulé par ses fils aînés, Guillaume à la brasserie, Philippe à la malterie²⁵⁹ et il se prépare à passer la main.

²⁵⁹ Probablement depuis 1874 : « visite à l'établissement Mepp de Schilick » signale le 22 novembre Frère Coléo dans sa chronique (*op. cit.*).

V. D'une génération à l'autre

Coup sur coup, une génération, celle des bâtisseurs, disparaît en quelques années : Jean-Louis d'abord en janvier 1881, Philippe-Jacques en octobre 1883, Frédéric-Guillaume en décembre 1885. Quant à leur cousin de la branche aînée, Louis-Guillaume, il meurt en juillet 1882²⁶⁰. Pour leurs héritiers, les enjeux sont de nature différente : les uns cherchent à s'établir comme brasseurs, les autres espèrent reprendre le contrôle d'une entreprise qui ne leur appartient plus, d'autres enfin doivent collectivement remplacer leur père selon le schéma qu'il a prévu, trouver entre eux un terrain d'entente et assurer la continuité. Autant de cas de figures auxquels est confrontée la septième génération, depuis 1664, des brasseurs de la famille Hatt.

Mais cette transmission se produit dans un contexte singulièrement dégradé : après avoir subi un premier recul de la production de 28 % de 1873 à 1876, la brasserie d'Alsace-Lorraine connaît une rechute de 1880 à 1885 avec un nouveau recul de 30 %²⁶¹. Une double réaction se met en place : les brasseurs serrent les coudes au sein de leur syndicat qui sort de son sommeil en 1880, ils mettent aussi leurs établissements en ordre de marche en les transformant en sociétés anonymes. La jeune génération des Hatt prend ses responsabilités à ces deux niveaux.

I. Le syndicat des brasseurs dans la crise des années 1880

Le réveil du syndicat des brasseurs se manifeste d'abord par l'augmentation de la participation : alors que les électeurs étaient souvent aussi nombreux que les élus, c'est-à-dire une dizaine à la fin des années 1870, ils sont vingt, parmi lesquels Guillaume et Louis Hatt, à se déplacer le 15 février 1880 pour assister à une assemblée générale convoquée par le syndic, Jean Burger, et vingt-trois à participer aux élections du 19 février. Au cours de cette séance, le maire, Otto Back, promet d'officialiser la réunion des brasseurs de Schiltigheim et de Strasbourg au sein du syndicat, pratiquée de fait depuis le Second Empire²⁶².

Le fonctionnement du syndicat des brasseurs de Strasbourg

Après une éclipse depuis 1866, le syndicat des brasseurs de Strasbourg se réunit à nouveau le 22 janvier 1874 dans la salle des prud'hommes de la mairie, sous la présidence d'Otto Back, « commissaire du gouvernement faisant fonction de maire de la Ville de

²⁶⁰ Cf. *supra*, p. 35.

²⁶¹ « Hopfenbau und Braugewerbe in Elsass-Lothringen », *Nachrichten des statistischen Bureaus für Elsass-Lothringen*, n° 3, 1908, p. 9 (*in* ADBR 80 J 34).

²⁶² Livre des procès-verbaux..., source citée.

Strasbourg », qui lit à cette occasion l'arrêté municipal donnant au syndicat une existence officielle. Un syndic (réélu chaque année ; Jean Burger de 1874 à 1887) et huit membres adjoints (élus pour deux ans, renouvelables par moitié chaque année) assurent son fonctionnement. De 1874 à 1879, les procès-verbaux se limitent au compte-rendu de l'élection annuelle. Ce n'est qu'à partir de février 1880 que le contenu des discussions est à nouveau retranscrit²⁶³.

Louis Hatt, élu depuis 1879 comme membre adjoint du syndicat, y joue un rôle particulièrement actif jusqu'à son départ à la fin de 1883. Il est immédiatement remplacé par Guillaume, tandis que Jean-Jacques Hatt est chargé de missions particulières²⁶⁴. Les préoccupations ne manquent pas : le premier sujet évoqué en février 1880 est celui du projet d'une nouvelle loi sur la brasserie qui revêt des aspects réglementaires et fiscaux. L'enjeu pour l'Alsace-Lorraine est d'être traitée comme la Bavière ou le Wurtemberg et de sauvegarder certains particularismes. Alors que le débat arrive devant le Reichstag en février 1881, Jacques Kablé²⁶⁵ est porteur d'une note contenant des contre-propositions dont Louis Hatt résume la teneur : maintien du statu quo, permission de l'emploi de succédanés (au malt d'orge) et d'antiseptiques (comme l'acide salicylique), modes particuliers d'application de la fiscalité. « Tout le monde abonde dans le sens de M. Hatt et comprend la gravité de la situation²⁶⁶. » La tension retombe assez vite sur ce sujet et des remerciements sont adressés à Jacques Kablé en mai.

Au niveau local, le vote d'une loi sur les licences de débitants, censée remplacer les droits de circulation sur le vin, alarme les brasseurs. L'augmentation des licences aura des répercussions sur les prix de vente de la bière et obligera à rompre avec l'usage du verre à deux sous, c'est-à-dire à 10 centimes (deux fois cinq centimes) ou 8 pfennigs. On vendra désormais le verre de bière jeune 10 pfennigs, quitte à augmenter la contenance de 25 à 30 cl : comme l'explique Louis Hatt, les débitants seront gagnants en vendant l'hl 33,33 M contre 32 M, ce qui compensera largement l'augmentation de la licence. En revanche, il conseille de maintenir le prix de la bière de mars à 12 pfennigs le verre de 25 cl et d'adopter plutôt la mode allemande des verres de 50 cl que les débitants allemands de Strasbourg vendent à 25 pfennigs. Il propose néanmoins d'organiser une pétition, que pourront signer les débitants comme les consommateurs, et réussit à convaincre quelques opposants comme Schutzenberger et Gustave Ehrhardt qui estimaient que la brasserie, en tant qu'industrie, n'était pas touchée directement par la loi²⁶⁷. Sur ce point également, l'émotion retombe rapidement.

²⁶³ *Ibid.* ainsi que pour les pages suivantes sauf indication contraire. Le dernier procès-verbal date du 17 mars 1887.

²⁶⁴ Démission et nouvelles élections, 1^{ère} réunion, 25 février 1884.

²⁶⁵ Jacques Kablé (1830-1887), homme politique alsacien, est une grande figure de la protestation face à l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne

²⁶⁶ 1^{ère} séance, 11 février 1881.

²⁶⁷ 2^e et surtout 4^e séance, 10 avril et 11 juin 1880.

L'alcoolisme, un mal allemand !

Au cours du débat sur les licences, Gustave Ehrhardt livre un curieux point de vue sur l'alcoolisme : « On peut parfaitement dire, que ce mal nous vient d'Allemagne qui donne par ce vice un mauvais exemple à notre population. » Il ajoute qu'en « France, si on voit un ivrogne, on peut être presque toujours sûr que c'est un Allemand ou un homme du Nord²⁶⁸ ».

Il n'en est pas de même avec les droits de douane appliqués par la France. L'affaire est évoquée dès mai 1880. L'offensive vient des brasseurs français qui protestent auprès des sénateurs des droits de douane votés par les députés et demandent une augmentation de 7,75 F à 8,75 F/hl. Pour appuyer leur démonstration, ils mettent en avant avec une singulière mauvaise foi l'augmentation des importations après 1870 alors qu'elle s'explique par la perte de l'Alsace-Lorraine ! Ils orchestrent également une campagne de dénigrement contre les « rois de la bière chimique » et *Le poison allemand*²⁶⁹. Louis Hatt souligne que l'importation de bière allemande en France se limite en réalité à 80 000 hl, qui doivent être comparés aux 240 000 hl venant d'Alsace-Lorraine. Il est chargé de préparer une note d'information destinée aux sénateurs²⁷⁰. Un moyen astucieux de contourner le problème serait de tenter d'influer sur les négociations commerciales entre la France et l'Angleterre : si cette dernière obtenait un tarif favorable pour l'exportation de ses bières, il s'appliquerait automatiquement à l'Allemagne par la clause de la nation la plus favorisée incluse dans le traité de Francfort. Mais Louis convient lui-même que l'Angleterre ne cherchera pas à obtenir un avantage sur ses exportations de bière, trop minimes, et qu'il n'y rien à attendre de ce côté²⁷¹. Néanmoins, le syndicat adresse en février 1882 une lettre à Maurice Rouvier²⁷² pour lui demander si on peut obtenir encore le maintien du statu quo ou espérer une diminution future des droits à la suite de conventions commerciales²⁷³.

Vains et ultimes espoirs : l'augmentation des droits de douane français est finalement de 2F/hl. Elle intervient à un mauvais moment où, après le record de 275 000 hl en 1880, les exportations des brasseries d'Alsace-Lorraine plafonnent déjà en 1881. Puis elles déclinent franchement en 1882 (246 000 hl) et s'effondrent dans les années suivantes (124 000 hl en 1887)²⁷⁴ ! Le syndicat fait le constat amer que la bière allemande qui coûtait 5 F de plus à Paris que la bière de Strasbourg est maintenant au même prix, que certains débitants vendent

²⁶⁸ 5^e réunion, 3 juillet 1880.

²⁶⁹ Titre d'un livre paru en 1887 regroupant les articles du journaliste Robert Charlie. Cité par Pierre Guingamp, *Histoire des brasseries et des bières de Paris et de sa région*, Saint-Nicolas-de Port, Musée français de la bière, 2016, p. 95.

²⁷⁰ 3^e séance, 11 mai 1880.

²⁷¹ 3^e séance, 4 avril 1881.

²⁷² Qui vient pourtant de quitter le ministère du Commerce à la suite de la chute du gouvernement Gambetta le 26 janvier 1882.

²⁷³ 1^{ère} séance, 11 février 1882.

²⁷⁴ « Hopfenbau und Braugewerbe... », *loc. cit.*, p. 9.

cette dernière « comme de provenance allemande » et qu'il ne sert plus à rien d'invoquer un quelconque argument patriotique en faveur de l'Alsace-Lorraine, car il profiterait surtout aux exportations allemandes. En revanche, le syndicat mise encore sur la négociation du traité de commerce franco-autrichien et se mobilise pour une intense action de lobbying à Paris et à Vienne²⁷⁵. Si le syndicat a bien conscience de la crise, il ne faut pas oublier qu'il ne dispose pas d'un tableau de bord statistique lui permettant de suivre avec précision l'évolution de la situation. La présentation en février 1883 de chiffres « pas si mauvais » pour l'exercice 1881-1882 conduit Louis Hatt à réclamer la tenue régulière de statistiques et un relevé depuis 1870. Il réitère sa demande en octobre et... proteste contre l'absence de réunion depuis février²⁷⁶. Mais c'est sa dernière intervention avant son départ.

S'il est officiellement remplacé par Guillaume, c'est son frère Jean-Jacques qui, bien que non élu²⁷⁷, joue un rôle majeur dans la mise en œuvre de la loi sur les assurances ouvrières contre les accidents votée par le Reichstag le 6 juillet 1884. Il représente, avec Koenig, l'Alsace-Lorraine à l'assemblée du *Brauerbund* qui se tient le 8 janvier 1885 à Leipzig. A leur retour, les délégués peuvent rassurer leurs confrères en les informant que le Reich sera divisé en neuf sections dont l'une pour l'Alsace-Lorraine avec siège à Strasbourg ; les primes seront versées dans la caisse centrale qui paiera les indemnités, tandis que les caisses des sections supporteront les frais d'administration. Jacques est élu pour représenter l'Alsace-Lorraine dans la commission chargée d'élaborer les statuts de « l'association de la *Brauer und Mälzergenossenschaft* de l'Empire allemand pour la caisse des ouvriers en cas d'accident²⁷⁸ ». Le 30 janvier, le syndicat discute article par article ces statuts qui sont définitivement adoptés à Leipzig le 6 juin. Jean-Jacques est enfin chargé de présider l'assemblée générale constitutive de la section d'Alsace-Lorraine convoquée le 15 juillet. Elle est préparée avec le plus grand soin par le syndicat dans sa séance du 8 juillet afin d'y assister avec « un programme arrêté » et de « présenter aux suffrages des assistants des listes composées de brasseurs qu'on aimerait, au vu de l'intérêt général, voir élus²⁷⁹ ».

Le syndicat défend encore les intérêts collectifs des brasseurs dans de nombreuses circonstances : un projet de quadruplement des droits d'entrée de l'orge dans le Reich en janvier 1885 est perçu comme un danger considérable qui justifie des démarches tous azimuts en direction de la chambre de commerce, du *Brauerbund* et du Reichstag, via les députés Kablé et Mühleisen²⁸⁰. En janvier 1886, la Compagnie des chemins de fer de l'Est applique un nouveau règlement tarifaire, variant en fonction du poids réel et non plus d'un

²⁷⁵ 2^e et 3^e séances, 24 mai et 16 octobre 1882.

²⁷⁶ 1^{ère} et 2^e séances, 16 février et 13 octobre 1883.

²⁷⁷ Il est bien précisé dans divers procès-verbaux sa présence sous la forme suivante ; « en dehors du syndicat, M. Jacques Hatt » (cf. par exemple, 1^{ère}, 2^e, 3^e séances du syndicat en 1885).

²⁷⁸ Sic. 3^e séance, 30 janvier 1885. Voir aussi 1^{ère} et 2^e séances, 5 et 23 janvier 1885.

²⁷⁹ 4^e séance, 8 juillet 1885 (en présence de MM. J. Hatt, de Schiltigheim, Boch, de Lutterbach, Molly, de Colmar, Derendinger, de Haguenau).

²⁸⁰ 2^e séance, 23 janvier 1885.

poids conventionnel de 145 kg/hl : il en résulte une augmentation de 12,5 cts/hl à la charge des brasseurs²⁸¹. Par ailleurs, le syndicat entame des démarches en avril 1886 auprès des Chemins de fer d'Alsace-Lorraine pour obtenir la baisse du tarif du transport de bière en bouteille, plus élevé que celui de la bière en fûts, et son admission dans les omnibus. Elle réclame également la possibilité d'accrocher des wagons complets de bière aux trains de voyageurs, ce qui est pratiqué en Bavière et permet à la bière de Munich d'arriver plus vite à Mulhouse que celle de Strasbourg²⁸² !

À l'échelle des établissements, c'est la transformation en société anonyme qui est à l'ordre du jour. Pour des entreprises familiales comme les brasseries, ce statut permet moins de faire appel aux capitaux extérieurs que de protéger les biens personnels des associés qui deviennent des actionnaires à responsabilité limitée. À cette idée générale, s'ajoutent les particularités propres à chaque établissement. Le processus, largement engagé dans la grande industrie métallurgique ou textile dès le début des années 1870²⁸³, démarre avec Adelshoffen en 1883, se poursuit avec l'Espérance en 1884 et Kronembourg en 1885. La famille Hatt est à chaque fois impliquée.

II. Les Hatt et Adelshoffen

Si la Brasserie d'Adelshoffen, fondée le 7 mars 1883 comme société anonyme au capital d'1,2 MM (1,5 MF), s'identifie à la famille Ehrhardt de Schiltigheim, les Hatt y sont représentés par sa deuxième actionnaire, Fanny, veuve de Gustave Ehrhardt, décédé le 18 octobre 1882, et par son premier directeur, Louis Hatt, frère aîné de Fanny²⁸⁴. Ils sont également tous les deux fondateurs de la société aux côtés d'Émile Ehrhardt et d'Alfred Herrenschmidt et à ce titre membres du conseil de surveillance qui ne réunit à l'origine que ces quatre personnes. Émile, Fanny et ses enfants apportent tout l'actif de l'ancienne société en nom collectif Ehrhardt Frères, estimé 972 000 M, à savoir la brasserie de Schiltigheim, établie sur un terrain de 2,32 ha avec tout son matériel, ses stocks et sa clientèle, une glacière à Haguenau et une prairie à Hoenheim. Fanny verse encore 204 000 M, ce qui lui permet de remonter avec ses enfants dans l'actionnariat au même niveau que son beau-frère²⁸⁵. En comparaison, les versements de Louis Hatt et d'Alfred Herrenschmidt sont symboliques, mais la présence de ce dernier est remarquable d'autant que l'article 9 des statuts donne un droit de préemption aux fondateurs et à leurs héritiers pour toute vente d'action. C'est dire la

²⁸¹ 1^{ère} séance, 15 janvier 1886.

²⁸² 4^e séance, 20 avril 1886.

²⁸³ Michel Hau, *L'industrialisation...*, op. cit. p. 348-354.

²⁸⁴ ADBR 7E 57.1/222, M^e Ritleng, acte n° 12103, statuts de la Brasserie d'Adelshoffen, 7 mars 1883. Il est Jean-Louis pour l'état civil, mais signe Louis.

²⁸⁵ La contribution aux apports de Fanny et de ses enfants (384 000 M sur 972 000 M) correspond à la part de Gustave dans la société Ehrhardt Frères au moment de son décès. ADBR 7E 50/88, M^e Hammann (Schiltigheim), acte n° 682, inventaire, 6 février 1883.

confiance qui lui est accordée²⁸⁶. Néanmoins une modification des statuts en février 1887 aboutit à la suppression de cette clause et rend possible la division des actions nominatives de 4 000 M en actions au porteur de 1 000 M²⁸⁷.

Nombre d'actions (4 000 M)	Apports	Souscriptions	Total
Émile Ehrhardt	147		147
Fanny Ehrhardt, née Hatt	48	51	99
Quatre enfants de Fanny	48		48
Louis Hatt		5	5
Alfred Herrenschmidt		1	1
Total	243	57	300

Répartition du capital initial de la Brasserie d'Adelshoffen

Adelshoffen avant Adelshoffen

La brasserie originelle est construite ex-nihilo en 1860 à Schiltigheim par Rodolphe Ehrhardt (1816-1867) sur un terrain d'un hectare acheté en novembre 1858. À sa mort, sa veuve, Frédérique Wittenmeyer, mère d'une fille unique âgée de vingt ans, confie la brasserie à son beau-frère, Albert Ehrhardt, puis la vend le 24 septembre 1868 pour 230 000 F aux frères Gustave (1842-1882) et Émile Ehrhardt (1844-1916), fils du marchand de vin Gustave Ehrhardt (1802-1875), cousins au septième degré de Rodolphe²⁸⁸. La propriété se compose d'une maison de maître, d'une brasserie et de diverses annexes sur un terrain d'1,53 ha. Les acquéreurs, âgés respectivement de vingt-six et vingt-quatre ans, ne disposent visiblement pas des capitaux nécessaires d'autant que le matériel d'exploitation, les stocks et marchandises ne sont pas compris dans ce contrat : ils s'engagent à payer en huit ans à partir du 1^{er} octobre 1875 et verseront d'ici là un intérêt de 5 % sous forme d'une rente annuelle de 11 500 F²⁸⁹ !

Ils créent une société en nom collectif Ehrhardt Frères pour exploiter la brasserie²⁹⁰. La transformation en société anonyme correspond aussi à la création d'une marque, Adelshoffen, du nom d'un ancien village disparu.

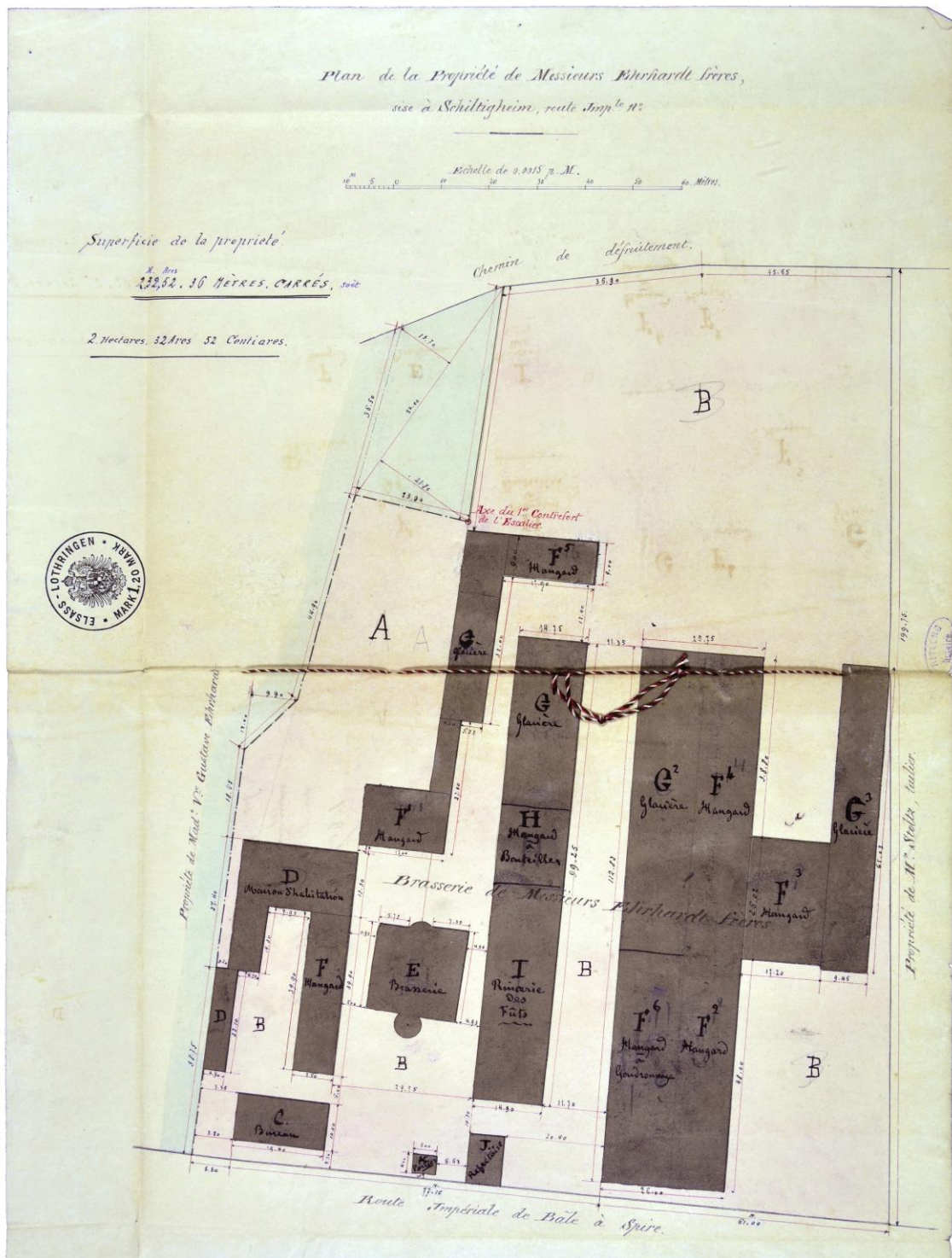
²⁸⁶ Alfred Herrenschmidt (1828-1917) est alors le patron des Tanneries Herrenschmidt du Wacken, mais aussi président du conseil de direction de la Sogénal dont il a été l'un des principaux fondateurs en 1881.

²⁸⁷ ADBR 7E 57.1/234, M^e. Ritleng, acte n° 13 051, assemblée générale extraordinaire, 16 février 1887.

²⁸⁸ Sur la généalogie Ehrhardt, voir les généalogies de Marc Herrenschmidt et de Rémy Illig, Généanet (en ligne).

²⁸⁹ ADBR 7E 50/62, M^e Laedlein, actes n° 523 et 524, inventaire après décès et procuration, 1^{er} février 1867 ; ADBR 7E 50/64, M^e Laedlein, acte de vente, 24 septembre 1868.

²⁹⁰ L'acte, s'il existe, n'a pas été retrouvé. Aucune précision n'est donnée dans l'inventaire après décès de Gustave Ehrhardt qui fait pourtant référence à cette société. Cf. ADBR 7E 50/88, M^e Hammann (Schiltigheim), acte n° 682, inventaire, 6 février 1883.



Plan et vue générale de la Brasserie d'Adelshoffen en 1883²⁹¹

A : jardin anglais ; B : terrain non surbâti ; C : bureau ; D : maison d'habitation ; E : brasserie ;
F : hangars ; G : glacières ; H : hangar à bouteilles ; I : rincerie des fûts ; J : réfectoire ; K : loge du
portier.

²⁹¹ Plan annexé aux statuts de la Brasserie d'Adelshoffen (ADBR 7E 57.1/222) ; vue générale extraite de Julien Turgan, « Brasserie d'Adelshoffen, ancienne maison Ehrhardt Frères à Schiltigheim (Alsace) », *Les grandes usines*, tiré à part, 1885, p. 8-9 (en ligne sur Gallica.bnf.fr).

Lorsqu'il devient « délégué temporaire à la direction » d'Adelshoffen, Louis Hatt renoue avec un passé de brasseur que sa famille a délaissé depuis 1856 et l'expropriation de la Brasserie du Géant. Le *Manuel des adresses du commerce*, paru en 1868, le signale comme malteur, 5 rue des Bouchers²⁹², c'est-à-dire à l'emplacement de la Brasserie de l'Aigle, vendue par Philippe-Eugène Fleischhauer en 1865²⁹³. Mais au moment de son mariage en 1869 avec Constance Perrin, la malterie qu'il exploite avec son frère Guillaume-Auguste et Robert Schmitten est établie rue des Glacières²⁹⁴. Son apport se limite à 40 000 F, représentant ses droits dans la société en participation Hatt & Schmitten²⁹⁵. En janvier 1883, lors du règlement de succession de son père, Louis-Guillaume Hatt, décédé le 30 juillet 1882, lui et son frère cadet, Guillaume-Auguste Hatt, se disent toujours malteurs²⁹⁶. Il est donc recruté au moment même de la transformation en société anonyme. On peut y voir, de la part de Fanny Hatt, sa sœur, une volonté d'équilibrer les pouvoirs au sein de l'entreprise comme le montrerait également sa souscription complémentaire. Cette initiative permet en tout cas à un membre de la famille Hatt de diriger une des brasseries les plus prestigieuses de son époque.

xxx

Louis Hatt en famille

Louis, né le 10 août 1844, épouse le 2 octobre 1869 Constance Perrin (1849-1890). Ils ont deux enfants, Paul (1870-1945) et Lucie (1874-1937)

Guillaume-Auguste Hatt

Frère de Louis et de Fanny, Guillaume-Auguste naît le 14 novembre 1847. De son mariage le 2 avril 1878 avec Marie-Amélie Woehrlin, naissent quatre enfants, deux fils et deux filles (cf. *infra* p. 147)

III. La refondation de la Brasserie de l'Espérance

À l'instar de son grand-père et à la différence de son père, Philippe-Jacques Hatt ne laisse pas une situation facile à ses héritiers. Si ses deux fils brasseurs, Louis et Jean-Jacques, sont en principe casés comme directeurs de brasserie et s'il reste lui-même administrateur de l'ABBS jusqu'en 1879, il a quitté l'Alsace pour s'installer à Guindalos, près de Pau. Le mariage de sa fille Caroline le 23 avril 1873 avec Jules Heïd, brasseur à Pau, paraît évidemment décisif dans ce choix. C'est en mars 1876 au plus tard²⁹⁷ qu'il jette son dévolu

²⁹² D. Kiefer, *Manuel des adresses du commerce, de l'industrie, des professions et des administrations du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1868.

²⁹³ Cf. *supra*, p. 56.

²⁹⁴ ADBR Adeloeh, État civil de Strasbourg en ligne.

²⁹⁵ Contrat de mariage, M^e Stromeier, 1^{er} octobre 1869, aimablement communiqué par M^e Catherine Berthol ; enregistré le 8 octobre 1869 (ADBR 3 Q 30302).

²⁹⁶ ADBR 3 Q 32253, déclaration de succession n° 587, 26 janvier 1883. L'inventaire de M^e Holtzapfel des 23-24 janvier 1883 est encore conservé dans l'étude de son successeur.

²⁹⁷ ADBR 7E 57.8/96, M^e Loew, acte n° 8 011, procuration en blanc pour acquérir en son nom la propriété de Guindalos.

sur un domaine de 20 ha qu'il paye avec son mobilier 100 000 F, dont 60 000 F versés au propriétaire, le reste à ses créanciers²⁹⁸. La maison de maître comprend au rez-de-chaussée un salon du côté du midi, une salle-à-manger, un petit salon et un bureau ; dans les étages, la cuisine, une salle de billard, une bibliothèque, sept chambres auxquelles s'ajoutent sept chambres de domestiques et une petite salle-à-manger. Philippe-Jacques peut y cultiver l'art d'être grand-père, puisque quatre de ses petits-enfants Heïd naissent entre 1874 et 1882, mais aussi se transformer en gentleman-farmer et en... viticulteur : il arrondit son domaine de quelques hectares en pièces de vigne, pâtures et bois, il entretient une paire de bœufs et possède à sa mort 200 quintaux de foin et 25 hl de vin rouge dans ses chais.

Les Heïd, brasseurs à Pau

Jules Heïd (1842-1906), fils de Jean-Théodore (1812-1873) et de Jeanne Françoise Aménaïde Lajuson, appartient déjà à la troisième génération des brasseurs installés à Pau. Il est le petit-fils de Jean (1782-1850), originaire de Roedelheim, près de Francfort, engagé dans les armées révolutionnaires, qui se marie à Dax et renoue avec son métier d'ouvrier-brasseur. En 1806, il fonde une brasserie à Pau. A sa mort en 1850, son fils Jean-Théodore (1812-1873) prend sa succession et rachète en 1853 une minoterie²⁹⁹.

Jules et Caroline ont cinq enfants, dont trois garçons : Théodore (1874-1943), Charles-Léon (1877-1968) et Georges (1882-1917). Au début du XXI^e siècle, les Heïd de la sixième génération dirigent toujours l'entreprise familiale.

La Brasserie de l'Espérance comme l'ABBS sont désormais loin. À son décès d'ailleurs, qui survient le 24 octobre 1883, il ne possède plus aucune des 1 050 actions de l'ABBS reçues au moment de la fondation. Son portefeuille mobilier, d'un montant de 212 000 F, se compose uniquement d'obligations, hormis cinquante actions d'une compagnie de gaz. Il possède également une maison 10, place Saint-Étienne, à Strasbourg, achetée en juin 1873 pour 60 000 F, qu'il loue à Frédéric Wieger, professeur agrégé de médecine à l'université de Strasbourg³⁰⁰. Enfin, il a souscrit une assurance-vie de 56 000 F.

Néanmoins, il n'est pas tout à fait un rentier ordinaire, coupé de son passé : d'abord, il est resté présent à Schiltigheim comme propriétaire foncier, tour à tour acheteur ou vendeur. À plusieurs reprises, par des achats en 1880, 1881, 1882, il complète une propriété d'1,09 ha répartie en trois parcelles ; il vend également à l'ABBS en 1882 et 1883 deux parcelles de 22,7 et 44,6 ares pour 14 000 et 14 688 F qui lui sont toujours dus au moment de son décès. Mais surtout, la plus grande partie de sa fortune, estimée à 750 000 F, se compose de 337 000

²⁹⁸ Ces informations, comme celles qui suivent sur la fortune de Philippe-Jacques Hatt, proviennent de son inventaire après décès (en français et où les valeurs sont exprimées en francs), ADBR 7E 57.8/123, M^e Loew, actes n^o 15 979 et 16 045, 17 mai et 19 juin 1884.

²⁹⁹ « Heïd : sixième génération aux commandes », photocopie d'un article de presse régionale paru en juin 2003, transmis par Philippe Malandain, non référencé.

³⁰⁰ Voir sa notice biographique dans le *NDBA*.

F de créances hypothécaires, dont 200 000 F dus par l'ABBS sous forme d'obligations à 5 % souscrites en 1873 et 1877. Enfin, il détient encore près de 85 000 F en compte courant à l'ABBS auprès de qui il laisse probablement en dépôt les intérêts de ses créances³⁰¹.

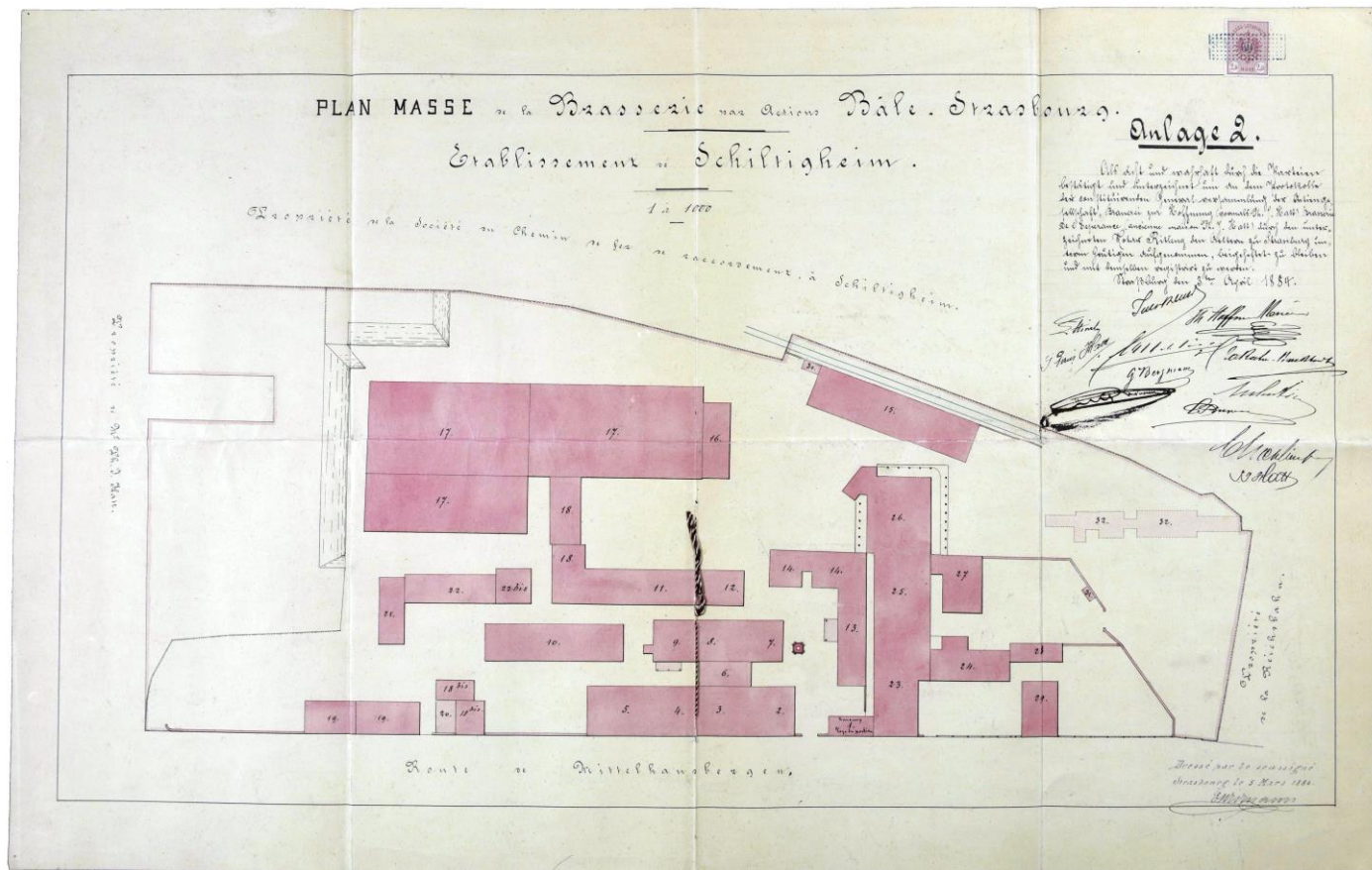
Ces créances ne suffisent pas à protéger ses héritiers. La scission de l'ABBS décidée en mars 1884 ne se traduit nullement par le retour de chacun chez soi et par l'effacement pur et simple de onze ans de vie commune. S'il est clair que la reconstitution d'une Aktien-Brauerei Basel se fait sans les Strasbourgeois, il est non moins clair que les Bâlois sont désormais bien présents à Schiltigheim ! En effet, pour constituer la nouvelle société, Brauerei zur Hoffnung (vormals Ph. J. Hatt), créée le 3 avril 1884, l'ABBS apporte la brasserie de Schiltigheim, rémunérée par 3 075 actions de 400 M représentant un montant de 1 230 000 M³⁰². Elle verse encore 70 000 F en espèces pour racheter les locations, traités, enseigne et clientèle. Cette valeur globale de 1 300 000 M, soit 1 625 000 F, est à rapprocher des 1 075 000 F que valait la brasserie en 1873 : elle s'est donc appréciée de 51 % en onze ans sous la direction de Louis Hatt.

Répartition	Valeur en marks	Nombre d'actions
Terrains	81 600	204
Immeubles	688 000	1721
Foudres et cuves	86 000	215
Machines et mobilier	226 000	565
Fûts	148 000	370
Total	1 230 000	3 075

La brasserie de Schiltigheim en 1884 : répartition en valeur et en actions de l'apport de l'ABBS.

³⁰¹ Celles-ci se montent donc au total à 313 178 F.

³⁰² ADBR 7E 57.1/225, M^e Ritleng, acte n° 12346, statuts de la Brasserie de l'Espérance, 3 avril 1884 (à noter que l'acte est bilingue, sur deux colonnes).



Plan de la Brasserie de l'Espérance en 1884³⁰³

- « 1. Bâtiment en briques, bureaux et loge du portier. Au premier, mansardes.
2. Bâtiment en moëllons et briques abritant les chaudières à bière, trois pompes à trempes avec transmission du mouvement.
3. Bâtiment en moëllons, vouté sur fers contenant : au rez-de-chaussée, deux cuves matière avec reverdoirs en cuivre rouge, une pompe à eaux froides, et transmissions de mouvement ; au-dessus du plafond vouté, un réservoir à eau froide.
4. Bâtiment en briques et bois à un étage : au rez-de-chaussée, le laboratoire et deux pièces annexes du dit ; entrée des caves ; au-dessus des pièces servant de magasin.
5. Bâtiment en briques de bois à un étage : au rez-de-chaussée, sur la route de Mittelhausbergen, un logement de trois pièces, sur le derrière une grande pièce, servant de magasin à houblon, une petite pièce, cabinet du chef brasseur ; au premier logement de huit pièces et une cuisine.
6. Bâtiment en briques de bois abritant une grande pompe à eaux froides, des réservoirs à eaux chaudes au nombre de quatre, une pompe à moût, une chaudière à double fond, pour chauffage à la vapeur.
7. Bâtiment en moëllons, abritant trois générateurs à vapeur ; cheminée à l'est.
8. Bâtiment en briques, bois et moëllons : au rez-de-chaussée, deux machines à vapeur, deux concasseurs de malt, un moulin à pierres horizontales, au-dessus un moulin tarare et un monte-sacs.
9. Bâtiment en briques et bois, abritant un plateau de chargement, un monte-fûts avec transmission de mouvement, une annexe abritant la rincerie de bouteilles.
10. Bâtiment en moëllons servant de rincerie de fûts et contenant divers appareils d'essai et de nettoyage de fûts, mus par la vapeur, transmissions de mouvement.
11. Bâtiment en moëllons, briques et bois, dit maison de bacs, abritant les bacs rafraichisseurs, six bassins en tôle de fer d'une surface totale de 250 m² environ avec tuyauterie et robinetterie complètes.
12. Hangar
13. Bâtiment en briques : le rez-de-chaussée comprend deux grandes pièces, servant de réfectoires aux ouvriers, un atelier de menuisier, des magasins, une annexe abritant une bascule à pont ; une partie du bâtiment est mansardée et forme un logement de trois pièces.
14. Bâtiment en briques servant d'écuries, le premier étage en brique et bois servant de grenier à foin, du côté sud, vers la route de Mittelhausbergen, deux entrées couvertes en zinc servant de magasin de harnachement.
15. Bâtiment en moëllons formant hangars donnant sur une voie ferrée, posée sur terrain propriété de la brasserie.
16. Bâtiment en briques et bois et moëllons servant de tonnellerie et abritant un puisard de descente pour les caves.

³⁰³ Légende telle qu'elle figure dans le document d'origine.

17. Trois bâtiments contigus, deux bâtis en moëllons, le troisième en briques et bois formant hangar au-dessus des caves à bière et servant de magasins ;
18. Hangar en moëllons abritant un plateau de chargement avec treuil, monte-foudres, monte-fûts, descente des caves.
- 18bis. Le même que le précédent.
19. Bâtiment en partie moëllons, en partie sur piliers en bois, abritant un générateur à vapeur, une petite machine motrice, transmission de mouvement, deux appareils à dégoudronner, deux chaudières à poix avec four galland, une machine à culbuter les foudres.
20. Petite annexe couverte en zinc abritant un four Galland et une chaudière à préparer la poix.
21. Hangar en briques et bois servant de magasins à fûts.
22. Bâtiment en briques et bois abritant une machine motrice d'une force de vingt-cinq chevaux, une pompe de compression et divers appareils formant ensemble une machine complète pour la production de froid et fabrication de glace, une grande cuve en tôle de fer, d'une contenance de quarante mètres cubes.
- 22bis. Bâtiment en pierres et briques renfermant trois grandes cuves en tôle de fer et trois appareils à refroidir les moûts, transmission de mouvement.
23. Bâtiment en pierres et briques à deux étages et deux greniers superposés, renfermant au rez-de-chaussée deux pièces formant bureaux, des cuves mouilloires en tôle de fer et maçonnerie, aux premiers et deuxième étages, des appareils à trier et nettoyer les orges, transmission de mouvement et transporteurs des grains.
24. Bâtiment en moëllons, briques et bois à deux étages et deux greniers superposés renfermant au rez-de-chaussée une machine motrice de cinq chevaux, un générateur à vapeur, deux cuves en maçonnerie ; au premier étage, un monte-charge, une cuve en tôle de fer, servant de réservoir à eaux froides, une autre cuve en tôle de fer servant de réservoir à eaux chaudes. Dans la cave, une pompe à eaux.
25. Bâtiment en pierres à trois étages et un grenier contenant au rez-de-chaussée une cuve en tôle de fer, les foyers d'un séchoir à malt ; aux étages supérieurs, un monte-charge, les plateaux du séchoir, transmission de mouvement.
26. Bâtiment en pierres formant silos à malt ; autour du bâtiment et aux trois faces, une galerie couverte donnant sur une annexe en briques et bois servant de magasin à malt.
27. Bâtiment partie en moëllons, partie en brique et bois, abritant une touraille (séchoir à malt), une machine à dégermer et un moulin tarare, mus par la vapeur, transmission de mouvement.
28. Bâtiment en briques, annexe de la maison d'habitation (n° 29) à un étage et grenier, au rez-de-chaussée une buanderie et une petite pièce, au premier trois pièces.
29. Bâtiment en briques sur caves voutées. Au rez-de-chaussée trois pièces et une cuisine, au premier cinq pièces, au grenier deux mansardes.
30. Cabinets d'aisance.
31. Id.
32. Caves voûtées non couvertes de constructions.
- Les bâtiments portés sous les numéros 4, 5, 9, 10, 11, 12, 16, 17, 18, 18bis, 20, 21, 22, 22bis, 23, 24, 25, 26, 27 et 29 couvrent des caves voûtées à malt, bière, servant de magasin ou hors d'usage, toutes les caves ne sont pas surbâties cependant. »

Il est donc normal de trouver parmi les fondateurs et premiers administrateurs de la nouvelle Brasserie de l'Espérance, des transfuges de l'ABBS, les Bâlois Théodore Hoffmann-Merian, Hermann La Roche-Burckhardt, Jean-Jacques Stehelin, mais aussi Jules Klein et Jean-Jacques Hatt. Il n'empêche que le recentrage strasbourgeois est très net et s'opère à la faveur du versement d'un fonds de roulement de 270 000 M en argent frais. Il permet l'entrée en force de la banque strasbourgeoise Staehling-Valentin qui partage en outre avec la nouvelle société bâloise le privilège de détenir cinquante parts de fondateurs donnant droit pendant dix ans à une part du bénéfice net³⁰⁴.

³⁰⁴ 5 % du solde après versement d'un dividende statutaire de 5 % du capital aux actionnaires.

Fondateurs-actionnaires	Versements	Nombre d'actions
Charles Staehling	90 000	225
Louis Valentin	88 000	220
Jean-Jacques Hatt	36 000	90
Jules Klein	20 000	50
Charles Bergmann	12 000	30
Jean-Louis Hatt	10 000	25
Louis Himly	10 000	25
Gustave Bergmann	4 000	10
Total	270 000	675

Souscriptions strasbourgeoises au fonds de roulement de 270 000 marks

La banque Charles Staehling, Louis Valentin & Cie

Cette banque résulte de la fusion au 1^{er} janvier 1874 des maisons Charles Staehling & Cie, fondée vers 1835 par Charles Staehling père (1816-1903), et Edmond Klose & Cie. Charles Staehling avait quitté Strasbourg dès juillet 1870 pour se réfugier à Bâle où il a organisé la mission suisse destinée à accueillir des femmes, des enfants et des vieillards assiégés dans Strasbourg. Restant à Bâle, il cède en juillet 1873 sa maison de banque à son fils Charles Staehling (1848-1894) qui s'associe avec Louis Valentin (1837- ?), fondé de pouvoir d'Edmond Klose & Cie. Elle prend la dénomination de Banque de Strasbourg à partir de 1876³⁰⁵.

Faut-il donner au rôle pris par la banque Staehling-Valentin une signification politique tendant à confirmer celle de l'exil bâlois de 1873 ? Ce qui a en effet réuni les protestants Staehling et le catholique Valentin la même année, c'est la protestation contre l'annexion : alors que le père refusait de revenir à Strasbourg, le fils Staehling a participé aux comités électoraux de Jacques Kablé et soutenu la presse protestataire. Il s'installera en 1888 à Versailles près de son fils, entré à Saint-Cyr, qui deviendra lieutenant-colonel de cavalerie. Quant à Louis Valentin, il est le frère d'Edmond (1823-1879), préfet du Bas-Rhin en 1870 et héros du siège de Strasbourg, et de Jules (1830-1905), promu colonel à la suite de la guerre de 1870³⁰⁶.

À l'inverse, les trajectoires de Gustave et Charles Bergmann, qui illustrent les évolutions politiques au sein d'une partie de la bourgeoisie de Strasbourg, conduisent à nuancer fortement cette hypothèse, voire à la rejeter. Gustave Bergmann (1816-1891) préside le conseil de surveillance de la banque Staehling-Valentin. Depuis plusieurs décennies, c'est un membre éminent des milieux d'affaires strasbourgeois : longtemps négociant en denrées coloniales et en huile, membre de la chambre de commerce de 1848 à 1879, il a fondé le

³⁰⁵ Michel Siegel, *Les banques...*, *op. cit.*, p. 28-30.

³⁰⁶ Notices biographiques par François Igersheim, Paul Leuilliot et Nicolas Stoskopf, *NDBA*.

Comptoir national d'escompte de Strasbourg en 1848 et présidé déjà le conseil de surveillance de la Banque Klose pendant le Second Empire. Il préside également de 1871 à 1873 le Syndicat de l'industrie de la Basse-Alsace qui négocie les aménagements douaniers pour l'Alsace. Il entre en politique en août 1871 comme membre du conseil municipal, dirigé par Ernest Lauth, qui est révoqué en avril 1873 pour ses positions pro-françaises. Mais il adopte une position plus autonomiste que protestataire lorsqu'il dépose sa candidature au Reichstag en décembre 1873. Il la retire finalement face à Ernest Lauth, mais bat ce dernier en 1877, siège au Reichstag pendant quelques mois jusqu'à la dissolution et de nouvelles élections en juillet 1878 où il est battu par le protestataire Jacques Kablé. Il est alors nommé conseiller d'État et décoré de l'Aigle rouge. C'est un homme désormais totalement rallié au régime. Pour preuve, il figurait en bonne place sur la grande fresque sur fond or du hall de la gare de Strasbourg inauguré en 1883 qui célébrait la visite de Guillaume I^{er} en 1877 et le nouveau Reich³⁰⁷. Charles est son neveu, fils de son frère aîné, potier d'étain.

Enfin, il faut ajouter à ce groupe de la banque Staehling-Valentin le négociant Louis Himly, président du tribunal de commerce de Strasbourg, beau-père de Charles Staehling fils.

xxx

Charles Bergmann (1835-1904), président de l'Espérance de 1902 à 1904

Appartenant à une famille de potiers d'étain qui migre de Westphalie à Strasbourg en 1797, Charles succède à son grand-père et à son père, puis quitte le métier à la mort de ce dernier en 1880 pour se consacrer à ses affaires publiques. Il a fait partie de la commission municipale de Strasbourg pendant le siège et exercé les fonctions d'adjoint au maire de mai à août 1871. Après la guerre, il est administrateur du Bureau de bienfaisance et de la Caisse d'épargne dont il devient président en janvier 1884. Il entre au conseil municipal de Strasbourg en 1886 et est nommé adjoint au maire en 1888³⁰⁸.

Louis Himly (1818-1906), président de l'Espérance de 1897 à 1902

Propriétaire de la droguerie du Serpent (rue des Hallebardes) pendant plus de trente ans, fils du pasteur de Saint-Nicolas, Jean-Louis Himly et de Julie-Auguste Reuss, il épouse en 1849 Élise Kob dont il a neuf enfants (dont quatre meurent très jeunes). Sa fille aînée Berthe épouse Charles Staehling, une autre, l'industriel Léon Ungemach. Il est le frère d'Auguste Himly, président du tribunal de commerce de 1872 à 1876. Sa sœur épouse Édouard Reuss³⁰⁹.

À côté des anciens et nouveaux actionnaires et administrateurs de la brasserie, les représentants de la famille Hatt semblent bien isolés, même si la participation de la Banque Staehling-Valentin est sans doute amicale. Jean-Jacques n'est accompagné que de son cousin, Jean-Louis, de la branche Hatt-Kiefer, présenté comme « chef de fabrication » de l'ex-ABBS. Cette impression est confirmée lors de la première assemblée générale des actionnaires qui se tient le 22 novembre 1884 dans les locaux de la banque Staehling-Valentin, 27, rue du Jeu-des-Enfants³¹⁰. Elle est présidée par Jules Klein, par ailleurs

³⁰⁷ Jean-Marie Quelqueger, *NDBA*.

³⁰⁸ D'après *D'Antoine Joseph Bergmann et de ses descendants, des familles Bergmann et alliés*, souvenirs familiaux dactylographiés sans date. Document aimablement transmis par Jean-Marie Quelqueger.

³⁰⁹ *Courrier d'Alsace-Lorraine*, 10 mars 1906, in AVES 78 Z 146, fonds Hoffmann.

³¹⁰ Conformément à la loi du 18 juillet 1884, elle nécessite un procès-verbal d'un notaire. Si dans ce premier procès-verbal figure la liste des actionnaires présents ou représentés, ce ne sera plus le cas par la suite. D'autre

président du conseil de surveillance. Parmi les 2 303 actions représentées, soit 61 % du capital, les membres de la famille Hatt ne sont que cinq pour 195 actions (5 % du capital). Ils sont pour ainsi dire submergés par les intérêts bâlois (16 % du capital) et ceux de la banque Staehling-Valentin et de ses alliés (15 %)³¹¹. Seuls Jean-Louis (60 actions) et son frère Paul (15 actions) sont physiquement présents, tandis que Philippe (50 actions), la veuve Hatt (50 actions) et Jules Heïd (20 actions) sont représentés.

Non seulement Louis et Jean-Jacques sont absents, mais ils ne sont même pas représentés. Le premier, Louis, jusque-là directeur de la brasserie de Schiltigheim et très actif également au sein du Syndicat des brasseurs strasbourgeois, a brusquement quitté ses fonctions à la fin de 1883³¹² pour des raisons qui restent mystérieuses. Veut-il déjà préparer la construction d'une brasserie à proximité de Paris ? Il s'installera définitivement en région parisienne, à Pringy (Seine-et-Marne), en 1896 pour éviter que son fils Georges ne porte le casque à pointe³¹³. Il reste néanmoins délégué du conseil. Quant à l'absence de Jean-Jacques, elle peut sans doute s'expliquer par le deuil qui vient de le frapper, la mort de son fils Émile, à quatorze mois, le 11 novembre 1884. S'il conserve la direction de la brasserie de Schiltigheim, il n'exerce plus, et la famille Hatt avec lui, aucun contrôle sur le capital. C'est la suite logique de la politique menée par Philippe-Jacques Hatt au lendemain de la guerre de 1870.

xxx

Jean-Jacques Hatt (1852-1920)

Septième fils de Philippe-Jacques Hatt, il naît le 6 septembre 1852. Il épouse le 25 août 1880 Jeanne Koechlin (1861-1941), petite-fille de Joseph Koechlin, industriel, géologue et maire de Mulhouse en 1852-1853, fille d'Émile Koechlin, meunier à Rijswick (Hollande). Directeur successivement des brasseries de Bâle, Schiltigheim et Ivry, il démissionne en 1898. Il meurt à Riehen le 13 décembre 1920. Parmi ses quatre enfants, Daniel et Pierre sont tous les deux chimistes. La fille de ce dernier, Catherine, épouse Pierre-Paul Schweitzer et est la mère de Louis Schweitzer.

IV. À Kronenbourg, une succession préparée

À Kronenbourg, les choses se passent de façon très différente : Frédéric-Guillaume reste aux commandes jusqu'à sa mort et prend avec beaucoup de sérieux les dispositions nécessaires pour organiser sa succession entre ses six enfants. Jacques Hatt présente d'ailleurs son aïeul comme un « patron d'ancien style, rigoriste, pénétré de l'idée que les patrons doivent donner l'exemple du devoir et de la tenue, ne tolérant ni débraillé, ni laisser-

part, ce document se contente de mentionner la lecture des rapports de la direction et du conseil de surveillance sans en indiquer le contenu. ADBR 7E 57.1/227, M^e Ritleng, acte n° 12 485, 22 novembre 1884.

³¹¹ Total des actions détenus par les Staehling, Valentin, Bergmann, Himly ainsi que par Charles Schott que l'on retrouve également à Kronenbourg (cf. *infra*).

³¹² Il intervient encore à la séance du syndicat le 13 octobre 1883, mais est déclaré démissionnaire le 25 février 1884. Cf. Livre des procès-verbaux..., source citée et *infra*.

³¹³ D'après « Quelques souvenirs de famille... par Louis Hatt-Ménégoz, avril 1987 », Archives familiales.

aller, très différent de son père bon vivant et jovial³¹⁴ ». Il n'en continue pas moins à innover et à investir. Après David Gruber, il est le deuxième brasseur strasbourgeois à s'équiper en wagons à bière réfrigérés. Quinze exemplaires sont commandés à De Dietrich en 1879, puis trois autres en 1882³¹⁵. L'année suivante, il installe d'ailleurs à Kronembourg une machine à glace qui lui coûte 40 000 F. Enfin, un entrepôt acquis à Brumath en août 1885 complète encore les actifs de l'entreprise. C'est cet ensemble que Frédéric-Guillaume et son épouse, dans l'intention de faciliter leur succession, apportent à une société anonyme, la Brasserie de Kronembourg, constituée le 26 octobre 1885³¹⁶. Les époux Hatt sont rémunérés par 880 actions de 1 000 marks représentant la valeur de leur apport auxquelles s'ajoutent 176 des 180 parts de fondateurs émises³¹⁷.

Répartition	Valeur en marks
Terrains non surbâties	12 180
Immeubles et caves	475 200
Foudres et cuves	69 194
Machines et matériel	133 572
Fûts	50 975
Marchandises	132 879
Total	880 000

Ils sont accompagnées de quatre personnes invités à souscrire cinq actions chacune pour payer les « locations, traités, enseigne et clientèle » et porter ainsi le capital à 900 000 M. Il s'agit de leur fils aîné Guillaume, de leur gendre Jules Grunewald (1844-1922), marchand de draps, qui a épousé Louise Hatt le 1^{er} juin 1871, et de deux amis de leurs fils aîné, Ferdinand Reiber et Charles Schott.

Ferdinand Reiber (1849-1892)³¹⁸

Compagnon et mémorialiste du Cercle vicieux, négociant en houblon à la suite de son père, célibataire, il a laissé de nombreux travaux littéraires et scientifiques, notamment dans le domaine de l'entomologie. Il est également l'auteur des *Études gambrinales*, publiées en 1882, dans lesquelles il parle peu de ses amis Hatt, alors qu'il consacre un chapitre entier à David Gruber...

Charles Schott (1847-1919)³¹⁹

Fils de brasseur, négociant, il devient caissier, puis fondé de pouvoir de Charles Staehling père. C'est un cousin germain d'Édouard Braemer et Charles Friesé, deux membres du Cercle vicieux auquel il a probablement été intégré après 1871.

³¹⁴ Jacques Hatt, *Ancêtres*, *op. cit.*, p. 93.

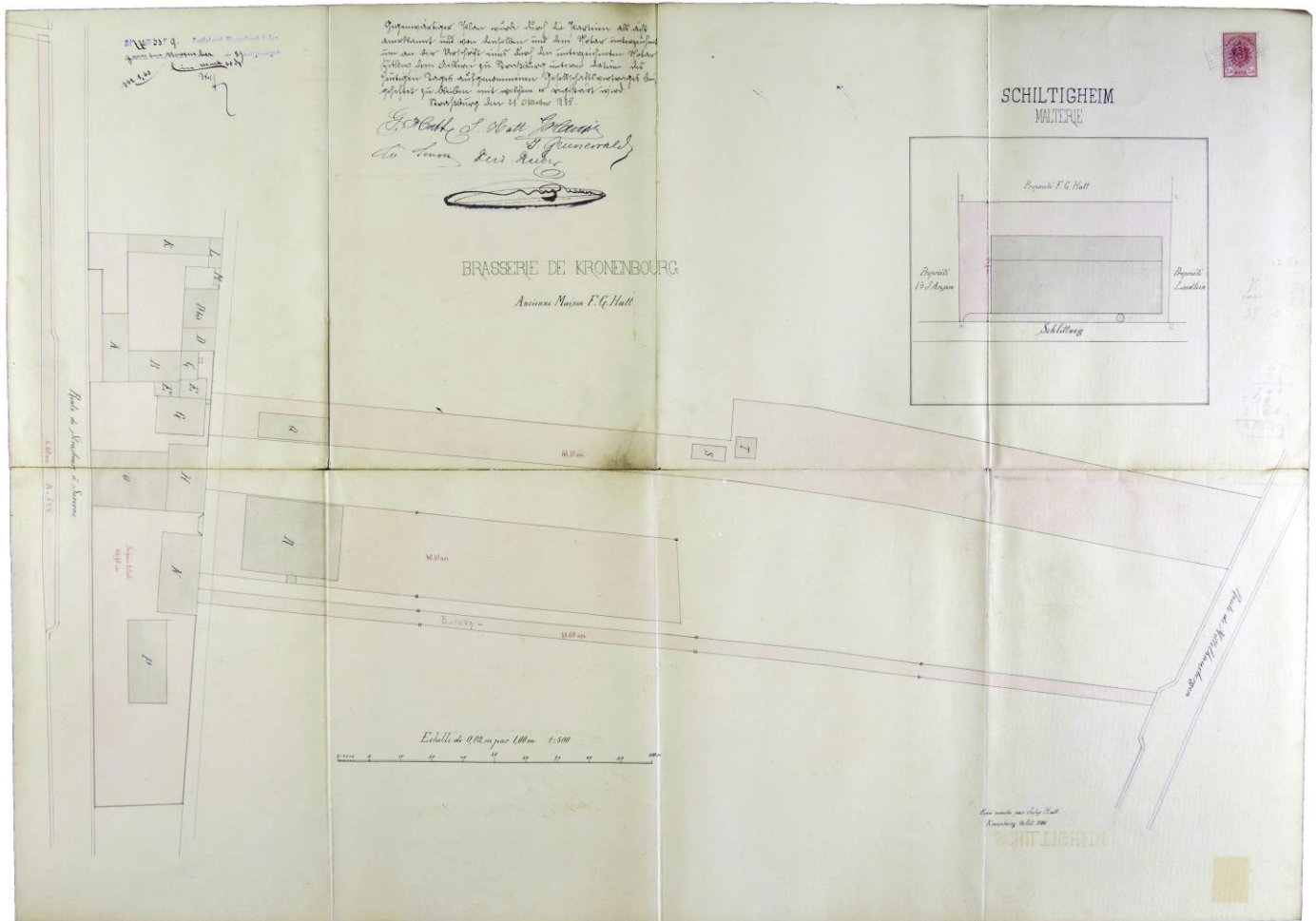
³¹⁵ Jean-Georges Trouillet et Francis Albert, *Chemins de fer et brasseries...*, *op. cit.*, p. 19 et 26.

³¹⁶ ADBR 7E 57.1/230, M^e Ritleng, acte n° 12703, statuts de la Brasserie de Kronembourg, 26 octobre 1885 (à noter que l'acte est en français).

³¹⁷ Elles donnent droit à 5 % du bénéfice avant répartition aux actionnaires.

³¹⁸ Notice (et importante bibliographie) de François Schaller, *NDBA*.

³¹⁹ Cf. Michel Siégel, *op. cit.*, p. 29 ; liens familiaux communiqués par Didier Hatt.



Plan de la Brasserie de Kronenbourg en 1885

Légende³²⁰ :

- « A : une maison servant d'habitation et de bureau
 - B : l'ancien local à brasser et hangar
 - D : le bâtiment des moulins
 - D' : un bâtiment servant de silo (en réalité Dbis)
 - E : un bâtiment abritant les machines à vapeur
 - F : un autre abritant les générateurs (E' sans doute)
 - G : le local à brasser et la machine à glace
 - H et I : un bâtiment contenant les bacs et appareils réfrigérants. Un plateau pour le chargement de la bière.
 - K, L, M : un magasin à houblon ; la remise des voitures, écuries, etc.
 - N : un bâtiment servant de magasin de fûts et foudres et de dortoir aux garçons brasseurs
 - O : un hangar abri pour foudres et cuves
 - P : une glacière américaine
 - Q : un bâtiment servant au goudronnage et au dégoudronnage des foudres et fûts
 - R : cave à fermentation et glacière américaine
 - S, T : un petit bâtiment contenant l'appareil à épurer l'eau, caves anciennes pour environ 4 500 hl avec glacière, caves neuves pour environ 9 500 hl avec glacière. Terrains non subâtis.
- Le tout d'une contenance d'environ un hectare quatre-vingt-sept ares vingt centiares. »

³²⁰ Reproduite ici telle qu'elle figure dans le document d'origine ; (ADBR 7E 57.1/290).

XXX

Vue de la Brasserie de Kronenbourg en 1885

Malgré le titre sur la photo elle-même, celle-ci paraît postérieure à 1885. On reconnaît sans problème la partie gauche (logement et bureau) et centrale en retrait (salle de brassage) avec en arrière-plan trois cheminées dont celle, fumante, des machines à vapeur, encadrée par celles du bâtiment C, non identifié, et de la salle de brassage. La partie droite pose plus de problèmes. Le pavillon de plan carré n'est plus le hangar, qui devait être en bois, servant d'abri aux foudres et cuves. À sa droite, ce qui semble être également un nouveau bâtiment en bois masque partiellement le bâtiment P, c'est-à-dire la glacière américaine (fonds Brasseries Kronenbourg)

Charles Schott préside le premier conseil de surveillance composé de Frédéric-Guillaume, de Ferdinand Reiber et d'Eugène, frère cadet de Guillaume, chargé de la direction de l'établissement. On notera l'absence dans cet organigramme de Philippe. N'y figurent pas non plus les deux plus jeunes fils de Frédéric-Guillaume, Jules, âgé de vingt-quatre ans, et le petit dernier, Maurice, qui vient d'avoir seize ans.

Frédéric-Guillaume meurt six semaines plus tard le 13 décembre 1885. L'actif de sa succession, dépassant de peu le million de marks, est sensiblement supérieur à celui de Philippe-Jacques³²¹. C'est une fortune professionnelle : les 880 000 M en actions de la Brasserie de Kronenbourg sont complétés par 45 700 M en compte courant dans l'entreprise. Ses biens privés sont essentiellement constitués par sa maison de Schiltigheim achetée en 1873 : elle est décrite comme une maison de maître avec cour, écurie, grange, buanderie, magasin, poulailler et petite remise, jardin avec deux gloriettes en bois ; de taille modeste, elle ne compte que quatre chambres à l'étage et comporte une annexe où se trouve la cuisine et une chambre de bonne. Construite sur un terrain d'environ un hectare, elle est estimée 42 000 M. L'inventaire mentionne encore une assurance-vie de 80 000 M, quelques pièces de terres à Kronenbourg ou Schiltigheim, quelques créances et... 400 M en espèces.

Sa veuve, Salomé née Moritz, hérite de 420 actions en pleine propriété et de 250 en usufruit, chacun de ses enfants de 35 actions (soit 210 au total). Le partage entre les enfants est strictement égalitaire. Le capital reste donc sous contrôle intégral de la famille, notamment de la veuve qui en est la garante. En hommage à son fondateur, et peut-être pour imiter l'Espérance, la raison sociale est modifiée et devient « Brasserie de Kronenbourg, ancienne maison F.G. Hatt³²² ».

XXX

Les héritiers de Frédéric-Guillaume Hatt et de Salomé, né Moritz

Six de leurs huit enfants atteignent l'âge adulte, deux garçons meurent en bas âge.

– Guillaume, né le 28 juin 1849, épouse Mélanie Boersch (1854-1883) en juin 1874. Veuf, il ne se remarie pas et n'a pas d'enfant. Associé par son père à la direction de la brasserie depuis le début des années 1870, il lui succède en 1885 et en reste le patron jusqu'en 1908. Décédé le 10 mars 1916.

– Philippe, né le 27 mai 1850, épouse en juillet 1883 Frédérique Lobstein (1858-1888) avec qui il a un fils, André (1884-1925). Veuf, il se remarie en 1892 avec Rosalie Junghans (1843-1922). Responsable de la malterie

³²¹ ADBR 7E 57.8/132, M^e Loew, acte n° 17 874, inventaire après décès, 18 mars 1886.

³²² Ou en allemand, Brauerei Kronenburg, vormals F.G. Hatt.

à partir de 1875, il se retire en 1889 et vit de ses rentes. Décédé en février 1933.

– Louise, née le 31 août 1851, épouse en juin 1871 Jules Grunewald (1844-1922), marchand de draps. Elle a cinq enfants, dont une fille morte en bas âge. Décédée le 2 juillet 1927.

– Eugène, né le 9 octobre 1855. Sur sa vie et sa carrière, voir *infra* chapitre VI.

– Jules, née le 2 octobre 1861, épouse en juillet 1896 Hélène Gaeckler (1876-1950) dont il a deux enfants, Pierre et Denise. Associé à Frédéric-Guillaume dans la gestion de la brasserie, il meurt brutalement le 5 juillet 1900.

– Maurice, né le 29 septembre 1869 (vingt ans après son frère aîné !), épouse en 1897 Hélène Nessmann (1876-1902) qui lui donne un fils, Guillaume. Veuf, il se remarie en 1911 avec Eugénie Fischer qui lui donne trois enfants, Jérôme, Paulette et Jacqueline. Il succède à la tête de la brasserie à son frère Guillaume en 1908. Sur la suite de sa carrière, voir les chapitres VII, VIII et IX.

Les héritiers de Philippe, Louise, Eugène, Jules et Maurice sont étroitement associés à la gestion de Kronenbourg jusqu'à son rachat par BSN.

V. Des compétences comme unique bagage

Les héritiers de Jean-Louis Hatt-Kiefer, le benjamin de la fratrie, qui disparaît le premier le 14 janvier 1881, semblent a priori les plus défavorisés. Qu'est devenu leur père après la cession de sa malterie à son frère en 1866 ? Il est probable qu'il ait continué à en assurer la direction. Il est en effet toujours désigné comme malteur au mariage en août 1872 de son neveu Charles, son successeur désigné³²³. La mort prématurée de ce dernier en juin 1874 a-t-elle entraîné son maintien en fonction ? Il est tout en cas suffisamment représentatif de la brasserie de Schiltigheim pour être élu comme administrateur de l'ABBS en décembre 1880, deux mois avant sa mort.

xxx

Jean-Louis Hatt (1823-1881)

Dernier des enfants de Philippe-Jacques Hatt et de Marie-Catherine Rothenbach, il naît le 19 avril 1823. De son mariage avec Emilie Kiefer en 1857, naissent quatre fils, dont l'aîné meurt en bas âge. Les trois autres, Jean-Louis, Paul et Henri seront tous brasseurs et joueront un rôle déterminant dans les destinées de l'Espérance à Schiltigheim et à Ivry (voir *infra* chapitres VI, VII et VIII)

Son inventaire après décès révèle qu'il ne s'est pas enrichi : l'actif de communauté se monte à près de 150 000 M, mais il est grevé de 49 000 M de dettes sur deux maisons strasbourgeoises achetées en 1879 et 1880 et doit être amputé d'un peu plus de 100 000 M d'apports personnels antérieurs à son mariage. Ses biens sont ceux d'un rentier de niveau moyen : 71 000 M d'obligations de chemins de fer, de crédits fonciers ou de villes, 45 000 M de créances hypothécaires, 16 600 M en assurance-vie, deux maisons dans Strasbourg qui rapportent un loyer annuel de 4 370 M³²⁴. Quant à son implication dans la brasserie, elle se limite à une créance hypothécaire de 16 000 M sur l'ABBS remontant à l'emprunt d'avril 1877 et aux dix actions de l'ABBS exigées pour être administrateur³²⁵ que sa famille s'empresse de revendre après sa mort³²⁶.

³²³ Information communiquée par Didier Hatt.

³²⁴ Mais sur lesquels il doit les intérêts de 49 000 M du prix d'achat non encore versé.

³²⁵ Selon l'article 26 (p. 10), SWB H + I, BA 451, Statuten der Actien-Brauerei Basel-Strassburg, 31 mars 1873.

³²⁶ Elles ne figurent plus dans l'inventaire que pour le prix de leur vente, 4 560 M.

Ses fils devront compter sur leurs compétences techniques. Les carnets de voyage laissés par Jean-Louis, l'aîné né le 5 avril 1859 à Schiltigheim, sont un nouveau témoignage, après la lettre de Burton de son cousin Louis, de l'importance des voyages dans la formation des brasseurs : d'octobre 1879 à mars 1880, il visite les brasseries de Nuremberg (Lederer Frères, Stauffen), de Munich (Löwenbräu, Spatenbräu, Franziskanerkeller, etc.) et de Vienne (Döblinger Brauhaus) dont il rapporte de nombreux croquis et notes techniques³²⁷. Quelque temps plus tard, il entre à la Brasserie de l'Espérance dont il est chef de fabrication en 1884. Ses deux frères cadets, Paul et Henri, âgés de vingt et dix-huit ans à la mort de leur père, se destinent également à être brasseurs.

xxx

Caves de la brasserie Lederer Frères, à Nuremberg (croquis de Jean-Louis Hatt)

Notes prises à Döbling (Vienne) par Jean-Louis Hatt

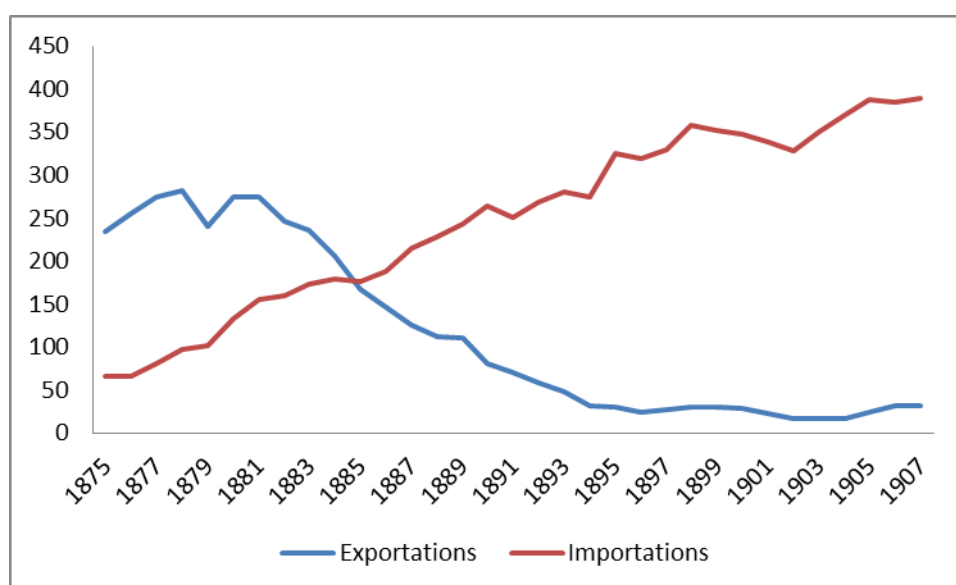
Entre décembre 1881 et décembre 1885, la génération des bâtisseurs disparaît et s'efface devant une septième génération prolifique, forte de onze jeunes hommes brasseurs ou en passe de l'être, qui seraient même douze si l'un des leurs, Charles n'était pas mort en 1874. Leur aîné à tous, Philippe, le polytechnicien et ingénieur de la Marine, fait vraiment figure d'exception ! Leurs sœurs en revanche ont eu la bonne idée de ne pas introduire dans la famille de nouveaux brasseurs à l'exception de Fanny, dont le mariage permet à son frère de réintégrer une brasserie et de Caroline, qui est installée à Pau³²⁸. Onze brasseurs Hatt d'une même génération, c'est évidemment un record, et pas seulement à l'intérieur de la famille. On ne connaît pas d'autres familles de brasseurs strasbourgeois, ni même alsaciens, qui puissent aligner au même moment dix professionnels de la brasserie. C'est dire que leurs pères ont su leur communiquer l'amour du métier et, avec lui, le goût de la réussite. Mais ils sont dix pour deux établissements, dont l'un n'est pas sous leur contrôle. S'affirmer dans ce contexte comme ont pu le faire leurs pères n'est pas chose aisée d'autant que la brasserie strasbourgeoise rencontre de nombreuses difficultés au début des années 1880.

³²⁷ ADBR 80 J 24.

³²⁸ En dehors de Caroline Heïd (1850-1916) et de Louise Grunewald (1851-1927) déjà mentionnées, il faut signaler Marie (1854-1938), fille benjamine de Philippe-Jacques Hatt qui a épousé le 14 avril 1880 Albert Lavigne, chef d'escadron d'artillerie, lui-même fils de militaire. Dans la branche aînée, Pauline (1851-1942) s'est mariée le 4 novembre 1873 avec Jules Dieterlen (1848-1901), directeur de la Blanchisserie et teinturerie de Thaon (BTT).

VI. Fin de siècle, fins de partie

En apparence, la Belle Époque de la brasserie d'Alsace-Lorraine démarre en 1885 : une croissance soutenue entraîne un doublement de la production en une vingtaine d'années, de près de 700 000 hl à 1 450 000 hl en 1907. Elle accompagne une forte augmentation de la consommation, de 44,7 l par tête à 97,9 l, qui peut s'expliquer par l'urbanisation, l'amélioration du niveau de vie des milieux populaires et l'évolution des goûts et des pratiques alimentaires. Mais, si le marché est en expansion, tous les brasseurs n'en profitent pas comme le montre la contraction du nombre de brasseries : 317 en 1872, elles sont encore 189 en 1885, mais seulement 62 en 1907 pour l'ensemble de l'Alsace-Lorraine³²⁹. Cette concentration est le résultat d'une concurrence féroce, accentuée par l'effondrement des exportations de bière à partir des années 1880 et par la progression continue des bières allemandes qui représentent plus d'un cinquième de la consommation locale au début du XX^e siècle. 1885 est aussi l'année où les courbes d'importation et d'exportation de bière se croisent avant de continuer à diverger.



**Exportations et importations de bière
en Alsace-Lorraine de 1875 à 1907 (en milliers d'hl)³³⁰**

Les brasseurs de la famille Hatt ne sont pas épargnés par une fin de siècle qui se révèle finalement bien difficile, voire mortelle pour les entreprises présentant certaines fragilités : Jean-Louis Hatt, directeur d'Adelshoffen, Louis Hatt-Boyé et son frère Jean-Jacques,

³²⁹ Données tirées de « Hopfenbau und Braugewerbe..., *loc. cit.*, p. 9 (in ADBR 80 J 34).

³³⁰ *Ibid.*

fondateur de la Brasserie de l'Espérance à Ivry, et Eugène Hatt, patron de la Brasserie de la Hache, puis de la société Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie en font l'amère expérience au point de devoir abandonner la partie.

I. Heurs et malheurs d'Adelshoffen

Première brasserie alsacienne à se constituer en société anonyme, mais bénéficiant d'un actionnariat resserré autour des familles Ehrhardt et Hatt, Adelshoffen paraît bien placée pour aborder dans les meilleures conditions cette phase de croissance. Elle dispose d'un outil de production très performant que décrit Julien Turgan en 1885 dans sa série des *Grandes usines*³³¹. Le suivre en le lisant est une occasion unique de visiter une grande brasserie de Schiltigheim à cette époque :

« Les achats d'orge se font en Alsace, en France et en Hongrie, après analyse des échantillons. Le houblon provient de Bohême, de Bavière et d'Alsace. Le maltage n'est pas exécuté dans l'usine même ; on a préféré laisser cette opération à une maison spéciale de première importance, la grande usine de MM. Hatt frères à Strasbourg³³² ; les indications nécessaires sont fournies à cet établissement par la direction de la brasserie d'Adelshoffen et tous les produits reçus y sont l'objet d'un contrôle minutieux.

Les appareils de brassage se composent de deux chaudières de 100 hl, ayant chacune ses accessoires : cuve-matière, pompes, etc., et dans chacune d'elles on peut brasser deux fois dans les 24 heures ; elles suffisent donc à une production de 400 hl par 24 heures. Le moût bouillant passe de la chaudière aux *réfrigérants* qui, en une heure, l'amènent à une température de 5 à 10° suivant la qualité de la bière à fabriquer ; de là il descend à la cave de fermentation. »

xxx

La brasserie d'essai construite par Quiri & Cie pour Adelshoffen

Une des originalités de l'établissement est de posséder une brasserie d'essai, reproduction d'équipement en miniature, construite par la maison Quiri & Cie de Schiltigheim, avec une chaudière de 6 hl. Le mélange d'eau et de malt est chauffé dans le cylindre de tôle A au moyen de la vapeur qui circule à l'intérieur de la chemise métallique dont est revêtue la partie inférieure de ce cylindre. Il coule de là dans la cuve-matière B munie d'un faux fond perforé dans laquelle s'opère la filtration. La chaudière C, d'une contenance de 6 hl, sert à la cuisson du moût. (Source : Gallica.bnf.fr)

« Les *caves de fermentation* sont disposées à une profondeur de 9 m au-dessous du sol ; leur superficie est de plus de 1 000 m² ; elles sont garnies de 250 cuves de 20 à 24 hl pouvant contenir ensemble près de 6 000 hl. Le coup d'œil que présentent ces vastes salles où règne une propreté minutieuse, est des plus imposants. L'examen des levures, la mise en levain et

³³¹ Julien Turgan, « Brasserie d'Adelshoffen... », *op. cit.*, p. 1-20 (en ligne sur Gallica.bnf.fr).

³³² La « grande usine » désigne la malterie de la rue des Glacières à Strasbourg, gérée par Louis et Guillaume-Auguste Hatt.

la conduite de la fermentation sont l'objet des soins les plus vigilants qui permettent à la brasserie d'Adelshoffen d'obtenir une culture parfaitement continue de levure. Depuis 1878, en effet, pas un kg de levure étrangère n'est entré dans ses caves. Un système de tuyaux amène à chaque cuve le moût refroidi ; un autre aboutissant également à chaque cuve et se ramifiant dans toutes les caves de garde permet de pomper directement la bière, après la fermentation qui dure 8 à 15 jours, dans les foudres où elle s'éclaircira et se chargera d'acide carbonique.

xxx

Caves de fermentation et de garde avec glacière

(Source : Gallica.bnf.fr)

Les *caves de garde* également creusées à 9 m et doublement voûtées, ont une superficie de plus de 2 000 m² et sont meublées de près de 1 000 foudres, d'une contenance totale de 30 000 hl. Chaque cave de garde est en communication avec une *cave glacière* qui en maintient toute l'année la température à 3 ou 4°. Les caves glacières dont le sol est au même niveau que celui des caves de garde, peuvent contenir près de 20 000 m³ de glace, récoltée en hiver sur les canaux et étangs dont la brasserie d'Adelshoffen est concessionnaire. Par mesure de précaution, devant cette consommation si considérable, on projette l'établissement d'une machine à glace.

30 000 fûts jaugeant de 29 à 150 l servent à l'expédition de la bière. Chaque fût retourné vide à la brasserie passe d'abord au four à goudronner. La poix dont les parois sont enduites est fondue par l'action d'un courant d'air chaud, s'écoule, puis est remplacée par de la poix fraîche. Ce traitement assure une désinfection complète du fût qui est ensuite lavé à fond au moyen d'une machine spéciale, puis essayé à une pression de trois atmosphères. Il est de toute nécessité que les fûts puissent supporter cette pression car ils ne doivent laisser échapper pendant le transport aucune parcelle de l'acide carbonique dont la bière doit être sursaturée pour plaire au consommateur.

La force motrice employée dans les divers ateliers est fournie par deux machines à vapeur, chacune de la force de 25 cv.

Il y a quelques années, MM. Ehrhardt Frères ont entrepris la fabrication de la bière en bouteilles destinée à l'exportation lointaine. Cette bière est garantie inaltérable quoiqu'exempte d'acide salicylique et de tout autre antiseptique. Dès le début, en 1880, ce produit obtint la plus haute récompense à l'exposition universelle de Melbourne. En 1882, MM. Ehrhardt Frères ont exposé à Bordeaux des bouteilles de bière ayant passé deux fois la ligne et portant le cachet du consul français à Buenos-Aires. La bière, dégustée au retour, a été jugée parfaite. La brasserie d'Adelshoffen peut actuellement livrer chaque jour 6 000 bouteilles de bière dont la majeure partie est destinée à l'exportation. Cette production ne

permettant plus de suffire à la demande, on est sur le point de donner à ce service une importance beaucoup plus considérable. »

Cette supériorité d'Adelshoffen est confirmée par Jean-Louis Hatt-Mieg, directeur de l'Espérance, qui reconnaît lui-même en 1889, que cette brasserie concurrente est « connue du monde entier » et qu'elle fournit « une bière supérieure comme conservation à toutes les autres », notamment celles de l'Espérance dont il n'est pas certain qu'elles supportent les voyages lointains³³³. Compte tenu de ce rayonnement, le changement de raison sociale de 1883 a posé problème. C'est pourquoi, le conseil de surveillance reconnaîtra en 1888 que, dans les relations avec la France, il est plus avantageux de se servir de la dénomination Ehrhardt Frères, « ancienne marque bien connue et appréciée depuis de longues années » et autorisera la direction à l'utiliser sur tous ses documents³³⁴.

La brasserie dispose, pour écouler sa production de 80 000 hl d'un réseau commercial hors pair avec des agences à Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Clermont, etc. et des dépôts dans la plupart des départements français ainsi que dans quelques villes d'Allemagne, de Belgique et de Suisse.

Pionnière, Adelshoffen est censée l'être également par sa politique sociale en direction de ses 20 employés et 140 à 150 ouvriers. Julien Turgan affirme que « chaque ouvrier participe, au prorata de son salaire et suivant le nombre de ses années de service, aux bénéfices nets de l'exploitation dont une fraction de 15 % est prélevée dans ce but ». Hélas, les statuts de la société concernant la répartition du bénéfice net le contredisent formellement³³⁵..., et on est forcément plus dubitatif lorsqu'il explique que tout ouvrier entré depuis deux ans dans l'établissement a droit à une prime d'ancienneté de 5 F pour chaque année de service et que plus de 90 ouvriers perçoivent cette prime de 30 F en moyenne.

« On fait aussi le possible pour modérer l'usage de la boisson parmi les ouvriers. Une vieille coutume, respectée par presque tous les brasseurs, veut que chacun puisse boire gratuitement et à toute heure autant de bière qu'il peut en supporter sans que son travail s'en ressente trop. » Chez Adelshoffen, « on a supprimé cet usage, sauf pour les ouvriers occupés à la cave, parce qu'il est impossible de les contrôler à cet égard. Tous les autres ont droit à 12 verres (5 l) de bière par jour : la valeur des verres qu'ils ne boivent pas est remboursée à raison de 7,5 cts par verre. L'ouvrier reçoit le matin 12 jetons dont chacun peut être échangé contre un verre de bière ; un employé fait le soir le compte des jetons non présentés à la buvette par chaque homme, la valeur en est portée à son crédit et lui est versée avec son

³³³ ADBR 80 J 47, lettre de Jean-Louis à Louis Hatt-Boyé, 30 juillet 1889.

³³⁴ ADBR 7E 57.1/237, M^e Ritleng, acte n° 13 389, réunion du conseil de surveillance, 29 février 1888.

³³⁵ Selon l'article 32, 5 % du bénéfice net est d'abord affecté au fonds de réserve, puis au paiement du dividende à raison de 5 % des actions ; 25 % du solde est la disposition du conseil de surveillance pour alimenter un fonds de prévoyance ou pour verser des gratifications à la direction et aux *employés*, 75 % à celle de l'assemblée générale (ADBR 7E 57.1/234, M^e Ritleng, statuts, 16 février 1887).

salaires à chaque paie. En 1877, le nombre des jetons économisés représentait 34 % des jetons alloués ; en 1883, cette proportion s'est élevée à 71 %, et plus de 15 000 F ont été répartis de ce chef entre 98 ouvriers en outre de leur salaire qui est au moins aussi élevé que dans les autres brasseries du pays.

Tout ouvrier malade a droit au tiers de son salaire pendant les quatre premières semaines de son absence. Sauf certains cas particuliers, cette disposition restrictive n'est pas appliquée. Ceux dont l'incapacité de travail provient d'un accident survenu dans l'établissement touchent la totalité de leur salaire sans limite de temps. »

Pour conclure, Turgan insiste sur l'usage du français : « La brasserie d'Adelshoffen a ses principaux débouchés en France et la correspondance, en Alsace même, se fait presque exclusivement en français. La connaissance de cette langue est donc indispensable aux employés de toutes classes, d'autant plus qu'on pourvoit autant que possible aux vacances qui peuvent se présenter dans le personnel des succursales de France par l'envoi des jeunes gens formés dans les bureaux de la maison centrale. Il a fallu organiser dans l'établissement des classes de français obligatoires pour les employés qui ne justifient pas d'une connaissance suffisante de cette langue. Une vingtaine de jeunes ouvriers ont été également admis à profiter de cet enseignement. L'établissement possède en outre une bibliothèque de 600 volumes qui est à la disposition des employés, des ouvriers et de leurs familles. »

Le tableau est sans doute flatteur, on l'a vu. C'est la loi du genre dans ce type de publication dont l'objectif est d'exalter la grandeur de l'industrie auprès d'un public qu'elle effraie souvent et qui la connaît mal. Il n'empêche que le choix d'Adelshoffen comme brasserie-modèle en 1885 est pertinent, comme le confirme le témoignage de Jean-Louis Hatt-Mieg, peu suspect de complaisance. De fait, elle est aussi la première des brasseries alsaciennes à réagir à l'effondrement du marché français à partir de 1885 et à s'implanter de l'autre côté de la frontière : elle acquiert en 1887 la Brasserie franco-strasbourgeoise de Bar-le-Duc exploitée par la société Paul Seyboth & Cie³³⁶, puis, en 1890, la Brasserie de Sèvres, aux portes de Paris, pour finalement regrouper les deux établissements dans une nouvelle société autonome, les Brasseries de la Meuse³³⁷.

À Schiltigheim, Jean-Louis Hatt abandonne dans le courant de 1884 ses fonctions temporaires de direction à Adolphe Kreiss (1854-1931) qui prend en charge à partir de 1887 le développement des brasseries françaises et donnera ultérieurement une dimension nationale aux Brasseries de la Meuse. Du coup, Jean-Louis Hatt récupère ses fonctions directoriales, d'abord en binôme avec Adolphe Kreiss en 1888, puis seul aux commandes l'année suivante. Tous les deux, de même qu'Alfred Herrenschmidt, acquièrent des actions

³³⁶ Affiche d'A. Favier, 1882, BNF (en ligne sur Gallica).

³³⁷ Philippe Voluer, *Bières de Meuse et de Lorraine*, Jarville-La-Malgrange, Éditions de l'Est, 1991, p. 40. L'acquisition de la brasserie de Sèvres est confirmée par Jean-Louis Hatt dans une lettre du 31 juillet 1890 (ADBR 80 J 47).

vendues par Fanny dont la participation diminue de plus de 50 %³³⁸. Ce sont des années fastes pour Adelshoffen : le dividende fluctue selon les années entre 6 et 7 % du nominal des actions. Pourtant, lors de l'assemblée générale extraordinaire du 16 octobre 1890, se produit une permutation au sein de l'équipe dirigeante : Émile Ehrhardt et sa belle-sœur Fanny démissionnent du conseil de surveillance où ils sont remplacés par Jean-Louis Hatt et Albert Seltzer, filateur à Biblisheim, propriétaire de quatre actions seulement³³⁹. Émile reprend la direction de sa brasserie, assisté de Théodore Kremer, et confie la présidence du conseil de surveillance à Alfred Herrenschmidt. Or les années 1890 sont beaucoup plus difficiles, surtout à partir de 1893 où les résultats de l'exercice ne permettent pas de verser un dividende. Par la suite, celui-ci oscille entre 2 et 3 % jusqu'à l'exercice 1897 qui se solde par une perte nette de 65 608 M imputée au fonds de réserve, en recul de 57 %³⁴⁰.

Que s'est-il passé ? « Une innovation malheureuse, qui a pour la plus grande part amené les déboires actuels et qui ne sera à corriger que par une énorme dépense » estimée à 260 000 M. Ce diagnostic est posé en février 1902 par Eugène Hatt, gérant de la société Hatt-Ansen-Mühleisen, à une époque où il envisage une fusion avec Adelshoffen. Et il précise : « Les caves de fermentation (...) sont toutes à remplacer, ayant été abîmées par une installation de refroidissement qui a été (...) une idée bien malheureuse. Le sol des caves à fermentation, actuellement en dalles poreuses, est à enlever et à asphalter à neuf ; les murs et voûtes sont à piquer et à recrépir à neuf. Enfin, une grande machine à glace s'impose avec tout le cortège de l'imprévu³⁴¹... »

Hier vitrine de la brasserie strasbourgeoise et fer de lance des exportations de bière d'Alsace en bouteilles, Adelshoffen passe en quelques années du mauvais côté des établissements malades... et condamnés en l'état.

II. Les désillusions de l'Espérance à Ivry

Après Adelshoffen, d'autres brasseries strasbourgeoises cherchent à se rapprocher du

³³⁸ En 1887, elle ne détient plus que 46 actions contre 98 l'année précédente (ADBR 7E 57.1/232 et 234, M^e Ritleng, actes n^o 12770 et 13051, assemblées générales des 4 mars 1886 et 16 février 1887). En janvier 1889, sa participation tombe à 22 actions (ADBR 7E 57.1/241, M^e Ritleng, acte n^o 13787, 16 janvier 1889). Ses enfants vendent leurs 48 actions dans les années suivantes (à un moment difficile à préciser, car le tableau des actionnaires n'est plus joint aux actes d'assemblée générale après 1889).

³³⁹ Ils y rejoignent Alfred Herrenschmidt et Auguste Seyboth (de la Brasserie franco-strasbourgeoise), élu en février 1890 (ADBR 7E 51.1/249, Me Ritleng, acte n^o 14609, assemblée générale extraordinaire, 16 octobre 1890)

³⁴⁰ Informations dispersées dans les procès-verbaux d'assemblée générale annuelle dressés par M^e Ritleng. Très succincts, ils reprennent l'ordre du jour, mentionnent la lecture de rapports sans en livrer le contenu, mais donnent le plus souvent le résultat de l'exercice et son affectation. On y trouve parfois un tableau des actionnaires présents et représentés (ADBR 7E 57.1/229, 232, 234, 237, 241, 245, 249, 250, 254, 259, 263, 266, 271, 276, 281, 283, 284, 288).

³⁴¹ Fonds EH, *Copie-Buch vom 1900 bis 1923*, p. 76-77.

marché parisien. Gruber achète une brasserie à Melun en 1888³⁴². L'Espérance adopte une autre démarche, plus risquée et plus coûteuse, mais envisagée dès la rédaction des statuts de 1884³⁴³, celle de construire une brasserie *ex nihilo* à Ivry-sur-Seine. N'a-t-elle pas déjà réalisé une opération similaire à Bâle au début des années 1870 ?

Il en est question pour la première fois au conseil de surveillance le 27 janvier 1888 et Jean-Jacques Hatt achète le 4 août pour le compte de l'Espérance un terrain de 1,9 ha payé 135 000 F³⁴⁴. Fin septembre, il abandonne de fait la direction de la brasserie de Schiltigheim à son cousin Jean-Louis, de la branche Hatt-Kiefer, et déménage avec femme et enfants pour s'installer à Charenton³⁴⁵. Henri (1863-1933), frère cadet de Jean-Louis, vient également à Ivry où il sera directeur commercial³⁴⁶. Le 27 novembre 1888, Jean-Jacques dépose au greffe du tribunal de commerce de Paris, pour le compte de l'Espérance à Schiltigheim, deux marques, l'Ancre, sous forme figurative, et GOLD-ALE³⁴⁷. L'architecte Potdevin supervise la construction qui s'étend sur toute l'année 1889. Schiltigheim envoie du houblon en août et du levain en décembre et le premier brassin est réalisé le 2 janvier 1890³⁴⁸. La mise en route se heurte néanmoins à quelques difficultés : l'établissement ne fonctionne que cinq mois pendant les neuf premiers mois de l'année, mais réussit à couvrir ses frais³⁴⁹.

XXX

Dépôts de marque Ancre et GOLD-ALE

Ils sont signés par Jean-Jacques Hatt (INPI).

Publicité de la Brasserie de l'Espérance

Destinée au marché parisien (« Bières de Strasbourg », « Schiltigheim près Strasbourg »), cette affiche aux armes de Strasbourg et à l'ancre, précède sans doute de quelques mois ou de quelques années la mise en service de la brasserie d'Ivry. La date de fondation, 1812 au lieu de 1746, fait référence au rachat de la brasserie par Philippe-Jacques Hatt-Rothenbach après qu'elle eut été gérée pendant quelques années par Jean Heyl (fonds Brasseries Kronembourg)

Affiche de la brasserie d'Ivry en 1891

L'ancre figure pour la première fois sur l'affiche comme sur l'étiquette des bouteilles.

³⁴² Philippe Voluer, *Le grand livre...*, *op. cit.*, p. 122.

³⁴³ ADBR 7E 57.1/225, M^e Ritleng, acte n^o 12 346, statuts, 3 avril 1884.

³⁴⁴ D'après Claude Hisard, « En Alsace de 1669 à 1967 ou la généalogie de la famille brassicole de Monsieur René Hatt, président de la Brasserie de l'Espérance », tiré à part de la *Gazette de Jean Primus*, n^o 217, mai 1967, p. 4 (*in* ADBR 80 J 227). Il faut lire 1,9 ha et non 19 ares : le terrain sur lequel est construit la brasserie mesure en effet 19 352 m².

³⁴⁵ ADBR 80 J 47, lettre de Jean-Louis du 18 octobre 1888 ; en mai 1889, l'envoi de meubles et de plantes scelle l'installation définitive de Jean-Jacques en région parisienne (lettre du 23 mai). Sous cette cote est conservé un registre de copies de lettres de Jean-Louis sur papier pelure, mais les lettres de ses correspondants ne sont pas connues...

³⁴⁶ D'après Claude Hisard, *loc. cit.*, p. 4.

³⁴⁷ INPI, dépôts n^o 4484 et 4485, 27 novembre 1888. Dans une lettre à Louis Hatt-Boyé daté du 8 novembre, Jean-Louis signale qu'il a déposé à Strasbourg la marque de l'ancre, mais que Gold-Ale a été refusé (ADBR 80 J 57).

³⁴⁸ ADBR 80 J 47, lettres de Jean-Louis des 27 août et 31 décembre ; Claude Hisard, *loc. cit.*, p. 4.

³⁴⁹ *Ibid.*, lettre de Jean-Louis (qui n'en dit pas plus sur ces difficultés), 19 janvier 1891.

(Source : Gallica.bnf.fr)

Après un deuxième exercice à nouveau décevant, se soldant par 70 000 F de perte³⁵⁰, l'assemblée générale du 14 novembre 1891 à Schiltigheim décide la cession de la brasserie d'Ivry à une nouvelle société anonyme de droit français³⁵¹. Celle-ci est créée par acte sous seing privé des 17-20 novembre 1891 avec une raison sociale identique à celle de sa maison-mère, « Brasserie de l'Espérance, ancienne maison P. J. Hatt » et un capital d'1,6 MF en 3 200 actions. L'apport de la société de Schiltigheim, représentée lors de la fondation par Jean-Jacques Hatt, est estimé à 1,5 MF et rémunéré par 3 000 actions. Il comprend officiellement l'établissement d'Ivry proprement dit, mais aussi les fonds de commerce de débits parisiens, 104 et 106, rue du Faubourg Saint-Denis, à l'enseigne de la Brasserie de l'Espérance, acheté en juin 1884, ainsi que 14, avenue Daumesnil et 26, boulevard de Strasbourg, acquis respectivement en juillet et septembre 1890.

Terrains	110 000
Bâtiments	450 000
Matériel	890 000
Clientèle, enseigne, baux, traités et convention concernant des fonds de commerce, marques de fabrique	50 000
Total	1 500 000

Apports de la société de Schiltigheim à celle d'Ivry (en francs)³⁵²

Pour compléter le capital, 100 000 F sont versés par huit actionnaires considérés comme co-fondateurs de la société. Répondent présents la famille Hatt, les banquiers Staehling et Valentin, c'est-à-dire des Strasbourgeois, alors que les Bâlois brillent cette fois par leur absence, manifestant ainsi leur désintérêt. Il paraît donc clair que les Hatt, particulièrement Louis et Jean-Jacques, appuyés par les Staehling-Valentin ont joué un rôle-moteur dans la création de cette succursale d'Ivry.

Fondateurs-actionnaires	Versements en francs
Henri Hatt, négociant (Ivry)	1 000
Jean-Jacques Hatt, brasseur (Charenton)	20 000
Jean-Louis Hatt, brasseur (Schiltigheim)	5 000
Louis Hatt-Boyé, brasseur (Strasbourg)	45 500
Louis Himly, ancien négociant (Strasbourg)	2 500

³⁵⁰ *Ibid.*, lettre de Jean-Louis, 19 novembre 1891.

³⁵¹ ANMT 65AQ R3118, actes de fondation, statuts, procès-verbaux des deux premières assemblées générales de novembre 1891 publiés par les *Petites Affiches*, 17 décembre 1891.

³⁵² ADBR 80 J 4, descriptif détaillé de l'apport sur 13 pages manuscrites.

Auguste Oberlin, brasseur (Ivry)	1 000
Charles Staehling, ancien banquier (Passy)	15 000
Louis Valentin, banquier (Schiltigheim)	10 000
Total	100 000

Souscriptions complémentaires au capital de la société d'Ivry

Le même jour une convention complémentaire³⁵³ est signée entre la société de Schiltigheim, représentée par Jean-Jacques Hatt, et les huit actionnaires particuliers, dont le même Jean-Jacques Hatt, à titre personnel cette fois. Elle précise que l'apport de 50 000 F ne comprend qu'une partie seulement des traités, baux et conventions concernant les fonds de commerce parisiens « à l'exclusion de tous les autres, alors même qu'ils se trouveraient formellement mentionnés dans le dit acte de société ». En d'autres termes, l'acte de société publié est délibérément mensonger... pour éviter que des débiteurs ne mettent en cause la capacité de la société d'Ivry de percevoir les créances dues initialement à la société de Schiltigheim. En réalité, cette dernière cède par cette convention à Ivry un actif supplémentaire évalué à 698 919 F, comprenant les stocks de matière première (196 090 F) et de bière (106 364 F), des liquidités (63 076 F), les fonds de commerce parisiens et diverses créances dont la solvabilité est garantie pendant deux ans. Mais Ivry hérite aussi d'un passif, se montant à 556 626 F, dû par Schiltigheim en France, dont la plus grande partie (341 443 F) est constituée de créances de la famille Hatt, provenant pour l'essentiel de la succession de Philippe-Jacques Hatt.

Créanciers	Valeur en francs
Madame Philippe-J. Hatt	150 000
Louis Hatt-Boyé	75 000
Philippe-Eugène Hatt	62 802
Jean-Louis Hatt-Mieg	30 000
Jean-Jacques Hatt	21 307
Henri Hatt	2 334
Total	341 443

Créances de la famille Hatt sur la société de Schiltigheim transférées à celle d'Ivry en 1891

En compensation de cet apport complémentaire³⁵⁴, la répartition des bénéfices prévue par l'article 50 de l'acte de société initial (adopté le même jour...) est modifiée : la société de Schiltigheim percevra 100 000 F sur les bénéfices par prélèvement, pendant cinq ans si besoin est, de 75 % de l'excédent du bénéfice net après paiement des tantièmes versés à la direction, aux administrateurs et aux employés. Cette nouvelle disposition est entérinée par

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ Lui-même complété par quelques autres articles : cession de fûts pour 25 000 F, paiements de diverses primes d'assurances ou d'intérêts, garanties pour emprunt futur (*Ibid.*).

l'assemblée générale extraordinaire du 28 novembre 1891³⁵⁵. Le conseil d'administration nommé ce jour-là ne comprend que quatre personnes : Louis Hatt-Boyé, qui sera élu président, Jean-Jacques Hatt, également directeur de l'établissement, Charles Staehling et Louis Valentin. Sans doute sont-ils censés représenter la société de Schiltigheim, propriétaire de 93,75 % du capital, et les frères Hatt sont-ils toujours flanqués de deux banquiers, mais tout se passe comme si l'opération visait pour ces derniers à prendre leur autonomie en créant une entreprise du côté français et pour la société de Schiltigheim à éloigner définitivement les héritiers de Philippe-Jacques Hatt et... à se débarrasser de leurs créances.

Depuis 1871, les Hatt de l'Espérance sont visiblement mal à l'aise dans l'Alsace allemande sans aller jusqu'à la décision radicale d'y liquider leurs affaires et de tirer un trait sur l'œuvre de leurs aïeux. Ils cherchent des solutions alternatives : ils ont pensé en trouver une par la création d'une nouvelle société suisse siégeant à Bâle, mais ce fut un échec sanctionné par le divorce de 1884. Depuis 1883, Louis a pris ses distances. Dès 1888, son frère Jean-Jacques est le promoteur de la construction de la brasserie d'Ivry. La création d'une société anonyme de droit français en novembre 1891, reprenant la raison sociale historique de Brasserie de l'Espérance, est pour eux une réussite indéniable : Louis en est le président, Jean-Jacques le directeur. Or, cette stratégie se révèle désastreuse.

La brasserie d'Ivry ne décolle pas et connaît même de sérieuses difficultés. Les pertes s'accumulent et se creusent : 30 000 F en 1889, 72 000 F en 1890, 238 000 F en 1891³⁵⁶... Diverses causes sont évoquées : les unes concernent la qualité de la bière produite au « goût peu prononcé », « trop amère » ou « trop pâteuse³⁵⁷ », les autres les conditions du marché : les affaires seraient très difficiles à Paris, car les débitants louent leur établissement à des prix très élevés³⁵⁸. En décembre 1898, le conseil de surveillance de Schiltigheim attend de la suppression partielle ou totale de l'octroi sur les bières aux portes de Paris, à compter du 1^{er} janvier 1899, une « ère de prospérité » car elle permettra de « lutter à armes plus égales avec les brasseurs de la capitale qui, grâce à certaines facilités, nous y ont rendu et nous y rendent encore la concurrence difficile³⁵⁹ ». En attendant les pertes se réduisent un peu et se stabilisent autour de 75 000 F par an selon Jean-Louis Hatt en novembre 1894³⁶⁰. Quatre ans plus tard, en 1898, on constate à Schiltigheim qu'Ivry n'a encore donné aucun bénéfice, mais a causé au contraire « bien des mécomptes et de notables pertes ». Une réduction du capital doit être envisagée. Jean-Jacques Hatt s'est résolu à donner sa démission en avril : il est remplacé par Alfred Schmidt, ancien directeur de la brasserie de Fère-Champenoise³⁶¹.

³⁵⁵ ANMT 65AQ R3118, *Petites Affiches*, 28 décembre 1891.

³⁵⁶ D'après les comptes établis à Schiltigheim (ADBR 80 J 25).

³⁵⁷ ADBR 80 J 47, lettres de Jean-Louis, 10 avril 1891 et 23 mars 1892.

³⁵⁸ *Ibid.*, *id.*, 19 novembre 1891.

³⁵⁹ Fonds EH, rapport du conseil, assemblée générale de l'Espérance du 17 décembre 1898.

³⁶⁰ ADBR 80 J 47, lettre de Jean-Louis Hatt, 25 novembre 1894.

³⁶¹ Fonds EH, assemblée générale de l'Espérance du 17 décembre 1898.

Il faut attendre 1903 pour que les leçons du désastre soient tirées³⁶². L'assemblée générale du 5 novembre décide d'amputer la valeur des actions des 7/8^e. Les 3 200 actions sont remplacées, au terme de l'échange de huit actions anciennes contre une action nouvelle, par 400 actions représentant 200 000 F. Par ailleurs, 1 000 actions, dites de priorité, sont émises pour une valeur de 500 000 F et portent le fonds social à 700 000 F. Elles sont souscrites par la banque Staehling-Valentin, d'autres membres du conseil et de la direction mais pas de la brasserie de Schiltigheim qui se contente de conserver ses actions anciennes³⁶³. Elles donnent droit à un dividende de 7 % par an (contre 5 % pour les autres actions) et à un remboursement prioritaire en cas de liquidation. Enfin, au conseil d'administration dont la composition est prorogée, ne figurent plus que deux administrateurs de l'époque de la fondation, Louis Hatt-Boyé et Louis Valentin³⁶⁴, accompagnés désormais de Jules-Achille Birr, président depuis 1898, Just Sutter et Alfred Schmidt³⁶⁵. Henri Hatt reste directeur commercial jusqu'en novembre 1923³⁶⁶.

Jules-Achille Birr (1847-1938)

Né à Strasbourg, issu d'une famille protestante qui a donné des bourgmestres de Colmar au XVI^e siècle, il abandonne en 1892 ses affaires strasbourgeoises et s'installe à Paris pour éviter que ses fils ne fassent leur service militaire sous l'uniforme allemand. En 1870, il a participé comme garde-mobile à la défense de Strasbourg, ce qui lui vaut de présider à Paris la Société des anciens défenseurs de Strasbourg. Recommandé par Lazare Weiller et Jules Scheurer, il obtient la Légion d'honneur en 1926³⁶⁷.

Les grands perdants sont incontestablement les deux frères Louis et Jean-Jacques Hatt et, au-delà, la branche des descendants de Philippe-Jacques. Ils sont bien mal récompensés d'avoir créé et lancé deux brasseries modernes, à Bâle et à Ivry. Mais en faisant le choix d'Ivry, ils ont lâché la proie pour l'ombre, quitté Schiltigheim où ils ont laissé le champ libre à la branche Hatt-Kiefer, celle des descendants du malteur Jean-Louis qui faisaient pourtant figure de gros outsiders au début des années 1880.

De l'Espérance (Ivry) à l'Union de Brasseries

La Belle Époque semble enfin favorable à l'Espérance (Ivry) qui augmente en 1912 son capital à 1,5 MF par souscription de 1 600 actions. En janvier 1925, alors que Jules-Achille Birr est président de la société, les actions sont dans un premier temps remboursées par

³⁶² Elles le sont déjà à Schiltigheim depuis mai 1900 où les actions d'Ivry sont comptabilisées au huitième de leur valeur (147 700 M) à l'actif du bilan, mais cette mesure est annoncée dès l'assemblée générale du 17 décembre 1898 (ADBR 80 J 25).

³⁶³ *Ibid.*, assemblée générale de l'Espérance à Schiltigheim, 12 décembre 1903.

³⁶⁴ Charles Staehling est mort le 13 mai 1903.

³⁶⁵ ANMT 65AQ R3118, *Petites affiches*, 17 décembre 1903 (assemblées générales des 5 et 19 novembre 1903, actes déposés chez M^e Ballu, notaire à Vitry-sur-Seine les 17 novembre et 9 décembre).

³⁶⁶ D'après Claude Hisard, *loc. cit.*, p. 4.

³⁶⁷ AN Léonore.

répartition de la réserve (avec des francs dont le pouvoir d'achat a été divisé par quatre depuis 1912), ce qui permet aux actionnaires de souscrire à l'augmentation de capital portant celui-ci à 3 MF³⁶⁸. En mars 1930, le capital est porté à 5,375 MF.

En juin 1930, elle fusionne avec la Brasserie Karcher pour former l'Union de Brasseries (UB), au capital de 10 MF. Techniquement, l'Espérance absorbe Karcher, mais, dans les faits, c'est l'inverse qui se produit : la Brasserie Karcher, fondée en 1891 par Henri Karcher (1849-1933), maire du XX^e arrondissement (1914-1933), détenait 30 % du capital de l'Espérance avant la fusion et son représentant, Vital Dian, présidait déjà son conseil. En outre, le siège de la nouvelle société est celui de la Brasserie Karcher, 139, rue des Pyrénées³⁶⁹. Le changement de raison sociale met fin à une situation gênante de deux sociétés indépendantes portant le même nom. La brasserie d'Ivry est fermée en 1940.

III. Les difficultés d'une fusion : Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie,

À Kronenbourg, les problèmes sont différents, d'ordre relationnel au sein d'une fratrie de cinq membres placés en théorie sur un pied d'égalité par leur père. Le leadership de Guillaume, « homme d'une grande intelligence, nature de chef³⁷⁰ », génère quelques tensions parmi ses frères. Avant même la mort de son père, il s'en défend dans une lettre à son frère Eugène, datée du 18 septembre 1885 : « J'aurai beau vouloir être le plus désintéressé possible, on trouvera toujours que dans notre combinaison j'ai la belle part. [...] J'ai occupé pendant quinze ans le poste de gérant avec tous ses avantages, place aux jeunes, il n'est que juste que ceux-ci en profitent à leur tour. » « Premier mouvement ! » note en marge Eugène au crayon bleu³⁷¹. Sa proposition – Jules à la brasserie, Philippe à la malterie et lui comme administrateur-délégué – n'est finalement pas retenue, comme on a pu le voir.

Eugène n'est plus directement demandeur à cette époque, mais, comme membre du conseil de surveillance, il continuera à suivre de près ce qui se passe à Kronenbourg. Après ses études secondaires au Gymnase, il a fréquenté de 1871 à 1873 l'École de commerce de Mulhouse et terminé ses études à Lyon où l'école avait été transférée. Il s'est fixé à Bâle en 1875 où il a commencé sa carrière professionnelle comme employé de la banque Staehling. En 1877, il a obtenu le droit de bourgeoisie, ce qui lui a permis de faire son service militaire à Thoune dans l'artillerie helvétique. De retour à Strasbourg en 1880, il est entré comme comptable à Kronenbourg, mais son mariage le 9 août 1882 avec Lucie Ansen (1863-1935), fille de feu Jacques Ansen, brasseur à la Hache, l'a conduit à devenir le fondé de pouvoir de

³⁶⁸ ANMT 65AQ R3118, *Petites Affiches*, 25 octobre 1912 ; coupure de presse non identifiée, 12 janvier 1925.

³⁶⁹ ANMT 65AQ R1462, assemblée générale extraordinaire, 19 juin 1930. On trouve quelques renseignements sur la Brasserie Karcher in ANMT 65AQ R257.

³⁷⁰ Jacques Hatt, *Ancêtres* (1965), *op. cit.*, p. 93.

³⁷¹ Fonds EH (sauf indication contraire tous les documents concernant la société Hatt-Ansen, Mühleisen proviennent de ce fonds), Frédéric-Guillaume Hatt à Eugène, 18 septembre 1885. Plusieurs lettres de ce fonds étant annotées de la même façon, souvent sur le ton de la déception, voire du ressentiment, on peut supposer que ces notes ont été rédigées bien après la réception du courrier.

sa belle-mère, puis son associé³⁷². Sous son impulsion, 300 000 F sont investis de 1882 à 1888 en constructions de « bâtisses », pour reprendre l'expression de l'architecte Auguste Boeswillwald, son beau-frère, qui a épousé Émilie Ansen en novembre 1887³⁷³ : il fait certainement allusion aux transformations du site de Schiltigheim, exploité également par la Hache. L'entreprise est du même coup lourdement endettée, à hauteur de 243 000 F, mais elle est prospère : elle produit 20 000 hl de bière et réalise un bénéfice annuel de 52 000 F.

Brasserie de la Hache (Zur Axt)

Située 11, rue de la Douane, c'est à l'origine une hôtellerie achetée en mars 1831 par Jean-Jacques Ansen (1802-1841) qui y installe une brasserie, l'une des dernières créée à Strasbourg *intra-muros*. Sa mort prématurée oblige sa veuve, née Émilie Dannenberger (1814-1865), fille de pasteur, à assurer la poursuite de l'exploitation. Son fils Jacques Michel (1836-1879) lui succède à partir de 1865, et en devient le seul propriétaire à la suite du décès d'une de ses sœurs en 1877 et du rachat pour 90 000 M de la part de son autre sœur en janvier 1878. Mais il meurt lui aussi très jeune, à quarante-trois ans, en mars de l'année suivante. Ses trois filles héritent du bien et, une nouvelle fois, la brasserie est reprise par sa veuve, née Louise Maurer (1839-1920), fille d'un entrepreneur de travaux publics³⁷⁴.

L'établissement occupe une bande de terrain de 855 m² entre les rues de la Douane (Kaufhausgasse sur le plan) et de l'Ail (Knoblochgasse) avec un appendice donnant sur la rue de l'Écurie (Stallgasse), servant à l'expédition des produits comme en témoigne encore aujourd'hui une grande porte cochère. La partie production (où fonctionnaient deux machines à vapeur en 1897) du côté de la rue de l'Ail (D) est séparée du débit (A) et d'une salle de jeu (A1) du côté de la rue de la Douane par une cour et un jardin d'hiver (B).

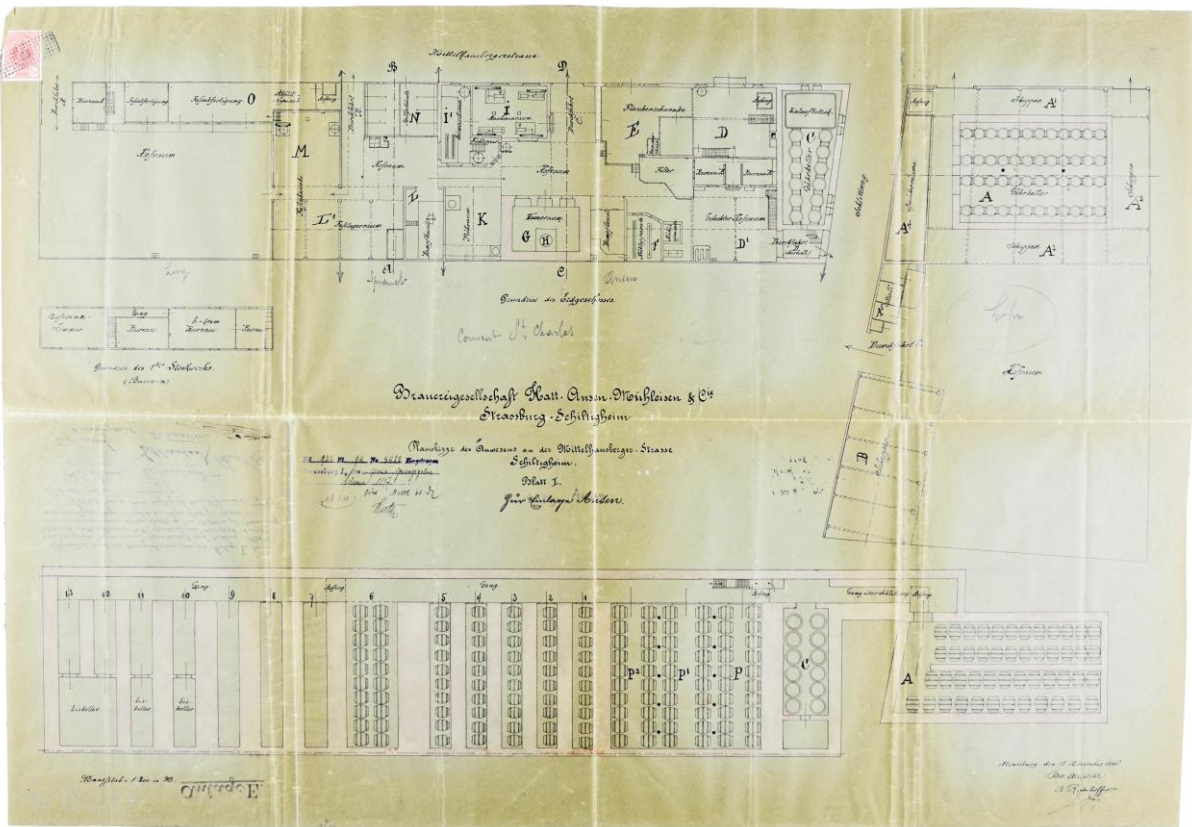
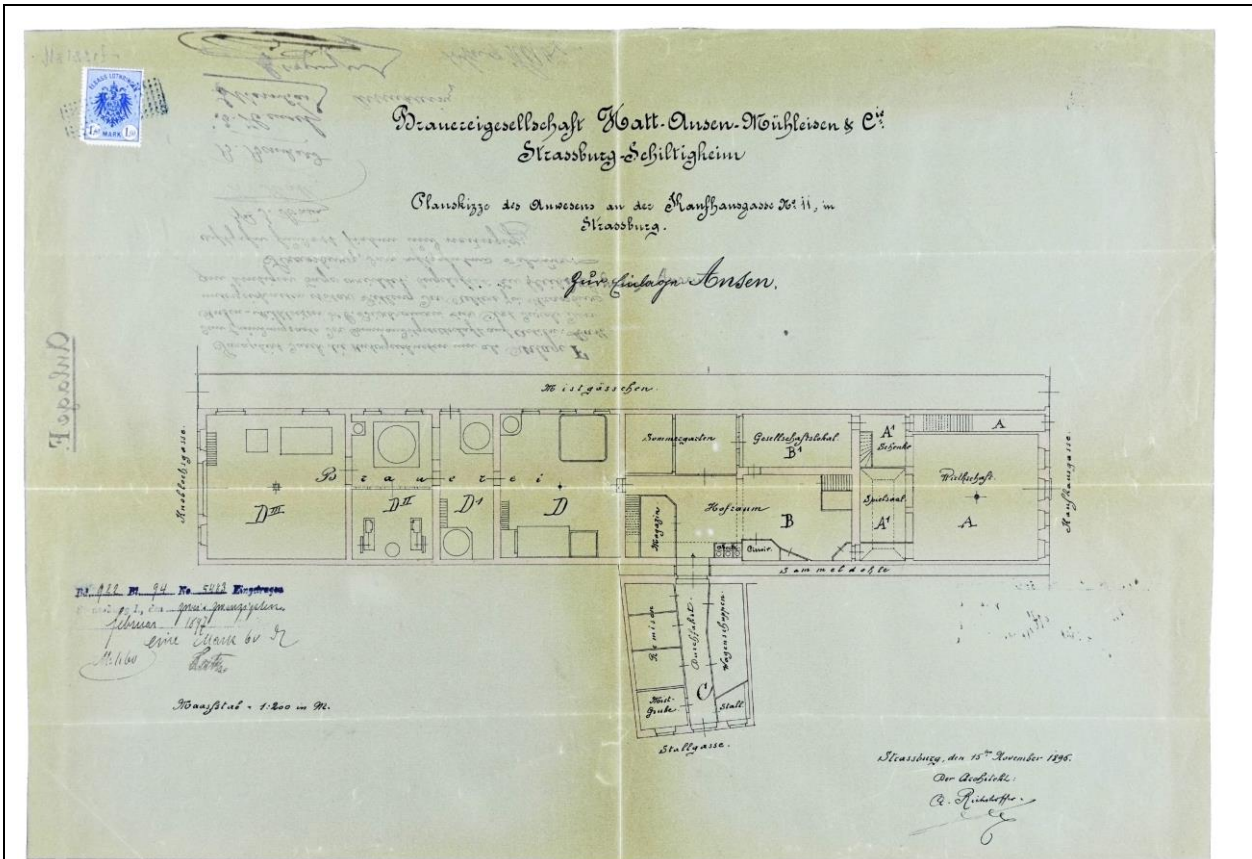
L'implantation de la Hache à Schiltigheim remonte à juin 1855 lorsqu'Émilie Dannenberger achète 11 ares en face de la Brasserie de l'Espérance pour y creuser des caves à glace³⁷⁵. Trois achats de terrains successifs par Louise Maurer en 1883, 1889 et 1892 portent la superficie du site, coupé en deux par le Schlittweg, à 36 ares. En 1897, c'est un établissement industriel très moderne, avec plusieurs machines à vapeur et machine à glace (I), qui assure la conservation et le conditionnement de la bière fabriquée à Strasbourg. On peut considérer que c'est l'œuvre d'Eugène Hatt.

³⁷² D'après Jacques Hatt, *Ancêtres* (1965), *op. cit.*, p. 94. Aucune trace d'un acte de société n'a cependant été retrouvée.

³⁷³ Auguste Boeswillwald à Eugène, 11 novembre 1888. Auguste Boeswillwald (1859-1911), diplômé en 1884, qui fit toute sa carrière d'architecte au Havre, ne doit pas être confondu avec Émile Boeswillwald (1815-1896), célèbre architecte des monuments historiques.

³⁷⁴ Jacques Hatt, *op. cit.*, p. 16, 38 et 58. À compléter avec les actes notariés suivants : acte de vente, 25 mars 1831, M^e Hickel ; inventaire après décès, 8 juillet 1841, M^e Becker ; licitation, 24 janvier 1878, M^e Pierron, ADBR 7E 57.10/184 ; ADBR 7E 57.10/188, M^e Pierron, inventaire après décès, 22 avril 1879.

³⁷⁵ ADBR 7E 50/44, M^e Roudolphi, acte de vente, 25 juin 1855. En 1878, il n'y a sur ce terrain que des caves à glace et des hangars (cf. l'acte du 24 janvier 1878 cité *supra*).



Plans de la Brasserie de la Hache et de son annexe de Schiltigheim (1897)³⁷⁶

³⁷⁶ Plan joint à l'acte de de constitution de la société Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie, ADBR 7E 57.1/277, M^e Ritelng, 18 septembre 1897.

XXX

Façade de la Hache (devenue un restaurant) en 2006

(Photo Thierry Hatt)

Porte cochère sur la rue de l'Ecurie

Eugène Hatt dans sa belle-famille vers 1890

Eugène Hatt au centre avec sa femme, Lucie, et son fils, Jacques, avec, autour de la table, sa belle-mère, Louise, et ses belles-sœurs, Elise et Berthe.

(Collection familiale)

Eugène n'entend pas rester indéfiniment le faire-valoir de sa belle-famille, propriétaire de la brasserie. Un projet de transformation de l'entreprise en société en commandite par actions échoue en 1888 devant les exigences de sa belle-mère. Appuyée par son autre gendre, Auguste Boeswillwald, elle repousse, selon ce dernier, les « conditions mesquines » proposées par Eugène et présente les siennes : alors que son avoir se montait à 220 000 F lors de l'inventaire de l'exercice 1886-1887, elle demande 300 000 F en actions pour elle-même et 50 000 F pour Berthe, sa troisième fille encore célibataire, sur un capital de 490 000 F (110 000 F pour Eugène et 30 000 F pour Émilie Boeswillwald), complétées par un droit d'un franc par hectolitre de bière vendu à ses anciens clients pendant cinq ans³⁷⁷ ... Compte tenu de l'intérêt garanti de 8 % sur le capital, elle prétend donc à une rente annuelle de 24 000 F + 20 000 F = 44 000 F. « Mme Ansen et Boes. ont eu tort ; à eux la responsabilité morale, et moi j'écoperai ! » note Eugène en marge de la lettre de son beau-frère³⁷⁸.

Eugène songe également à une fusion avec Kronenbourg. Frédéric-Guillaume accepte dans un premier temps « pour rendre service et sans enthousiasme », puis refuse : « Étant données mes idées sur l'avenir de la brasserie en Alsace, je ne puis appuyer un pareil projet. Si nous voulons engager de pareils capitaux dans une affaire, ce sera en France et non ici³⁷⁹ ! ». Ses idées, il les précise ultérieurement dans un billet non daté : « Je t'envoie la liste dont j'ai parlé hier, tu y verras que Kronenbourg se trouve *aussi* parmi les brasseries qui, d'après mon système d'hier, devraient être achetées et fermées par les six plus grandes³⁸⁰ ». Le pessimisme est de mise à Kronenbourg et la mésentente s'aggrave d'ailleurs entre les frères Hatt. Leur cousin Jean-Louis Hatt-Mieg en témoigne dans une lettre à Jean-Jacques du 7 mai 1889 : « Ce matin, j'ai reçu la visite de Philippe du Bas-Rhin (sic !). Il a envoyé sa

³⁷⁷ Cette répartition a de quoi surprendre puisque les trois filles Ansen sont nues-propriétaires de la brasserie.

³⁷⁸ Auguste Boeswillwald à Eugène, 11 novembre 1888. Cette société n'a pas vu le jour sous forme de commandite par actions, mais elle a pu être constituée sur ces bases en commandite simple (dont la trace n'est pas conservée). Le fait qu'Auguste parle nommément d'« actions » laisse penser à un projet inabouti de commandite par actions.

³⁷⁹ Frédéric-Guillaume à Eugène, 13 novembre 1888.

³⁸⁰ La liste évoquée manque. Frédéric-Guillaume à Eugène (1889 ou 1890).

démission à son aîné³⁸¹. » On lui reprochait apparemment un manque de capacités commerciales³⁸².

Eugène tire les conclusions de ce qu'il appelle les « pleurnicheries » de Frédéric-Guillaume pour monter – trois ans plus tard – une autre combinaison, la fusion avec la Brasserie du Rhin (Zum Rhein) gérée par Alfred Mühleisen³⁸³. Les premiers contacts semblent remonter à décembre 1891 si l'on en croit cette lettre de Mühleisen, datée du 26 : « Je viens de recevoir ta lettre d'hier. En principe, je suis complètement d'accord avec toi sur l'opportunité des coalitions comme celle que tu me proposes et qui deviennent indispensables pour nous autres si nous voulons continuer à lutter avec succès contre le juif et le banquier. »

Alfred Mühleisen (1856-1931), brasseur et député

Fils d'un négociant originaire du Wurtemberg et petit-fils par sa mère de Philippe-Jacques Weltz, brasseur à Schiltigheim, il fonde en 1883 un hebdomadaire satirique, *L'Écho de Schiltigheim*, dans lequel il égratigne la colonie allemande, ce qui lui vaut de perdre son grade d'officier de réserve. La publication est interdite par les autorités au lendemain de sa victoire contre le candidat officiel aux élections législatives de novembre 1884. Réélu en février 1887 contre le maire de Strasbourg, Otto Back, il siège au Reichstag jusqu'en 1890 où il abandonne provisoirement la vie politique. Il figurera à nouveau sur la liste radicale-socialiste de Camille Dahlet en 1924. Présenté par le préfet comme un « patriote irréductible », il sera nommé chevalier de la Légion d'honneur en décembre 1923³⁸⁴.

Brasserie du Rhin (zum Rhein)

Située route de Bischwiller, cette brasserie est d'abord exploitée à l'enseigne de l'Ours blanc (Zum weissen Bären) jusqu'à son achat pour 50 000 F en novembre 1866 par les époux Mühleisen, parents d'Alfred, qui changent son identité. Ce dernier en hérite en juillet 1886³⁸⁵. Outre l'établissement principal, l'entreprise possède également un terrain de 23 ares où se trouvent ses caves à glace et à bière³⁸⁶.

³⁸¹ ADBR 80 J 47.

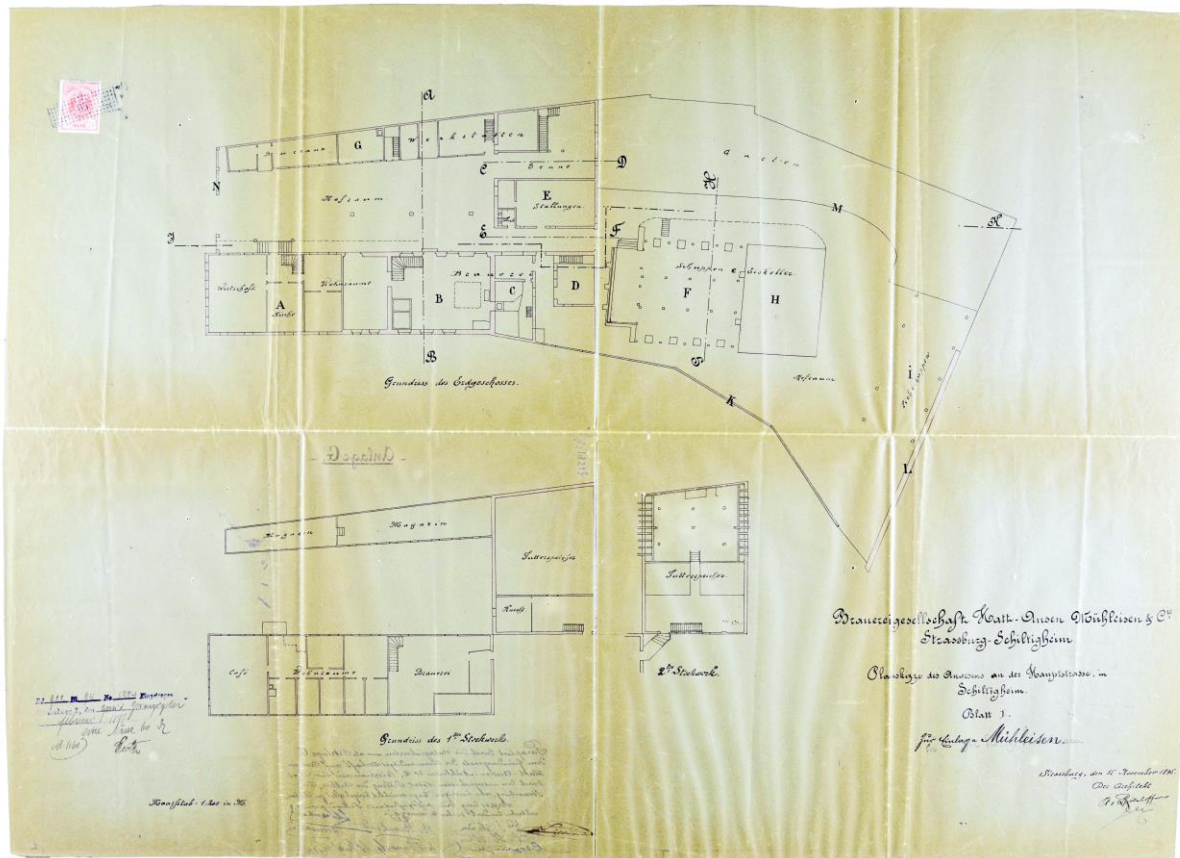
³⁸² D'après une lettre à Eugène du 8 décembre 1894 dans laquelle il reconnaît lui-même : « Mes capacités commerciales, j'en conviens, m'ont fait défaut, mais mes études n'ont pas coûté autant d'argent à notre père et de peine à M. Staehling père. Pour l'industrie, j'ai fait mes preuves à la malterie en dirigeant la fabrication pendant 14 ans et l'ai laissée avec une organisation meilleure que je l'ai trouvée. »

³⁸³ « Ces pleurnicheries ont donné lieu à la fusion avec Mühleisen. » écrit-il au dos du billet non daté annonçant la fermeture probable de Kronembourg.

³⁸⁴ François Igersheim, *NDBA* ; AN Léonore.

³⁸⁵ ADBR 7E 50/62, M^e Laedlein, actes de vente, 6 août et 17 novembre 1866 ; partage, M^e Loew, 3 juillet 1886.

³⁸⁶ Situé route de Mittelhausbergen, du même côté que l'usine de la Hache, mais plus à l'est, en face de la Brasserie de l'Espérance.



Plan de la Brasserie du Rhin à Schiltigheim (1897)³⁸⁷

La nouvelle société Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie est constituée à l'automne 1892 sous forme de société en commandite simple, avec deux gérants responsables, Eugène Hatt et Alfred Mühleisen³⁸⁸. Comme le révèle son papier à en-tête, elle adopte la dénomination de « Brasseries réunies » et commercialise sa bière sous la marque « La Hache ». Elle écoule 45 000 hl de bière produits sur plusieurs sites : 25 000 hl par la Hache, 15 000 hl par le Rhin et 5 000 hl par la Brasserie du Cygne (Zum Schwan) à Bischwiller, achetée par la société en 1893. Au lendemain de la fusion cependant, la fabrication est concentrée sur la Hache, alors que les brasseries du Rhin et du Cygne sont arrêtées et voués à devenir de simples entrepôts³⁸⁹. De fait, les « brasseries réunies » sont peu complémentaires, aucune n'exploitant de malterie.

Brasserie du Cygne (Zum Schwan) à Bischwiller

Cette brasserie est achetée par la société Hatt-Hansen, Mühleisen & Cie en 1893 à Caroline Cleisz, veuve de Louis Emile Schmitt. La propriété comprend également un terrain de 43 ares avec caves à glace et à bière et 49 ares de prairies³⁹⁰.

³⁸⁷ Plan joint à l'acte de de constitution de la société Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie, ADBR 7E 57.1/277, M^e Ritleng, 18 septembre 1897.

³⁸⁸ L'acte de société évoqué dans un courrier (cf. *infra*) n'a pas été retrouvé. Dans une commandite simple, les gérants sont responsables sur la totalité de leurs biens, les commanditaires (ici les familles Ansen et Mühleisen) sur leur mise de fonds uniquement.

³⁸⁹ D'après le mémorandum de novembre 1896.

³⁹⁰ Actes de vente, 5 janvier et 18 novembre 1893, M^e Göring ; descriptif joint à l'acte de constitution de la société Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie, ADBR 7E 57.1/227, M^e Ritleng, 18 septembre 1897.

En-tête de la société Hatt-Ansen, Mühleisen

Pour démarrer, la société bénéficie en novembre 1892, d'une commandite de 200 000 M, rémunérée à 5 %, apportée par Edmond Heusch, beau-frère d'Alfred Mühleisen³⁹¹, et d'un crédit de campagne de 200 000 F accordé par la banque Staehling-Valentin au vu de « l'acte de société que vous avez bien voulu nous donner confidentiellement en communication³⁹² ».

Très vite cependant, la mésentente, aiguisée par de mauvais résultats, s'installe entre les deux associés, au grand dam d'Alfred Mühleisen : « Ton billet m'a inquiété » écrit-il le 27 juillet 1893, « j'ai cru voir commencer pour nous une ère nouvelle, l'ère des reproches réciproques et mon cœur s'est serré car je considère cela comme le plus grand malheur qui puisse arriver à deux associés. » Selon une formule classique, ils se sont partagés les responsabilités : à Eugène, la production, à Mühleisen, la commercialisation. Si en effet la formation d'Eugène a été purement commerciale, il se pique de capacités techniques acquises sur le terrain depuis qu'il gère la Brasserie de la Hache. Non seulement son fils Jacques le présente comme un homme « énergique, dur à la douleur, (ayant) l'horreur du débraillé, du laisser-aller de la 'démocratie au col mou' », mais aussi comme un « brasseur passionné par son métier », avec « des idées techniques originales, une âme d'inventeur³⁹³ ». Au demeurant, il exerce un incontestable ascendant sur son associé que ce dernier reconnaît volontiers : « Je t'ai toujours plutôt considéré comme le chef que comme mon associé », écrit-il le 20 août 1894. À travers les lettres de ce dernier³⁹⁴, et uniquement de lui, on perçoit les reproches d'Eugène, on prend note de sa défense et on découvre ses critiques portant sur la qualité de la bière. Il en ressort une image évidemment négative de la marche de la brasserie Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie.

Alfred Mühleisen constate une hémorragie des clients, c'est-à-dire des débitants, qu'il attribue à la mauvaise qualité de la bière fournie. Il avoue lui-même la trouver « excessivement vide et plate ». Ce jugement sévère concerne les bières courantes, qualifiées également d'« amères et désagréables à boire », celles qui, selon lui, font marcher l'affaire alors que « la conserve », dont le succès est indéniable, « joue un petit rôle dans nos destinées³⁹⁵ ». Pour faire face, il pratique une politique commerciale offensive qui nécessite

³⁹¹ Convention entre Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie et Edmond Heusch, 7 novembre 1892.

³⁹² Banque de Strasbourg à Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie, 16 novembre 1892. À noter que même dans les relations commerciales, on utilise indifféremment le franc ou le mark.

³⁹³ Jacques Hatt, *Ancêtres* (1965), *op. cit.*, p. 18 et 94.

³⁹⁴ « Je sais que tu es l'ennemi des longues épîtres, mais je sais aussi qu'il est difficile de discuter avec toi d'un sujet si pointilleux. ».

³⁹⁵ Lettre du 30 août 1894.

des moyens sous forme de prêts aux débiteurs ou d'investissements. En juillet 1893, il reconnaît ne pas avoir eu toujours la main heureuse, tout en justifiant les 45 000 M engagés dans « ce genre affaires qui assurent une certaine clientèle, mais qui absorbe du capital ». Pour lui, le problème vient plutôt de ce qu'au « moment de la fusion, nous avons des dettes fort vieilles et que nous avons dépensé des sommes considérables en constructions et améliorations ».

En novembre 1896, dans un long mémorandum manuscrit de dix-neuf pages adressé à Eugène, il dresse « au bout de la quatrième année de notre fusion » un bilan sans concession qui se veut une réponse au diagnostic posé par Eugène. À ce dernier qui attribue les mauvais résultats « aux établissements loués et aux avances faites aux clients ; aux mauvais payeurs ; au bas prix de vente et à la bière en bouteilles ; à l'entrepôt de Bischwiller ; à une partie de nos frais généraux trop considérables », c'est-à-dire pour l'essentiel à la partie commerciale, il répond en incriminant une nouvelle fois la production et son organisation.

Les défaillances de la production, selon Alfred Mühleisen (novembre 1896)

« Au moment de la fusion, la Hache n'était pas ferrée sur la fabrication de la bière soutirée claire telle qu'on l'exige aujourd'hui. Je ne fais de reproches à personne ; chaque brasseur s'est trouvé à un moment donné dans l'obligation de changer sa fabrication et de faire des expériences qui lui coûtent cher ; mais il est à jamais regrettable que la fusion ait coïncidé avec cette période de transition. A cette époque la Hache fabriquait des bières légères, amère, trop vieilles, qu'on laissait s'épuiser en cave et qui étaient mortes avant d'avoir vu le jour. Aussi, nous avons perdu des clients par douzaine et notre vente est tombée à 37 000 hl la deuxième année de notre fusion ! [...] J'ai peut-être eu tort de ne pas insister pour faire prévaloir mes opinions en telle ou telle occasion, car aujourd'hui, on a bien fini par arriver au système de fabrication que j'ai préconisé il y a quatre ans déjà. Et malgré cela, la fabrication n'est pas encore ce qu'elle devrait être ; on s'obstine à laisser faire le brassin en ville sans surveillance continue. À Schillik, nous sommes deux directeurs et un contremaître pour expédier 50 hl par jour et en ville deux ouvriers quelconques fabriquant journallement pour des milliers de F de marchandises sans une surveillance de chaque instant ; aussi la plupart de nos déboires des derniers temps ont leur origine en ville et nous avons des bières tantôt brunes, tantôt pâles, tantôt légères, tantôt fortes. Tu prétends qu'il est impossible d'arriver à une fabrication régulière, je prétends le contraire : c'est un idéal auquel doit parvenir toute brasserie montée comme la Hache et c'est la condition première de son existence.

Une personne très au courant des choses de la brasserie strasbourgeoise a dit un jour à un débiteur, en ma présence : « La Hache fabrique la meilleure bière de Strasbourg, mais on ne peut guère travailler avec, il y arrive trop d'accidents. » C'est là une opinion qui est très répandue dans le monde des débiteurs et qui nous a rendu la création d'une nouvelle clientèle presque impossible. »

Dans cette mauvaise passe, Eugène peut compter de son côté sur la solidarité familiale, qui s'exprime concrètement par un soutien financier. Dans un premier temps, antérieur à la

fusion, sa mère lui a avancé 16 000 F en août 1890 pour l'achat d'un immeuble à Schiltigheim, somme complétée en septembre par un prêt de 30 000 M de Frédéric-Guillaume dont on peut supposer qu'il visait le même objectif. Cette acquisition immobilière ne devient cependant effective que trois ans plus tard en août 1893. Plus directement en lien avec ses affaires, Eugène obtient en mai 1894 un prêt de 10 000 M de sa mère destinés à augmenter le fonds de roulement de l'entreprise, puis dans les jours qui suivent plusieurs sommes pour un montant total de 64 000 M qui lui permettent de rembourser les 30 000 M dus à Frédéric-Guillaume et 5 000 M à la Brasserie de Kronembourg. Le 30 juin 1894, il signe une reconnaissance de dette dans laquelle il reconnaît devoir à sa mère (ou à sa succession) 80 000 M. En mars 1896, c'est au tour de Guillaume d'avancer 20 000 M à la société Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie à rembourser en septembre. Enfin, il cède le 14 janvier 1897 à Guillaume et à Jules ses droits sur les actions Kronembourg de sa mère³⁹⁶.

Mais les relations avec Alfred Mühleisen ne cessent de se détériorer : alors que ce dernier songeait déjà à se retirer en août 1894, voyant venir « le moment où l'affaire sera trop petite pour nous deux », il est encore plus désabusé deux ans plus tard : il constate qu'il est « devenu la cinquième roue de la voiture », que « la nouvelle brasserie est toujours restée la Brasserie de la Hache » et que « la maison Hatt-Ansen & Cie a ses idées à elles, idées bien arrêtées ». Eugène jette encore de l'huile sur le feu au cours d'un entretien le 19 novembre 1896 : « Tu m'as fait sentir encore une fois », lui écrit Mühleisen, « que c'était moi la cause des mauvais résultats et que je n'étais pas capable de gérer les affaires de mon ressort. Il est impossible de vous faire comprendre plus clairement qu'on est de trop dans l'affaire. » Il regrette le bon vieux temps... : « Je n'ai jamais fait dans ma brasserie (i.e. la Brasserie du Rhin) moins de 2 000 M de bénéfices nets et j'ai toujours pu acheter à ma femme un chapeau neuf ou aller le vendredi au théâtre sans me préoccuper de l'opinion de mon banquier³⁹⁷. »

De fait, Eugène Hatt est le seul gérant responsable de la société en commandite par actions Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie constituée le 18 février 1897 au capital de 800 000 M³⁹⁸. Certes, la brouille n'est pas totale avec son ancien associé, comme le montrent d'ailleurs la raison sociale et sa présence parmi les actionnaires commanditaires, mais ce dernier perd ses responsabilités de direction.

Le capital de la nouvelle société est constitué par les propriétés des familles Ansen, Mühleisen et de l'ancienne société Hatt-Ansen, Mühleisen à Bischwiller, qui n'est donc pas encore liquidée. Il se compose de terrains, d'immeubles et de machines à l'exclusion de tout

³⁹⁶ Acte de vente, 14 janvier 1897, M^e Loew, mentionné dans la liquidation de la succession de Salomé Hatt, 8 décembre 1910, M^e Hamman, archives privées de Didier Hatt. Cette cession est sans doute à mettre en relation avec une avance de 22 916 F consentie par Jules, également en janvier 1897.

³⁹⁷ Appendice du mémorandum de novembre 1896.

³⁹⁸ Les données concernant cette société sont rassemblées dans ADBR 7E 57.1/227, M^e Ritleng, acte n^o 18517, 18 et 19 septembre 1897. À noter que le trait d'union remplace la virgule entre Ansen et Mühleisen.

actif circulant (stocks, créances, fonds de roulement) dont on ne connaît pas le montant³⁹⁹ et dont on ne sait par qui et comment il a été fourni. Quatre-vingt de ces actions, soit 10 % du capital, prises sur le contingent Ansen, sont transférées en pleine propriété à Eugène Hatt pour le mettre, en tant que gérant responsable en conformité avec la loi. Lors de la première assemblée générale qui suit la constitution de la société, sont élus les membres du conseil de surveillance : Edmond Heusch, Alfred Mühleisen, Eugène Bernhard, qui a épousé Berthe Ansen en octobre 1894 et les banquiers, Paul Wenger, directeur de Staehling-Valentin⁴⁰⁰, et François Paschoud, directeur de la Banque d'Alsace et de Lorraine (BAL). Eugène Bernhard en est élu président.

Apports	Terrains	Immeubles	Machines	Total	Actions
Famille Ansen	30 000	320 168,80	176 831,20	527 000	527
A. Mühleisen	12 000	132 680,71	35 319,29	180 000	180
H.-A., M. & Cie	20 000	60 000,00	13 000,00	93 000	93
Total	62 000	512 849,51	225 150,49	800 000	800

Apports des actionnaires à la société Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie

Si, faute de bilans de clôture et de démarrage, on comprend mal comment s'est opérée concrètement la succession d'une société à l'autre, l'entreprise obtient incontestablement des marges de manœuvre en souscrivant en avril 1897 auprès de la banque Staehling-Valentin une obligation à 4,5 % d'un montant considérable, 500 000 M, amortissable en trente ans à partir de 1902 contre une hypothèque de l'ensemble de ses biens immobiliers⁴⁰¹ ! Il est probable que ce crédit ait permis d'apurer des dettes anciennes et donc de consolider la dette de l'entreprise. Le premier exercice se révèle honorable avec un bénéfice net de 26 584 M permettant la distribution d'un dividende de 3 %. Est-ce perçu comme un signe suffisamment encourageant ? Toujours est-il que se produit un coup de théâtre lors de la première assemblée générale ordinaire du 30 décembre 1897 : Alfred Mühleisen rejoint Eugène à la gérance, ce qui nécessite une modification des statuts⁴⁰², et cède son siège du conseil de surveillance à un certain Arthur Guépard⁴⁰³.

³⁹⁹ Dans une lettre à Eugène Hatt du 4 décembre 1896, M^e Ritleng livre une évaluation sensiblement supérieure : Ansen : 614 000 M ; Mühleisen : 280 000 M ; Bischwiller : 166 000 M. Intègre-t-elle les stocks ? Il demande également à Eugène de lui fournir des « états quelque peu détaillés des stocks » de chaque partie prenante « dont les totaux devront correspondre aux sommes qui sont énumérées dans l'état succinct que vous m'avez fourni ».

⁴⁰⁰ Paul Wenger (1856-1920), d'abord directeur d'une filature de laine cardée à Drusenheim, épouse Jeanne Valentin, fille du banquier Louis Valentin et entre dans la banque de son beau-père. Il est le père d'une religieuse, Mère Marie Odile (1890-1967) et du banquier Jean Wenger-Valentin (1892-1975) (Nicolas Stoskopf, Robert Weirich, *NDBA*).

⁴⁰¹ ADBR 7E 57.1/278, M^e Ritleng, acte n° 18621, 24 avril 1897.

⁴⁰² Le *Statut der Commandit-Gesellschaft auf Actien...*, imprimé sans date de 15 p. conservé par la BNU à Strasbourg entérine cette modification.

⁴⁰³ ADBR 7E 57.1/280, M^e Ritleng, acte n° 19003, 1^{ère} assemblée générale ordinaire, 30 décembre 1897.

Les difficultés de trésorerie ne sont pourtant pas terminées et culminent à nouveau à l'automne 1898. Après avoir obtenu de la BAL un crédit à court terme de 50 000 M en mars, Eugène se rapproche de Paul Wenger : ce dernier admet d'abord, dans une lettre du 15 octobre, que la société sera en mesure « cette année de doubler le Cap de Bonne-Espérance sans recourir à de nouveaux crédits de banque », mais il souligne la faiblesse du fonds de roulement pour les années ultérieures. De plus, il insiste sur l'irrégularité du compte capital auquel Eugène doit 74 000 M non versés sur ses actions et lui suggère de faire appel à sa famille, à son frère ou à sa mère⁴⁰⁴... Frédéric-Guillaume a déjà répondu la veille dans une lettre adressée à Eugène datée du 14 octobre : « Nous regrettons de ne pouvoir donner suite aux propositions de MM. Schott et Wenger. Ayant d'énormes capitaux engagés et à engager dans notre brasserie, nous ne pouvons nous résoudre à en mettre encore dans une industrie analogue. » « Concurrente eût été plus franc » ajoute Eugène au crayon dans la marge. En ce qui concerne les 74 actions, Frédéric-Guillaume enfonce le clou, assez méchamment, le lendemain⁴⁰⁵ : « À notre entrevue Wenger a insinué qu'il fallait faire q.q. chose pour le Nom. Je t'avouerai franchement que cela m'a laissé absolument froid. En effet, pour moi et pour toutes personnes qui savent, le nom de Hatt n'est pas en jeu. J'ai toujours regretté, cependant, que tu l'aies fait figurer et j'aurais préféré V^{ve} Ansen, Mühl. & Cie. Apparemment, tu l'as ajouté pour donner du relief à celui d'Ansen. Tu as eu tort, soit dit sans vouloir t'offenser. Ce qui est fait est fait et il s'agit maintenant de ne pas nous laisser rouler par les banquiers. L'essentiel, à mon avis, est de mettre et *vivement* les 74 actions en ordre pour que de ce côté, on n'ait pas de prise sur toi. Pour le reste, chercher à gagner du temps et faire patienter St. V. & Cie. » Cet échange rugueux ne doit pas occulter qu'en plusieurs circonstances, Frédéric-Guillaume a sauvé Eugène comme ce dernier le reconnaît volontiers⁴⁰⁶.

La banque Staehling-Valentin est néanmoins en position de force, d'autant qu'Eugène souhaite se dégager de la BAL⁴⁰⁷ : elle finit par consentir au début novembre un crédit à court terme de 200 000 M, devant être ramené en fin de saison à 80 000 M en échange du dépôt de quatre-vingt actions et des assurances-vie des deux gérants. Alfred Mühleisen marche, mais râle à nouveau, reprenant ses anciennes critiques : « Si je suis obligé de me dépouiller entièrement, moi et les miens, je demande, moi, des garanties sérieuses d'une bonne fabrication de bière. [...] Je demande à intervenir dans la fabrication pour essayer d'empêcher des accidents, comme le dernier, qui réduisent à néant tous mes efforts pour augmenter la clientèle et qui mettent notre affaire à deux doigts de sa perte. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir au sujet des dernières bières troubles. Les sornettes que me

⁴⁰⁴ Faute d'éléments complémentaires, on comprend mal l'origine du problème, toutes les actions initiales ayant été libérées par les apports lors de la fondation.

⁴⁰⁵ Datée sans plus de précision « samedi soir, 7 h », c'est-à-dire le 15 octobre.

⁴⁰⁶ Notamment dans une lettre du 26 novembre 1901, *Copie-Buch* (p. 74, cf. *infra*).

⁴⁰⁷ Une des conséquences sera la démission du conseil d'administration de son directeur François Paschoud en mai 1899.

débite le *Braumeister* n'ont pas de prise sur moi et je me réserve d'en découdre avec ce Monsieur qui me prend pour un savetier ou... un imbécile. [...] Il est honteux, et en même temps absolument incompréhensible, que la Hache, qui fabrique la meilleure bière Export de Strasbourg, produise une bière Bock de toute dernière qualité. [...] Depuis la fusion, nous avons perdu plus de 100 clients indépendants représentant 25 000 hecto de vente ! Pourquoi ? Parce que la Bock ne faisait pas leur affaire et parce qu'ils ne voulaient pas se décider à prendre de l'Export qui leur revient à 22 ou 23 F tandis que d'autres brasseries leur livrent une bière potable à 20 F⁴⁰⁸. »

Malgré les écueils, la faiblesse de l'assise financière et les doutes sur la qualité de la production, Eugène Hatt continue à aller de l'avant, encouragé en cela par son beau-frère Eugène Bernhard qui considère que ce n'est pas le moment de « jeter le manche après la cognée maintenant que nous sommes sûrs que l'affaire est viable⁴⁰⁹ ». Dans les mois qui suivent, l'entreprise se dote d'une malterie à Schiltigheim qui lui coûte 46 000 M⁴¹⁰. C'est un baroud d'honneur qui ne manque pas de panache, mais qui ne sauvera pas l'entreprise.

IV. Épilogue : les grandes fusions brassicoles de l'été 1902

L'initiative d'une fusion émane d'un consortium bancaire, mené par les frères Arnhold, de Dresde, patrons de la Bank für Brau Industrie, spécialisée comme son nom l'indique dans les affaires brassicoles. La combinaison envisagée au début de 1900 concerne Adelshoffen, l'Hahnenbräu, une société aux capitaux allemands fondée en 1893 par Heinrich Marx pour reprendre la brasserie et malterie du Coq blanc (Zum weissen Hahn) des frères Rosenstiehl à Schiltigheim⁴¹¹, Hatt-Ansen-Mühleisen et même la Brasserie de Kronembourg.

Eugène est en première ligne. Il envisage dans un premier temps de conserver les usines Ansen et Mühleisen de Schiltigheim, ainsi que la nouvelle malterie, d'une valeur de 400 000 M et de céder tout le reste de l'actif pour 900 000 M. Les établissements Mühleisen seraient ensuite vendus et une nouvelle société de malterie constituée, soit indépendante, soit après fusion avec la malterie Treyens de Schiltigheim⁴¹². De son côté, le consortium n'entend pas payer le prix fort et offre 500 M par action pour reprendre l'ensemble du bilan. Eugène est contraint au réalisme et accepte ces conditions⁴¹³.

⁴⁰⁸ Lettre du 16 novembre 1898, la dernière d'Alfred Mühleisen par la date, conservée dans le fonds EH, qui présente d'ailleurs une lacune chronologique entre novembre 1898 et février 1900.

⁴⁰⁹ Lettre à Eugène Hatt, 18 octobre 1898.

⁴¹⁰ Mentionnée dans des lettres d'Eugène en février 1900, *Copie-Buch vom 1900 bis 1923*, notamment p. 24. À noter le fonds EH se compose à compter de cette date de cette source unique qui rassemble des copies de lettre de lettres (ou de rapports) d'Eugène Hatt (dont certaines sont très peu lisibles). Le changement de perspective est donc complet puisque le fonds ne contenait jusqu'en novembre 1898 que des lettres reçues.

⁴¹¹ ADBR 7E 57.1/263, M^e Ritleng, acte n° 16472, 1^{ère} assemblée générale, 18 décembre 1893.

⁴¹² Lettre à Eugène Bernhard, 7-8 février 1900, *Copie-Buch*, p. 5-7.

⁴¹³ Télégramme non daté à Eugène Bernhard, *Copie-Buch*, p. 8.

Mais les marges de négociation sont de toute façon très étroites comme le révèle le rapport au conseil de surveillance du 22 mars 1900 : « Les convictions personnelles des deux gérants est que la fusion projetée est le seul moyen rationnel d'assainir notre affaire si lourdement chargée et que nous ne devons rien négliger pour la faire réussir. » Les gérants reconnaissent que la construction de la malterie à laquelle s'ajoutent 30 000 M immobilisés dans des auberges, soit pour maintenir, soit pour gagner des clients « nous ont mis à sec » et sans ressources pour faire face aux « fortes échéances courantes » à venir, d'un montant de 68 000 M. Autrement dit, la société est à la veille d'une faillite ! « Il est vrai qu'une fusion arrangerait tout ; mais elle n'est pas encore faite et, en attendant, nous nous trouvons dans la situation la plus pénible qu'on puisse imaginer⁴¹⁴. » Une avance de 50 000 M de Staehling-Valentin contre dépôt de deux-cents actions par les familles Ansen et Mühleisen permet une nouvelle fois de passer ce cap difficile⁴¹⁵.

Le 31 mai 1900, les deux gérants font une nouvelle offre aux frères Arnhold à prendre ou à laisser avant le 15 juin : 770 actions d'Hatt-Ansen-Mühleisen & Cie à 50 % de leur valeur nominale dont les $\frac{3}{4}$ en espèces et $\frac{1}{4}$ en actions de la nouvelle entreprise fusionnée⁴¹⁶. Elle reste sans réponse. Le cœur n'y est plus... Le 15 juin, Eugène Hatt s'ouvre à Paul Wenger de l'offre d'un amateur pour une bonne partie du matériel disponible (cuves de fermentation et foudres)⁴¹⁷.

La grande fusion se fera sans Hatt-Ansen-Mühleisen. Des travaux préparatoires sont entrepris avant les assemblées générales d'Adelshoffen et d'Hahnenbräu prévues pour le 8 janvier 1901. Les actionnaires historiques d'Adelshoffen, Émile Ehrhardt, sa belle-sœur Fanny⁴¹⁸, Alfred Herrenschildt, mais pas Jean-Louis Hatt, échangent leurs actions contre des titres d'Hahnenbräu, société dans laquelle ils sont en minorité. Quant au capital d'Adelshoffen, il passe sous le contrôle des frères Arnhold et de leur maison de banque. Bien qu'on ignore le détail de ces transactions, il est clair que les actionnaires d'Adelshoffen ont dû accepter des conditions léonines⁴¹⁹ ! Roger Ehrhardt, fils d'Émile, parle en 1919 de 50 % de pertes sur la vente des actions Adelshoffen⁴²⁰. Lors de l'assemblée générale du 8 janvier, Jean-Louis Hatt et Albert Seltzer sont logiquement évincés du conseil de surveillance d'Adelshoffen et remplacés par Émile Ehrhardt et Paul Salomon, banquier à Dresde.

⁴¹⁴ Rapport au conseil de surveillance, 22 mars 1900, *Copie-Buch*, p. 22-27.

⁴¹⁵ Elle est remboursable au 31 décembre 1902. *Copie-Buch*, p. 29.

⁴¹⁶ 770 actions sont donc encore à cette date sous contrôle des deux familles. *Copie-Buch*, p. 37.

⁴¹⁷ *Copie-Buch*, p. 45.

⁴¹⁸ Sa participation est restée stable depuis 1889. En 1898, elle possède encore 200 action de 1 000 M, contre 618 à son beau-frère Émile Ehrhardt et 8 seulement à son frère Louis Hatt. Cf. ADBR 7E 57.1/283, M^e Ritleng, acte n° 19158, report d'assemblée générale, 20 décembre 1898.

⁴¹⁹ ADBR 7E 57.1/291, M^e Ritleng, actes n° 20607 et 20608, assemblées générales du 8 janvier 1901.

⁴²⁰ ADBR 144 AL 90, lettre de Roger Ehrhardt, 22 mai 1919.

Adelshoffen capital d'1,2 MM en 1 200 actions		Hahnenbräu	
Frères Arnhold (Dresde)	309	Heinrich Marx (Schiltigheim)	196
Bank für Brau Industrie	309	Martin Marck (Mannheim)	180
Martin Marck (Mannheim)	308	Émile Ehrhardt	114
Schroeder & Schmitten (Strasbourg)	108	V ^{ve} Gustave Ehrhardt	40
Frères Hatt	8	Alfred Herrenschmidt	40
Jean-Louis Hatt	8	Frères Arnhold et alliés	40
Émile Ehrhardt	3		
Divers	36		
Total des présents et représentés	1089	Total des présents et représentés	610

**Actionnaires présents ou représentés d'Adelshoffen et Hahnenbräu lors des
assemblées générales du 8 janvier 1901.**

De son côté, la société Hatt-Ansen-Mühleisen en est réduite à liquider certains actifs. En février 1901, la vente de la Brasserie Mühleisen est négociée au prix de 40 000 M, à des conditions jugées très favorables par Eugène⁴²¹. Quant à la Hache, elle trouverait preneur auprès de Frédéric-Guillaume qui offre 130 000 M en avril, dont 50 000 payables immédiatement après déménagement du matériel (qui pourrait donc être vendu séparément)⁴²². Une promesse de vente est signée devant notaire le 24 avril⁴²³. Finalement, c'est l'Espérance qui se substituera à Frédéric-Guillaume et acquerra en mai 1902 le débit de la Hache sur la rue de la Douane avec son annexe de la rue de l'Écurie tandis que l'atelier de fabrication de la rue de l'Ail est vendu à des tiers⁴²⁴.

Mais avant d'en arriver là, Eugène veut continuer à y croire. En novembre 1901, il implore son frère Frédéric-Guillaume de rentrer dans son conseil pour l'épauler et l'aider « à tenir tête à tous », c'est-à-dire ceux qui sont convaincus par Mühleisen de la nécessité de développer une production à bon marché pour augmenter le chiffre d'affaires. C'est en février 1902 qu'il réalise cette expertise sur Adelshoffen qui le détourne d'une fusion « bien risquée surtout si les actionnaires de la Hache doivent être saignés à blanc au moment où ils ont l'espoir de voir de meilleurs jours⁴²⁵ ».

En réalité, l'épilogue se rapproche. L'exercice 1900-01 s'est soldé par une perte de 52 000 M⁴²⁶. La « lutte contre le juif et le banquier », que le banquier soit juif (les Arnhold) ou catholique (Staebling-Valentin) se termine pour ces brasseurs protestants par une défaite ! D'ultimes transactions autour d'une fusion à trois avec Adelshoffen et Hahnenbräu échouent, mais elles n'empêchent pas la grande fusion du 11 juillet 1902 : l'Hahnenbräu rachète pour 300 000 M la malterie Treyens, déjà dirigée par Martin Marck, absorbe Adelshoffen et se

⁴²¹ Copie-Buch, p. 56.

⁴²² Copie-Buch, p. 59.

⁴²³ ADBR 7E 57.1/292, M^e Ritleng, acte n° 20798, « Kaufantrag », 24 avril 1901 (avec plan).

⁴²⁴ ADBR 7E 57.1/296, M^e Ritleng, acte n° 21420, vente, 23 mai 1902.

⁴²⁵ Copie-Buch, p. 76-77.

⁴²⁶ ADBR 7E 57.1/294, M^e Ritleng, n° 21174, assemblée générale, 23 décembre 1901.

transforme en Strassburger Münsterbräu AG au capital de 2 MM⁴²⁷.

Dans les jours qui suivent, les actions de la Hache sont cédées à la Brasserie du Pêcheur, qui vient de se constituer, sous l'égide d'Émile-Auguste Ehrhard, en société anonyme au capital d'1,2 MM (Bierbrauerei Zum Fischer, J. Ehrhard)⁴²⁸. Bénéficiant d'un préavis de trois mois, Eugène Hatt donne sa démission à compter de la fin de l'année⁴²⁹. Il est profondément meurtri par ce dénouement et s'en ouvre à Frédéric-Guillaume : « Plus encore que ma fortune, j'ai laissé dans cette malheureuse affaire beaucoup de considération, d'énergie et de santé. Mes intentions étaient loyales envers tous et si je n'ai pas réussi à atteindre le but, j'en reste profondément malheureux. Tu me diras que tout cela est du 'pathos', mais à qui puis-je vider mon cœur si ce n'est à un frère et ami⁴³⁰ ? » Alors qu'il espérait pouvoir prendre la direction d'une nouvelle société de malterie en formation, il subit une humiliation supplémentaire lorsqu'il comprend qu'il est récusé par Staehling-Valentin. Il en est tellement écœuré qu'il décide de quitter l'Alsace sans tarder et de s'installer à Paris où Eugène Bernhard lui propose de monter une nouvelle affaire. Par une lettre du 15 décembre 1902, il informe le maire de Schiltigheim de son déménagement le 2 janvier 1903⁴³¹.

xxx

La Hache, rebaptisée Vieille Hache par ses nouveaux propriétaires
au début du XX^e siècle
(Collection Patrick Hamm)

Autant que l'on puisse en juger avec le recul du temps à travers une documentation très lacunaire, l'entreprise Hatt-Ansen-Mühleisen paraît avoir été une gageure : continuer à fabriquer de la bière à Strasbourg *intra-muros* alors que le centre de gravité de la production s'était déplacé en périphérie depuis quarante ans, rassembler dans une même unité des équipements redondants, être riche d'actifs immobiliers sans avoir de capitaux disponibles, dépendre à ce point des banquiers, tout conduisait à prévoir une issue fatale. Dans ces conditions, le volontarisme, la ténacité et l'audace d'Eugène Hatt apparaissent remarquables et justifiés comme une ultime tentative pour valoriser un patrimoine, celui de sa belle-famille, menacé par les évolutions historiques.

Eugène Hatt après la brasserie

En octobre 1903, Eugène Hatt et son beau-frère Eugène Bernhard fondent une société en nom collectif, Bernhard & Hatt, dont l'objet est d'exploiter une porcherie au Kremlin-

⁴²⁷ Nous n'entrons pas dans le détail de cette opération qui ne concerne plus la famille Hatt. Voir ADBR 7E 57.1/296, M^e Ritleng, actes n° 21489 à 21493, 11 juillet 1902.

⁴²⁸ ADBR 7E 57.1/291, M^e Ritleng, n° 20590, acte de société, 22 décembre 1900. Ne pas confondre les Ehrhardt avec les Ehrhard...

⁴²⁹ *Copie-Buch*, p. 87 et 94.

⁴³⁰ Conclusion d'une lettre non datée, presque entièrement illisible, *Copie-Buch*, p. 86.

⁴³¹ *Copie-Buch*, p. 103. À noter que la tenue du *Copie-Buch* ne reprend que le 3 mai 1905.

Bicêtre. Eugène Hatt poursuit l'exploitation après la dissolution de la société en octobre 1908, puis l'apporte en novembre 1920 en échange de 265 actions à une société anonyme, la Société d'alimentation, anciennement Eugène Hatt, au capital de 350 000 F. Ce dernier est notamment complété par les souscriptions de son fils Jacques (73 actions), de son frère Maurice (3) et de son neveu Pierre (2). Cette société est à son tour liquidée en mars 1928 après la vente de l'établissement à l'industriel voisin qui souhaitait s'agrandir⁴³². Eugène a alors soixante-douze ans. Son épouse Élise meurt subitement le 1^{er} juin 1935 en montant dans le train qui l'emmenait en Alsace. Eugène disparaît quant à lui le 26 mars 1938.

XXX

Eugène Hatt en famille avant 1914

De gauche à droite, Jacques et son épouse Yvonne, née Schmid, Lucie Hatt-Ansen, une sœur de cette dernière (?), et Eugène.
(Collection familiale)

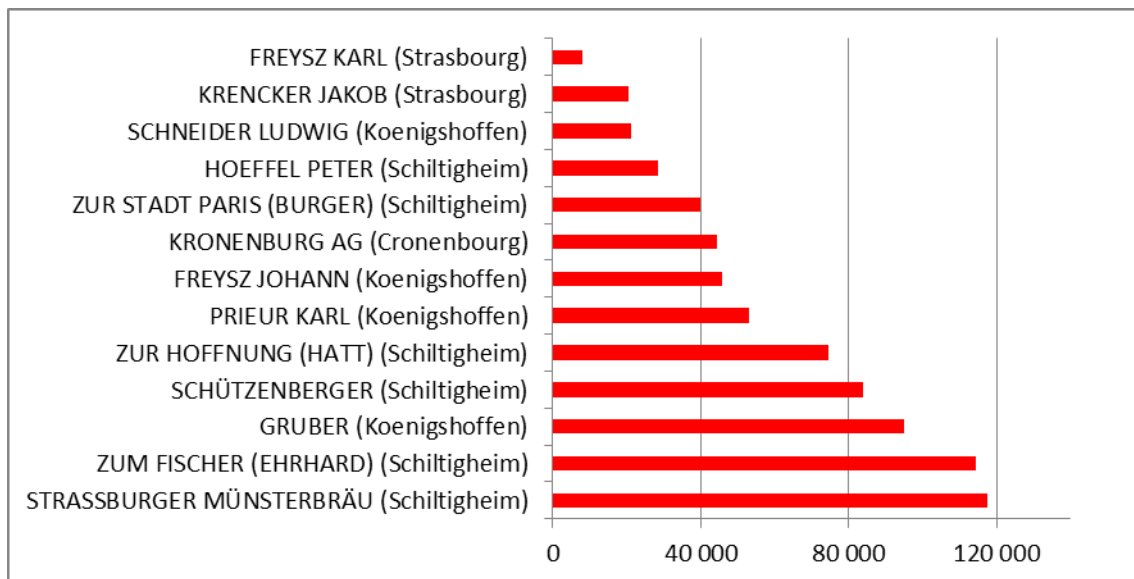
Trois brasseurs de la famille Hatt sont victimes de cette fin de siècle et quittent la profession de brasseur. Si le contexte général est le même pour tous, les trajectoires sont profondément différentes. Chez Adelshoffen, Jean-Louis Hatt ne s'impose à vrai dire jamais et ne cherche apparemment pas à le faire : il ne profite pas du désengagement progressif de sa sœur Fanny, pour monter au capital. Émile Ehrhardt reste maître chez lui. Toute autre est la situation des cousins Jean-Jacques et Eugène Hatt : ils prennent des risques, entreprennent... et ne gagnent pas. À l'aube du XX^e siècle, c'est sur l'Espérance et Kronembourg que se polarisent les brasseurs de la famille Hatt, mais à partir de ce moment-là seulement.

⁴³² Fonds EH, actes divers.

VII.

L'Espérance et Kronenbourg, une croissance entravée sous le Reichsland (des années 1880 à 1918)

Si la production de bière connaît en Alsace-Lorraine une croissance soutenue à partir de 1885, l'Espérance et Kronenbourg ne font pas partie des brasseries qui jouent un rôle moteur. L'Espérance en est même très loin : les ventes qui dépassaient à trois reprises les 80 000 hl dans les années 1880, ne retrouveront ce niveau qu'au cours de l'exercice 1907-08⁴³³ ! À cette date, l'Espérance arrive en cinquième position des brasseries strasbourgeoises, Kronenbourg en huitième position, loin derrière la Strassburger Münsterbräu, issue de la fusion de 1902, et Fischer. Comment expliquer cette relative contre-performance qui contraste fortement avec ce qu'a été leur passé, sous le Second Empire, et ce que sera leur avenir après 1918 et encore plus après 1945 ? Les sources pour répondre à cette interrogation sont quasi inexistantes pour Kronenbourg, sauf à l'approche immédiate de la guerre, mais un peu plus abondantes pour l'Espérance⁴³⁴. Elles permettent d'apporter quelques éléments de réponse.



Classement des brasseries strasbourgeoises d'après leur production en 1908 (en hl)⁴³⁵

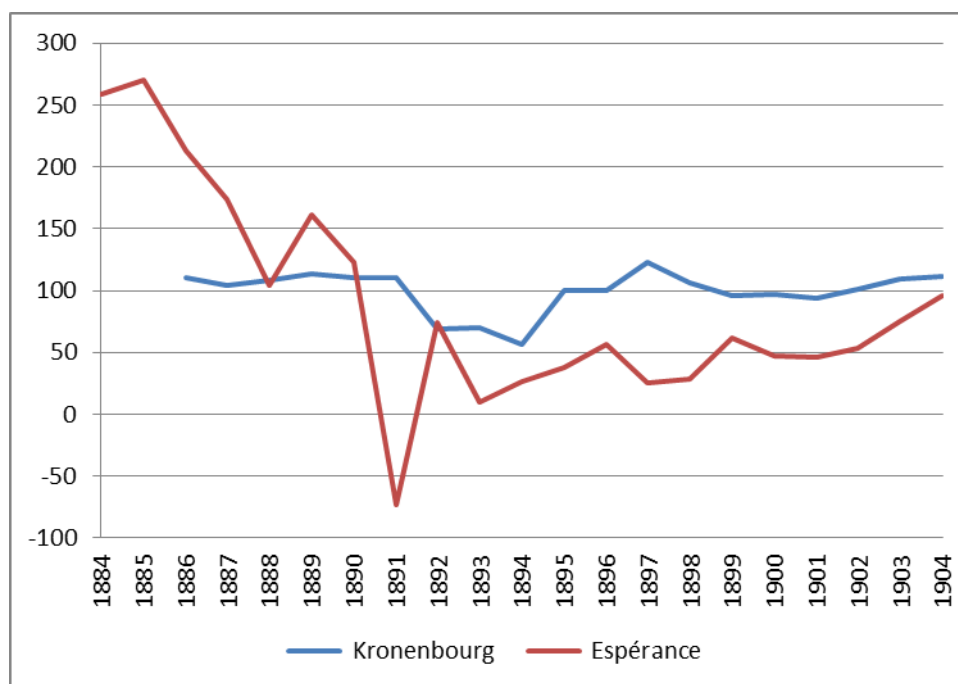
⁴³³ Cf. *infra*, p. 127.

⁴³⁴ Les papiers de Jean-Louis Hatt-Mieg, directeur de l'Espérance, sont conservés dans le fonds 80 J des ADBR. Ce sont pour l'essentiel des documents comptables. À défaut d'archives d'entreprise, les résultats annuels peuvent être compilés à partir des procès-verbaux d'assemblée générale dressés par un notaire, en l'occurrence M^e Ritleng.

⁴³⁵ ADBR 79 J 844, archives de la chambre de commerce de Strasbourg.

I. Kronenbourg qui rit, l'Espérance qui pleure

Les actionnaires des deux sociétés ne sont pas logés à la même enseigne. Kronenbourg est, sous la houlette de Guillaume Hatt, une affaire hautement rentable dans les années 1890 : le bénéfice net dépasse régulièrement 100 000 M, soit 11 % du capital investi (900 000 M). Même à l'issue d'une mauvaise année comme l'exercice 1893-94, la société peut verser aux actionnaires le dividende statutaire de 5 %. Les résultats permettent le plus souvent de bonifier le dividende à 7,5 %, le reste étant réparti entre direction, personnel et fonds de réserve ou reporté et... ajouté au résultat de l'exercice suivant (de telle sorte que ce report est compté deux fois et contribue à gonfler, lorsqu'il est important, la présentation des résultats).



Bénéfice net de Kronenbourg et de l'Espérance en milliers de marks (1884-1904)⁴³⁶

xxx

Projet de villa pour M. Hatt

Conçue pour Guillaume, qui est veuf sans enfant, la villa est de taille relativement modeste avec trois pièces de réception au rez-de-chaussée et quatre chambres à l'étage (dont deux petites). Maurice, frère de Guillaume, lui succèdera dans la villa et fera quelques transformations en 1926 (déplacement de l'entrée, construction d'une véranda et agrandissement de la cuisine)

L'entreprise bénéficie d'une très grande stabilité au cours de cette fin de siècle : le

⁴³⁶ Pour l'Espérance, ADBR 80 J 25 : « Livre bleu I », manuscrit, contenant la comptabilité annuelle détaillée de 1884 à 1903, les bilans et comptes de profits et pertes établis au 30 septembre de l'année en cours, un rapport annuel manuscrit (1893) et les rapports imprimés (et collés) d'assemblée générale (1894-1903), des tableaux récapitulatifs. Pour Kronenbourg, ADBR 7E 57.1 *passim*, M^e Ritleng, assemblées générales annuelles. Les résultats nets et leur répartition, les élections au conseil sont les seules informations contenues dans les procès-verbaux d'assemblée générale dressés légalement devant notaire. Les archives de M^e Ritleng postérieures à 1904 ne sont pas déposées aux ADBR.

banquier Charles Schott reste président du conseil de surveillance, Guillaume est directeur. Pour pouvoir habiter sur place, il se fait construire en 1896-1897 par les architectes Brion et Haug une villa sur un terrain de 26 ares contigu à la brasserie, dans la direction d'Oberhausbergen⁴³⁷. Au conseil, Ferdinand Reiber, décédé en 1892, est remplacé par un autre ancien du Cercle vicieux, Jules Gaeckler, négociant en tabac, dont Jules Hatt épousera la fille, Hélène, en juillet 1896. En décembre de la même année, une augmentation de capital de 100 000 M est souscrite à égalité par les trois frères Guillaume, Jules et Maurice qui déboursent 1 100 M pour chaque action⁴³⁸. Le capital est désormais d'un million de marks.

Mais sa répartition au sein de la famille a considérablement évolué depuis 1885 : la part de Salomé, veuve de Frédéric-Guillaume, s'est réduite, au profit de ses fils Guillaume, Jules et Maurice tandis que Philippe, retiré à Colmar, et leur beau-frère Jules Grunewald sont marginalisés⁴³⁹. À la mort de Jules Hatt, terrassé le 5 juillet 1900 à trente-huit ans par une crise d'appendicite à Grendelbruch, ses actions sont partagées entre ses tout jeunes enfants, Pierre et Denise, âgés de deux ans et huit mois. Quant à Eugène, il ne possède plus aucune action, mais reste administrateur. On observe également que le capital est redevenu familial à 100 %. Le président, Charles Schott, comme d'autres membres du conseil, ne sont pas actionnaires de la société.

Actionnaires	actions de 1 000 M
V ^{ve} Frédéric-Guillaume Hatt	251
Guillaume Hatt	300
Jules Hatt	183
Maurice Hatt	162
Philippe Hatt	64
Jules Grunewald	40
Total	1 000

Répartition du capital de Kronenbourg en 1900⁴⁴⁰

XXX

Réunion de famille après la mort de Jules Hatt

Au premier plan, Hélène Hatt-Gaekler, veuve de Jules, donne le biberon à son fils Pierre ; au-dessus d'elle à gauche, sa belle-sœur, Louise Grunewald, et son beau-frère, Guillaume, avec sa nièce Suzanne Grunewald ; à l'arrière-plan, au centre, Salomé Hatt-Moritz, veuve de Frédéric-Guillaume et Julien Gaekler, frère d'Hélène ; à droite, autour du berceau de Denise, Marguerite, fille aînée de Louise, et les parents Gaekler.

(Collection familiale)

⁴³⁷ AVES 879 W 155, police du bâtiment, projet du 10 octobre 1896. Albert Brion (1843-1910) est par ailleurs l'architecte des instituts d'anatomie, de chimie physiologique et de la clinique gynécologique à Strasbourg ainsi que de nombreuses villas de l'Orangerie et de La Robertsau (Denis Durand de Bousingen, *NDBA*).

⁴³⁸ Guillaume souscrit 34 actions, ses deux frères 33 chacun (ADBR 7E 57.1/ 276, M^e Ritleng, acte n° 18393, assemblée générale extraordinaire, 12 décembre 1896).

⁴³⁹ D'après la liquidation de la succession de Salomé Hatt, cette dernière a partagé une partie de sa fortune de son vivant, donnant aux uns des actions de Kronenbourg (70 actions à Guillaume, Jules et Maurice en 1895-1896), aux autres de l'argent. Liquidation, 8 décembre 1910, M^e Hamman, archives privées de Didier Hatt.

⁴⁴⁰ ADBR 7E 57.1/290, M^e Ritleng, n° 20577, assemblée générale, 15 décembre 1900.

L'Espérance traverse une période beaucoup plus difficile. Certes les débuts de la société sont prometteurs et les résultats, bien que déclinants, permettent de verser aux actionnaires un dividende de 7 % jusqu'en 1887 (7,5 % en 1885). Mais les besoins en capitaux augmentent en proportion inverse des résultats : à une première émission obligataire de 500 000 M en juin 1884⁴⁴¹, succèdent une augmentation de capital de 800 000 M (porté à 2,3 MM) dans le courant de l'année 1888 pour financer la construction de la brasserie d'Ivry et de nouvelles émissions obligataires qui portent la dette à long terme à 1 274 000 M au bilan de 1889⁴⁴². Aussi, lorsque la direction ne propose qu'un dividende de 5,5 % en 1888, une fronde éclate parmi les actionnaires à l'assemblée générale du 24 novembre⁴⁴³. Si la proposition est finalement votée par 3 190 voix contre 334, l'incident est d'autant plus remarquable qu'il reflète la division du conseil de surveillance : « Séance orageuse cet après-midi » écrit à la date du 27 octobre le directeur Jean-Louis Hatt à son cousin Jean-Jacques. « Il a fallu leur accorder le superdividende malgré les protestations de Louis (Hatt-Boyé) et de La Roche. Stehelin et Himly ont mené l'offensive. Il a donc fallu céder et leur donner le 0,5 %. Staehling est du même avis et veut parfaire les 5 % l'année prochaine au besoin en puisant dans le fonds de prévoyance⁴⁴⁴. »

Le pire est encore à venir... les résultats se dégradent fortement au début des années 1890, en grande partie à cause des pertes subies à Ivry. C'est pourquoi, l'assemblée générale du 14 novembre 1891 décide, on l'a vu, d'apporter la brasserie d'Ivry à une nouvelle société française dont l'Espérance reste néanmoins l'actionnaire prépondérant, avec 93 % de son capital⁴⁴⁵. Mais une perte nette de près de 73 000 M au cours de l'exercice 1890-91 n'empêche pas le versement d'un dividende de 4 % ! La société préfère liquider son fonds de prévoyance pour satisfaire l'appétit de ses actionnaires⁴⁴⁶.

L'exercice 1892-93 est catastrophique : les ventes de bière reculent de 22 %. Jean-Louis Hatt invoque des vendanges exceptionnelles en 1892 qui ont avili le prix du vin, un froid hivernal intense, le manque de fourrage qui gêne les agriculteurs, le repos dominical qui réduit la fréquentation des villes, la chute des exportations, la montée des importations, etc. Il est vrai que la crise est générale pour la brasserie d'Alsace-Lorraine, mais l'Espérance paraît singulièrement affectée. Une perte de 77 000 M est camouflée en un bénéfice de 10 000 M grâce à l'impasse faite sur les amortissements statutaires⁴⁴⁷ ! Pour la première fois depuis 1884, aucun dividende n'est versé. Il en sera de même jusqu'en 1899.

⁴⁴¹ ADBR 7E 57.1/226, M^e Ritleng, acte n° 12 399, conseil de surveillance, 27 juin 1884.

⁴⁴² ADBR 80 J 25, assemblées générales annuelles. Cette dette obligataire est ramenée à 100 000 M dès l'exercice suivant et stabilisée à ce niveau.

⁴⁴³ ADBR 7E 57.1/240, M^e Ritleng, acte n° 13719, assemblée générale, 24 décembre 1888.

⁴⁴⁴ ADBR 80 J 47, copies de lettres.

⁴⁴⁵ Cf. *supra*, p 101. Les actions d'Ivry sont comptabilisées 1 180 800 M à l'actif du bilan de la société de Schiltigheim (ADBR 80 J 25).

⁴⁴⁶ *Ibid.* Le fonds de prévoyance passe de 171 000 M en 1890 à 1 237 M en 1892.

⁴⁴⁷ *Ibid.*

L'année suivante n'est pas meilleure : les ventes enregistrent un nouveau recul de 24 % et la brasserie revient à son niveau de production (environ 50 000 hl) de la fin des années 1870. Entre-temps, elle a sérieusement réduit la voilure : ses frais généraux ont diminué de 30 %, la masse salariale de 21 %⁴⁴⁸. Grâce à cet effort, au sacrifice de la direction qui renonce au tiers de ses appointements, mais aussi grâce au changement des règles d'amortissement qui permet de diminuer ces derniers de moitié, l'exercice 1893-94 se solde par un bénéfice de 26 000 M.

L'entreprise remonte lentement la pente au cours des années 1890. Le prestige de son directeur Jean-Louis Hatt est sans doute renforcé à la suite de son mariage, célébré à Mulhouse le 7 mars 1889, qui le lie aux Mieg, grande famille d'industriels mulhousiens : il a épousé Anna Mieg, fille de Jean Mieg (1819-1904), patron de l'entreprise Charles Mieg & Cie, et de Caroline Koechlin. Mais il est épaulé dans ses fonctions par un « délégué du conseil », son cousin Louis Hatt-Boyé, qui reçoit en 1894 le renfort de deux autres délégués, Charles Bergmann et Gustave Boeswillwald, administrateur depuis 1888. Louis Himly succède en 1897 comme président de la société à Jules Klein décédé⁴⁴⁹.

La famille Hatt n'a pas attendu cette période de crise pour remonter dans l'actionnariat. Dès novembre-décembre 1889, c'est-à-dire à une époque où tous les espoirs étaient encore permis, Louis Hatt-Boyé s'est porté acquéreur de 240 actions (anciennes) au cours de 565 ou 575 F. Les transactions se font à Bâle sous l'égide du banquier Emmanuel La Roche-Burckhardt Fils⁴⁵⁰. Un an plus tard, Jean-Louis a passé commande de 40 actions à 535 F maximum⁴⁵¹. Les sources ne permettent pas cependant d'en savoir davantage sur une éventuelle évolution, mais simplement de constater que la famille Hatt détient un quart du capital en janvier 1897. La répartition entre actions anciennes et nouvelles laisse penser que la famille a profité de l'augmentation de capital de 1888 pour renforcer sa participation, mais on ne peut pas exclure qu'elle l'ait fait par des acquisitions postérieures à la faveur de la chute des cours. Il est probable en effet que de nombreux actionnaires suisses aient lâché prise au vu des résultats...

D'après les listes d'actionnaires présents et représentés aux assemblées générales, portant environ sur quatre-vingt personnes et la moitié du capital, qui sont de nouveau jointes à partir de 1900 aux procès-verbaux établis devant notaire, les trois frères Philippe-Eugène, Louis et Jean-Jacques seraient devenus les premiers actionnaires de la société avec respectivement 7,5, 7 et 6,3 % du capital. Ils devancent les banquiers bâlois, La Roche-Burckhardt (5,2 %) et Schlumberger-Ehinger (2,6 %) ou strasbourgeois, Louis Valentin

⁴⁴⁸ ADBR 80 J 28, tableau récapitulatif établi par Jean-Louis Hatt-Mieg.

⁴⁴⁹ ADBR 80 J 25.

⁴⁵⁰ ADBR 80 J 47, copie de lettres de Jean-Louis Hatt-Mieg, du 8 novembre au 23 décembre 1889.

⁴⁵¹ *Ibid.*, 15 décembre 1890.

(2,1%)⁴⁵². D'autres Bâlois ne se déplacent pas ou rarement, comme Rudolf Vest-Gysin (5,1 %), présent en décembre 1903⁴⁵³.

Actionnaires	Actions anciennes (400 M)	Actions nouvelles (2 000 M)	Total exprimé en actions de 400 M
Philippe-Eugène Hatt	229	40	429
Jean-Jacques Hatt	170	38	360
Louis Hatt-Boyé	210	38	400
V ^{ve} Jean-Louis Hatt	10	10	60
Jean-Louis Hatt-Mieg	35	10	85
V ^{ve} Philippe-Jacques Hatt	50	5	75
Jules Heïd	20		20
Total	674	141	1 429
% de l'émission	18 %	35,3 %	24,8 %

Actions de la Brasserie de l'Espérance déposées dans la caisse de l'entreprise au 28 janvier 1897⁴⁵⁴

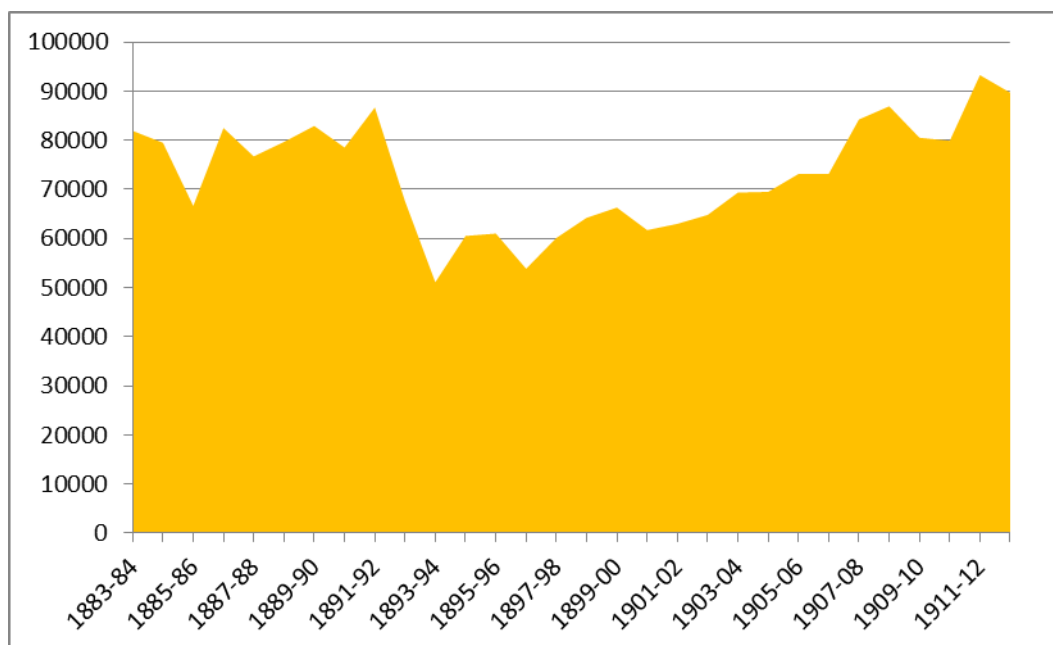
Les années se suivent et se ressemblent, sous le signe d'une certaine médiocrité des résultats, autour de 2 % du capital, qui ne permettent pas de rémunérer les actionnaires. Une nouvelle réduction de 50 % des amortissements statutaires, annoncé en 1898, est un palliatif de plus en attendant une opération chirurgicale, la réduction du capital de 50 %, proposée et décidée lors de l'assemblée générale extraordinaire du 24 avril 1899 : la moitié des actions anciennes de 400 M seront retirées, le nominal des actions nouvelles sera abaissé de 2 000 à 1 000 M, le capital sera de 1 150 000 M et les actions d'Ivry à l'actif seront réduites au huitième de leur valeur nominale, soit 147 700 M. Compte-tenu des délais légaux, la réduction devient effective en mai 1900. Elle est suivie immédiatement du versement d'un dividende de 4 % sur les résultats de 1899⁴⁵⁵. L'entreprise solde ainsi par une perte sèche la désastreuse affaire d'Ivry qui a été un boulet tout au long des années 1890, obérant sérieusement ses capacités d'autofinancement à une époque de concurrence très vive entre les brasseries strasbourgeoises.

⁴⁵² ADBR 7E 57.1/294, M^e Ritleng, n° 21169, assemblée générale, 21 décembre 1901.

⁴⁵³ ADBR 7E 57.1/301, M^e Ritleng, n° 22296, assemblée générale, 12 décembre 1903. Beaucoup plus de Bâlois sont présents cette année-là.

⁴⁵⁴ ADBR 80 J 28, tableau dressé par Jean-Louis Hatt-Mieg qui ajoute curieusement deux personnes extérieures à la famille, mais employés de l'Espérance, Hoeltzel et Specht (maître-brasseur) qui détiennent respectivement 15 et 60 actions de 400 M..

⁴⁵⁵ ADBR 80 J 25, assemblées générales annuelles.



Ventes de bière de l'Espérance de 1883 à 1913 en hl⁴⁵⁶

II. Le carnet de bord d'un brasseur

Certains détails du fonctionnement de la Brasserie de l'Espérance peuvent être connus grâce aux notes de son directeur, Jean-Louis Hatt-Mieg, consignées sur un cahier de février 1896 à juillet 1902. Tableaux récapitulatifs ou prévisionnels, états de certains stocks, besoins d'approvisionnements, comparaisons avec d'autres établissements se succèdent sans logique apparente, au jour le jour des préoccupations. Des matières premières à la situation de certains débits, ce carnet de bord parcourt le cycle de la bière. De façon surprenante Jean-Louis Hatt calcule et raisonne en francs jusqu'en 1900⁴⁵⁷ !

Au départ, il faut de l'orge : comme on utilise 22 kg de malt par hectolitre de bière, la brasserie doit disposer pour une production de 60 000 hl environ en 1897 de 13 200 qtx de malt. Le rendement du maltage étant de 77 %, les besoins annuels en orge sont de 17 500 qtx, compte tenu des 3 % de déchets retirés avant maltage. L'orge vient majoritairement d'Alsace, mais une part non négligeable, d'environ 45 %, est importée de Champagne, de Hongrie et un peu de Roumanie⁴⁵⁸. Les orges étrangères sont plus chères d'environ 1,5 M/qtl (20,80 contre 19,30 en 1897)⁴⁵⁹. Les capacités de maltage de l'Espérance sont de 10 000 qtx, quatorze ouvriers y sont employés⁴⁶⁰ mais l'entreprise préfère se couvrir bien au-delà de ses besoins en s'approvisionnant pour 10 000 qtx environ chez des confrères de Schiltigheim et

⁴⁵⁶ ADBR 80 J 25, tableau récapitulatif des ventes de 1884 à 1906, Livre bleu I, p. 183, complété pour la période 1906-1912 par les données annuelles relevées dans le registre 80 J 29.

⁴⁵⁷ ADBR 80 J 28. Les données de ce carnet de note peuvent être complétées et précisées par les écritures annuelles et des statistiques de fabrication, ventes, prix de revient (80 J 25 et 30). Elles se prolongent au-delà de 1902 dans un second carnet de notes plus fouillé (80 J 29).

⁴⁵⁸ 28 décembre 1897, p. 36.

⁴⁵⁹ 26 octobre 1897, p. 29.

⁴⁶⁰ Dont 6 au germoir et 4 à la touraille. Il y avait déjà 14 ouvriers en 1892/93. 22 novembre 1900, p. 149.

de Bischheim, Fischer, Boeswillwald et Levy qui se partagent à peu près à égalité la commande⁴⁶¹. Cette marge permet à l'Espérance de malter à façon pour des clients extérieurs : ainsi, en novembre 1898, Jean-Louis signale que l'Espérance a trempé pour Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie « 2 989 qtx d'orge de Sarthe et d'Anatolie qui ont donné en malt 2 630 qtx, soit un rendement de 75,72 %⁴⁶² ».

Le stock de houblon se monte à 68 qtx en juillet 1898. 46,6 qtx proviennent d'Alsace dont la majeure partie « soufrée chez nous », le reste venant de divers négociants (Musculus, Schmid, Reiber). Les « houblons fins » sont importées de Bavière (14 qtx, dont du Spalter et du Saazer) et de Bohême (dont du Fechser)⁴⁶³. Les besoins annuels sont chiffrés en 1899 à 147 qtx pour une production de 62 000 hl. Les dosages varient en quantité et en qualité en fonction des bières produites : 233 g de houblon d'Alsace pour les bières les plus courantes, 240 g de houblons fins pour les bières de garde⁴⁶⁴.

XXX

Cueillette du houblon à Schillersdorf en 1906

Scène traditionnelle de certains villages alsaciens au nord de Strasbourg jusqu'au milieu des années 1950, la cueillette du houblon rassemble femmes et enfants dans les cours de ferme pour détacher les cônes de fleur de la tige. Introduite en Alsace en 1802 par le brasseur (catholique) de Haguenau François-Ignace Derendinger, la culture du houblon a progressé lentement et surtout après 1870 : 26 ha en 1833, 460 ha en 1862, 4 689 ha en 1883 qui constitue également son record historique⁴⁶⁵ (fonds Brasseries Kronenbourg)

La glace, nécessaire aux caves de fermentation et de garde, est encore débitée en 1897 sur le canal de la Marne au Rhin ou sur des prairies inondées et apportée en 1895 par des norias de voitures : 902, au cours de l'hiver 1896-1897, chargées chacune de 750 kg de glace à 3,80 M la tonne. Comme les glaciers n'ont pu être toutes remplies, il est envisagé de rentrer l'année suivante 1 000 voitures de plus, soit 1 800 à 2 000 voitures⁴⁶⁶. Pourtant, la brasserie est équipée depuis longtemps de machines à glace : un grand générateur produit 12 t en 24 h, un petit, 8,7 t⁴⁶⁷, mais le prix de revient de la glace artificielle (4 M/t en mars 1899)⁴⁶⁸ est encore légèrement supérieur à la glace naturelle.

Les machines à glace consomment en effet la moitié des 3 000 t de houille nécessaires à la marche de la brasserie. En provenance de la Sarre, elle est livrée par 310 wagons et les stocks sont de six mois. La salle de brassage en utilise 22 %, les machines à vapeur 15 %, la

⁴⁶¹ 16 septembre 1897, p. 27. Sur treize années à partir de 1887, Fischer a fourni en moyenne 3 158 qtx/an (12 janvier 1901, p. 145).

⁴⁶² 9 novembre 1898, p. 65.

⁴⁶³ 29 juillet 1898, p. 57.

⁴⁶⁴ 5 octobre 1899, p. 103.

⁴⁶⁵ Walter Rinckenberger, *La culture du houblon en Alsace*, Bischwiller, 1931, p. 11-15.

⁴⁶⁶ 15 mai 1897, p. 15.

⁴⁶⁷ 17 janvier 1898, p. 42.

⁴⁶⁸ Il écrit en réalité 5 F... 21 mars 1899, p. 82.

malterie 10 %⁴⁶⁹.

Les effectifs ouvriers subissent des variations non négligeables en cours d'année : au cours de l'exercice 1893-94, ils évoluent entre un maximum de 104 au 1^{er} octobre 1893 et un minimum de 79 au 1^{er} août 1894 sans qu'on puisse donner une explication à ces variations : au cours de l'exercice suivant, on est à un minimum de 75 le 15 novembre 1894 et à un maximum de 107 le 1^{er} septembre 1895. D'année en année, les effectifs sont plutôt en progression : 86 ouvriers en moyenne en 1893/94, 99 en 1896/97⁴⁷⁰. Il s'agit en réalité d'une lente reprise après les licenciements qui ont suivi la chute de production des années 1893 et 1894.

La préoccupation la plus constante de Jean-Louis Hatt-Mieg est d'établir tous les mois le tableau prévisionnel de production des bières en fonction des données des années antérieures et des stocks disponibles chaque semaine au cours du mois écoulé. Trois qualités se différenciant par la durée de leur cycle de fabrication (et donc la durée de leur mise en cave), leur part dans la production totale et leur prix de revient sont prises en compte. Par la suite, la brasserie se lance en 1905 dans la fabrication de bière de mars, puis de bière brune (*Farbbier*), mais les quantités de ces nouveautés restent insignifiantes⁴⁷¹.

Qualité	Cycle de fabrication (en mois)	Part dans la production ⁴⁷²	Prix de revient par hl (en F) ⁴⁷³	Prix de vente ⁴⁷⁴
W	2	34 500	18,98	
B (Bock)	2,5	18 500	19,55	31,25
L (Lager)	3	9 000	20,12	45

Types de bière fabriqués par l'Espérance à la fin des années 1890

Deux tableaux récapitulatifs donnent des informations partielles sur la géographie des ventes et leur évolution. Les exportations, encore relativement élevées à la fin des années 1880, s'effondrent logiquement à partir de 1889 et de la mise en production de la brasserie d'Ivry. Les ventes dans le rayon de l'octroi de Strasbourg⁴⁷⁵ progressent, mais avec un décalage dans le temps. Le cumul des deux courbes illustre les difficultés majeures du début des années 1890 et la lenteur de la reprise.

⁴⁶⁹ Juin 1899, p. 89 et 90. On trouve également un tableau mensuel de la consommation de gaz (d'éclairage) pendant la décennie 1890 : sa diminution, de 5 116 F en 1891/92 à 2 875 F en 1900/01 atteste de son remplacement progressif par l'électricité (1^{er} février 1896, p. 1 verso).

⁴⁷⁰ Nombre d'ouvriers employés, tableau par quinzaine de 1893/94 à 1900/01, 13 janvier 1898 (complété par la suite), p. 10 verso.

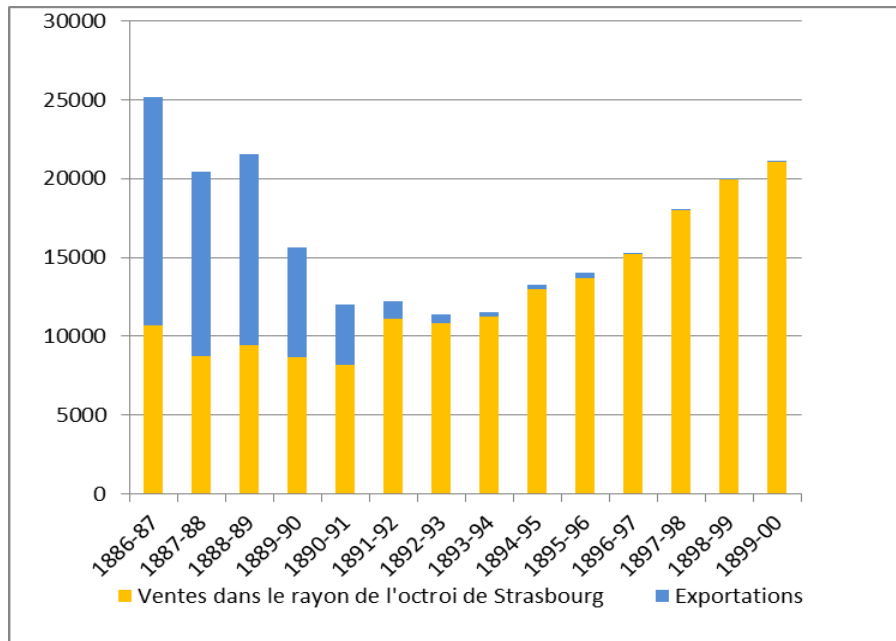
⁴⁷¹ À peine 1 % de la production en 1910-11 (ADBR 80 J 29).

⁴⁷² 5 octobre 1899, p. 103.

⁴⁷³ Moyenne sur quatre exercices (1895/96 à 1898/99). 24 février 1899, p. 82.

⁴⁷⁴ Calculs concernant le débit de l'Ours blanc, 16 février 1898, p. 49

⁴⁷⁵ Rappelons que l'octroi est un impôt communal.



Ventes de bière en hl de l'Espérance de 1886 à 1900⁴⁷⁶

La vente en bouteilles ne représente que 4 % et reste marginale⁴⁷⁷. Mais 4 % de 60 000 hl, ce sont tout de même 2 400 hl, soit plus de 340 000 bouteilles de 70 cl. La révolution dans le bouchage des bouteilles, annoncée dans une revue professionnelle paraissant à Haguenau en octobre 1891, est là aussi venue d'Allemagne avec la mise au point par Friedrich Siemens, patron de l'AG für Glasindustrie à Dresde, de la pastille en porcelaine coiffée d'une rondelle de caoutchouc et maintenue par un fil de fer galvanisé⁴⁷⁸.

Les fûts constituent néanmoins le conditionnement normal. Leur taille peut varier entre 15 hl et 65 hl, mais les contenances médianes, 30-35 hl et 35-40 hl, sont les plus répandues⁴⁷⁹. La fin du XIX^e siècle est l'époque où se créent des liens institutionnels entre les brasseries et les débits de bière : la mention de ces derniers, et leurs résultats, apparaissent de façon détaillée dans les écritures du compte de profits et pertes à partir de l'exercice 1893-94. Ils sont alors trente-deux, mais approchent de la cinquantaine en 1905 : onze d'entre eux sont la propriété de l'entreprise, parmi lesquels la Hache ou la Bague d'or ; la plupart, trente-six, sont en location, comme l'Espérance, rue des Veaux, ou les Deux Hallebardes, qui sont également d'anciennes brasseries de Strasbourg intra-muros. Celles-ci figurent d'ailleurs, avec un débit à Sélestat, comme les meilleurs points de vente, en quantité et en rentabilité. La localisation de ces débits fait apparaître l'écrasante prépondérance de Strasbourg et de sa banlieue qui constituent le débouché essentiel de l'Espérance et la source majeure de ses bénéfices.

⁴⁷⁶ 9 mars 1900, p. 123.

⁴⁷⁷ D'après une moyenne des ventes de 1896-97 à 1906-07 (ADBR 80 J 30).

⁴⁷⁸ *Elsass-Lothringische Hopfen und Brauerzeitung*, n° 11, 10 octobre 1891, signalé par Jean-Pierre Hirsch, *Vie de bistrot en Alsace. Lieux de loisirs et de sociabilité (1844-1914)*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 156.

⁴⁷⁹ ADBR 80J28, 5 juin 1901, p. 161.

XXX

L'Espérance au début du siècle

Sur cette affiche, postérieure à 1918, la brasserie apparaît telle qu'elle se présentait avant les grands travaux des années 1930. On y retrouve la plupart des bâtiments figurant sur le plan de 1884 (la malterie à droite, les magasins sur caves au fond à gauche, la production au premier plan) et deux constructions nouvelles : une tour servant peut-être de silo et, à gauche, le long de la route, un bâtiment imposant dont la fonction est inconnue. (Fonds HEINEKEN France)

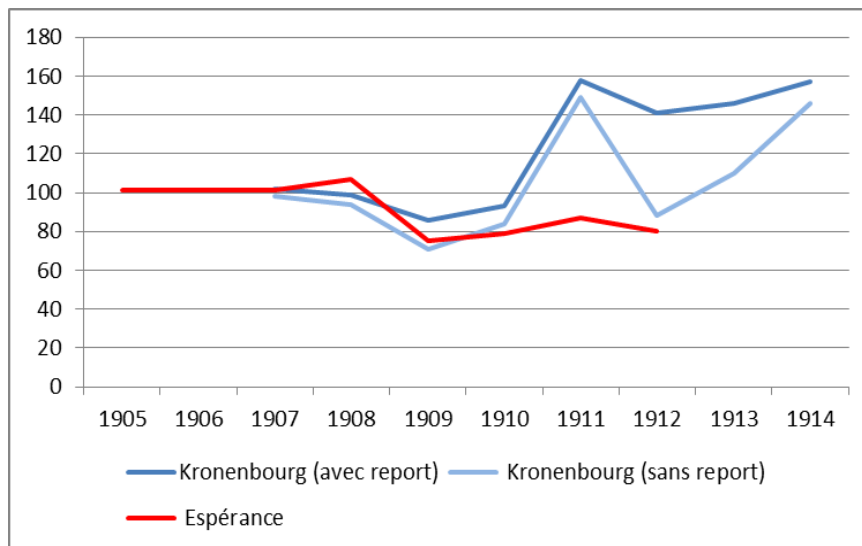
Livraison de fûts dans un débit de l'Espérance, par Albert Bergmann

Tableau également postérieur à 1918, qui montre une réalité de toute la première moitié du XX^e siècle. Albert Bergmann (1845-1924) est le frère de Charles, président de l'Espérance (1902-1904).

Points de vente de la Brasserie de l'Espérance en 1905 : localisation et volumes de bière vendus⁴⁸⁰

III. Une Belle Époque

La dizaine d'années précédant la guerre vaut bien pour les deux brasseries le label de Belle Époque. Kronenbourg continue sur sa lancée, l'Espérance confirme son redressement. Les résultats sont au rendez-vous et s'envolent même pour Kronenbourg en 1911 et en 1914 pour atteindre alors des records (près de 15 % du capital investi) et permettre de confortables dividendes qui atteignent 8 % de 1911 à 1914. Du côté de l'Espérance, la démarche est inverse de celle des années 1890 : le bénéfice publié au bilan est volontairement réduit (de 50 % en 1904 et 1905), le dividende est plafonné à 6 % et la société reconstitue ses réserves⁴⁸¹.



Bénéfice net de Kronenbourg et de l'Espérance en milliers de marks (1905-1914)

⁴⁸⁰ Source : ADBR 80 J 29 ; cartographie : CRESAT, Benjamin Furst, 2017 ; *Atlas historique d'Alsace* en ligne.

⁴⁸¹ D'après les écritures comptables manuscrites, ADBR 80 J 30. A noter que les rapports imprimés manquent à partir de 1908.

D'importants changements concernent la gouvernance des deux établissements. À Kronembourg, Maurice Hatt prend en 1908 à trente-neuf ans la succession comme directeur de son frère Guillaume, son aîné de vingt ans. Il est assisté dans sa tâche par Jacques Kerth⁴⁸². Leur mère, Salomé, veuve de Frédéric-Guillaume, meurt à Schiltigheim le 31 juillet 1910. Sur ses 250 actions Kronembourg, 125 reviennent à Guillaume et aux enfants de Jules, 125 à Philippe, Louise et Maurice. Les conditions particulières de ce partage, qui exclut Eugène, s'expliquent par la cession des droits de ce dernier en janvier 1897 à Guillaume et à Jules⁴⁸³. À Schiltigheim, Louis Hatt-Boyé, décédé le 2 juillet 1909 à Berck-sur-Mer, est remplacé au conseil par son frère Jean-Jacques et, dans son rôle de délégué du conseil, par Jean-Louis Hatt-Mieg qui cède en 1910 son poste de directeur à son frère Paul Hatt-Wilhelm. Gustave Boeswillwald préside le conseil de 1904 à 1907. Le Bâlois Hermann La Roche-Burckhardt lui succède⁴⁸⁴.

XXX

Gustave Boeswillwald (1835-1907)

Brasseur à la Bague d'or (Zum goldenen Ring), fondée en 1690 et située 9, rue de la Mésange, il succède à son père Charles-Théodore Boeswillwald et exploite la brasserie jusqu'en 1883. Il en fait ensuite un débit de l'Espérance, qui en devient propriétaire au cours de l'exercice 1903-1904.

Hermann La Roche Burckhardt (1842-1921)

Banquier bâlois, fondateur de l'ABBS en 1873 et administrateur des deux brasseries qui en sont issues à Bâle et à Schiltigheim, il préside l'Espérance de 1907 à sa mort en décembre 1921.

Paul Hatt (1860-1926)

Paul Émile Hatt, né le 17 mai 1860 à Schiltigheim, est le deuxième fils de Jean-Louis Hatt et d'Émilie Kiefer. Il épouse le 18 avril 1893 Berthe Wilhelm (1832-1938). Directeur de l'Espérance de 1910 à 1922, il devient alors administrateur-délégué, mandat que sa mort interrompt le 8 mars 1926. Il est le père de Marthe et de René.

Robert, René, Marthe et Jean vers 1910

Jean et Robert sont les enfants de Jean-Louis Hatt-Mieg, Marthe et René, de Paul Hatt-Wilhelm. Marthe et Jean, nés en 1894, sont les aînés de René et Robert, nés en 1896.

L'année 1909 est également marquée par le boycott de la bière lancé le 20 septembre 1909 par le cartel des syndicats libres et le parti social-démocrate contre les brasseurs strasbourgeois jugés coupables de répercuter sur les prix de vente le nouvel impôt sur le malt et diverses taxes locales à hauteur de 2 M par hectolitre : « Travailleurs, citoyens, à partir d'aujourd'hui, le mot d'ordre est le suivant : plus de bière jusqu'à ce que les brasseurs aient annulé la hausse des prix. Briser le boycott, c'est briser la grève. Signé : la Commission du boycott⁴⁸⁵ ». Le 3 octobre, cette dernière lance un nouvel appel : « Ne buvez pas de bière ! Le *Bier-boycott* se poursuit ! Les patrons brasseurs sont toujours d'avis que le peuple des

⁴⁸² Maurice Hatt et Jacques Kerth composent le *Vorstand* qui signe le rapport imprimé annuel à partir du 22 décembre 1908 (AVES 219 Z 322).

⁴⁸³ AVES 219 Z 66, M^c Hamman, liquidation, 8 décembre 1910. On trouve sous cette cote le testament dactylographié de Salomé Hatt.

⁴⁸⁴ ADBR 80 J 25, récapitulatif des élections au conseil de l'Espérance.

⁴⁸⁵ ADBR 79 J 844, *Freie Presse*, 20 septembre 1909.

travailleurs doit supporter l'intégralité de la taxe sur la bière ! Les patrons ne connaissent que leurs profits, pas le bien de l'intérêt général ! C'est pourquoi, travailleurs, citoyens, ne buvez pas de bière jusqu'à ce que le rigoureux capital brassicole satisfasse vos justes revendications ! Surveillez-vous mutuellement ! Que l'on veille sur les autres ! Vive l'unité ! »

Cette initiative radicale survient après l'échec des négociations avec les brasseurs. Ces derniers protestent vigoureusement par la voix de l'Association des brasseurs alsaciens et de son directeur Hermann Peters : ils réfutent l'idée « incroyable et fausse » qu'ils seraient complices des majorités qui ont voté ces taxes au niveau local et régional et imputent le recul de la consommation à deux hausses de prix imposées en cours d'année. Mais ils refusent de prendre en charge cette augmentation de 2 M/hl qui dépasse le dividende moyen des brasseries allemandes en 1909 estimé par le *Wolf's Jahrbuch* à 1,14 M/hl. Au demeurant, les Alsaciens peuvent s'estimer heureux puisque la hausse atteint 4 M en Allemagne du Nord⁴⁸⁶. Ils n'hésitent pas surtout à contre-attaquer en qualifiant le boycott de « viol (*Vergewaltigung*) de la principale industrie de Strasbourg par la social-démocratie⁴⁸⁷ ».

xxx

Mot d'ordre du boycott publié dans la *Freie Presse* le 20 septembre 1909

Nouvel appel du 3 octobre (*Freie Presse*)

Rappels publiés régulièrement jusqu'en novembre

(Source BNU)

La commission du boycott, présidée par Franz Geiler, cordonnier de son état et syndicaliste⁴⁸⁸, ne s'en laisse pas compter. Si les négociations ont échoué avec les brasseurs strasbourgeois, elles aboutissent le 10 octobre avec trois brasseries de Kehl et d'Achern qui acceptent de baisser leur prix et deviennent du même coup *boycottfrei*. De nombreux débitants strasbourgeois s'alignent sur ces prix pour figurer sur les listes des *boycottfrei* publiées régulièrement par la *Freie Presse*, organe du parti social-démocrate, et obtenir l'affichette qui les rend fréquentables par les travailleurs. Les brasseurs strasbourgeois acceptent au minimum de leur accorder un délai de paiement. Constatant que 170 débits de Strasbourg et de ses faubourgs sont dans ce cas et que l'objectif est atteint de façon indirecte, la commission décide dans sa séance du 10 novembre de lever le boycott tout en fixant les prix considérés comme acceptables : « Buvez seulement de la bière là où les prix fixés par la commission du boycott (10 pf pour 3/10^e de litre, 12 pour 4/10^e) sont appliqués⁴⁸⁹. » Pour la bière en bouteille, les prix conseillés sont de 14 pf pour 50 cl et de 21 pf pour 70 cl. En

⁴⁸⁶ *Ibid.*, *Strassburger neueste Nachrichten*, 22 et 25 septembre 1909.

⁴⁸⁷ *Ibid.*, *Strassburger Bürger-Zeitung*, 23 septembre 1909.

⁴⁸⁸ Léon Strauss, *NDBA*.

⁴⁸⁹ ADBR 79 J 844, Placard signé F. Geiler avec au verso la liste des débits fréquentables,

faisant jouer la concurrence, les syndicats et les sociaux-démocrates réussissent à inverser le rapport de force et à remporter une belle victoire grâce à leur habileté et à leur pragmatisme. Un siècle plus tard, leur capacité à mobiliser les consommateurs et à parvenir à leurs fins par cette action collective laisse rêveur...

Les organisations professionnelles des brasseurs à la veille de la guerre

L'*Elsass-Lothringischer Brauerbund* (Fédération des brasseurs alsaciens-lorrains) siège à Strasbourg. Son directeur est Auguste Ehrhard, patron de la Brasserie Fischer⁴⁹⁰.

Le *Verband elsässischer Brauereien zur Wahrung ihrer gemeinsamer gewerblichen Interessen GmbH* (Association des brasseurs alsaciens pour la défense de leurs intérêts professionnels communs) est constitué le 18 mars 1908 au capital de 103 500 M par trente-cinq brasseries alsaciennes. Il est présidé par Ph. Braunwald, directeur de la Brasserie Schutzenberger, premier président, et par Guillaume Hatt, second président. Hermann Peters est son directeur. Il se donne trois objectifs :

- Réglementation des rapports avec la clientèle.
- Harmonisation des conditions de salaire et de travail ainsi que des mesures à appliquer en cas de conflit éventuel avec la main-d'œuvre.
- Formation d'une commission pour régler pacifiquement les divergences de vue entre les brasseries de l'association⁴⁹¹.

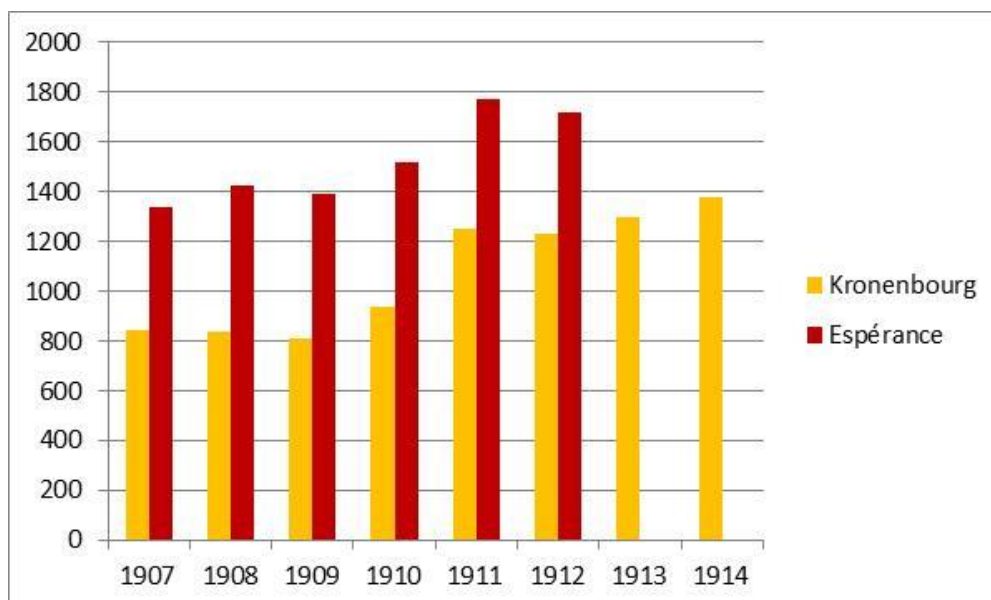
Une organisation similaire s'est formée à Metz en juillet 1906.

Si 1909 se traduit par un recul des chiffres des ventes et des résultats, l'Espérance et Kronembourg s'en remettent rapidement... 1910 et 1911 sont même des années de forte croissance. Les deux brasseries dirigées par la famille Hatt semblent faire mieux que leurs concurrents dans cet immédiat avant-guerre. D'après une statistique officielle de l'*Elsass-Lothringischer Brauerbund* portant sur la consommation de malt pendant l'exercice 1912-1913, l'Espérance remonte à la troisième place des brasseries strasbourgeoises, derrière Fischer et presque à égalité avec Gruber, tandis que Kronembourg se classe désormais en sixième position. La carte des brasseries d'Alsace-Lorraine établie à partir de cette statistique montre la concentration des brasseries dans les grandes agglomérations du *Reichsland*, mais aussi la survie d'un certain nombre de brasseries rurales qui ont passé un mauvais cap et vont désormais tenir, pour la plupart, jusqu'aux années 1960⁴⁹².

⁴⁹⁰ *Ibid.*, *Verzeichnis in Deutschland bestehenden Brauereivereinigungen*, Berlin, 1909.

⁴⁹¹ *Ibid.*, *Die wirtschaftliche Vereinigungen des deutsche Braugewerbes im Jahre 1907*, Berlin, 1908, p. 21.

⁴⁹² ADBR 80 J 34.



Ventes de bière de l’Espérance et de Kronenbourg en milliers de marks (1907-1914)

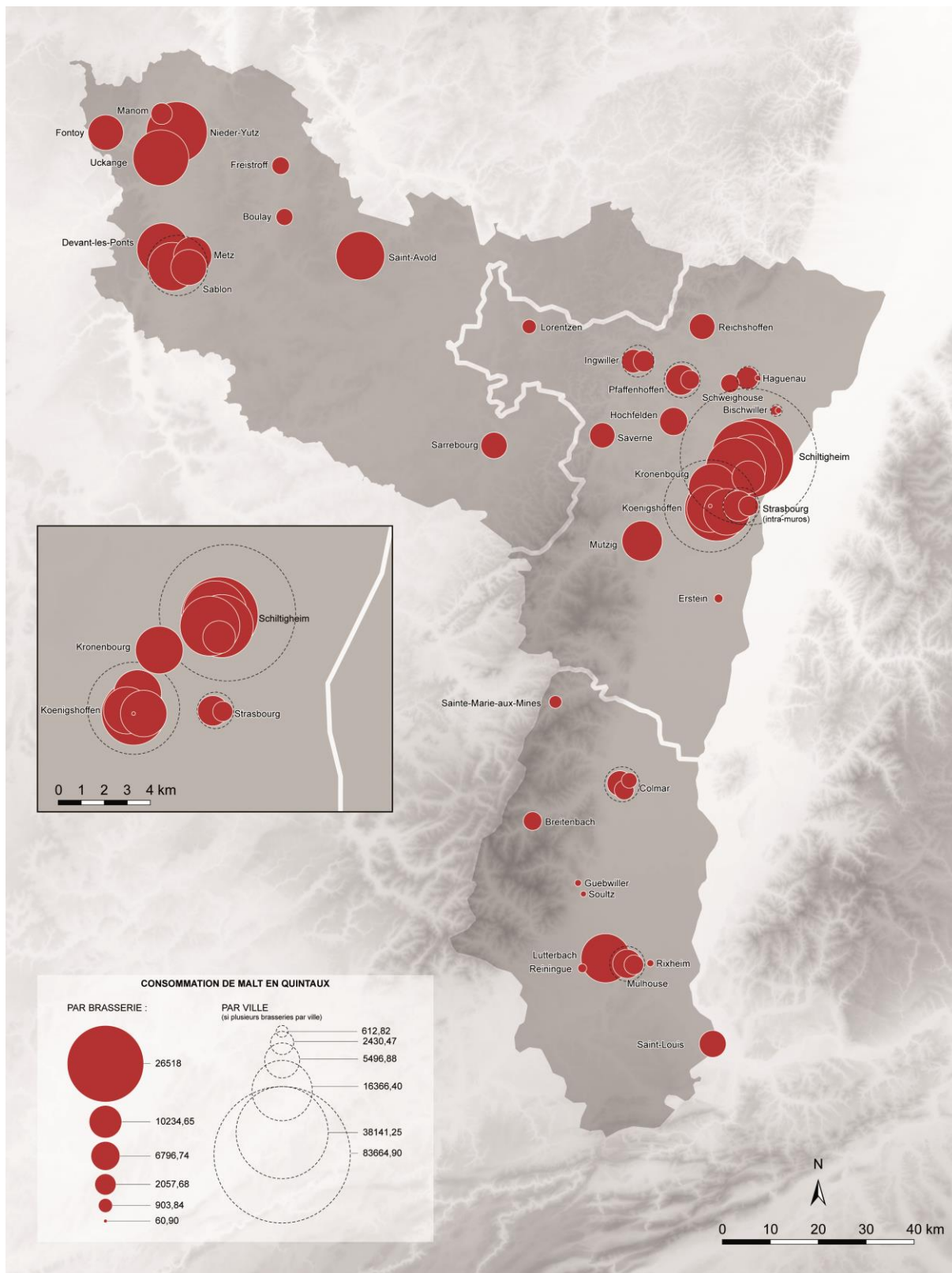
IV. Le dynamisme de Kronenbourg à la veille de la guerre

La croissance de Kronenbourg dans les années qui précèdent la guerre est à mettre au crédit de la direction assurée par Maurice Hatt depuis 1908 et des importants travaux entrepris à la brasserie à partir de cette époque. Un premier projet d’envergure, daté de juillet 1907, mais déjà contresigné par Maurice Hatt et Jacques Kerth, vise à surélever les combles au-dessus de la salle de brassage pour y installer une concasserie de malt (*Malzschroterei*). Par ailleurs, la construction d’un vestibule au rez-de-chaussée conduit les architectes Ed. et Th. Wagner à proposer une nouvelle façade de style Art nouveau qui donnera son identité architecturale à la brasserie pour plusieurs décennies⁴⁹³.

Les travaux s’accélérent à partir de 1910. Successivement sont entrepris en août 1910 la transformation du bâtiment des chaudières et des machines et la construction d’une nouvelle usine d’embouteillage, confiées au bureau d’études Pressl & Tröscher, de Karlsruhe ; en septembre 1911, l’installation d’une nouvelle machine de nettoyage des fûts ; enfin, l’adjonction par Eugène Koch d’un étage aux bureaux, pour y placer les archives délogées par la destruction en 1910 d’un bâtiment d’habitation en bordure de la route d’Oberhausbergen, la construction en 1912 de l’autre côté de l’entrée d’un pavillon symétrique destinée à devenir la maison du maître-brasseur. Comme ces deux pavillons, de facture néo-classique, encadrent la façade de la salle de brassage, Kronenbourg se dote ainsi de toutes les apparences d’une entrée de château⁴⁹⁴.

⁴⁹³ AVES 879 W 140, police du bâtiment.

⁴⁹⁴ *Ibid.*



Les brasseries d'Alsace-Lorraine en 1913⁴⁹⁵

⁴⁹⁵ Source : Statistique de la consommation de malt des brasseries d'Alsace-Lorraine établie par l'Elsass-Lothringischer Brauereibund, ADBR 80 J 34 ; cartographie : CRESAT, Benjamin Furst, 2017, *Atlas historique d'Alsace*, en ligne.

xxx

Projet de rehaussement de la salle de brassage et de nouvelle façade

Projet de pavillons d'entrée

Entrée de la Brasserie de Kronenbourg, route d'Oberhausbergen

Photographie datant de 1933 (Archives Kronenbourg SAS)

Projet d'installation d'un appareil de nettoyage de fûts

La politique commerciale de Kronenbourg semble assez différente de celle de l'Espérance. À l'entrepôt de Brumath, qui existait déjà en 1885, se sont ajoutés ceux de Dettwiller, Sélestat et Barr. Surtout, l'entreprise mise davantage sur l'exploitation directe de débits dont elle est propriétaire et investit des sommes considérables dans l'acquisition et l'entretien de ces bienfonds : en comptant les entrepôts, ces vingt-et-un points de ventes sont comptabilisés pour plus d'1 M de marks à l'actif de 1913 contre 480 000 M pour la brasserie (y compris les maisons d'habitation) et 200 000 M pour la malterie de Schiltigheim. Il est vrai que la propriété du débit s'accompagne parfois de celle de l'ensemble de l'immeuble comme pour la Ville d'Anvers, situé au coin du boulevard d'Anvers et de la Mannheimer Strasse (rue de Verdun aujourd'hui) acheté en 1913 pour plus de 100 000 M avec son immeuble de quatre étages. La plupart de ces établissements sont situés à Strasbourg *intra muros* (Aigle, Trois Fleurs) ou dans ses faubourgs (Agneau à La Robertsau, Licorne, Charrue et Tigre à Kronenbourg, Franciscain à Schiltigheim), mais aussi à Brumath (Rose, Deux Clefs), Bouxwiller, Obermodern, etc. S'ajoutent encore une dizaine de fonds de commerce, comptabilisés ensemble pour 53 000 M à l'actif, parmi lesquels la Brasserie du Dauphin, place de la Cathédrale à Strasbourg, l'Auberge de la forêt (Waldwirtschaft) à Brumath ou encore la Brasserie Kueny à Saint-Amarin⁴⁹⁶.

xxx

Réclame pour la bière Kronenbourg en bouteilles (printemps 1909)

Plus ancienne réclame de Kronenbourg connue, cette affichette proclame : « Nous recommandons comme bière en bouteilles de première qualité notre Kronenbourg Export, blonde et brune (la blonde de qualité Pils). Elle est tout à la fois stable, brassée uniquement avec du malt et du houblon, elle a du nerf, elle est savoureuse et digeste. Garantie de mise en bouteille avec la plus méticuleuse propreté. En vente dans toutes nos auberges et dans de nombreuses épiceries. En cas de manque, réclamez toujours SVP la Kronenbourg Export. Livraisons directes à domiciles gratuites sur commande. Il est intéressant de remarquer qu'un des thèmes centraux des campagnes de publicité des années 1950 (« précisez une Kronenbourg ») est déjà en germe en 1909.

Livraison de bière en camion Daimler (1912)

Ce camion et sa remorque lourdement chargés, arrêtés ici au passage de l'octroi, ont été conçus pour répondre la cas échéant aux besoins de l'armée. Fabriqué entre 1908 à 1911 à Marienfelde près de Berlin, le camion développe une puissance de 45 cv pour rouler à 16 km/h avec une charge utile de 4 t. Il est équipé de roues en

⁴⁹⁶ AVES 219 Z 323, bilan au 30 septembre 1913, (à noter qu'on ne trouve sous cette cote que la comptabilité détaillée (et manuscrite) des exercices 1912-13 et 1913-14).

acier à bandages de caoutchouc plein, tandis que la remorque, également fabriquée par Daimler a des roues de bois cerclées de fer. On note le chargement mixte de caisses de bouteilles et de fûts⁴⁹⁷ (Archives Kronenbourg SAS).

La succession entre les deux frères et le changement de génération qui s'ensuit portent apparemment leurs fruits : c'est une entreprise en plein renouveau dont la croissance est interrompue par la Grande Guerre. Au même moment, c'est aussi une vie qui se termine, de façon pénible : malade, Guillaume est placé sous la tutelle de Maurice en novembre 1913. Un inventaire de ses biens, établi alors devant notaire, en dit long sur les pratiques et motivations de ce grand patron de brasserie, veuf depuis 1883 et sans enfant, dont la vie a été entièrement consacrée à l'entreprise⁴⁹⁸. Sur une fortune évaluée *a minima* (les actions étant comptabilisées à leur valeur nominale) 1 432 000 M, ses effets personnels se limitent à une somme de 6 300 M ; il n'est propriétaire d'aucun bien immobilier ni foncier et habite la maison qu'il a fait construire et qui appartient à l'entreprise ; il est assez surprenant de le voir détenir une dizaine de créances hypothécaires pour un montant de 140 700 M dont sont redevables des aubergistes ou hôteliers, mais aussi de simples agriculteurs et même un contrôleur de tramway ; parmi ses autres débiteurs, figurent également son frère Eugène pour 32 400 M⁴⁹⁹ et les époux Grünewald, c'est-à-dire sa sœur Louise et son beau-frère, pour 50 000 M ; l'essentiel de sa fortune se partage entre un portefeuille mobilier de 625 000 M⁵⁰⁰, dont 360 000 M en actions Kronenbourg, et des comptes courants pour un montant de 555 000 M (dont 98 % en dépôt à la brasserie). Guillaume Hatt s'éteindra à Strasbourg le 10 mars 1916⁵⁰¹.

Effets personnels (meubles, vêtements, bijoux)	6 300
Créances hypothécaire	140 700
Autres créances	87 550
Parts sociales ⁵⁰²	17 000
Valeurs déposées en banques	625 126
dont : - Actions Kronenbourg	363 000
- Autres actions	130 610
- Obligations	131 516
Comptes courants	555 353
TOTAL	1 432 029

Composition de la fortune de Guillaume Hatt en novembre 1913

⁴⁹⁷ Renseignements aimablement communiqués par Jean-François Grevet.

⁴⁹⁸ AVES 219 Z 69, M^e Huber, Vermögensverzeichnis, 18 novembre 1913.

⁴⁹⁹ Il s'agit d'une créance nouvelle, remboursables par tranches bisannuelles de 4 000 M à partir du 1^{er} juillet 1914.

⁵⁰⁰ En dépôt pour l'essentiel (94 %) à la banque Staehling-Valentin.

⁵⁰¹ À son décès, sa fortune est évaluée à 1 785 000 M. L'augmentation de 25 % par rapport à 1913 est très inférieure à l'inflation (AVES 219 Z 70, M^e Lauterbach, liquidation et partage, part de Maurice Hatt, 25 mars 1919).

⁵⁰² Dans deux sociétés à responsabilité limitée, de fabrication de glace à Schiltigheim et de menuiserie à Strasbourg.

Brasseries	Nombre	Valeur en M
Brauerei W. Isenbeck AG (Hamm, Westphalie)	20	20 000
Brasserie Wagner (Mutzig)	20	20 000
Brasserie Wagner Au Lion de Belfort (Belfort)	30	12 150
Mainzer Aktienbrauerei (Mayence)	13	3 900
Aktienbrauerei Stern (Francfort-Oberrad)	5	5 000

Autres actions de brasseries détenues par Guillaume Hatt en 1913

V. Pénuries de la Grande Guerre

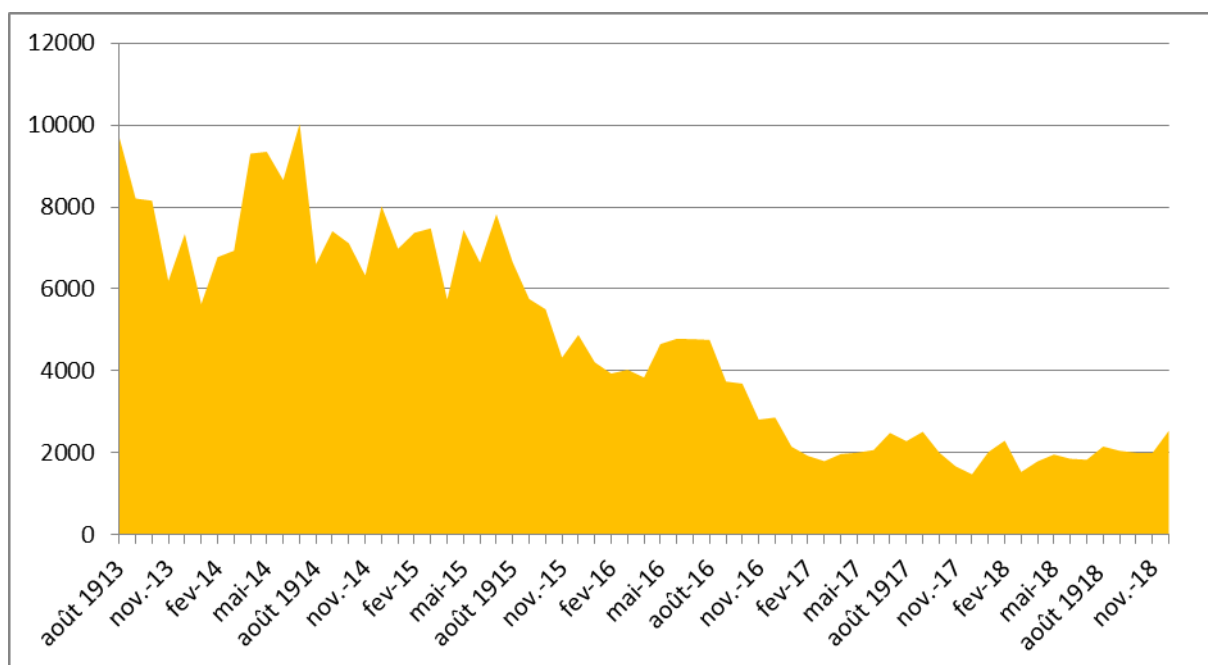
Les brasseries strasbourgeoises sont épargnées pendant la Grande Guerre par un certain nombre de problèmes qui se posent à beaucoup d'entreprises alsaciennes : elles échappent aux risques de séquestres qui menacent les intérêts français ; leur marché est assuré par les besoins de l'armée et aucune reconversion n'est envisagée, ni même envisageable. La guerre, à condition de ne pas être à proximité immédiate du champ de bataille comme en 1870, pourrait même s'avérer très profitable. De fait, elle l'est chez Kronenbourg : le bénéfice net, calculé en monnaie constante pour corriger l'inflation, bien qu'en recul, se maintient à un haut niveau jusqu'en 1916, puis recule nettement tout en restant positif. Les actionnaires perçoivent leur dividende (en monnaie dévalorisée) de 8 % en 1917 et en 1918 ! La brasserie profite à l'évidence de l'inflation qui valorise de façon permanente ses stocks. Ces résultats sont d'autant plus remarquables que la production a fortement reculé au cours de la guerre, de 62 000 hl à 37 000 hl, complétés par 12 000 hl de limonade. Les effectifs sont passés de 43 ouvriers à 35⁵⁰³.

	1913	1914	1915	1916	1917	1918
En milliers de marks courants	110	146	144	179	104	119
En milliers de marks constants 1913	110	139	101	118	58	55

Bénéfice net de Kronenbourg de 1913 à 1918⁵⁰⁴

⁵⁰³ ADBR 121 AL 1466, statistiques du Service industriel d'Alsace et de Lorraine, 1919. La statistique porte sur « avant » et « pendant » la guerre sans autre précision.

⁵⁰⁴ AVES 219 Z 322, rapports d'assemblée générale, 1913-1918. Les valeurs annuelles ont été déflatées par l'indice des prix de gros publié par Carl-Ludwig Holtfrerich, *Die deutsche Inflation 1914-1923*, Berlin-New York, De Gruyter, 1980, p. 15.



Production mensuelle de l'Espérance en milliers d'hl de bière (1913-1918)⁵⁰⁵

Les données concernant l'Espérance sont plus précises. Les statistiques mensuelles montrent clairement les étapes en marches d'escalier de l'effondrement de la production. Après un record de 10 000 hl en juillet 1914, août se solde par un recul de 34 %, inhabituel en plein été, mais qui s'explique évidemment par la mobilisation. En raison de la demande, le niveau se maintient assez bien jusqu'à l'été 1915 où se produit un deuxième décrochage, puis un troisième un an plus tard. En 1917 et 1918, la production tourne autour de 2 000 hl par mois, c'est-à-dire au quart de la production d'avant-guerre. Si on raisonne par années, la production passe de 95 000 hl avant-guerre avec 70 ouvriers à 22 700 en 1918 avec 48 ouvriers⁵⁰⁶. Le rationnement en orge est la cause principale de cette évolution : les stocks sont utilisés pour faire face à la hausse de la demande des mois les plus chauds en 1915 ou en 1916, et ne se reconstituent pas par la suite. En 1917 et 1918, il n'y a plus de marge de manœuvre. La consommation de malt dans l'ensemble du Reich est passée de 18 kg/hl en 1913, à 13 kg en juin 1916, puis 6 kg à la fin de 1917 et 3,55 kg en 1918⁵⁰⁷... À cette pénurie, s'ajoutent les réquisitions de cuivre. Quant au recul des houblonnières, de 4 000 ha environ en 1914 à 2 200 ha en 1918, il est davantage une conséquence de l'effondrement du marché et de l'émergence d'autres nécessités qu'une cause⁵⁰⁸. L'évolution est également qualitative : la bière de garde (L) cesse d'être fabriquée à partir du 15 août 1917, la bière bock (B) progresse aux dépens de la bière légère (W) qui n'est plus produite que par intermittence en 1918 et connaît un arrêt définitif en novembre 1918. Quand les troupes

⁵⁰⁵ ADBR 80 J 32, statistique journalière de la production de bière de l'Espérance, d'octobre 1912 à septembre 1929.

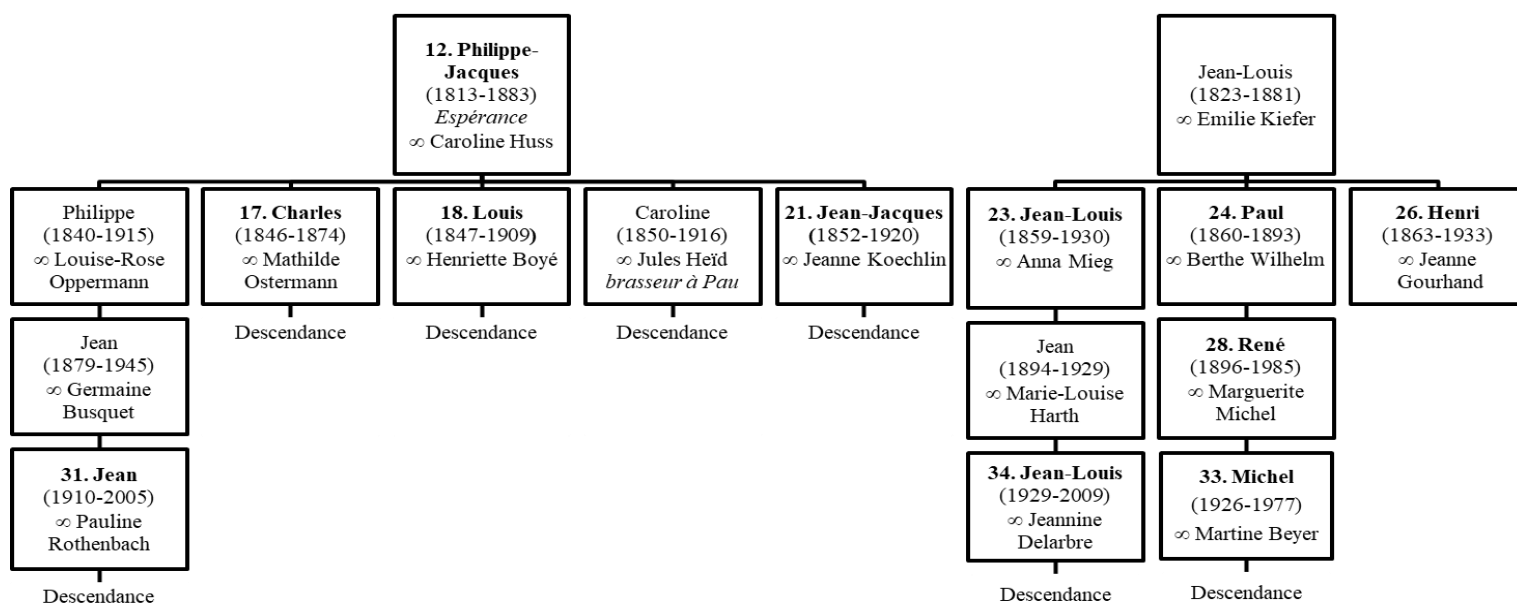
⁵⁰⁶ ADBR 121 AL 1466, statistiques du Service industriel d'Alsace et de Lorraine, 1919.

⁵⁰⁷ ADBR 121 AL 1243, statistique du deutsche Brauerbund, août 1919.

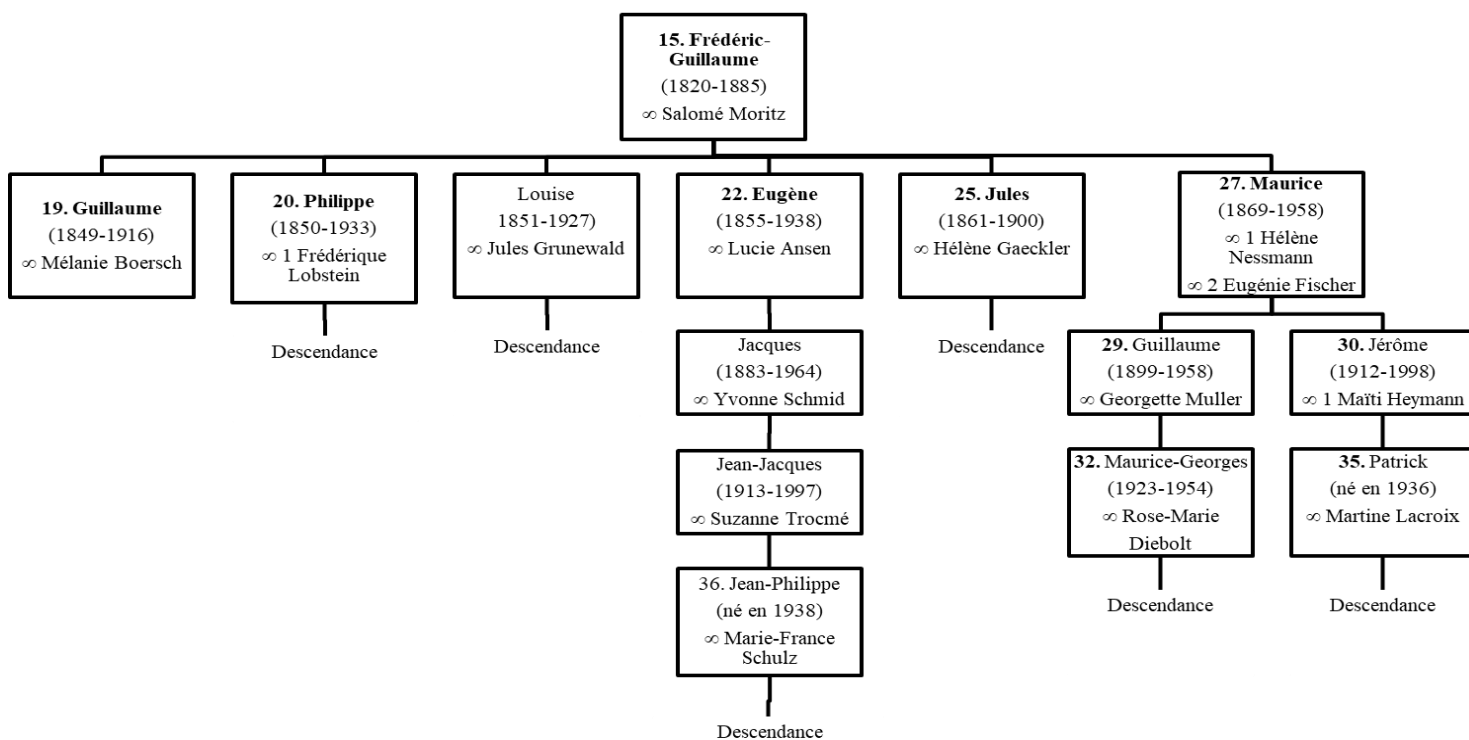
⁵⁰⁸ Walter Rinckenberger, *L'Alsace depuis son retour à la France*, t. 2, Strasbourg, Comité alsacien d'études et d'information, 1933, p. 183.

françaises entrent à Strasbourg, l'Espérance ne produit plus – en faible quantité – que de la bière bock de très faible densité.

Si l'on manque d'informations pour analyser avec précision certaines différences de stratégies entre les deux brasseries cousines, on peut néanmoins dégager quelques enseignements de ces années de la fin du *Reichsland* : Kronenbourg reste l'entreprise familiale voulue en 1885 par Frédéric-Guillaume. Malgré quelques tensions, ses fils sont parvenus à s'organiser sous le leadership de l'aîné, Guillaume, qui, sans enfants, peut transmettre le relais au benjamin, Maurice, sans problème grâce à leur différence d'âge. L'entreprise semble viser, à l'époque de Guillaume, la rentabilité plutôt que la course à la taille. Avec Maurice, l'évolution des objectifs est nettement perceptible. L'Espérance est d'emblée plus ambitieuse, mais elle est aussi tiraillée entre des intérêts divergents, ceux des Bâlois, des banquiers strasbourgeois et de la famille Hatt et, au sein de cette dernière, entre ceux des fils de Philippe-Jacques et des fils de Jean-Louis. L'opération d'Ivry est une catastrophe dont l'entreprise se relève difficilement, mais dont elle est définitivement guérie dans les premières années du XX^e siècle. La guerre interrompt brutalement une période de forte croissance qui a replacé les deux brasseries parmi les leaders de la branche à Strasbourg. Ce n'est que partie remise.



Généalogie simplifiée des branches de l'Espérance de la sixième à la neuvième génération



Généalogie simplifiée de la branche Kronenbourg de la sixième à la dixième génération

VIII.

Un nouveau départ après 1918

On mesure mieux *a contrario* combien la période du Reichsland (1871-1918) a pesé sur le développement de la brasserie strasbourgeoise en lui opposant l'élan de croissance de l'Espérance et de Kronembourg au cours des années 1920 : la production de la première double presque entre 1921, où le niveau de 1913 est en passe d'être retrouvé, et 1929 (+ 91 %) où elle atteint 177 600 hl⁵⁰⁹ alors que sa progression avait été des plus faibles pendant trente ans, entre le début des années 1880 et la Grande Guerre. Le contraste est encore plus saisissant pour Kronembourg qui connaît un décollage d'autant plus spectaculaire que peu d'indices le laissaient présager dans les années d'avant-guerre : avec 260 000 hl au début des années 1930, la brasserie multiplie par quatre sa production en une dizaine d'années et devient tout d'un coup le leader du secteur en Alsace⁵¹⁰ ! La crise des années 1930 tempère les enthousiasmes, la guerre et l'annexion de l'Alsace au III^e Reich mettent tout à fait fin à l'euphorie. Mais comme on le sait, cet élan de croissance n'en sera que plus vigoureux de nouveau après-guerre. C'est pourquoi, l'entre-deux-guerres apparaît pour les deux brasseries de la famille Hatt comme une sorte de répétition générale de l'entrée dans la société de consommation, finalement repoussée pour cause de crise économique et de guerre mondiale. Aussi peut-elle être étudiée à l'aune de ce qui s'est passé avant et de ce qui se passera après, comme un véritable entre deux. Comment l'Espérance et Kronembourg ont-elles soldé le passé et préparé l'avenir ?

I. Un nouveau contexte

Comme de nombreuses familles alsaciennes, les Hatt se sont retrouvés dès 1914 de chaque côté du front et, par la force des choses, dans les deux armées en guerre. Les uns décrochent la Croix de guerre, un autre la Croix de fer⁵¹¹. La branche Kronembourg a la chance de bénéficier des circonstances : Maurice, âgé de quarante-cinq ans en 1914, échappe de peu à la mobilisation en raison de son âge tout comme son fils aîné, Guillaume, né en 1899. Du côté de l'Espérance, la branche Hatt-Huss, qui n'exerce plus de responsabilités opérationnelles à la brasserie, vit désormais en France, tandis que les fils de Jean-Louis Hatt-Mieg profitent de leur nationalité suisse, héritée de leur père pour échapper à la conscription. Il en est de même pour Jacques, fils d'Eugène. La famille a le bonheur rare de ne déplorer

⁵⁰⁹ ADBR 80 J 32, litrage de production journalière avec récapitulatifs mensuels et annuels.

⁵¹⁰ Cf. *infra*, p. 150.

⁵¹¹ Parmi les premiers, Philippe et Jean, tous deux polytechniciens (cf. *supra* p. 65), de même que Georges (1881-1934), fils de Louis Hatt-Boyé, et Pierre (1879-1944), fils du malteur Guillaume-Auguste ; le second étant René (cf. *infra*).

aucune victime.

La guerre de René Hatt

René Hatt, fils de Paul Hatt-Wilhelm et neveu de Jean-Louis Hatt-Mieg, n'a pas encore dix-huit ans lorsque la guerre commence en août 1914. Il est né le 30 août 1896. Il termine l'année suivante sa scolarité au Gymnase à Strasbourg et se présente à son *Abitur* en uniforme de pompier sans doute pour échapper par un service civil à la conscription. Peine perdue : après quelques semaines ou quelques mois à la brasserie comme stagiaire⁵¹², il est incorporé en novembre 1915 dans l'armée allemande. Sa première mission est de monter la garde au grand-magasin Magmod où sont entreposés les vivres. Nommé lieutenant en septembre 1917, il participe aux batailles de Cambrai (novembre-décembre 1917) et de la Lys. Il est décoré de la Croix de fer. Il termine la guerre dans un hôpital à Berlin où il est soigné pour les séquelles liées aux gaz. Il assiste à la révolution de novembre 1918, voit Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg haranguer la foule, mais craignant d'être enrôlé de force dans le camp de la révolution ou de la répression, il déserte et regagne rapidement Strasbourg⁵¹³.

Ce passé sous uniforme allemand ne l'empêchera pas d'épouser le 4 octobre 1923 Marguerite Michel, fille d'Albert Michel, colonel de gendarmerie, chargé d'introduire après-guerre la gendarmerie dans les provinces recouvrées sous le nom de « Légion de gendarmerie d'Alsace et de Lorraine »⁵¹⁴.

xxx

René Hatt en uniforme de lieutenant de l'armée allemande, décoré de la Croix de fer de 2^e classe

(Collection familiale)

La victoire française n'en est pas moins accueillie avec ferveur à Schiltigheim et à Cronembourg (qui perd son K... germanique). La correspondance d'Anna Hatt-Mieg, que ses origines mulhousiennes prédisposent d'autant plus à la francophilie, révèle même une haine tenace contre les Allemands : « On a pavoisé et fait des retraites lundi en l'honneur de la paix », écrit-elle à son fils Jean le 26 juin 1919 après la signature du traité de Versailles. « Moi, je n'ose pas me réjouir tout à fait, il faut tellement se méfier de cette race ! Pourtant, j'espère que pour nous, nous en sommes délivrés à tout jamais ; seulement, ils ont encore trop de représentants dans le pays à mon gré⁵¹⁵. » Elle irait bien en Suisse pendant les vacances, mais elle craint de faire de mauvaises rencontres : « Tâche de m'avoir des renseignements sur les prix des hôtels de séjour, surtout la nourriture, et aussi quels sont les endroits où on ne rencontre pas d'Allemands⁵¹⁶. » Et elle traque les germanismes dans le

⁵¹²⁵¹² Au moment de sa retraite en 1967, on évoque ses débuts en 1915 et ses 52 années de service (ADBR 80 J 16, conseil d'administration, 26 juin 1967).

⁵¹³ Papiers militaires, Berlin, 23 mai 1930 (prêtés par Christian Wilhelm) ; témoignage de son petit-fils, Dominique Hatt, 26 juin 2017.

⁵¹⁴ AN Léonore. Son nom a été attribué à une rue de Strasbourg dans le quartier de la Musau.

⁵¹⁵ ADBR 80 J 48, copie de lettres d'Anna Hatt-Mieg (un seul cahier en papier pelure couvrant près de deux ans, du 31 janvier 1919 au 14 septembre 1920 a été conservé).

⁵¹⁶ *Ibid.*, 25 mai 1919.

français de son fils Robert (*alias* Bob) : « Ne dis pas : propriétaires ici sont les dames Paulus, mais : les dames Paulus sont propriétaires de cette maison⁵¹⁷. » Dans un autre registre, elle met également en garde, à tort ou à raison... : « Ne deviens surtout pas ours à l'instar des Hatt⁵¹⁸! »

Les brasseurs alsaciens ont aussi de quoi se réjouir de la paix et du retour à la France pour des raisons cette fois très professionnelles et commerciales. Ils vont d'abord pouvoir recommencer à fabriquer de la bière et non plus ce « breuvage dénommé bière [qui] n'en avait plus que la couleur, sans en avoir la force et le goût⁵¹⁹ ». Ils peuvent espérer un effondrement des importations allemandes, qui avaient atteint 30 % de la production alsacienne en 1912, et une reprise des exportations, ou plutôt des ventes en France de l'intérieur, tombées quant à elles à 3 %⁵²⁰. Ces perspectives sont d'autant plus favorables que la production française s'est effondrée de moitié pendant la guerre, car de nombreuses brasseries se trouvaient dans la zone occupée par les troupes allemandes, et les destructions retardent la reprise : en juillet 1921, on dénombre encore 1 700 brasseries détruites dont 4 à 500 seulement ont été remises en activité par des moyens de fortune⁵²¹. Finalement, les années 1920 ne permettront pas de retrouver le niveau de production d'avant-guerre⁵²². A *contrario*, en Alsace même, les buveurs de bière allemands qui ont été expulsés, sont remplacés par des Français buveurs de vin, et qui le sont de plus en plus après le rôle joué par le « pinard » dans le soutien du moral des poilus. Il faudra leur faire aimer la bière...

xxx

Affiche Espérance d'après-guerre

Cette affiche, signée C. Riom et imprimée à Paris, est destinée au marché français. Mais vante-t-elle la bière de Schiltigheim ou celle d'Ivry ? Bien qu'étant autonomes, les deux entreprises ont toujours la même raison sociale et peuvent revendiquer la même origine en 1746...(©musée de la bière-Département de la Meuse)

La Brasserie de Kronenbourg affiche sa nouvelle identité française

(Collection Patrick Hamm)

La Brasserie Lipp à Paris sert de la bière Hatt

Kronenbourg a été avant 1914 le fournisseur attitré de grandes brasseries parisiennes, notamment de la Brasserie des bords du Rhin fondée en 1880 par Léonard Lipp boulevard Saint-Germain. On y sert de la bière Hatt !

En attendant d'enranger les promesses de l'avenir, il faut passer le cap du présent. Chez Kronenbourg, l'effectif est en février 1919 de 34 ouvriers contre 43 avant-guerre.

⁵¹⁷ *Ibid.*, 15 octobre 1919. Voir aussi la lettre du 3 juin 1920.

⁵¹⁸ *Ibid.*, 12 mars 1919.

⁵¹⁹ *Bulletin financier de la Banque d'Alsace et de Lorraine*, n° 18, 25 juin 1921, p. 2, in ADBR 121 AL 1245.

⁵²⁰ Production des 54 brasseries alsaciennes en 1912 : 1 274 000 hl ; importations : 387 000 hl ; exportations : 37 764 hl. *Ibid.*

⁵²¹ *Bulletin financier de la Banque d'Alsace et de Lorraine*, n° 19, 9 juillet 1921, p. 2 (BNUS).

⁵²² Sans l'Alsace-Lorraine, les brasseries françaises produisent 14,3 M d'hl en 1928 contre 16 M en 1913 ; entre-temps, la production de l'Alsace-Lorraine passe de 1,9 M d'hl à 2,8 M d'hl. D'après *Annuaire des sociétés par actions d'Alsace et de Lorraine...*, publié par la Sogénaal, éditions de 1927, p. 34, et de 1929, p. 22.

L'Espérance retrouve en apparence un régime normal avec 69 ouvriers (contre 70), mais il y en a « 20 de trop » car l'engagement a été pris avec d'autres brasseries alsaciennes d'employer tous les ouvriers rentrés du service militaire⁵²³. Un autre problème est posé par le départ, début mai, de son directeur technique, Charles Kleinknecht, qui s'installe à son compte après avoir racheté la Brasserie de la Perle⁵²⁴.

Les pénuries ne se résorbent pas d'un coup de baguette magique. En juillet 1919, le Syndicat des brasseurs, représenté par Ernest Schneider, Léon Braun et Paul Hatt, s'alarme du déficit de la production alsacienne d'orge, 90 000 qtx pour une consommation de 220 000 qtx et craint la concurrence allemande. Le gouvernement prête une oreille attentive à ces doléances « patriotiques » : une semaine plus tard, le décret du 12 juillet prohibe l'exportation des orges outre-Rhin et soumet les importations de bière allemande à autorisation⁵²⁵. Mais il n'est pas question du malt... Le Syndicat des brasseurs revient à la charge dès le 17 juillet pour réparer cet « oubli ». Il se heurte aux intérêts des malteurs et notamment de la société Hatt Frères, qui appartient par moitié aux frères Hatt et à Henri Lévy : elle sollicite l'autorisation d'expédier outre-Rhin cent wagons de malt provenant d'orges africaines (Algérie, Tunisie) qui ne trouveront pas preneurs en Alsace. Les brasseurs craignent la hausse des coûts et voudraient qu'on attende la nouvelle récolte avant de prendre une décision. De son côté, la direction du commerce ne veut pas pénaliser l'industrie de la malterie, qui a encore plus souffert que la brasserie pendant la guerre, et confirme que l'exportation de malt reste libre ! Hatt Frères s'en félicite en assurant que cette exportation ne créerait aucune pénurie chez les brasseurs qui bénéficient de stocks considérables de malts américains de qualité supérieure⁵²⁶.

La période demeure cependant incertaine. Anna Hatt-Mieg fait part à ses fils des préoccupations, voire de l'anxiété, de leur père, vice-président et administrateur-délégué de l'Espérance, que l'on peut, il est vrai, attribuer à son tempérament personnel davantage qu'à une situation objective : il ne cherche pas la moindre distraction, il fait des difficultés pour prendre des vacances et quitter la brasserie au cours de l'été 1919 ; il « est toujours soucieux une fois à cause des affaires de banque, une autre à cause des ouvriers ; il prend tout au tragique et ne consent pas à se distraire et à prendre un peu de bon temps pour se reposer » ; on « économise et se restreint tant qu'on peut car Papa se fait des soucis à cause des valeurs⁵²⁷ ».

Au printemps 1920, la dégradation de la situation sociale devient le principal sujet d'inquiétude. Strasbourg est paralysé : l'électricité manque, les transports et la poste ne

⁵²³ 121 AL 1466, Service industriel d'Alsace et de Lorraine, renseignements statistiques, février 1919.

⁵²⁴ ADBR 80 J 48, lettres des 23 février et 9 mai 1919.

⁵²⁵ ADBR 121 AL 1245 ; note du 5 juillet 1919, décret du 12 juillet.

⁵²⁶ ADBR 121 AL 1243, direction du commerce, correspondance, août 1919.

⁵²⁷ ADBR 80 J 48, lettres du 31 janvier, 25 mai 1919, 1^{er} février et 11 février 1920.

fonctionnent plus⁵²⁸. On ne sait comment la brasserie a été touchée par les grèves, mais on sait qu'elle l'a été. Anna évoque l'essoufflement du mouvement et la reprise qui intervient paradoxalement au moment même où la CGT lance son appel – national – à la grève générale par « vagues successives⁵²⁹ » : « Le 1^{er} mai s'est en somme passé assez tranquillement. À la brasserie, les ouvriers ont demandé à travailler. Il paraît qu'ils n'ont plus d'argent et je pense que leurs femmes en ont assez de ces grèves improductives. Et puis, ils se sont ennuyés puisque les auberges étaient fermées cette fois-ci. Les trams remarchent, mais, dans la semaine, ils ne passeront que toutes les dix minutes parce que la houille manque à la fabrique d'électricité. Elle manque aussi au gaz et ce dernier brûle misérablement, ce qui fait qu'on n'a pas pu stériliser le lait ces derniers jours. On le cuit simplement dans des marmites sur le foyer⁵³⁰. » Par la suite, il n'est plus question de grève dans la correspondance d'Anna Hatt-Mieg. Et l'Espérance retrouve son niveau de production d'avant-guerre en 1921.

Deux entreprises du secteur brassicole, dans lesquelles les Hatt ont des intérêts, subissent des changements importants au lendemain de la guerre : la première est la malterie Hatt Frères de la rue des Glacières, vendue et exploitée à compter du 15 décembre 1922 par une société en nom collectif appartenant à Georges et Sylvain Bernheim. Elle conserve néanmoins sa raison sociale, gage que le patronyme Hatt est en soi un précieux label dans le métier, et n'abandonne pas ce dernier lorsqu'elle devient en décembre 1926 Hatt Frères Successeurs⁵³¹. Jean Hatt (1885-1941)⁵³², fils de Guillaume-Auguste, conserve d'ailleurs jusqu'en janvier 1927 des parts du Syndicat des malteurs d'Alsace et de Lorraine qu'il cède alors pour 6 875 F à la veille d'une restructuration du syndicat⁵³³. Les greniers d'orge de cette malterie donnant sur la rue des Glacières sont détruits par un incendie le 10 mars 1924 et leurs ruines finalement démolies en 1928 après l'échec d'une tentative de reconstruction⁵³⁴.

XXX

En-tête de la malterie Hatt Frères

L'établissement de la rue des Glacières est imposant comme le sont en général les malteries qui ont besoin d'importantes surfaces pour le stockage de l'orge, les opérations de maltage (trempe, touraillage, dégermage) et le stockage du malt. Les deux tours carrées de la façade encadrent la centrale d'énergie avec sa cheminée fumante. (ADBR 121 AL 1243)

La seconde est l'ex-Brasserie d'Adelshoffen, alias Strassburger Münsterbräu, mise sous

⁵²⁸ *Ibid.* Lettres du 3 mars, 19 et 26 avril 1920.

⁵²⁹ Jean-Jacques Becker, Serge Berstein, *Victoire et frustrations, 1914-1929*, Nouvelle histoire de la France contemporaine, t. 12, Seuil, 1990, p. 202-203.

⁵³⁰ ADBR 80 J 48, lettre à Bob du 2 mai 1920.

⁵³¹ ADBR 814 D 446, archives du tribunal de commerce.

⁵³² Sa sœur Marianne a épousé Léon Dollinger, son autre sœur Marthe, l'industriel Paul Lederlin.

⁵³³ ADBR 814 D 332, archives du tribunal de commerce. Ces parts représentaient un peu plus du quart du fonds social du Syndicat divisé en 25 000 parts.

⁵³⁴ Police du bâtiment, AVES 939 W 225. La malterie sera reprise en 1931 par la Société des usines Ethel.

séquestre et rebaptisée « Grandes Brasseries alsaciennes SA (ancienne maison Ehrhardt Frères) » en attendant sa mise en vente comme bien allemand. Roger Ehrhardt, fils d'Émile, tente de l'empêcher en attirant l'attention sur les actionnaires minoritaires parmi lesquels sa tante, Fanny, née Hatt. Mais si les circulaires ministérielles de décembre 1918 prévoient le cas des sociétés mixtes dans lesquelles l'élément français, alsacien ou lorrain, est prépondérant, ils ignorent les participations minoritaires en assimilant les dites sociétés à des affaires entièrement allemandes. Roger a beau demander en mai 1919 la levée du séquestre et revendiquer une sorte de droit de préemption pour les actionnaires minoritaires, il n'est pas entendu⁵³⁵ : la brasserie est vendue aux enchères et passe sous le contrôle de Léon Braun, directeur de la Brasserie du Pêcheur, qui la rétablit dans son ancienne raison sociale de Brasserie d'Adelshoffen, mais sans les Ehrhardt et leurs alliés de la famille Hatt⁵³⁶. Avec un capital de 5 MF en 1921 et ses filiales, Adelshoffen et la Brasserie de Saint-Louis, le Pêcheur domine alors de la tête et des épaules le secteur brassicole alsacien et strasbourgeois par la puissance des capitaux engagés⁵³⁷. Mais Kronenbourg et l'Espérance ne lui laissent pas la voie libre et ne tardent pas non plus à adopter une attitude offensive pour mettre à profit ce nouveau contexte.

II. L'élan des années 1920

C'est chez Kronenbourg que l'impulsion donnée par Maurice Hatt se révèle la plus décisive et fait apparaître la période 1914-1918 comme une simple parenthèse dans un élan qui remonte en réalité à 1910. La succession de Guillaume Hatt, veuf sans enfant, est réglée en mars 1919. Ses 363 actions sont partagées à parts égales entre ses frères, sa sœur et ses neveux, Pierre et Denise, les enfants de Jules⁵³⁸. La présidence du conseil d'administration est toujours confiée à un tiers, qui n'est pas actionnaire, Paul Zang, gérant de la banque Staehling-Valentin, qui remplace à trente ans Charles Schott, décédé en 1919⁵³⁹. Maurice, administrateur-délégué, ne risque guère de contestations de la part de ses collègues familiaux du conseil, dont aucun n'est brasseur. Les tiraillements entre frères des années 1880-1890 appartiennent définitivement au passé.

⁵³⁵ ADBR 144 AL 90, lettre de Roger Ehrhardt du 22 mai 1919.

⁵³⁶ *Annuaire des sociétés par actions...*, *op. cit.*, édition de 1921, p. 76 et 87.

⁵³⁷ *Bulletin financier de la Banque d'Alsace et de Lorraine*, n° 18, 25 juin 1921, p. 2, in ADBR 121 AL 1245.

⁵³⁸ AVES 219 Z 70, liquidation de la succession de Guillaume Hatt, M^c Lauterbach, 31 mars 1919.

⁵³⁹ Paul Zang, né en septembre 1890, est devenu en décembre 1917 le gendre d'André Lebon, ancien ministre, président de la Fédération des industriels et des commerçants français (FICF, 1903-1932), grand-officier de la Légion d'Honneur. Cf. Joël Dubos et Hervé Joly, « Famille Lebon », in Jean-Claude Daumas (dir.), *Dictionnaire historique des patrons français*, Paris, Flammarion, 2010, p. 411-412.

Le conseil d'administration de la Brasserie de Kronenbourg dans les années 1920⁵⁴⁰

Aux côtés de Paul Zang et de Maurice Hatt, figurent :

- Jules Grünwald (1844-1922), beau-frère de Maurice, remplacé à sa mort par l'un de ses fils, Robert (1877-1945), agent d'assurances à Strasbourg.
- Philippe Hatt (1850-1933), rentier, frère de Maurice, puis en 1923, son fils, André, pharmacien à Mulhouse, jusqu'à son décès le 14 avril 1925, à l'âge de quarante ans.
- Jacques Hatt (1883-1964), fils d'Eugène et neveu de Maurice, docteur en droit.
- Pierre Hatt (1897-1980), fils de Jules et neveu de Maurice, encore étudiant à Banyuls au laboratoire de biologie marine lorsqu'il entre au conseil en 1924, docteur ès-sciences, assistant au laboratoire d'embryologie comparée du professeur Fauré-Fremiet au Collège de France en 1929, puis, à partir de 1936, chef de travaux à la faculté des sciences de Montpellier et au laboratoire de biologie marine de Sète⁵⁴¹.
- Robert Diebolt (1889-1962), propriétaire, futur maire d'Oberhausbergen, époux de Denise Hatt, la sœur de Pierre, nommé en 1925 en remplacement d'André.

xxx

Les Hatt rassemblés pour le mariage de Denise avec Michel Diebolt en août 1921 à Lutzelhouse

À noter la présence de René Hatt parmi ses cousins de la branche Kronenbourg. Tout à fait à droite, se tient Maurice Hatt.

Les marques de la Brasserie de Kronenbourg déposées en 1919 et 1921⁵⁴²

Si la couronne (Kronen) et le château (Burg) évoquent directement la raison sociale de l'entreprise, les deux autres dessins reprennent un symbole commun aux brasseurs, l'étoile, et intègrent deux animaux, un bouc (*Ziegenbock* ou *Bock* en allemand) buvant une chope mousseuse de bière et un tigre avec la gueule ouverte qui sont des références claires à la virilité et s'adressent manifestement à une clientèle masculine...

Affiche publicitaire pour la Tigre Bock (années 1920)

(Archives Kronenbourg SAS)

Le point de départ de l'élan de l'après-guerre est incontestablement la politique de marques adoptée par l'entreprise qui ne peut pas franciser sa dénomination aussi facilement que d'autres (Espérance, Pêcheur). Si la raison sociale, Brasserie de Kronenbourg, n'est pas modifiée avant 1931, elle est exprimée désormais par un symbole muet, déposé le 16 octobre 1919 au tribunal de commerce de Strasbourg, une couronne (*Kronen*) surmontant un château (*Burg*) dans un cartouche circulaire de vieux parchemin. Trois marques sont successivement créées : Bock Étoile, également le 16 octobre 1919, suivie de Bière Hatt le 17 novembre 1919, qui prend de court l'Espérance, et, près de deux ans plus tard, de Tigre Bock déposé le

⁵⁴⁰ D'après les *Annuaire des sociétés par actions d'Alsace et de Lorraine...*, *op. cit.*, publiés annuellement à partir de 1921, puis tous les deux ans à partir de 1931 (15 éditions de 1921 à 1939 ; collection de la BNUS).

⁵⁴¹ D'après Claude Hatt (fils de Pierre), *Panou dites nous*, souvenirs manuscrits aimablement communiqués par Bruno Hatt.

⁵⁴² Archives de l'INPI, dépôts n° 119, 120, 158 et 487. Documents aimablement communiqués par Stéphane Gallizia ; AVES 219 Z 72, extrait de papier à en-tête d'une lettre du 5 décembre 1925.

20 juillet 1921⁵⁴³. Cette dernière n'est pas une création ex nihilo : elle était déjà exploitée avant-guerre par la Brasserie strasbourgeoise du Tigre, 5, rue du Faubourg-National que Kronenbourg achète en 1919⁵⁴⁴. La fabrication y est arrêtée, les locaux sont dès janvier 1920 aménagés pour accueillir un restaurant⁵⁴⁵, mais la production – et peut-être la recette - de la bière Tigre Bock sont reprises⁵⁴⁶ avant que la publicité ne s'empare du thème du tigre et ne contribue à faire de la marque le fleuron de Kronenbourg. Dès 1923, Tigre Bock représente 50 % des ventes, devançant Bock Etoile (41 %) et une qualité Lager (9 %) vendue sans doute comme Bière Hatt. Bock Etoile disparaît dès la fin des années 1920, mais aussi... Kronenbourg, qui s'estompe progressivement sans être totalement abandonné dans certains documents. L'entreprise préfère se présenter au public à partir de 1928 comme « Brasserie de Cronenbourg⁵⁴⁷ », voire comme « Brasserie Hatt à Cronenbourg⁵⁴⁸ ». Elle devient une société de droit français en 1931 et adopte alors officiellement la raison sociale « Brasserie de Cronenbourg ».

Brasserie du Tigre (Zum Tiger)

Située 5, rue du Faubourg-National (ou, selon les époques, du Faubourg Blanc ou Weisssturmstrasse), elle est fondée en 1795 par Abraham Jost. Exploitée par Joseph Krencker de 1874 à 1909, elle est alors reprise par T.H. et E. Koerttgé qui sont les derniers à fabriquer de la bière dans Strasbourg intra-muros. Mais ils ne réussissent apparemment pas à passer le cap de la Grande Guerre.

xxx

Façade de la Brasserie du Tigre (Archives Kronenbourg SAS)

Le succès se traduit par une envolée de la production et des ventes à un rythme totalement inédit. Si le niveau de l'avant-guerre est retrouvé en 1922, la production double une première fois de 1922 à 1925, puis une seconde fois de 1925 à 1930 pour dépasser légèrement 266 000 hl et faire de Kronenbourg, en une décennie déjà « glorieuse », la première brasserie alsacienne ! Le taux de croissance annuel moyen atteint 17 % ! La commercialisation est assurée, outre les débits toujours exploités directement, par un réseau dense de 47 « dépôts et entrepôts de mise en bouteille » qui alimentent les cafés et restaurants :

⁵⁴³ On trouve également un récapitulatif de ces dépôts de marques dans un document du 3 avril 1945, AVES 219 Z 27, inscriptions sur le registre du commerce.

⁵⁴⁴ ADBR 219 Z 325, inventaire au 30 septembre 1920. Elle figure à l'actif du bilan de l'exercice 1919-1920 pour 364 000 F, représentant probablement sa valeur d'achat.

⁵⁴⁵ Ces premiers travaux consistent à construire une cuisine (AVES 789 W 50, police du bâtiment).

⁵⁴⁶ De la « bière T » est mentionnée au dépôt de Dettwiller en septembre 1920 dans l'inventaire de fin d'année brassicole (ADBR 219 Z 325).

⁵⁴⁷ *Annuaire des sociétés par actions...*, op. cit., édition de 1928, p. 79.

⁵⁴⁸ C'est le titre de l'article paru dans *La Vie en Alsace*, n° 2, février 1934, p. 38.

- Strasbourg : 4
- Banlieue de Strasbourg : 3 à Cronembourg, 1 à Schiltigheim
- Reste du Bas-Rhin : 18
- Haut-Rhin : 5 (+ 6 sous-dépôts dépendant de celui de Ribeauvillé)
- Lorraine : 8
- Paris : 1 (Entrepôts Formont avec 214 clients au 1^{er} juin 1933)
- Banlieue parisienne : Drancy, Nanterre
- Reste de la France : Marseille, Valence, Chambéry, Lyon, Lille

xxx

Restaurants et auberges exploitées par Kronembourg en 1929

Le Petit Tigre, situé Faubourg-de-Pierre, ne doit pas être confondu avec ce qui devient le Grand Tigre, Faubourg-National (Archives Kronembourg SAS)

Camionnette de service pour l'entretien des tirages à bière

(Archives Kronembourg SAS)

Cette croissance n'est évidemment possible que par les grands travaux qui modifient de fond en comble le site de Cronembourg. Après l'interruption de la guerre, ils reprennent en 1922 et sont confiés dans un premier temps à l'architecte Émile Kieffer : il dépose d'abord un projet, d'adjonction de deux étages au *Schiffhüss* (ou *Kühlhaus* ou rafraîchissoir), situé à l'est de la salle de brassage, pour des réservoirs, cuves et greniers à malt ou à grains crus⁵⁴⁹, puis en juin 1924, celui d'une halle de rinçage, de goudronnage et tonnellerie, pour la première fois de l'autre côté de la rue des Poix qui constituait jusque-là la limite nord de la brasserie⁵⁵⁰, enfin une cave de garde en novembre 1925 qui n'est en réalité plus une cave, mais un bâtiment de deux étages renfermant vingt-six tanks cylindriques⁵⁵¹. En avril 1926, la construction d'une nouvelle salle de brassage, dénommée K3⁵⁵², est lancée, à l'arrière de la précédente, également de l'autre côté de la rue des Poix. Bien que prévue en béton armé, elle présente, noblesse oblige, une façade néo-classique, avec escalier à double-volée protégé par une marquise, grandes baies vitrées, toit plat avec corniche. Elle est adossée à des silos à malt de plus grande hauteur⁵⁵³. Après l'agrandissement de la salle de fermentation en octobre 1926, les capacités de stockage sont encore augmentées à deux reprises par de nouvelles caves de garde en août 1927, avec vingt-quatre tanks⁵⁵⁴, et en juin 1928 avec trente-six tanks⁵⁵⁵. Enfin, la halle de rinçage est agrandie en février 1929⁵⁵⁶.

⁵⁴⁹ AVES 879 W 155, police du bâtiment, 30 août 1922.

⁵⁵⁰ AVES 879 W 137, police du bâtiment, 6 juin 1924.

⁵⁵¹ AVES 879 W 140, police du bâtiment, 18 novembre 1925.

⁵⁵² Il s'agit effectivement de la troisième salle de brassage construite sur le site après la première en 1862 et la deuxième en 1867 (rehaussée et équipée d'une nouvelle façade en 1907). Cette tradition de numérotation sera reprise à la fin des années 1960 pour distinguer les sites de Kronembourg (K1) et d'Obernai (K2).

⁵⁵³ AVES 879 W 137, police du bâtiment, 24 avril 1926.

⁵⁵⁴ *Ibid*, 24 octobre 1926 et 31 août 1927.

⁵⁵⁵ AVES 879 W 136, police du bâtiment, 12 juin 1928.

⁵⁵⁶ AVES 879 W 137, police du bâtiment, 27 février 1929.

XXX

Projet de la nouvelle salle de brassage : élévation et plan

Vue de la salle de brassage (façade est)

(Photo datée de 1933, Archives Kronenbourg SAS)

Ces travaux ne sont financés ni par des souscriptions en capital, ni par l'emprunt, mais intégralement par autofinancement. Le capital est certes augmenté une première fois en août 1921 et porté à 1,5 MF par émission de 200 actions de 1 250 F, puis, de façon plus conséquente, une seconde fois en mars 1925 pour atteindre 4 MF en 3 200 actions de 1 250 F dont 1 600 amorties de moitié⁵⁵⁷. Il ne bougera plus jusqu'en août 1945. Mais déjà en 1925, l'inflation depuis 1914 et la dévalorisation du franc sont loin d'être compensées : le capital a été multiplié par 3,2, le pouvoir d'achat du franc a été divisé par 4,6⁵⁵⁸. Kronenbourg fait donc le choix d'une sous-capitalisation, manifeste par rapport à la plupart de ses concurrents (mais pas de l'Espérance) dont le capital est plutôt de l'ordre de 5-6 MF à la fin des années 1920⁵⁵⁹. Les ressources en capitaux de la société sont néanmoins abondées par divers fonds de réserve qui totalisent près de 2,5 MF en 1929 et par les comptes courants de la famille qui dépassent à la même date 5 MF⁵⁶⁰. Or ces derniers présentent l'avantage d'être rémunérés par un intérêt fixe, très nettement inférieur aux dividendes... qui atteignent alors des sommets.

Tout repose en réalité sur une rentabilité exceptionnelle de l'affaire : elle dégage un bénéfice brut (taxes et impôts déduits) qui atteint 25,6 % du chiffre d'affaires en 1922 et qui est encore de 20,6 % en 1930 pour un montant entre-temps multiplié par quatre en francs courants⁵⁶¹. Une moitié, en gros, est affectée aux amortissements, une autre, le bénéfice net, est partagé entre les actionnaires, les administrateurs, les gratifications au personnel et les dotations à différents fonds de réserve. Le dividende qui atteignait déjà 8 % de la valeur nominale de l'action pendant la guerre, grimpe à 15 % en 1920 et à 20 % en 1927. Ces chiffres sont publiés dans *l'Annuaire des sociétés par actions* de la Sogénal jusqu'à l'édition de 1929 où figure la mention laconique : « Affaire de famille. La société ne publie pas de bilan⁵⁶². » C'est une réalité, puisque dix-huit personnes, toutes descendant de Frédéric-

⁵⁵⁷ *Annuaire des sociétés...*, *op. cit.*, édition de 1922, p. 94, et de 1926, p 76.

⁵⁵⁸ D'après le convertisseur francs/euros de l'INSEE, en ligne.

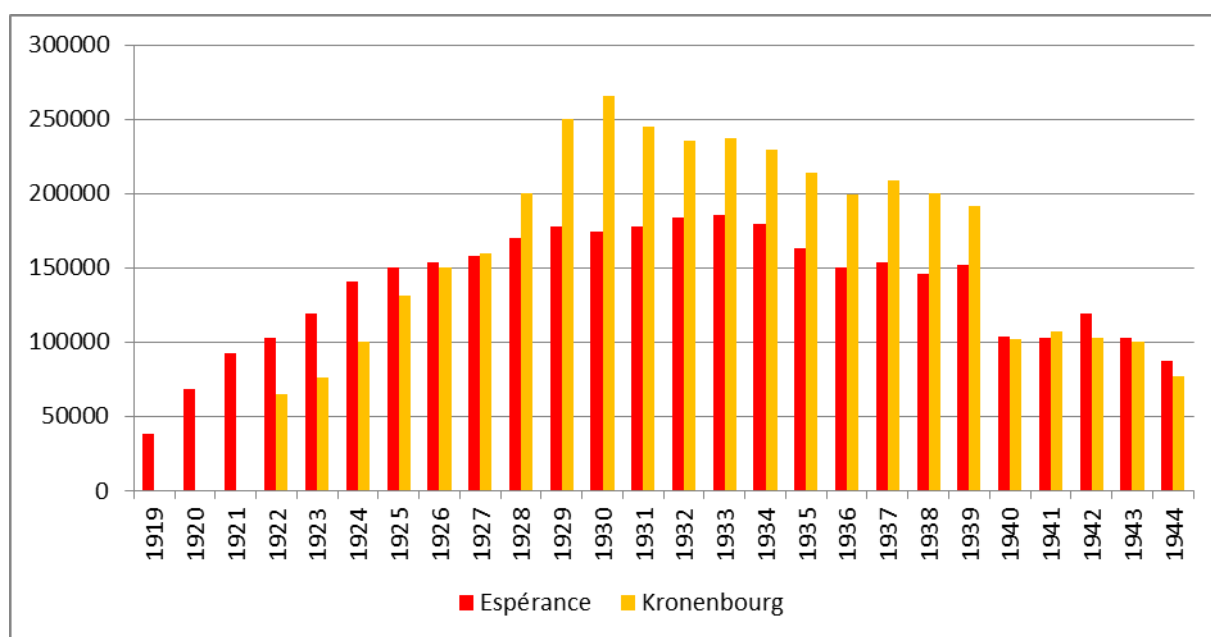
⁵⁵⁹ En 1928, Pêcheur, Colmar et Lutterbach ont un capital de 6 MF, Schutzenberger de 5 MF, mais l'Espérance se contente également de 2,875 MF jusqu'en 1937. Cf. *Annuaire des sociétés par actions...*, *op. cit.*

⁵⁶⁰ AVES 219 Z 77, assemblée générale, 16 décembre 1929.

⁵⁶¹ AVES 219 Z 322, assemblée générale, 18 décembre 1923 ; Archives du Crédit agricole (ACA) DEEF 64 741, bilan au 30 septembre 1930.

⁵⁶² *Annuaire des sociétés...*, édition de 1929, p. 80. En réalité, le bilan n'a été publié que dans les deux premiers annuaires datés de 1922 et 1923.

Guillaume, se partagent les 3 200 actions⁵⁶³. Mais derrière ce silence soudain se cachent des super-profits que la famille ne tient pas à rendre publics : en décembre 1928 sont créées 3 200 parts bénéficiaires gratuites qui donnent droit à un dividende supplémentaire⁵⁶⁴. Ainsi au terme de l'exercice 1929, 800 000 F rémunèrent les actions et 1 120 000 F les parts bénéficiaires⁵⁶⁵ ! Les dividendes distribués se montent donc à 48 % du capital nominal (ou à 16,4 % des capitaux propres et des comptes courants de la famille et à 6% du chiffre d'affaires⁵⁶⁶), une rentabilité record ! La famille ne peut que se féliciter de la gestion de Maurice Hatt !



Production comparée de l'Espérance et de Kronenbourg de 1919 à 1944⁵⁶⁷

xxx

Maurice Hatt (1869-1958)

Administrateur-directeur-général de 1908 à 1940, administrateur-délégué de 1945 à 1949, puis président d'honneur, il est celui qui hisse la Brasserie de Kronenbourg au premier rang des brasseries alsaciennes dès les années 1920.

(Collection familiale)

⁵⁶³ AVES 219 Z 77, tableau des actionnaires en 1930. Maurice est le premier actionnaire (27 %), suivi de Pierre (16 %), sa sœur Denise Diebolt (15,5 %), Jacques (7 %), André (6,5 %). À noter que la branche Grunewald détient 15,5 % du capital, mais répartis entre neuf personnes.

⁵⁶⁴ AVES 219 Z 83, mention sur un extrait des statuts, années 1940.

⁵⁶⁵ AVES 219 Z 77, assemblée générale, 16 décembre 1929.

⁵⁶⁶ Le ratio dividende/capital nominal a une signification relative dans une période d'inflation. Les capitaux propres au sens strict (capital actions + réserves diverses) se monte en 1929 à 6 431 000 F et à 11 724 000 F si on ajoute les comptes courants de la famille

⁵⁶⁷ ADBR 80 J 32 et 36, litrage de production journalière avec récapitulatifs mensuels et annuels pour l'Espérance ; reconstitution pour Kronenbourg à partir de diverses sources : AVES 219 Z 325 pour 1922 et 1923 ; graphique dans un document interne d'entreprise avec production chiffrée de 1931 à 1979, AK, Obernai ; graphique de production 1925-1963 publié dans *Kronenbourg 1964* avec données chiffrées pour 1925, 1930 et 1935 permettant d'estimer la production des années 1924, 1926, 1927, 1928 et 1929 pour lesquelles manquent les données précises.

Pour être moins spectaculaires, les années 1920 n'en sont pas moins très brillantes également à l'Espérance. Jusqu'en 1925 d'ailleurs, l'entreprise fait la course en tête. Le record de production est battu dès 1922 où est dépassée pour la première fois la barre des 100 000 hl. Trois ans plus tard, on en est à 150 000 hl⁵⁶⁸. Parallèlement, les résultats s'envolent : le bénéfice net est multiplié par cinq entre 1921 et 1922 et s'installe durablement au-dessus d'un million de francs permettant le versement d'un dividende de 10 % d'abord, puis de 15 % en 1923 et 1924. Le cours de l'action, au nominal de 500 F, bondit de 550 en 1922 à 1 260 F en 1925. Les actionnaires en profitent d'autant plus que le capital a été doublé en janvier 1922 et porté à 2 875 000 F par distribution d'actions gratuites⁵⁶⁹ ! Ainsi l'Espérance saisit pleinement les opportunités qui s'offrent aux brasseurs alsaciens au cours des Années folles.

L'équipe dirigeante évolue lentement, mais suffisamment pour modifier à terme l'identité de l'entreprise. Après la mort du président de la société, Hermann La Roche-Burckhardt en décembre 1921⁵⁷⁰, la mémoire de l'épisode de l'ABBS s'estompe, même s'il subsiste au conseil un dernier Bâlois, le banquier Charles Schlumberger (1861-1934), qui est aussi très alsacien par ses origines. La famille Hatt, en l'occurrence la branche Hatt-Kiefer, profite de cette circonstance pour renforcer son leadership : Jean-Louis Hatt-Mieg est nommé président, son frère Paul, déjà directeur, entre au conseil en 1923 comme administrateur-délégué. C'est un tandem vieillissant, puisque les deux frères, nés en 1859 et 1860, ont maintenant plus de soixante ans. Mais ils peuvent compter sur une relève, incarnée par René, le fils de Paul. Il est l'espoir de la famille, car les fils de Jean-Louis ont choisi d'autres voies professionnelles. Déjà en 1919-1920, Anna Hatt-Mieg suit pas à pas le parcours de son neveu : il travaille chez Kronembourg en avril 1919, puis fait un séjour à Ivry dont il revient fin octobre pour entrer à l'École de brasserie de Nancy en compagnie d'une demi-douzaine de jeunes Strasbourgeois. Le programme est accéléré pour rattraper le temps perdu et les examens se déroulent en mai 1920. Après un mois de vacances, il fait un stage au cours de l'été à la Brasserie de Vézelize et commence son service à l'Espérance le 2 septembre 1920⁵⁷¹.

Les cousins sont réduits à la portion congrue : Jean Hatt, directeur de la Manufacture de tabac, est le seul représentant de la branche Hatt-Huss à siéger au conseil. En revanche, le conseil fait la part belle aux personnalités extérieures, notamment aux banquiers : le sénateur Frédéric Eccard, président de la banque Staehling-Valentin, rejoint après-guerre Charles Bergmann, gérant de Staehling-Valentin, administrateur depuis 1904 où il a succédé à son père, et le négociant Charles Boeckel, administrateur de 1903 à sa mort en avril 1930.

⁵⁶⁸ ADBR 80 J 32.

⁵⁶⁹ *Annuaire des sociétés...*, op. cit., éditions diverses.

⁵⁷⁰ D'après Base de données des élites suisses au XX^e siècle, <http://www2.unil.ch/elitessuisses/index.php>

⁵⁷¹ ADBR 80 J 48, lettres diverses d'Anna Hatt-Mieg.

Sans être brisé, l'élan se ralentit après la mort de Paul le 8 mars 1926. La production plafonne à 177 000 hl en 1929⁵⁷². Le projet de construction d'une nouvelle salle de brassage au début de 1931 suggère que la brasserie a atteint les limites de ses capacités de production. De fait, les travaux entrepris au cours des années 1920 ne paraissent pas à la hauteur de ceux de Kronenbourg : d'après les archives de la police du bâtiment, ils porteraient uniquement sur l'agrandissement du soutirage et des caves de fermentation⁵⁷³. On ne peut non plus exclure que le marché soit moins porteur pour les bières de l'Espérance et la marque Ancre.

Cette seconde moitié des années 1920 est par ailleurs marquée par le renouvellement de la gouvernance : René Hatt prend le 1^{er} octobre 1926 la succession de son père à la direction de la brasserie⁵⁷⁴, mais pas encore à son conseil où entre Jean, fils de Jean-Louis, directeur de banque à Colmar. Mort prématurément en avril 1929 à trente-quatre ans, il est remplacé par son frère Robert, ingénieur à Mulhouse. À la mort de Jean-Louis Hatt-Mieg le 25 avril 1930, c'est Charles Bergmann qui lui succède à présidence de la société, tandis que René fait son entrée au conseil comme administrateur-délégué.

xxx

Charles Bergmann (1874-1954), président de l'Espérance de 1930 à 1945

Fils de Charles Bergmann, c'est un banquier, fondé de pouvoir, puis président de la Banque de Strasbourg (Staehling-Valentin).

René Hatt (1896-1985)

Directeur de l'Espérance en 1926, administrateur-délégué en 1930, président-directeur général (1945-1961), président (1961-1967), président honoraire (1967-1975)

Kronenbourg connaît également quelques changements importants à la même époque : pour la première fois depuis la fondation de la société, un membre de la famille, Jacques Hatt, devient président en 1928 et succède à Paul Zang qui reste administrateur. Par ailleurs, Maurice fait entrer au conseil en 1930 son fils aîné, Guillaume et le place à ses côtés l'année suivante comme administrateur-délégué⁵⁷⁵ : né le 28 juillet 1899, ingénieur diplômé de l'École de brasserie de Nancy, il a débuté à la brasserie en 1924. Son deuxième fils, Jérôme, né le 9 septembre 1912, diplômé de l'École supérieure de commerce de Lausanne, entre à la brasserie en 1935.

xxx

Jacques Hatt (1883-1964), président de Kronenbourg de 1928 à 1940 et de 1945 à 1963, ici aux côtés de son cousin Pierre, fils de Jules

Fils d'Eugène Hatt et de Lucie Ansen, né le 16 juin 1883, il suit ses parents à Paris lorsqu'ils s'y installent en 1903 et y termine ses études. Docteur en droit en 1908 avec une thèse sur *La société à responsabilité limitée en droit allemand*, il est de 1908 à 1920 secrétaire de la *Revue de droit international privé*. Il épouse à Paris le 23

⁵⁷² ADBR 80 J 32.

⁵⁷³ Archives de Schiltigheim, sous-série 2 F.

⁵⁷⁴ ACA DEEF 38858, assemblée générale, 23 décembre 1926 (le document indique par erreur « 1^{er} octobre 1925 »...). À noter que les Archives du Crédit agricole conserve une collection complète de rapports imprimés d'assemblée générale de l'Espérance de 1925 à 1936 sous cette cote et de 1937 à 1936 sous la cote DEEF 52706/2.

⁵⁷⁵ AVES 219 Z 27, inscriptions sur le registre du commerce, certificat du 28 mars 1945.

avril 1912 Yvonne Schmid, fille d'un industriel de la construction mécanique. Il obtient en 1928 un doctorat ès-lettres avec une thèse sur *Strasbourg au XV^e siècle, la ville et les habitants d'après les règlements du magistrat de Strasbourg*. Il publie par la suite plusieurs ouvrages sur la vie strasbourgeoise et reprend les recherches commencées par Louis Hatt-Boyé sur l'histoire de la famille Hatt. Administrateur de Kronenbourg depuis 1919, il préside son conseil d'administration de 1928 à 1963 (avec une interruption de 1940 à 1944)⁵⁷⁶.

Ainsi Jacques et Guillaume, chez Kronenbourg, René, à l'Espérance, tous les trois représentants de la huitième génération accèdent à peu près au même moment aux responsabilités au sein de leurs brasseries respectives.

III. Le ralentissement des années 1930

La production recule chez Kronenbourg à partir de 1931, elle se stabilise et progresse encore légèrement à l'Espérance en 1932 et 1933 avant de se réduire, mais les deux entreprises sont encore sur la lancée des années de prospérité. Elles entreprennent toutes les deux de grands travaux de prestige, anticipant la reprise alors même que le pays entre vraiment dans la dépression. À Schiltigheim, l'architecte Émile Widmann dépose en février 1931 le projet d'une nouvelle salle de brassage qui bénéficiera d'un décor somptueux au point d'être surnommée la cathédrale : les vitraux, les mosaïques et les ferronneries forment un écrin pour les six grandes cuves de cuivre⁵⁷⁷. Mise en service dans le courant de 1934⁵⁷⁸, elle est jusqu'à nos jours considérée comme la plus belle salle de brassage d'Alsace. Elle est complétée par un nouveau rafraîchissoir⁵⁷⁹. Parallèlement, un puits de 50 m est foré et le château d'eau, réaménagé dans sa partie supérieure prend l'allure d'un minaret crénelé⁵⁸⁰.

xxx

Vue de la Brasserie de l'Espérance vers 1934 avec sa nouvelle salle de brassage

(© musée de la bière – département de la Meuse)

La salle de brassage dans son environnement

La salle de brassage domine à gauche le bâtiment des chaudières et générateurs, avec sa grande cheminée. On aperçoit au centre le château d'eau et au fond la cheminée de la malterie. (Collection familiale)

La « cathédrale » de l'Espérance

(Fonds HEINEKEN France)

Détail du vitrail central

(Fonds HEINEKEN France)

Quais de chargement en 1930

⁵⁷⁶ Jacques Hatt, *Ancêtres, op. cit.*, p. 94-96 ; Robert Lutz, *NDBA*.

⁵⁷⁷ Archives de Schiltigheim, 2F2, police du bâtiment (les plans sont purement techniques et n'intègrent pas le décor). Les éléments du décors n'étant pas signés, les documents manquant, on ignore les artistes et entreprises qui l'ont réalisé.

⁵⁷⁸ ACA DEEF 38858, assemblée générale, 28 décembre 1934.

⁵⁷⁹ Archives de Schiltigheim, 2F2, police du bâtiment, projet du 20 novembre 1931.

⁵⁸⁰ Une construction nouvelle est évoquée dans le dossier Espérance du service de l'Inventaire des monuments historiques, mais il semble que la partie inférieure reste conforme à l'ancien château d'eau, reconnaissable notamment à ses baies géminées en plein cintre. Ce dossier de construction ne figure pas dans les archives de la police du bâtiment consultées à Schiltigheim.

Photo publiée dans l'ouvrage du bicentenaire en 1946, mais qui l'est déjà dans un article des *Neuste Illustrierte* du 22 novembre 1930...

À Cronenbourg, l'entrée en crise, perceptible depuis l'exercice 1930-1931, n'interrompt pas le cycle des grands travaux. La construction d'une grande tour de refroidissement et de fermentation est entreprise au printemps 1932. Dessinée par l'ingénieur Alfred Heim et réalisée par l'entreprise Gallodana de Noisy-le-Sec, elle a vocation à marquer le paysage avec son pignon à redents et sa grande baie ogivale qui lui donnent à la fois un caractère nordique et gothique, combiné à la modernité du béton armé et de l'architecture industrielle. « Cette nouvelle construction est destinée à l'oxygénation, à la réfrigération et à la fermentation principale de la bière » peut-on lire dans *La Vie en Alsace* en 1934. « Par suite de sa hauteur, ces trois phases de la fabrication se font « en cascade ». Il en résulte ainsi une économie très appréciable en force motrice. » Et après avoir décrit l'ensemble du processus et insisté sur les conditions d'hygiène très strictes dans lesquelles il se déroule, l'auteur conclut : il en ressort que « tout empirisme a été banni et que l'ensemble se base sur des données scientifiques rigoureuses. Le consommateur peut être assuré que sa boisson favorite, la célèbre Tigre-Bock, fabriquée dans de telles conditions, ne peut qu'exceller en qualité, tout en répondant aux principes élémentaires de l'hygiène⁵⁸¹. »

XXX

La tour de refroidissement et de fermentation construite à Cronenbourg en 1932-1933

(Archives Kronenbourg SAS)

Vue générale vers le sud de la Brasserie de Cronenbourg en 1933

Au premier plan, un garage devant la tonnellerie, à gauche, la halle de rinçage et de goudronnage des fûts à droite, deux bâtiments construits en 1924 ; au second plan, de gauche à droite, la cave de garde (1927), la tour de refroidissement et de fermentation, l'ancienne, puis la nouvelle salle de brassage, le silo à malt et, tout à fait au fond à droite, la villa. On ne voit pas ou peu les bâtiments du côté de la route d'Oberhausbergen. (Archives Kronenbourg SAS)

Soutirage de la bière en fûts (1933)

(Archives Kronenbourg SAS)

En ville, la Brasserie du Tigre, dite le Grand Tigre, équipée déjà de nouvelles salles en 1922, 1925 et 1927, fait l'objet d'une refonte totale en 1931 orchestrée par l'architecte Eugène Koch. Une plaquette, publiée en 1933, fait la promotion du Tigre, non sans hyperbole⁵⁸²... :

« Par son installation moderne et son organisation rationnelle, le « bon vieux Tigre » est devenu l'établissement le plus grand et le mieux conçu de notre région.

⁵⁸¹ Géo Marchal, « La brasserie Hatt à Cronenbourg », *La Vie en Alsace*, n° 2, février 1934, p. 38-42.

⁵⁸² *Brasserie de Kronenbourg, Strasbourg-Kronenbourg*, plaquette publiée sans date (mais après le 1^{er} juin 1933) par Architectura A. Hausalter, AK Obernai. On notera que le K de Kronenbourg n'est pas tout à fait abandonné.

Un immense comptoir dessert trois salles, ayant chacune un aspect particulier, chacune réalisée pour une clientèle différente.

Les cuisines, splendeurs de modernisme, où tous les appareils fonctionnent à l'électricité, préparent les spécialités du « Tigre » et ses menus réputés défiant toute concurrence.

Une charcuterie hygiéniquement aménagée fabrique saucisses, saucissons, etc. qui vont rejoindre les provisions de la maison dans des magnifiques frigorifiques.

En outre, de grandes caves à vins, à bières, à victuailles permettent de satisfaire tous les besoins de la clientèle.

Un chauffage au mazout assure en hiver une température agréable dans les salles et une ventilation bien conçue procure, en été, le rafraîchissement nécessaire.

La dégustation d'un bon « TIGRE-BOCK » dans un tel local est un régal. »

Jules Schmidt, chargé de superviser l'établissement, racontera plus tard qu'on y débitait 8 000 hl par an avec un record de 1 000 hl lors du mois d'octobre 1934⁵⁸³.

xxx

Transformations du Grand Tigre

Un premier projet, daté de février 1931, prévoit l'installation d'un grand comptoir desservant les différentes salles où peuvent prendre place près de 550 convives ; il est ensuite profondément modifié en octobre et novembre 1931 : la cuisine, la chambre froide, la charcuterie et l'économat placés jusque-là à l'étage sont ramenés au rez-de-chaussée et placés à l'arrière de l'établissement, la grande salle de restaurant est recouverte d'une coupole vitrée, la façade est redessinée. (AVES 789 W 59 et collection Patrick Hamm)

Mais une hirondelle ne faisant pas le printemps, les faits sont têtus : le marché ne suit pas et les ventes de Kronenbourg et de l'Espérance déclinent d'année en année. Cette crise est générale et touche l'ensemble de la brasserie d'Alsace : la production résiste assez bien jusqu'en 1934, puis recule nettement pour atteindre – 22 % de 1930 à 1936⁵⁸⁴. Kronenbourg fait un peu moins bien (- 25 %), mais part de très haut, l'Espérance résiste mieux (- 14 % après le record en 1933). Le bulletin financier du Crédit industriel d'Alsace et de Lorraine (CIAL) pointe la concurrence du vin et du cidre, la médiocrité du printemps et de l'été 1935 – un grand classique de l'argumentaire des brasseurs... –, les restrictions d'usage des succédanés qui renchérissent les coûts et compromettent la conservation, l'augmentation de la fiscalité, la concurrence entre brasseurs dans le financement des débitants, mais constate aussi que les dividendes continuent à être substantiels en raison d'une « structure financière

⁵⁸³ « 45 années à Kronenbourg » (retraite de Jules Schmidt), *Kronenbourg Actualités*, n° 27, décembre 1971, p. 5.

⁵⁸⁴ « L'industrie de la brasserie en Alsace », *Crédit industriel d'Alsace et de Lorraine* (bulletin financier), 1937, p. 455-456.

extrêmement solide⁵⁸⁵ ». De fait, le résultat net dégagé par l'Espérance augmente jusqu'en 1932, se stabilise au-dessus d'1,8 MF jusqu'en 1937 pour fléchir à 1,57 MF en 1938⁵⁸⁶. Malgré la reprise de l'inflation depuis 1936, les actionnaires n'ont pas à se plaindre.

Ententes face à la crise⁵⁸⁷

Pour faire face à la crise, les brasseurs alsaciens concluent diverses ententes :

- En 1931, huit brasseries dont l'Espérance (mais pas Kronenbourg) concluent une trêve commerciale en se garantissant mutuellement leur clientèle de débiteurs pour dix ans du 1^{er} avril 1931 au 31 mars 1941.
- Le 12 juin 34, le Syndicat des hôteliers, restaurateurs et débiteurs de la ville de Strasbourg et environs s'entend pour élever le prix de la bière de 60 à 70 centimes lors de la Foire européenne et du Messti. L'accord est contresigné par onze brasseries.
- Le 14 décembre 38, le Groupement corporatif des brasseurs d'Alsace (29-31, rue des Grandes Arcades) s'accorde pour régler la publicité dans les fêtes, manifestations sportives et autres : chaque brasserie devra prendre dans la presse le plus petit format offert (pas plus du quart de page, coût inférieur à 50 F) ; dans le texte, devra se trouver la formule suivante, « Buvez les excellentes Bières d'Alsace », suivie du nom de la brasserie. Les dons et les subventions sont également réglementés

Chez Kronenbourg, la direction cherche à enrayer le recul des ventes en réfléchissant à des changements stratégiques. Déjà présente avec un stand à l'Exposition coloniale de 1931, la brasserie met au point dans les années qui précèdent la guerre « la fabrication d'une bière destinée à l'outre-mer et étudie les multiples questions d'ordre pratique que pose une telle activité : emballages, expéditions, etc⁵⁸⁸. » Elle recourt également à de nombreux dépôts de marques : « Bières Hatt Strasbourg », au pluriel, en août 1936⁵⁸⁹ ; l'étiquette « Tigre Etoile », en novembre 1936, avec une bande de garantie comportant la mention suivante : « Bière Hatt soutirées à la Brasserie de Cronenbourg, soutirage 07 », ce dernier numéro étant évidemment appelé à varier ; toujours en novembre 1936, « Bière Hatt Tigre-Brune Strasbourg-Cronenbourg » ; en décembre 1938, « Kronenpils » et « Tigrepils » ; enfin, c'est à la veille de la guerre, le 26 juin 1939, qu'est déposée la fameuse étiquette à damier rectangulaire rouge et blanc, aux couleurs de l'Alsace, avec les mentions « Tigre » et « Bock », en écriture gothique sur chacun des deux rectangles rouges, et sur fond blanc : « Bière Hatt ' la Cronenbourg' »

⁵⁸⁵ « Les soucis de l'industrie brassicole », *Ibid.*, novembre 1936, p. 293-294.

⁵⁸⁶ *Annuaire des sociétés par actions...*, *op. cit.*, éditions diverses. Voir pour plus de détail ACA DEEF 38858.

⁵⁸⁷ AVES 219 Z 432, Syndicat des brasseurs.

⁵⁸⁸ Selon les termes utilisés en mai 1949 dans un imprimé de présentation lors d'une augmentation de capital (document aimablement prêté par Alain Hatt).

⁵⁸⁹ Archives de l'INPI, dépôt n° 3280, 4 août 1936. À noter que le 20 novembre 1936 (n° 3352), est déposée la marque « Bières Hatt Schiltigheim ». Il semble que les deux brasseries de la famille se soient entendues au terme peut-être d'un contentieux remontant au dépôt par Kronenbourg de « Bière Hatt » en 1919.

Strasbourg Alsace⁵⁹⁰ ».

XXX

L'effort commercial de la Brasserie de Cronenbourg à la fin des années 1930

(Archives Kronenbourg SAS)

Ces efforts, qui anticipent certains tournants de l'après-guerre, semblent rester vains dans un contexte très défavorable, sans pour autant que la rentabilité de l'affaire soit mise en cause. Comme à l'Espérance, les actionnaires continuent à être bien servis, malgré une politique de distribution un peu plus rigoureuse à partir de 1935, très mauvaise année marquée par un recul assez prononcé du résultat net de 3,1 à 2 MF. Les dividendes, parts bénéficiaires comprises, sont réduits cette année-là à 600 000 F, ce qui assure encore un rendement de 15 % sur le capital versé. Le bénéfice est de nouveau supérieur à 3 MF en 1936 et 1937, mais les dividendes restent plafonnés à 800 000 F. Compte tenu des incertitudes, le conseil préfère verser en 1936 1,4 MF à un fonds de stabilisation... des dividendes et en 1937 1,15 MF à une réserve pour créances douteuses⁵⁹¹.

On ne peut donc pas dire que les brasseries de la famille Hatt aient financièrement beaucoup souffert de la crise des années 1930. Malgré cette « insolente santé », un incident oppose la Brasserie de Cronenbourg au CIAL qui lui refuse en 1937 un crédit saisonnier en mettant en cause la structure du bilan dont est souligné le manque de liquidité : 14 MF d'actifs réalisables à court terme « en admettant que les débiteurs, dont la moitié est constituée par des prêts remboursables dans des délais plus ou moins éloignés, soient tous solvables⁵⁹² », contre 25,3 MF de passif exigible. La banque n'ignore pas que la majeure partie de ce passif, 13,8 MF, n'est exigible qu'en apparence, car constituée des comptes courants de la famille Hatt, mais elle subordonne son crédit, soit à une caution des actionnaires, soit à la consolidation de ces créances familiales en actions, c'est-à-dire leur transformation en capital. Le conseil de la société refuse, s'adresse à la Banque de France qui ne manifeste pas « suffisamment de compréhension commerciale », selon Jacques Hatt, puis à la Banque de Strasbourg (Staebling-Valentin) où l'on se montre « particulièrement satisfaits de voir reprendre entre nos deux maisons des relations d'affaires qui, nous nous plaçons à le croire, ne tendront qu'à se développer dans l'avenir⁵⁹³ ».

De son côté, l'Espérance réalise une première opération de croissance externe en prenant le contrôle, en décembre 1934, de la Brasserie L.F. Haag à Ingwiller qui sera

⁵⁹⁰ *Ibid*, dépôts n° 3353, 3355, 3758, 3759 et 3846, documents signalés et transmis par Stéphane Gallizia. À noter que les lettres gothiques apparaissent en novembre 1936 dans « Tigre-Brune » et sont également utilisées pour « Kronenpils » ainsi que pour « Tigre » et « Bock » sur l'étiquette de 1939.

⁵⁹¹ ACA DEEF 64741/1, assemblées générales des années 1930 (rapports ronéotés).

⁵⁹² Traditionnellement, les brasseries financent les équipements des débitants de bière en leur accordant divers prêts.

⁵⁹³ AVES 219 Z 434, correspondance avec les banques (février-décembre 1937). Kronenbourg est également en relation avec la Sogénal qui lui accorde des crédits de 5 MF sur un an depuis 1929 en échange d'une caution de Maurice Hatt.

désormais exploitée par une société anonyme au capital de 3,5 MF, supérieur à celui de l'Espérance. Charles Bergmann devient son président, René Hatt, son administrateur délégué, mais Georges Haag est maintenu quelque temps à la direction de son établissement⁵⁹⁴. Il est bientôt remplacé par Jean Hatt, de la branche Hatt-Huss, fils de Jean, administrateur de l'Espérance. Né français à Bordeaux le 27 mai 1910, il est entré à la brasserie comme stagiaire en 1929, mais doit encore terminer ses études à l'École de brasserie de Nancy dont il sort diplômé en 1933. Sa nomination à Ingwiller n'est pas conforme à l'accord verbal, remontant à l'immédiat après-guerre, conclu entre son père et Jean-Louis Hatt-Mieg selon lequel un poste de directeur technique à Schiltigheim lui était promis. Elle s'apparente en réalité à une mise à l'écart destinée à l'empêcher de prétendre un jour à la succession de René⁵⁹⁵.

Brasserie L.F. Haag à Ingwiller

Cette brasserie, fondée en 1795 par Jean-Joseph Haag (1735-1812), originaire du Palatinat, connaît des transformations et des déménagements successifs sous l'impulsion de Frédéric-Chrétien Haag (1815-1891), petit-fils de Jean-Joseph (3^{ème} génération), et de son fils, Louis-Frédéric Haag (1846-1910, 4^{ème} génération). À la génération suivante, l'aîné, Louis (1874-1963), épouse en 1898 Louise Metzger, et s'associe avec son beau-père qui exploite la brasserie de Hochfelden (Meteor à partir de 1925), le cadet, Georges (1877-1948), prend la succession de son père. C'est lui qui vend en 1934 l'entreprise familiale à l'Espérance, mais il conserve la malterie, vendue à Meteor en 1947. La brasserie sera arrêtée en 1969⁵⁹⁶.

xxx

Les différents sites de la Brasserie L.F. Haag à Ingwiller

À Schiltigheim, d'importants travaux continuent à être entrepris comme si René Hatt voulait faire rattraper un retard pris dans les années 1920 : les transformations concernent un bâtiment pour les compresseurs (février 1936), un local pour les pompes (février 1937), un silo de dix étages (janvier 1938) et l'agrandissement du soutirage (février 1939). Chaque année, comme on le voit, un nouveau programme d'investissements est lancé pour lequel la direction demande de voter un crédit variant entre 600 000 et 800 000 F⁵⁹⁷.

Mais il faut attendre février 1937 pour voir l'Espérance procéder à une nouvelle augmentation de capital qui est doublé et porté à 5 750 000 F. Les conditions préférentielles réservées aux anciens actionnaires sont très avantageuses : les actions nouvelles de 500 F nominal sont proposées à 750 F, alors que les actions anciennes se négocient à un cours supérieur à 2 000 F⁵⁹⁸. Les arguments présentés lors de l'assemblée générale extraordinaire

⁵⁹⁴ *Annuaire des sociétés par actions...*, op. cit., 13^e édition, 1935, p. 62.

⁵⁹⁵ Témoignage de son fils Philippe, 9 août 2017.

⁵⁹⁶ Yolande et Michel Haag, *Meteor, une histoire. Brasserie alsacienne et familiale* (textes de Michel Loetscher), Pontarlier, Editions du Belvédère, 2013, p. 27-32.

⁵⁹⁷ ACA DEEF 38858 et 52706, assemblées générales des années 1930.

⁵⁹⁸ D'après *Crédit industriel et commercial d'Alsace* (Bulletin financier), février 1937.

de décembre 1936 sont convenus ou assez peu clairs : mettre le capital en rapport avec l'importance croissante de la brasserie, ce qui est présenté comme une « raison d'ordre moral », « atténuer les répercussions inévitables de la nouvelle législation », (i.e. la mise en œuvre des conventions collectives et de la loi des 40 h), au vu des « événements d'ordre monétaire » (i.e. la dévaluation Auriol d'octobre 1936) et de « l'effort de modernisation et de rationalisation des méthodes de travail qui s'imposent aujourd'hui⁵⁹⁹ ». Ce qui est étonnant, c'est le moment choisi pour cette opération, à une époque où la menace hitlérienne est déjà une réalité, où l'Alsace se transforme en glacis militaire, sur lequel les investissements industriels sont gelés, et où les entreprises, du moins dans les secteurs stratégiques, sont incitées à se doter d'usines de repli « à l'intérieur ». On peut se demander si ce n'est pas une étape, voire une phase de consolidation dans la reconquête du capital par la famille Hatt et d'une façon plus générale, l'actionnariat alsacien, aux dépens notamment des Bâlois qui n'avaient de toute façon pas vraiment intérêt à conserver des actions en francs français dans l'entre-deux-guerres.

Ce rééquilibrage est en tout cas perceptible dans la composition du conseil qui devient tout à fait strasbourgeois et de plus en plus familial. Les décès du Strasbourgeois Charles Boeckel en 1930 et du Bâlois Charles Schlumberger en 1934, permettent de faire entrer Georges Hatt, fils de Louis Hatt-Boyé, inspecteur des eaux et forêts, pour un court mandat puisqu'il meurt en décembre 1934, puis en 1936, Émile Hatt, fils de Jean-Louis, et le Strasbourgeois Raymond Durrenberger (1895-1975), ami personnel de René Hatt, directeur général du Crédit foncier et communal d'Alsace et de Lorraine, avant de devenir son inamovible PDG après-guerre⁶⁰⁰.

La branche Hatt-Mieg au conseil de l'Espérance

Aucun des fils de Jean-Louis et Anna Hatt-Mieg ne devient brasseur, mais tous (sauf l'aîné, Michel, mort à quatre ans en 1894) siègent au conseil de l'Espérance :

- Émile (1893-1971) est ingénieur-chimiste, docteur ès-sciences, directeur après la guerre de la succursale suisse de Dollfus-Mieg & Cie. Administrateur de 1936 à 1940 et de 1945 à 1971.
- Jean (1894-1929) est directeur de banque à Colmar. Administrateur de 1926 à 1929.
- Robert (1896-1994) est ingénieur. Administrateur à partir de 1929, vice-président de 1936 à 1940 et de 1945 à 1972. Il est également administrateur de l'Albra de 1969 à 1972.

Une autre opération importante sur le capital intervient en avril 1938 : Maurice Hatt,

⁵⁹⁹ ACA DEEF 38858, assemblée générale extraordinaire, 19 décembre 1936.

⁶⁰⁰ Raymond Durrenberger, docteur en droit et docteur en médecine, entre au CFCAL en 1920, puis gravit tous les échelons : fondé de pouvoir (1923), sous-directeur (1927), directeur (1930), directeur général (1936), président-directeur général (1944). Chevalier (1949), puis officier de la Légion d'honneur (1963) (AN Léonore).

alors âgé de soixante-huit ans, anticipe sa succession selon une tradition familiale qui remonte à son grand-père, Philippe-Jacques Hatt-Rothenbach. Il décide une donation-partage en faveur de ses quatre enfants, Guillaume, né de son premier mariage en avril 1897 avec Hélène Nessmann (1876-1902), Jérôme, Paulette et Jacqueline, nés de son second mariage en février 1911 avec Eugénie Fischer (1884-1973). Elle porte sur ses 840 actions Kronenbourg estimées en moyenne 5 909 F (pour un nominal de 1 250 F), un compte courant à la brasserie de 6 MF et un portefeuille de valeurs de 1,6 MF, soit un total d'un peu plus de 12 MF. Les lots, strictement égaux en valeur et en nombre d'actions Kronenbourg, mais différents par les autres valeurs qui les composent, sont tirés au sort. Maurice conserve néanmoins pour lui et pour sa femme un usufruit sur chaque lot se montant au total à 2,5 MF⁶⁰¹. Son compte à la brasserie est effectivement débité de 6 MF en juin 1938 au profit d'un compte spécial au nom de ses enfants. Il lui reste encore 1,5 MF sur un montant total du « compte de famille » de 14 MF⁶⁰².

Préparer l'avenir de l'entreprise et de sa famille à Strasbourg est une gageure quelques semaines après l'*Anschluss*, le 14 mars 1938, et alors qu'Hitler ne dissimule plus rien de ses ambitions. La guerre frappe quelques mois plus tard une Alsace résignée qui s'attend au pire.

IV. Deux brasseries face à l'annexion de l'Alsace (1940-1944)

Bien que cousines, les deux brasseries de Cronenbourg et de Schiltigheim ont suivi souvent des chemins différents malgré certaines similitudes liées au contexte. C'est encore plus vrai pendant la guerre, notamment lors de la période de l'annexion, de juin 1940 à novembre 1944 : la direction de Kronenbourg est expulsée, celle de Schiltigheim reste sur place. On pourrait s'attendre à des conséquences très différentes. Il n'en est rien...

Strasbourg et Schiltigheim sont évacués le 1^{er} septembre par ordre du gouvernement. Le 3 septembre, ce sont des villes mortes. L'Espérance et Kronenbourg font cependant partie des brasseries « maintenues », car il faut assurer l'approvisionnement des troupes. Avec un personnel limité par la mobilisation, l'Espérance réduit sa production journalière des deux tiers, mais travaille désormais le dimanche (pour quelques semaines jusqu'à fin octobre)⁶⁰³. Sa filiale, à Ingwiller, qui lui sert d'établissement de repli, fonctionne à plein régime : avec

⁶⁰¹ AVES 219 Z 105, donation-partage, 8 avril 1928, M^e Edouard Meyer. Les 840 actions se subdivisent en 440 actions « amorties de moitié » d'une valeur unitaire de 5 611,90 F et de 400 autres actions d'une valeur de 6 236,90 F. À noter que la guerre empêchera les formalités de transfert de propriété du portefeuille de valeurs, d'où un nouveau partage tenant compte des variations de cours en janvier 1948.

⁶⁰² AVES 219 Z 318, détails des comptes de famille.

⁶⁰³ ADBR 80 J 36. La production de septembre 1939 est de 7 417 hl sur 29 jours (soit 256 hl/jour) contre 19 282 hl en août sur 26 jours (742 hl/jour). Ce document contredit René Meyer (« L'évacuation, une tragédie transfrontalière », 1939, *l'Evacuation, Saisons d'Alsace*, n° 105, automne 1989, p. 62) qui écrit : « L'Espérance est déséquipée et repliée à Ingwiller, les huit autres [de Strasbourg et Schiltigheim] quoique arrêtées sont maintenues mais quatre d'entre elles constituent des dépôts de repli. »

65 000 hl au cours de l'exercice 1939-1940, elle bat son record de production⁶⁰⁴. À Cronembourg, le conseil d'administration du 23 août 1939 a donné les pleins pouvoirs à Maurice, Jacques et Guillaume pour prendre les décisions qui s'imposent et transférer éventuellement le siège de la société à Port-Mort, dans l'Eure, où Yvonne, la femme de Jacques, a une propriété⁶⁰⁵. René est mobilisé comme sergent⁶⁰⁶. Les familles ont été mises à l'abri : Marguerite, la femme de René, s'est réfugiée avec son fils Michel chez les cousins de Pau⁶⁰⁷ ; Maïti, l'épouse de Jérôme, a emmené au volant de sa Hotchkiss sa mère et son fils Patrick d'abord à Wangenbourg, puis à Orléans et à Arcachon enfin, où elle met au monde sa fille, Franciane, en avril 1940⁶⁰⁸.

À partir de janvier 1940, les brasseries ne fabriquent plus qu'une seule qualité de bière, la « bière unique », vendue à un prix réglementé⁶⁰⁹. Au printemps, la production de l'Espérance redémarre avant de s'effondrer en juin lorsque l'ordre de repli est donné : la production est nulle le 14 et 15 juin, ainsi que le 18 juin, veille de l'entrée des Allemands à Strasbourg. Elle reste symbolique, inférieure à 100 hl/jour, jusqu'au 29 juin. Juillet 1940 marque une timide reprise, en recul néanmoins de 56 % par rapport à juillet 1939. Pendant ce temps, Jérôme, fait prisonnier à Dabo avec son bataillon, transite par Graffenstaden où il aurait anticipé la libération des Alsaciens-Lorrains, qui interviendra le 3 juillet⁶¹⁰, en jouant un tour à ses gardiens auxquels il promet de revenir avec un camion de bière⁶¹¹ ! Il ne demande pas son reste et part rejoindre sa famille réfugiée à « l'intérieur ».

Les brasseries de la famille Hatt sont traitées de façon différente par les nazis : Kronembourg est mise sous séquestre et ses dirigeants sont considérés comme des ennemis du Reich. Le fait que son président vive à Paris a-t-il suffi pour subir ce traitement ? L'intention de transférer le siège social en « France de l'intérieur » a-t-elle été suivie d'effet ? Ou bien, faut-il mettre cette sanction au titre de l'arbitraire ? Maurice et son fils Guillaume font en effet partie de la troisième vague d'expulsions, dirigée, après les Juifs et les fonctionnaires français, contre les francophiles, notamment au sein de la bourgeoisie d'affaires considérée comme le principal obstacle à la germanisation du pays⁶¹². Guillaume est expulsé le 23 décembre 1940 et passe par le camp de Schirmeck, puis est emmené avec ses compagnons d'infortune en zone non occupée⁶¹³. Ses biens privés sont également mis sous séquestre : sa villa de l'allée de la Robertsau est pillée avant que les Allemands ne réalisent un inventaire

⁶⁰⁴ Yolande et Michel Haag, *op. cit.*, p. 31.

⁶⁰⁵ AVES 219 Z 27, inscriptions sur le registre du commerce, certificat signé par le maire de Port-Mort le 23 septembre 1939.

⁶⁰⁶ Et démobilisé le 27 juin 1940. D'après les papiers militaires conservés par la famille.

⁶⁰⁷ Témoignage de Dominique, fils de Michel, 16 avril 2016.

⁶⁰⁸ Témoignage de Patrick Hatt, 4 juillet 2017.

⁶⁰⁹ René Meyer, *op. cit.*, p. 62 ; ADBR 80 J 36.

⁶¹⁰ René Meyer, « Une tragédie militaire », 1940, *la débâcle, Saisons d'Alsace*, n° 109, automne 1990, p.

⁶¹¹ Témoignage de son fils Patrick, 4 juillet 2017.

⁶¹² Marie-Joseph Bopp, *L'Alsace sous l'occupation allemande, 1940-1945*, Le Puy, X. Mappus, 1945, p. 86.

⁶¹³ Boîte « Spoliations », AK Obernai ; souvenirs de Claude Hatt.

en bonne et due forme et ne mettent les meubles en vente dans le courant de 1941⁶¹⁴. Dans un premier temps, Maurice et Guillaume se réfugient chez leur cousin Pierre à Montpellier⁶¹⁵, puis Maurice s'installe à Thonon, non loin de la frontière suisse et Guillaume à Grasse. Il joue un rôle actif au sein du Groupement d'entr'aide des réfugiés d'Alsace et de Lorraine (GERAL) dont il est membre du comité directeur et secrétaire⁶¹⁶. Quant à Jérôme, il complète d'abord sa formation en obtenant en 1941 le diplôme de l'École de brasserie de Nancy, repliée en zone non occupée, à Montluçon : Jean Raux, directeur de l'école, y organise une session pour douze étudiants dans la Brasserie Weltz⁶¹⁷. Muni de son diplôme, Jérôme cherche du travail, mais n'en trouve pas dans les brasseries. Il finit par s'occuper des approvisionnements des centres « Jeunesse et montagne », créés par l'Armée de l'air en août 1940 pour former par le sport et des activités diverses une jeunesse désœuvrée, puis dirige l'un de ces centres dans la vallée de Chamonix⁶¹⁸.

XXX

Germanisation de la Brasserie de Kronembourg

Sur le papier à en-tête, on remarque la référence à la fondation en 1842, date d'acquisition de la Brasserie du Bas-Rhin, et dans le corps du papier une tête de tigre en filigrane surmontée de la mention « Spezial Marke ». Tigre Bock devient Tiger Bräu (AVES 219 Z 217 et Archives Kronembourg SAS).

Au contraire, l'état-major de l'Espérance n'est pas inquiet et reste sur place, à l'exception de Jean Hatt, directeur d'Ingwiller, expulsé par les Allemands⁶¹⁹ : Charles Bergmann continue à présider, René Hatt à diriger. Ce dernier, chevalier de la Légion d'honneur en avril 1938, pouvait faire valoir s'il en était besoin, son passé d'officier allemand pendant la Grande Guerre et sa Croix de fer⁶²⁰. Le conseil est en revanche assez profondément renouvelé : les cousins Hatt qu'ils soient de nationalité suisse, comme Émile et Robert, ou qu'ils vivent en France comme Jean, ne siègent plus, de même que Frédéric Eccard. Raymond Durrenberger est le seul autre rescapé de l'avant-guerre. Le conseil est complété par Charles Durrenberger (alias Carlos), frère aîné de Raymond, avocat, et par deux confrères alsaciens, Robert Debus, de la Brasserie du Pêcheur, et Jérôme Wagner, de la Brasserie de Mutzig.

XXX

Bouquet tricolore de Nelly Stulz (1892-1969)

Au dos du tableau sont écrits ces mots :
en souvenir du 14 juillet 1941

⁶¹⁴ Boîte spoliations, AK Obernai. Il sera informé le 27 février 1945 du nom des acquéreurs et commencera les démarches pour récupérer en partie ses biens les uns après les autres.

⁶¹⁵ Claude Hatt, *Panou...*, *op. cit.*

⁶¹⁶ Boîte spoliations, AK Obernai, lettre de Guillaume du 14 décembre 1944.

⁶¹⁷ Jean-René Cussenot, « Jean Raux (1877-1964) », in Laurent Rollet, Étienne Bolmont, Françoise Birck, Jean-René Cussenot (dir.), *Les enseignants de la faculté des sciences de Nancy et de ses instituts, dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2017,

⁶¹⁸ Témoignage de son fils Patrick, 4 juillet 2017.

⁶¹⁹ Témoignage de son fils Philippe, 9 août 2017.

⁶²⁰ Son cousin Claude évoque également dans ses souvenirs des « relations de chasse » (*Panou...*, *op. cit.*).

qui nous réunit sous son symbole
bleu comme notre fidélité incorruptible
blanc comme notre plus pur espoir ;
rouge comme notre foi inaccessible
le terme de toutes nos soif de libérations
qui trouvent en ce jour leur sublime apaisement
dans la maison René Hatt à Strasbourg. Nelly Stulz.
(Collection familiale)

Le sort des deux brasseries apparaît étonnement similaire : elles enregistrent un recul de leur production, mais continuent à gagner de l'argent et à verser des dividendes à leurs actionnaires, qu'ils soient « ennemis du Reich » ou non !

À Schiltigheim, la production recule finalement d'environ 30 % lors de l'exercice 1939-1940, se stabilise autour de 100 000 hl, avant de reculer encore en 1944 à 86 886 hl⁶²¹. Certes, la brasserie est littéralement rançonnée par le régime qui prélève les 2/3 du chiffre d'affaires en impôts, mais elle continue malgré tout à être rentable, à verser à ses actionnaires un dividende, qui représente 3,6 % du chiffre d'affaires en 1942 et 2,8 % en 1944⁶²², et même à investir : en mai 1941 est déposé le projet d'un séchoir à drèches et d'un générateur à glace dont les bâtiments sont dessinés par Émile Widmann, mais le générateur à glace fait l'objet d'une nouvelle autorisation en février 1943 et ne sera réalisé qu'en 1946⁶²³.

Kronenbourg maintient une production légèrement supérieure à l'Espérance⁶²⁴ et approvisionne la Wehrmacht sur ses divers fronts, plus particulièrement sur le front africain où la bière est évidemment très demandée⁶²⁵. L'entreprise échappe à la vente et aux spoliations. Elle est gérée par un administrateur-provisoire issu de la maison, Frédéric Schertzer, directeur commercial et fondé de pouvoir avant-guerre. Comme le relève avec justesse Marie-Joseph Bopp, les Allemands s'imaginaient que les cadres ainsi promus seraient flattés et deviendraient des instruments dociles dans leurs mains, alors qu'ils continuent « à administrer les affaires dans l'esprit et dans l'intérêt de ceux qui auparavant étaient leurs chefs et dont ils attendaient avec impatience le retour⁶²⁶ ». Frédéric Schertzer répond parfaitement à cette description. Soucieux du bien-être de ses ouvriers, il entreprend en mars 1942, la construction d'une... pissotière⁶²⁷. La société ne verse pas de dividende en 1940 et 1941, mais elle se rattrape en 1942 en payant 60 000 M au titre des exercices 1940 et 1941 et 24 000 M pour celui de 1942. Si les montants restent très inférieurs à ceux pratiqués

⁶²¹ ADBR 80 J 32.

⁶²² ACA DEEF 52706, assemblées générales, exercices 1940, 1941, 1942 et 1944.

⁶²³ Archives de Schiltigheim, 2F2, police du bâtiment.

⁶²⁴ Si l'on en croit les chiffres de AVES 219 Z 295 (133 702 hl en 1942 ; 113 314 hl en 1943), nettement supérieurs à ceux retenus par l'entreprise lorsqu'elle réalise un graphique historique en 1980 : 103 026 hl en 1942, 100 350 hl en 1943.

⁶²⁵ Claude Hatt, *Panou...*, *op. cit.*

⁶²⁶ Marie-Joseph Bopp, *op. cit.*, p. 197.

⁶²⁷ AVES 879 W 141, police du bâtiment.

par l'Espérance (166 650 M pour 1942)⁶²⁸, les actionnaires auront l'agréable surprise après la Libération de constater que leurs comptes, non seulement n'ont pas été spoliés, mais qu'ils ont été consciencieusement crédités des dividendes et tantièmes⁶²⁹. C'est assez révélateur, à une petite échelle, des désordres administratifs au sein de l'appareil d'État nazi que l'historiographie allemande met de plus en plus en valeur.

Les archives des entreprises se limitant à des bilans, les données qu'on peut en tirer sont certes totalement anecdotiques au regard du drame de la guerre et des souffrances infligées aux personnes, notamment en Alsace où l'adhésion au régime est requise et où l'incorporation de force, à partir d'août 1942, plonge tant de jeunes gens dans un enfer et leurs familles dans l'angoisse et le chagrin. La guerre reste aussi présente dans les préoccupations des patrons de brasserie, soit parce qu'ils sont éloignés de leur établissement, soit parce qu'elle reste proche de leurs activités. Ainsi René Hatt, contacté à la fin de 1942 par sa direction, intègre le réseau de renseignement Goélette en octobre 1943⁶³⁰. Sous le pseudonyme de Tamis, Il profite d'un voyage mensuel à Paris pour transmettre des renseignements militaires sur les usines de guerre, les terrains d'aviation en Alsace et les mouvements de troupes allemandes. Il est également en relation avec les ambassades de France et du Royaume-Uni en Suisse, où il se rend régulièrement⁶³¹, ainsi qu'avec la résistance anti- hitlérienne en Allemagne⁶³². Il obtiendra en 1946 la médaille de la Résistance française.

La guerre enfin se rapproche de Strasbourg en 1944. Deux bombes tombent le 27 mai sur la Brasserie de l'Espérance faisant trois morts et un blessé grave⁶³³. Le 11 août, c'est Cronenbourg qui est bombardé. La cave de garde est éventrée : des tanks s'échappent 3 000 litres... de vin rouge. L'incendie se déclare, alimenté par les plaques de liège servant d'isolant autour des citernes. Les pompiers mettent plusieurs jours à éteindre les flammes et la circulation est coupée pendant quinze jours sur la route d'Oberhausbergen⁶³⁴.

Malgré les souffrances endurées par les personnes et les dégâts infligés au patrimoine, qui concernent également les dépôts et débits de bière disséminés sur le territoire, la guerre donne un coup d'arrêt momentané qui ne remet pas en cause la reconquête entreprise par les brasseries alsaciennes, notamment celles de la famille Hatt, sous le régime français. À

⁶²⁸ 219 Z 332-334, rapports du commissaire aux comptes.

⁶²⁹ 219 Z 435, correspondance de Jacques Hatt.

⁶³⁰ Stéphane Longuet et Nathalie Genet-Rouffiac (dir.), *Les réseaux de résistance de la France combattante*, Paris, Economica/Service historique de la Défense, 2013, p. 354-357.

⁶³¹ Dossiers 16P 286827 et GR 28P4 109/25 Service historique de la Défense (informations communiquées par Éric Le Normand, spécialiste de la Résistance alsacienne, et par le commandant Karine Perissin-Faber) ; attestation de M. A. Patureau, 22 mars 1946 (document transmis par Christian Wilhelm).

⁶³² Témoignage de Dominique Hatt, 16 avril 2016.

⁶³³ ACA DEEF 52706, assemblée générale, exercice 1944 (bilan au 30 septembre 1944).

⁶³⁴ D'après Louis Ludes, *Aspects des faubourgs... Cronenbourg*, 2^e partie, Strasbourg, Oberlin, 1985, p. 16-18.

Cronenbourg, l'élan est donné par Maurice Hatt dès 1910, mais il s'épanouit vraiment après la guerre avec la mise en place d'une politique de marque et les importants travaux de modernisation de la brasserie. La crise des années 1930 freine considérablement la marche de l'entreprise, mais sans remettre en cause sa solidité financière et l'efficacité de sa gouvernance : Maurice passe le relais en douceur à son fils aîné Guillaume, pendant que Jérôme, plus jeune de treize ans, peut faire son apprentissage. À Schiltigheim, les hésitations de l'Espérance, entre Bâle et Paris (Ivry), appartiennent au passé, l'ancrage alsacien peut être à nouveau affirmé et il est parfaitement assumé par la branche Hatt-Kiefer qui consolide son leadership en réussissant la transmission à une nouvelle génération incarnée par René Hatt. En maintenant fermement la barre au cours des années 1930 et pendant l'annexion, en poursuivant les travaux de modernisation malgré les difficultés de la conjoncture économique et politique, ce dernier prépare son entreprise à retrouver ses positions une fois la paix revenue. C'est une perspective dont les industriels alsaciens ont l'expérience après trois conflits franco-allemands et quatre changements de nationalité et de frontière douanière !

IX.

Les Vingt-cinq Glorieuses de Kronenbourg (1945-1969)

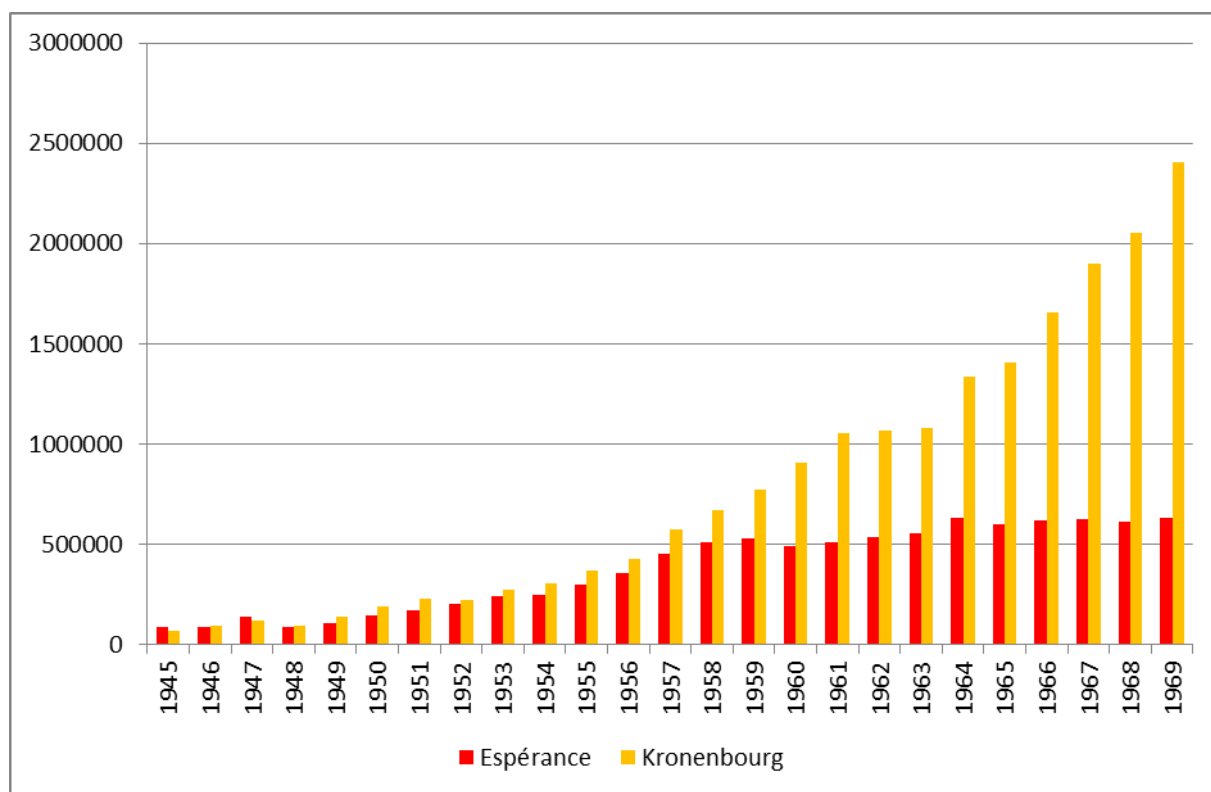
S'il faut attendre 1953 pour que Kronenbourg batte son record de production de 1930 avec 270 000 hl, la barre du million d'hl est franchie en 1961, celle des deux millions en 1968 et, avec la mise en service d'une nouvelle brasserie à Obernai en 1969, près de 400 000 hl s'ajoutent au cours d'un seul exercice. Ce sont des niveaux de production jamais atteints, non seulement en Alsace, mais aussi en France. Certes Kronenbourg est devancée par la Société européenne de brasserie (SEB), mais celle-ci est un conglomérat d'une vingtaine de sites de production dont aucun séparément ne peut rivaliser avec la brasserie strasbourgeoise. A partir de 1970, les deux sociétés seront intégrées dans le groupe Boussois-Souchon-Neuvesel (BSN) présidé par Antoine Riboud.

Avant même que Jean Fourastié n'invente l'expression des Trente Glorieuses pour désigner l'exceptionnelle croissance de l'économie française entre 1945 et 1974, le sentiment de vivre une période glorieuse se diffuse largement au sein même de l'entreprise, sous l'impulsion de Jérôme Hatt, directeur général à partir de 1954, PDG en 1964 et surtout grand expert en communication : « Monsieur Jérôme⁶³⁵ » s'emploie à diffuser les bulletins de victoire, à organiser des manifestations festives, à élaborer le récit historique de l'épopée. Au-delà du discours, les résultats sont effectivement là : le taux de croissance moyen annuel en volume n'est-il pas de 16 % entre 1945 et 1969, c'est-à-dire environ trois fois celui du PIB national ? C'est, il est vrai, un point de moins que pendant les années 1920, mais la performance se prolonge ici sur vingt-cinq ans. La comparaison avec l'autre brasserie de la famille Hatt, l'Espérance, est d'ailleurs plutôt cruelle pour cette dernière : l'écart entre les deux brasseries se limite à 20 % jusqu'en 1957, puis augmente rapidement pour dépasser 100 % en 1961 et 200 % en 1969.

Pour expliquer cette formidable croissance, il faut avertir d'emblée que les documents de première main font trop souvent défaut : les procès-verbaux de réunion du conseil d'administration ne sont conservés que pour une courte période, de 1957 à 1962, et encore ne sont-ils pas très explicites. Compte-tenu du caractère très familial de l'entreprise et de ses organes dirigeants, il n'est sans doute pas jugé nécessaire d'entendre et d'enregistrer de longs rapports techniques ou commerciaux. Les assemblées générales n'ont laissé dans les fonds d'archives publiques que des traces disparates jusqu'au milieu des années 1960. En ayant recours aux instruments de communication, aux publicités, aux rétrospectives publiées par la presse d'entreprise et aux témoignages, on doit en partie se contenter du discours que

⁶³⁵ Il est Monsieur Jérôme « pour toute la maison » comme l'affirme la plaquette publiée pour les Journées Kronenbourg de septembre 1957, p. 3 (AK Obernai AR-A-006).

l'entreprise et ses acteurs ont produit sur eux-mêmes : s'il n'y a pas de raison de le mettre en doute a priori, il faut avoir conscience de ses limites, comme de ses potentialités. À défaut de pouvoir apporter toutes les preuves factuelles de telle ou telle initiative, il est révélateur de l'image que veulent donner l'entreprise et ses dirigeants d'eux-mêmes.



Productions de Kronenbourg et de l'Espérance de 1945 à 1969⁶³⁶

I. Une décennie de reconquête (1945-1954)

La direction de Kronenbourg, représentée par Guillaume, reprend officiellement la gestion de sa brasserie à compter du 1^{er} janvier 1945⁶³⁷... et adresse ses chaleureux remerciements à Frédéric Schertzer, reconduit dans ses attributions de fondé de pouvoir⁶³⁸. Jacques Hatt retrouve la présidence de la société, mais est encore bloqué à Paris en février 1945 : « Mon voyage à Strasbourg est, sinon impossible, tout au moins très difficile à réaliser. Les ordres de missions sont très difficiles à obtenir et les véhicules également. Je viendrai dès que je pourrai⁶³⁹. » Le premier conseil d'administration peut se réunir le 27 mai 1945. Maurice Hatt reste administrateur-délégué jusqu'à sa quatre-vingtième année, en février 1949, date à laquelle il sera nommé président d'honneur. Il peut compter, pour assurer

⁶³⁶ ADBR 80 J 36, 39 et 42 pour l'Espérance ; AK Obernai, statistiques de production (1931-1970) et de ventes (1971-1979).

⁶³⁷ AVES 219 Z 27, lettre du délégué régional de l'Office des biens et intérêts privés, 21 juin 1945.

⁶³⁸ D'après Claude Hatt, *Panou...*, *op. cit.*

⁶³⁹ AVES 219 Z 435, lettre de Jacques Hatt à Guillaume Hatt, 19 février 1945.

sa succession, sur ses deux fils, Guillaume, administrateur et directeur général, et Jérôme, directeur commercial. Au conseil, figurent toujours les descendants des frères et de la sœur de Maurice : Pierre Hatt et Robert Diebolt, déjà présents avant-guerre⁶⁴⁰, sont désormais rejoints par Georges Hatt, petit-fils de Philippe, ingénieur textile à Mulhouse⁶⁴¹, et par Paul Weber, gendre de Robert Grunewald, décédé en mars 1945. Il n'y a plus d'administrateur extérieur à la famille.

XXX

**Guillaume Hatt (1899-1959),
administrateur-directeur-général de Kronenbourg de 1945 à 1954**

Guillaume, né le 28 juillet 1899, est le fils aîné de Maurice et le seul enfant de sa première épouse, Hélène Nessmann (1876-1902). De son mariage, le 22 novembre 1922, avec Georgette Muller, fille d'un industriel d'Illkirch, naissent deux enfants, Maurice-Georges et Thérèse-Hélène. (Photo Carabin, Archives Kronenbourg SAS)

Les premiers mois de l'après-guerre sont consacrés à la reconstruction de l'entreprise, mais ils sont aussi marqués par un drame familial, lourd de conséquences à moyen terme, tant l'histoire de la famille et celle de l'entreprise sont en interaction : Guillaume perd sa femme, Georgette, dans un accident de voiture qui survient le 29 septembre 1945 alors que son fils Maurice-Georges, âgé de vingt-deux ans, est au volant.

Les dégâts matériels, eux, ne sont pas irréparables. Aux conséquences du bombardement de Cronenbourg, s'ajoutent les dommages subis par les dépôts, débits et restaurants, dont certains remontent à 1940 et n'ont pas été pris en charge par l'administration nazie. Ils n'ont pas épargné non plus la clientèle d'Alsace-Lorraine qui doit être « entièrement reconstituée, ce qui demandera plusieurs années », indique Frédéric Schertzer à son président en février 1945⁶⁴². Face à cette situation, les vingt-deux brasseries alsaciennes, rassemblées dans le Groupement corporatif des brasseurs d'Alsace, dont Guillaume est vice-président, s'entendent en août 1946 pour se garantir mutuellement leur clientèle telle qu'elle était en septembre 1939⁶⁴³.

La reconstruction du site de Cronenbourg, confiée à l'architecte René Haug, est ralentie par les tracas administratifs si bien que l'entreprise passe outre et... se fait taper sur les doigts : après le rappel de la réglementation en vigueur, le service municipal d'architecture avertit qu' « en attendant, il vous est interdit de continuer les travaux commencés sans autorisation⁶⁴⁴ ». Quant à la malterie de Schiltigheim, sa vente en 1947 aux Grands Moulins

⁶⁴⁰ Ce sont les deux plus gros actionnaires au 1^{er} janvier 1950 avec respectivement 1 309 et 1 250 actions sur 9 600. AVES 219 Z 83, tableau des actionnaires. À noter que Robert Diebolt n'a pas été expulsé et a pu rester en Alsace de 1940 à 1944.

⁶⁴¹ En 1969, Georges Hatt est PDG de la Société alsacienne pour l'industrie du finissage à Vieux-Thann, directeur général de Schaeffer, de TCT et de la Teinturerie colmarienne (ANMT 65AQ R 1857, note d'information ... à l'occasion de l'admission à la cote officielle de la Bourse de Paris, publié au BALO le 8 décembre 1969, p. 9).

⁶⁴² AVES 219 Z 435, lettre de Frédéric Schertzer à Jacques Hatt, 2 février 1945.

⁶⁴³ AVES 219 Z 432, convention du 20 août 1946, renouvelée le 22 décembre 1947.

⁶⁴⁴ AVES 879 W 155, Police du bâtiment, lettre du 22 novembre 1946.

de Strasbourg rapporte plus de 9 MF, compense largement une perte d'exploitation de 2 MF et permet à l'exercice d'être bénéficiaire⁶⁴⁵...

XXX

La malterie Hatt de Schiltigheim

Vue de 1933 prise vers le sud. On aperçoit au fond la tour de la Brasserie de la Perle et, plus à droite, entre deux cheminées, la flèche de la cathédrale de Strasbourg (Archives Kronembourg SAS)

Au plan financier, le capital est porté dès 1945 de 4 à 16 MF par incorporation de réserves. Mais l'inflation est telle que des ajustements successifs sont nécessaires. Trois augmentations de capital sont réalisées en moins d'un an, en juillet 1948, février et mai 1949⁶⁴⁶. Deux autres interviennent en janvier et décembre 1950, portant le capital à cette date à 108 MF⁶⁴⁷, qui représentent en francs constants quatre fois les 4 MF de 1944⁶⁴⁸. Les actionnaires ne sont sollicités que dans deux cas seulement, en juillet 1948, où la famille est invitée à souscrire pour 8 MF d'actions nouvelles, émises au pair, et en mai 1949 où la souscription de 12 MF est ouverte pour la première fois depuis 1885 à des actionnaires extérieurs. Les titres de 5 000 F sont cette fois offerts au prix de 10 500 F, soit avec une prime de 5 500 F. Guillaume et Jérôme souscrivent le même nombre de titres (223), certains membres de la famille renforcent notablement leurs positions, mais le véritable fait nouveau est l'élargissement de l'actionnariat à des membres collatéraux de la famille, aux cadres de l'entreprise, comme Frédéric Schertzer, ou aux distributeurs, comme les entrepôts Formont de Paris. Un peu moins de la moitié des 2 400 actions sont ainsi souscrites par de nouveaux actionnaires, qui comptent désormais pour 11,6 % du capital⁶⁴⁹. Même si cette part reste faible, le problème de la cohésion du groupe familial est posé. Des projets de modification des statuts dans un sens contraignant échouent car ils se heurtent à des impossibilités légales⁶⁵⁰.

Emmanuel Journoud (1901-1982)

Parmi les plus gros souscripteurs de 1949, avec 200 actions, figure Emmanuel Journoud. Directeur de la succursale de la BNCI à Strasbourg de 1945 à 1961, puis PDG de la Banque La Prudence à Grenoble, il a épousé en secondes noces en 1943 Marie-Louise Harth, veuve de Jean Hatt, directeur de banque à Colmar, un des fils de Jean-Louis Hatt-Mieg. Il entrera

⁶⁴⁵ AVES 219 Z 28, assemblée générale, 3 avril 1948.

⁶⁴⁶ L'augmentation de février 1949 est l'occasion d'échanger les 3 200 parts bénéficiaires créées en 1928 contre 640 actions (AVES 219 Z 29, assemblée générale extraordinaire, 8 janvier 1949).

⁶⁴⁷ AVES 219 Z 5, tableau récapitulatif des augmentations de capital de 1945 à 1958, conseil d'administration du 5 mars 1958.

⁶⁴⁸ D'après le convertisseur francs/euros de l'INSEE, en ligne.

⁶⁴⁹ AVES 219 Z 83, tableau des actionnaires au 1^{er} janvier 1950.

⁶⁵⁰ AVES Z 33 et 39, notes préparatoires des assemblées générales extraordinaires de 1949 et 1957. Les rapports finaux manquent.

au conseil d'administration de Kronenbourg au début des années 1950 et deviendra le conseiller financier de la société⁶⁵¹.

xxx

Emmanuel Journoud à l'époque de son mariage

Cette augmentation de capital de 1949 est aussi intéressante par la façon dont l'entreprise se présente à ses actionnaires anciens ou à venir⁶⁵². Trois orientations nouvelles, prises depuis 1947, sont mises en avant. En premier, ce qui peut surprendre, vient la fabrication de jus de pomme, sous la marque ATI, présentée comme une « activité accessoire », mais appelée à un « avenir intéressant » si l'on considère le « développement sensationnel » pris depuis une décennie par la consommation de ce produit en Suisse. La « Brasserie de Cronenbourg » (sic) s'est assuré l'exclusivité pour la France et pour l'Empire d'un procédé mis au point par « des techniciens suisses d'une compétence universellement reconnue ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'histoire de Kronenbourg n'a pas retenu cette tentative de diversification comme un fait marquant... Elle est d'ailleurs arrêtée en 1954⁶⁵³.

Il n'en est pas de même des points deux et trois. Les efforts d'avant-guerre pour mettre au point une bière destinée à l'outre-mer et pour régler les problèmes d'emballage et d'expéditions sont récompensés par le démarrage à partir d'octobre 1947 de l'exportation dans les colonies françaises, où le succès est tel qu'on ne peut pas satisfaire toutes les demandes, mais aussi dans la zone sterling où la percée est d'autant plus remarquable que « la bière 'Kronenbourg' (sic) doit y lutter contre les bières anglaises, danoises, hollandaises, auxquelles il faut ajouter, depuis peu, les bières allemandes, qui y occupent des positions solides et acquises de longue date ». Il semble donc bien que la marque Kronenbourg, créée le 15 septembre 1947⁶⁵⁴, qui coexiste encore en 1949 avec Tigre-Bock et Kronenbräu, ait d'abord été pensée pour ces marchés d'outre-mer. Elle mêle de façon subtile les consonances française et germanique, pas trop pour ne pas effaroucher le consommateur francophone, mais suffisamment pour donner une touche étrangère, de bon aloi quand il s'agit de vendre de la bière.

xxx

Kronenbourg, la nouvelle marque de l'après-guerre

La Kronenbourg, ici sur une plaque émaillée, date de juillet 1946, et précède d'un peu plus d'un an Kronenbourg, créé en septembre 1947, qui reprend l'étiquette à damier rouge et blanc de juin 1939.

⁶⁵¹ Robert Lutz, in *NDBA* ; Ami d'Hubert Beuve-Méry, il a également conseillé les gérants du Monde (cf. Patrick Eveno, *Histoire du journal Le Monde, 1944-2004*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 172).

⁶⁵² Imprimé pour l'augmentation de capital de mai 1949, document aimablement prêté par Alain Hatt.

⁶⁵³ Virginie Labrue, *Kronenbourg, états des lieux et repères chronologiques*, dactyl., 2015, p. 52.

⁶⁵⁴ Astrid Eliard et Philippe Voluer, *Kronenbourg depuis 1664*, Paris, Le cherche midi éditeur, 2014, p. 48 ; Virginie Labrue, *op. cit.*, p. 76. Cette marque a été précédée par « La Cronenbourg » en 1939 et « La Kronenbourg », déposée le 19 juillet 1946 (Virginie Labrue, *op. cit.*, p. 77).

(Archives Kronenbourg SAS)

Enfin, la brasserie annonce s'adapter à un phénomène universel : « Le fût cède la place à la bouteille. » Dès que les brasseries ont été autorisées en juillet 1948 à fabriquer à nouveau des bières de densité élevée, « la Brasserie de Cronenbourg a lancé ses bouteilles de 33 cl qui ont rencontré partout un vif succès ». Les deux groupes d'embouteillage de 10 000 bouteilles/heure sont d'ores et déjà complétés par un groupe de 8 000 bouteilles/heure et d'autres agrandissements sont envisagés⁶⁵⁵.

Contrairement aux litres (en France) et aux 75 cl (en Alsace-Moselle) en usage jusque-là, cette petite bouteille, dénommé Steinie, suivie bientôt d'une bouteille de 25 cl, s'adresse au consommateur individuel et vise la clientèle des cafés. Elle est d'ailleurs consignée. Elle est habillée de l'étiquette au damier rouge et blanc et porte la marque « Kronenbourg » en lettres gothiques, un dessin et une graphie remontant à l'avant-guerre⁶⁵⁶. L'entreprise est parfaitement en phase avec son époque qui voit s'ouvrir, à partir des années 1950, comme le constate Denis Woronoff, « l'ère de l'emballage de masse⁶⁵⁷ ».

xxx

La bouteille Steinie

(Archives Kronenbourg SAS)

Publicités de la fin des années 1940

Non datées, ces affiches ne portent pas la mention « le grand nom des bières d'Alsace », marque créée en mai 1950 et utilisée systématiquement après cette date.

(Archives Kronenbourg SAS)

Cette révolution de la marque et de la bouteille a toujours été revendiquée par Jérôme Hatt comme le résultat d'un voyage d'études en 1947 aux États-Unis organisé par et pour les brasseurs français : « Je m'étais aperçu que les brasseurs américains vendaient de la bière de luxe en petites bouteilles à grands renforts de publicité. Le client américain exigeait sa marque préférée, alors qu'en France les cafés vendaient des « demis » sans préciser l'origine. À mon retour en France, j'ai donc décidé de sortir des sentiers battus : dès 1948, Kronenbourg sortait une petite bouteille et en 1949 commençait une campagne publicitaire⁶⁵⁸. »

Le slogan de cette campagne confirme l'objectif visé :

« Vous ne dites pas 'un fromage', vous précisez un Roquefort,

Ne dites pas 'un demi', précisez une Kronenbourg, le grand nom des bières

⁶⁵⁵ Imprimé pour l'augmentation de capital de mai 1949.

⁶⁵⁶ Cf. *supra*, p. 160, note n° 590.

⁶⁵⁷ Denis Woronoff, *Histoire de l'emballage en France du XVIII^e siècle à nos jours*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2014, p. 137.

⁶⁵⁸ ACA DEEF 74069, propos recueillis par Jean-Louis Maitre, *La Vie française*, 6 février 1970.

d'Alsace⁶⁵⁹. »

Entre-temps, l'entreprise a donc fait le choix d'une marque (presque) unique, aux dépens de Tigre-Bock qui n'est conservée que pour les bouteilles de 75 cl vendues dans les épiceries de la région, et d'une politique de prestige fondée sur la fabrication d'une seule catégorie de bière, la bière de luxe, apte à dégager des marges suffisantes pour financer son développement⁶⁶⁰. Alors qu'elle réalise encore 90 % de ses ventes en Alsace, elle part crânement à la conquête du marché national et international. C'est donc un tournant stratégique, dont Jérôme Hatt, directeur général adjoint depuis 1949⁶⁶¹, s'attribuera ultérieurement à plusieurs reprises le mérite, mais dont les racines remontent à l'avant-guerre et qui implique une équipe de direction dans laquelle il ne joue pas encore le premier rôle. Il est juste aussi d'associer à cet hommage Ernest Walter, le maître-brasseur qui a mis au point le produit⁶⁶².

XXX

Ernest Walter, maître-brasseur de Kronenbourg de 1947 à 1972

Ici aux côtés de Jérôme Hatt au moment de son départ en retraite en 1972.

(photo Europ-Flash, Archives Kronenbourg SAS)

Les résultats, en tout cas, ne se font pas attendre et sont même spectaculaires. 1948 est un très mauvais millésime à cause d'un été pourri qui se traduit par un recul de ventes de 24 %, mais les 6,5 M de bouteilles vendues (69 % du chiffre d'affaires de ventes de bière contre 42 % en 1947) et surtout les exportations (34 % contre... 0,2 % en 1947) permettent de limiter les dégâts, notamment en comparaison avec d'autres brasseries alsaciennes. En volume, la bière en fûts l'emporte encore sur les bouteilles jusqu'au dernier trimestre 1948 marqué par un renversement soudain : 6 000 hl sont vendus en fûts (28,6 %), 15 000 en bouteilles (71,4 %)⁶⁶³. Dès que la conjoncture brassicole s'éclaircit, le plein succès est au rendez-vous : les ventes progressent de 48 % en 1949⁶⁶⁴, de 40 % en 1950 avec près 30 M de bouteilles⁶⁶⁵ ! La bière en fûts représente moins de 20 % du litrage dès 1951. La production de 1930 est à nouveau dépassée en 1953 et chaque nouvel exercice verra battre le record de production et de ventes d'une brasserie alsacienne. Le directeur général, Guillaume Hatt, est nommé chevalier de la Légion d'honneur en septembre 1953⁶⁶⁶.

⁶⁵⁹ « Coup d'œil sur 15 ans de publicité », *Kronenbourg Actualités*, n° 4, août 1965, p. 4-5 ; « Le grand nom des bières d'Alsace » est une marque déposée le 25 mai 1950. Virginie Labrue, *op. cit.*, p. 76.

⁶⁶⁰ D'après Jérôme Hatt, ACA DEEF 74069, propos recueillis par Jean-Louis Maitre, *Vie française*, 1970.

⁶⁶¹ *Who's Who in France*, édition de 1985.

⁶⁶² Témoignage de Patrick Hatt. Voir aussi *Kronenbourg Actualités*, n° 29, juin 1972, p. 9.

⁶⁶³ AVES 219 Z 29, assemblée générale, 19 février 1949 (tableaux récapitulatifs). Le recul est de 36,5 % pour l'Espérance (ADBR 80 J 39).

⁶⁶⁴ AVES 219 Z 31, assemblée générale, 5 janvier 1950.

⁶⁶⁵ AVES 219 Z 32, assemblée générale, 28 décembre 1950.

⁶⁶⁶ *Nouvel Alsacien*, 16 septembre 1953, in AVES, fonds Hoffmann.

Aux origines de la 1664

Si la machine est lancée, il faut en entretenir de façon permanente la dynamique par des innovations, voire des « coups médiatiques ». Quelle est la réalité des caisses de bière envoyées en 1947 pour le mariage de la princesse Elizabeth d'Angleterre ou du « brassin spécial », prenant le même chemin pour le couronnement de la reine « en 1952 », qui serait à l'origine de la fameuse appellation « 1664 » ? Soit dit en passant, Elizabeth II a bien accédé au trône en février 1952, mais a été couronnée en juin 1953... Peu importe finalement, car dans une opération de communication de ce type, ce qui compte est qu'elle soit gravée dans le marbre de la postérité pour donner ses lettres de noblesse à un produit et du lustre à une image de marque qui se veut prestigieuse. Et ce qui est certain en revanche, c'est que le 1^{er} juillet 1952 est déposé au tribunal de première instance de Strasbourg un modèle d'étiquette, imitant grossièrement un parchemin avec des bords enroulés et portant la mention : « Kronenbourg, Hatt – brasseurs de père en fils depuis 1664 (cette dernière mention figurant dans un écusson central), bière d'Alsace ». Bien que destinée à « des bières en tous genres », cette étiquette se retrouvera sur une bouteille particulière, dite Appolinaris, à l'aspect particulièrement soigné : à l'instar de la touche de distinction des voitures équipées de pneus aux flancs blancs, le col de la bouteille est gainé de blanc et ceint d'un ruban entrecroisé, d'abord en tissu, puis en papier sur le modèle de la bière américaine Miller High Life, « the Champagne of Beers⁶⁶⁷ ». L'emballage se doit d'être à la hauteur de la bière spéciale qu'il contient. C'est l'origine de ce qui n'est pas encore la 1664, mais qui va le devenir très progressivement. Si la reine d'Angleterre a joué un rôle – passif – dans cette création, les recherches de Jacques Hatt, président de la société, sur l'histoire de la famille, publiées dès 1934 sous le titre *Quatre siècles de bourgeoisie alsacienne*, ont été déterminantes. Reprenant des travaux commencés par Louis Hatt-Boyé, il a découvert dans les archives de Strasbourg le parchemin de maîtrise de Jérôme Hatt datant du 9 juin 1664⁶⁶⁸.

XXX

Mise en scène du cadeau de mariage de 1947

Quel crédit accorder à cette photo ? De quand date-t-elle vraiment ? Les caisses ont-elles été envoyées ? Faute d'autres documents, on ne peut rien prouver. Quoi qu'il en soit, le « coup de com » est, lui, bien réel.

(Archives Kronenbourg SAS)

Dépôt de marque du 1^{er} juillet 1952

(INPI)

XXX

Maurice-Georges (dit Mojo) Hatt (1923-1954)

Né le 28 juin 1923, à Illkirch-Graffenstaden, il est l'aîné des deux enfants, un garçon et une fille, de Guillaume Hatt et de son épouse, née Georgette Muller. Il se marie en 1946 avec sa cousine Rose-Marie Diebolt, fille de Robert Diebolt et de Denise Hatt (elle-même fille de Jules), dont il a deux enfants. On le voit ici en 1951 dans son laboratoire de la Brasserie de Kronenbourg.

Mais alors que ce succès devient année après année plus prometteur, la neuvième génération des brasseurs Hatt est atteinte dans ses forces vives. Maurice-Georges, fils de Guillaume, ingénieur-brasseur formé à l'École de brasserie de Nancy et directeur technique

⁶⁶⁷ www.millerhighlife.com ; information communiquée par Jean Schwebel, 6 juin 2017.

⁶⁶⁸ Jacques Hatt, *op. cit.* Il reconnaît sa dette généalogique envers Louis Hatt-Boyé qui est remonté jusqu'à Jérôme II (p. 154).

de Kronenbourg, est victime d'une leucémie et en meurt le 15 mai 1954, à l'âge de trente-et-un ans, laissant deux enfants en bas âge. Son père, Guillaume, ne supporte pas ce nouveau deuil et préfère renoncer, à cinquante-cinq ans, à la veille de l'assemblée générale de décembre 1954, à ses fonctions d'administrateur et de directeur général qui sont reprises par Jérôme. A-t-il été quelque peu évincé au lieu d'être soutenu par Jérôme, jusque-là barré dans ses ambitions et maintenu à l'écart du conseil⁶⁶⁹ ? C'est en tout cas ce que lui reprochera Rose-Marie, la veuve de Maurice-Georges. Selon la presse, c'est la maladie qui l'a forcé à démissionner et à partir se soigner dans un sanatorium à Gap⁶⁷⁰. Il meurt le 6 janvier 1959 à Grasse, cinq mois après son père Maurice, décédé le 2 août 1958. À ce dernier, le conseil de la société rend ainsi hommage : « D'une brasserie régionale de moyenne importance, il a fait une des premières brasseries de France et, dans l'histoire de notre brasserie, il sera considéré comme le fondateur du Kronenbourg moderne⁶⁷¹. » Une nouvelle page se tourne.

XXX

Quatre générations réunies à Oberhausbergen le 15 mars 1951

Cette photo réunit dans l'ordre des générations, Maurice (1869-1958), Guillaume (1899-1959), Maurice-Georges (1923-1954), brasseurs des 7^e, 8^e et 9^e générations chez les Hatt, et le petit Alain, né en 1950, futur pilote de ligne.

II. Une marche triomphale

Sans solution de continuité, les succès s'enchaînent dans la seconde moitié des années 1950. Le cap des 500 000 hl est franchi le 16 août 1957 avec une progression de 37 % sur un an, beaucoup plus rapide que le reste de la brasserie française qui doit se contenter de + 20 %. Des journées Kronenbourg sont organisées les 22 et 23 septembre auxquelles sont invitées les distributeurs, actionnaires et amis : ils sont réunis le samedi pour un banquet de 650 convives à l'Aubette, vitrine de l'entreprise sur la place Kléber que l'entreprise a acquise en 1954⁶⁷². Présidé par le préfet du Bas-Rhin, il offre l'occasion de remettre la médaille du travail à cinquante collaborateurs décorés pour vingt-cinq et trente-cinq années de service ; L'après-midi, le maire de Strasbourg remet le diplôme « Prestige de la France » ; la journée du dimanche se termine par une fête folklorique au château d'Oberhausbergen, propriété de Robert Diebolt ; le lundi, des autocars emmènent les distributeurs pour un circuit touristique dans les Vosges et un banquet à Wangenbourg⁶⁷³.

XXX

Médaille frappée en 1957

⁶⁶⁹ Témoignage d'Alain Hatt, fils de Maurice-Georges, 14 mai 2017.

⁶⁷⁰ *Nouvel Alsacien*, 4 janvier 1958, in AVES, fonds Hoffmann.

⁶⁷¹ AVES 219 Z 8, conseil d'administration, 4 octobre 1958.

⁶⁷² AVES 219 Z 36, assemblée générale extraordinaire, 18 décembre 1954.

⁶⁷³ AVES 219 Z 2, conseil d'administration, 21 septembre 1957. Une plaquette illustrée de 20 p. est publiée à cette occasion (AK Obernai boîte AR-A-006).

La barre du million d'hl est franchie, quatre ans plus tard, le 14 septembre 1961 et l'année brassicole (du 1^{er} octobre au 30 septembre) enregistre un record de vente avec 1 056 758,84 hl. La brasserie organise le 1^{er} décembre une réception dans ses vieilles caves réaménagées avec notamment la reconstitution d'une brasserie artisanale du XVII^e siècle. Sont invités « les notabilités de la région, les personnalités du monde brassicole français et, venus de toutes les régions de France et de nombreux pays étrangers, ses clients, ses distributeurs et entrepositaires. La presse qui allait largement célébrer l'événement, était représentée par un groupe compact d'une centaine de journalistes. » Le lendemain, « des cars sillonnent la ville [encore largement ouverte à la circulation automobile] pour permettre aux nombreux invités de la Brasserie d'en admirer les beautés ». D'autres groupes visitent à Cronembourg « l'ensemble des installations, frappés par leur ampleur, leur modernisme et leur harmonieux agencement ». Jérôme Hatt reçoit les journalistes pendant une heure au sommet de la tour. Puis vient un banquet, réunissant près de 1 200 convives dans un hall de stockage. De nombreux discours sont prononcés. Pierre Pflimlin salue une « victoire de Strasbourg » et ajoute, en se tournant vers Jérôme Hatt : « Il arrivera bientôt que pour situer sur la mappemonde la place de Strasbourg, aux yeux d'Asiatiques ou d'Africains, nous serons obligé de dire : Strasbourg, c'est la ville où se trouve Kronembourg ! ». A l'issue du banquet, les invités, rejoints par le personnel de la brasserie et leur famille participent, « dans un deuxième immense hall de stockage » à une fête folklorique « durant près de trois heures » avec des stands où la Kronembourg coule à flot. « Un bal champêtre met un point final réjouissant à ces journées Kronembourg⁶⁷⁴. »

xxx

Jérôme Hatt s'adresse aux salariés de Kronembourg à l'occasion du million d'hl (septembre 1961)

Jérôme Hatt entouré de son état-major

De gauche à droite : Georges Riff, secrétaire général, Adolphe Topinka, directeur technique, Jérôme Hatt, René Rémy et Jules Schmitt, directeurs commerciaux, Erwin Gfunder, directeur technique et René Grossmann, directeur administratif (Archives Kronembourg SAS)

Ce triomphe repose encore sur les choix stratégiques de la fin des années 1940. Deux moteurs s'avèrent déterminants. La petite bouteille consignée est une idée de génie, car elle permet à Kronembourg de pénétrer partout et de faire fi des contrats d'exclusivité conclus entre les brasseurs et les bistrotts ou restaurants : ceux-ci s'appliquent à la « bière pression », pas aux bouteilles, et coûtent par ailleurs très cher aux brasseurs qui doivent financer les

⁶⁷⁴ « Kronembourg, les journées du 1 million d'hectolitres, 1^{er} et 2 décembre 1961 », supplément à *Saisons d'Alsace*, tiré à part, 15 p.

installations. En s'appuyant sur son réseau de 2 172 distributeurs en France⁶⁷⁵ et de semi-remorques peints en rouge et bleu aux couleurs de la brasserie, Kronenbourg glisse partout des bouteilles sous les comptoirs et mise sur sa publicité pour stimuler la demande des clients : « Kronenbourg est à cette époque le coucou de tous les cafés-restaurants de France⁶⁷⁶ » s'installant dans les nids dont ses concurrents pensaient avoir l'exclusivité. « Précisez Kronenbourg » reste le leitmotiv de toutes les campagnes de publicité, décliné sous différentes formes. En 1959, le dessinateur Lima illustre la fameuse campagne : dans tel ou tel pays, bière se dit xxx, « en France, on précise Kronenbourg⁶⁷⁷ ». Les ventes en métropole se répartissent à peu près à égalité entre l'Alsace-Moselle (36,6 %) et le reste de la France (37,9 %)⁶⁷⁸ et la petite bouteille de 25 cl, mieux adaptée à la demande des « Français de l'intérieur », progresse beaucoup plus vite que celle de 33 cl. Dès 1959, on en vend le double, 49,5 M contre 24,8 M⁶⁷⁹.

xxx

... « En France, on précise Kronenbourg »

Cette campagne de publicité de 1959, illustrée par Lima et rassemblée ici (en partie) sur une même page, se décline pays par pays dans les magazines et en une série de sous-bocks (Archives Kronenbourg SAS).

Tribulations d'une marque : 1664

Il est curieux de voir comment la marque « 1664 » a mis du temps à s'imposer en tant que telle alors que la référence historique, l'emballage et le produit étaient définis dès les années 1950 et conçus comme devant être le fer de lance de la Brasserie Kronenbourg.

Dès 1958, la demande en « bouteilles de super 1664 » (sic) ne peut être satisfaite « par suite des complications techniques inhérentes à l'habillage de ces bouteilles » : 3,5 M ont été vendues en métropole, 2 M à l'exportation, mais 2 M supplémentaires auraient pu être vendues (ce qui reste peu en comparaison des 137 M de bouteilles vendues par l'entreprise en 1958). Deux ans plus tard, on se félicite de la vente de 10 millions de cols de « bière spéciale 1664 » alors même que « cette bière est vendue bien plus chère que les bières spéciales des autres brasseries ». Même dans un compte-rendu (confidentiel) de conseil d'administration, cette formule est jugée incorrecte, rayée et remplacée par « vendue à un prix élevé ». Mais l'objectif, qui est atteint, est bien que le public s'habitue à la « voir cataloguée au même rang que les bières étrangères, en payant le même prix que pour celles-ci ». Or, elle est rebaptisée au même moment « Tricentenaire », réponse provocante à l'Espérance qui revendique aussi (à bon droit...) une origine en 1664 et qui a déposé en février 1961 la marque « Hatt, neuf générations de brasseurs depuis 1664 », « imitation servile » selon Jérôme Hatt. Certes, la mention 1664, entourée désormais d'une couronne de lauriers, est toujours mise en valeur sur l'étiquette, mais l'entreprise l'utilise aussi pour une

⁶⁷⁵ AVEZ 219 Z 22, discours de Jacques Hatt à l'assemblée générale du 27 janvier 1962.

⁶⁷⁶ Selon la formule d'Alexis Lehmann, 6 juin 2017.

⁶⁷⁷ *Kronenbourg Actualité*, n° 4, août 1965, p. 4-5.

⁶⁷⁸ AVES 219 Z 13, conseil d'administration, 10 octobre 1959.

⁶⁷⁹ AVES Z 13, conseil d'administration, 10 octobre 1959.

autre spécialité, la « Kronenforte » (sic), une bière brune qui n'a pas rencontré le même succès⁶⁸⁰. 1664 n'a plus d'exclusivité...

xxx

La Kronenbourg 1664 « Tricentenaire »

(Archives Kronenbourg SAS, dépliant publicitaire, 1961)

Le second moteur est l'exportation, en l'occurrence la vente sur le marché colonial et d'abord en Algérie où Kronenbourg devient, à partir de 1956, la bière de l'appelé du contingent et, plus largement, des Français d'Algérie. Elle est expédiée en fûts et en bouteilles de 33 cl consignées⁶⁸¹. L'entreprise tisse ainsi des liens privilégiés avec l'armée et ses économats qui deviennent de très gros clients. L'Afrique du Nord absorbe la moitié des exportations qui comptent elles-mêmes pour 24 % des ventes en 1958, avant de progresser à 33 % en 1960⁶⁸². L'année du « million d'hl », l'Algérie absorbe à elle seule 215 205 hl⁶⁸³ et Kronenbourg affirme réaliser la moitié des exportations françaises de bière⁶⁸⁴ !

Kronenbourg et la Légion étrangère

Une relation particulière s'établit avec la Légion étrangère au point que la présence d'une délégation Kronenbourg à Aubagne, où la Légion sera rapatriée de sa base de Sidi Bel Abbès, pour assister à la commémoration annuelle de la résistance des légionnaires à Camerone (Mexique) en 1863, deviendra à partir des années 1960 une tradition respectée⁶⁸⁵. Les légionnaires plébiscitent volontiers la « vitamine K » pour se réhydrater ! La brasserie leur en est reconnaissante en offrant au 2^e REP, basé à Calvi, des ailes de parachute portant l'inscription Kronenbourg en lettres géantes. Il se raconte d'ailleurs que le premier mot de français appris par le légionnaire étranger venant de l'autre bout du monde était « Kronenbourg » et que les légionnaires ne connaissaient que trois dates historiques, 1831 (création de la Légion), 1863 et... 1664⁶⁸⁶ !

La direction, bien consciente des risques liés à ce marché, multiplie les efforts pour trouver d'autres débouchés, notamment au sein du Marché commun. L'ouverture d'un restaurant à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958 se traduit par un échec commercial, mais un « réseau de distribution valable » se met en place peu à peu en Belgique. Un « distributeur actif » donne de bons espoirs en Italie. Mais c'est surtout le marché allemand qui importe à Jérôme Hatt : il est envisagé en 1961 de « travailler le secteur alimentation », c'est-à-dire de vendre la bière en épicerie, et d'adopter la bouteille de 50 cl

⁶⁸⁰ AVES 219 Z 8, 18 et 21, conseils d'administrations, 4 octobre 1958, 26 novembre 1960, 14 octobre 1961 ; AK Obernai, dépliant publicitaire, *Kronenbourg, le grand nom des bières d'Alsace*, sd (1961).

⁶⁸¹ Et donc pas en emballage perdu, bien que les boîtes métalliques aient été adoptées en 1953. D'après Astrid Eliard et Philippe Voluer, *Kronenbourg...*, *op. cit.*, p. 98 et 100.

⁶⁸² AVES 219 Z 8 et 18, conseils d'administration, 4 octobre 1958 et 26 novembre 1960.

⁶⁸³ AVES 219 Z 21, conseil d'administration, 14 octobre 1961.

⁶⁸⁴ AVEZ 219 Z 22, discours de Jacques Hatt à l'assemblée générale du 27 janvier 1962.

⁶⁸⁵ *Kronenbourg Actualités*, n° 7, août 1966, p. 8-9 ; entretien avec MM. Schwebel, Bauer, Lehmann, 6 juin 2017.

⁶⁸⁶ Témoignage (avec une dose d'humour) du général Bernard Grail, commandant en chef de la Légion étrangère de 1999 à 2002.

que préfère la clientèle allemande⁶⁸⁷. Kronenbourg met un pied dans le saint des saints de la bière, à Munich, en obtenant d'abord, en 1959, la représentation en France de la fameuse *Hofbräuhaus*⁶⁸⁸, puis ouvre une *Strassburger Keller* sur la *Leopoldstrasse* en mars 1963⁶⁸⁹. Ce ne sont encore que de modestes jalons.

XXX

En-tête de la Brasserie de Kronenbourg en 1958

Restaurant Kronenbourg à l'Exposition universelle de Bruxelles

(Archives Kronenbourg SAS)

Ces efforts commerciaux n'auraient pas à eux seuls permis le doublement des ventes en quatre ans si, entre-temps, la brasserie ne s'était donné enfin les moyens logistiques de ses ambitions par la mise en service d'un embranchement ferroviaire particulier à partir du 1^{er} décembre 1957, c'est-à-dire près de cent ans après Gruber ou l'Espérance⁶⁹⁰ ! Jusque-là et depuis dix ans, on chargeait déjà des wagons à Cronenbourg, mais ils devaient être transportés sur des remorque de camion jusqu'à la gare de marchandise⁶⁹¹. Ce goulot d'étranglement saute alors, mais tardivement quand on sait que la brasserie est longée à l'ouest par la voie ferrée.

XXX

Modèle réduit JRD de tracteur Unic Izoard avec remorque Culemeyer

À noter que le camion est à l'échelle 1/50 et le wagon au 1/87^e

Modèle réduit de semi-remorque Berliet (vers 1957-1958)

(photos Jean-Pierre Hossann, collection Thierry Sée)

Pour répondre à cette demande croissante, l'entreprise doit aussi se transformer : une fois la reconstruction achevée, le site de Cronenbourg fait l'objet d'une première tranche de travaux qui font disparaître l'ancienne brasserie. Après le comblement, dès 1948, de l'espace entre les deux pavillons d'entrée du côté de la route d'Oberhausbergen⁶⁹², ce sont les bâtiments situés juste derrière, la chaufferie à gauche, les bâtiments frigorifiques à droite qui

⁶⁸⁷ AVES 219 Z 21, conseil d'administration, 14 octobre 1961.

⁶⁸⁸ AVES 219 Z 12, conseil d'administration, 4 juillet 1959. L'objectif est le suivant : « Nous aurons à offrir une bière allemande à ceux de nos clients (i.e. des professionnels) qui le demanderont et nous ne risquerons pas qu'ils s'adressent ailleurs, ce qui porterait préjudice à notre propre position. »

⁶⁸⁹ ACA DEEF 70777, assemblée générale, 29 février 1964.

⁶⁹⁰ Conseil d'administration, 26 avril 1958, AVES 219 Z 6 et plan du 3 septembre 1957, AVES 879 W 153.

⁶⁹¹ Le système, inventé au début des années 1930 par l'ingénieur allemand Culemeyer, est exploité après 1945 par la SCETA, filiale de la SNCF, qui le met en service chez Kronenbourg le 15 novembre 1947 (après deux expériences dans le Nord et le Puy-de-Dôme). Informations transmises par Patrick Perrot.

⁶⁹² AVES 879 W 141, Police du bâtiment.

sont complètement reconstruits à partir de 1954. Entre les deux est érigé en 1955, par l'entreprise Th. et Ed. Wagner, le château d'eau de six étages surmonté d'un réservoir de 600 m³ qui devient un élément caractéristique du paysage d'autant qu'il est surmonté d'une enseigne Kronenbourg en lettres géantes⁶⁹³. Pour augmenter les capacités de production, les salles de brassage et les caves de garde et de fermentation sont d'abord agrandies, mais de nouvelles installations deviennent vite nécessaires. Des projets de constructions nouvelles sont déposés par l'architecte Albert Bernhardt en 1956 et 1957⁶⁹⁴. Une nouvelle cave de garde est mise en service en mai 1958, il est procédé au brassin d'essai de la nouvelle salle de brassage le 3 juillet avant la mise en exploitation prévue le 8 juillet⁶⁹⁵. Mais à peine a-t-on fini ces travaux que d'autres sont prévus : salle de brassage n° 4, cave de fermentation, nouvelle canetterie réalisée en 1959, etc. Le site de Cronenbourg devient un chantier permanent.

xxx

De la brasserie Kronenbourg de Maurice à celle de Jérôme

Avant transformations vers 1950

(photo Carabin, Archives Kronenbourg SAS)

Projet de construction du château d'eau

(AVES)

En travaux (septembre 1957)

Alors que la façade sud sur la route d'Oberhausbergen a déjà été transformée, les travaux se concentrent sur l'arrière du site : agrandissement de la salle de brassage à droite, nouvelle cave de fermentation à gauche, raccordement ferroviaire, tandis que le terrain destiné à accueillir la canetterie commence à prendre les apparences d'un chantier (Archives Kronenbourg SAS)

Une nouvelle brasserie (début des années 1960)

Si quelques éléments anciens subsistent (la villa à gauche cachée dans les arbres, les anciens pavillons d'entrée sur la route d'Oberhausbergen, la salle de brassage de 1926, la tour de refroidissement et de fermentation de 1932, la brasserie offre une toute autre physionomie qu'en 1950 : débarrassée de certains bâtiments vétustes, son plan est rationalisé, son esthétique homogénéisée et son emprise agrandie. La canetterie occupe désormais un vaste quadrilatère à l'arrière du site et le bâtiment administratif est en construction. (Archives Kronenbourg SAS)

Les éléments constitutifs de la brasserie : salle de brassage, château d'eau, quais de chargements

(Archives Kronenbourg SAS)

Kronenbourg en 1960⁶⁹⁶

– 900 cadres, employés et ouvriers.

– 3 salles de brassage permettant 15 brassins par jour de 350 à 450 hectos.

⁶⁹³ AVES 879 W 155, Police du bâtiment.

⁶⁹⁴ AVES 879 W 153, Police du bâtiment.

⁶⁹⁵ AVES 219 Z 7, conseil d'administration, 5 juillet 1958.

⁶⁹⁶ AK Obernai, dépliant publicitaire, 1961.

- Fermentation : 117 cuves d'un total de 46 744 hectos.
- Caves de garde : 534 tanks de 100 à 450 hectos.
- Soutirage fûts (20 % des ventes) : 24 000 fûts en bois, bakélor et aluminium
- Soutirage bouteilles (80 % des ventes) : sortie bouteilles journée record : 2 224 000 bouteilles
 - a) Nouvelle canetterie palettisée construite en 1959 :
 - production journalière moyenne : 1 000 000 de bouteilles.
 - production journée record : 1 083 000 bouteilles.
 - b) Ancienne canetterie datant de 1948, toujours en service :
 - production journalière moyenne : 600 000 bouteilles.
 - production journée record : 961 000 bouteilles.
- Distribution : 82 % par fer, 18 % des expéditions par route.
 - Embranchement ferroviaire de 2,166 km, avec trois ponts-tournants et six postes d'aiguillage.
 - 2 172 distributeurs en France métropolitaine.
 - 5 550 camions personnels et de distributeurs desservant journallement la clientèle.

La brasserie change de dimension et monte en puissance : elle embauche deux-cents personnes dans la seule année 1957 et augmente ainsi son effectif d'environ 30 %⁶⁹⁷. Elle engage un directeur administratif, René Grossmann, à compter du 1^{er} décembre 1957⁶⁹⁸. Elle achète un château et un domaine de 5 ha à Saint-Antonin, près d'Aix-en-Provence, pour servir de maison de vacances à son personnel⁶⁹⁹. Elle contribue à la concentration du secteur brassicole, qui a redémarré en 1959 pour entrer dans une phase finale⁷⁰⁰, en rachetant la Brasserie Klotz, d'Erstein, reconvertie en brasserie expérimentale et en centre de formation pour les agents de maîtrise ou les ouvriers qualifiés, et en reprenant la clientèle de la Brasserie de la Couronne à Schweighouse, qui cesse sa fabrication en 1962⁷⁰¹.

Les augmentations de capital se succèdent à un rythme soutenu en 1953, 1955, par incorporation de réserves et distribution gratuite, puis tous les ans entre 1957 et 1961 avant une pose jusqu'en 1965. C'est en 1957 une condition émise par le Crédit national pour accorder un prêt à moyen terme de 320 MF, auquel l'entreprise renoncera finalement pour lui préférer, sur les conseils et par l'entremise d'Emmanuel Journoud, un crédit de 400 MF de la Compagnie financière de Suez⁷⁰². Le capital social de 1961 – 9 142 850 NF – est, en francs constants, 4,6 fois supérieur à celui de 1950 et 2 fois à celui de 1955. L'effort demandé aux actionnaires ne commence à être réel qu'en 1957 et 1958 lorsqu'ils sont invités à souscrire au pair des actions nouvelles. Jérôme Hatt met à profit ces opérations pour acquérir (à titre onéreux) des droits de souscription auprès de certains actionnaires et renforcer une position

⁶⁹⁷ AVES 219 Z 2, conseil d'administration, 21 septembre 1957.

⁶⁹⁸ AVES 219 Z 3, conseil d'administration, 23 novembre 1957.

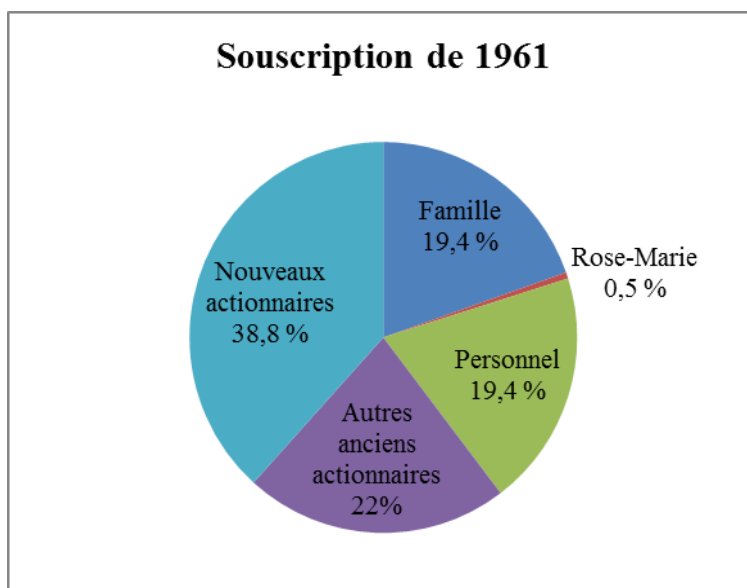
⁶⁹⁹ AVES 219 Z 23, conseil d'administration, 12 mai 1962.

⁷⁰⁰ La concentration a connu une pause entre 1930 et 1959, le nombre se stabilisant à 23 établissements, puis à 22 après la fermeture de la Brasserie de Mulhouse en 1940. Cf. Henri Nonn, « Brasserie », *Encyclopédie d'Alsace*, t. 2, 1983, p. 801 ; Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les Dynasties...*, *op. cit.*, p. 408.

⁷⁰¹ AVES 219 Z 21 et 22, conseils d'administration, 14 octobre 1961 et 27 janvier 1962 (convention avec Henri Muller, 29 décembre 1961).

⁷⁰² AVES 219 Z 1 et 13, conseils d'administration, 23 mars 1957 et 10 octobre 1959.

de premier actionnaire, déjà acquise en 1957 avec 9,6 % du capital, mais qui monte à 10,4 % l'année suivante⁷⁰³. Un véritable tournant est enclenché lors de l'assemblée générale extraordinaire de juillet 1958 qui décide d'ouvrir plus largement le capital aux « distributeurs, fournisseurs et autres amis de la Brasserie de Kronenbourg », ainsi qu'au personnel et en définitive au public quel qu'il soit. Il est même demandé aux anciens actionnaires de renoncer à leurs droits de souscription préférentiels⁷⁰⁴. À deux reprises, en 1959 et 1961, le capital est augmenté par souscription d'actions de 50 NF offertes à 180 NF, soit avec une prime d'émission de 130 NF. Dans ces conditions, la part de la famille, regroupée à partir d'avril 1958 dans un syndicat des actionnaires⁷⁰⁵, dont ne font pas partie Rose-Marie Hatt-Steff et ses enfants (avec qui la rupture est consommée) et quelques autres dissidents, recule tout en restant largement majoritaire : avec un peu moins de 20 % de la souscription de 1961, elle passe de 69,6 % à 63,4 % du capital⁷⁰⁶. En revanche, l'entreprise ne donne pas suite à une offre de participation financière de Paribas, plutôt flatteuse, mais qui a d'autant moins de chances d'aboutir compte tenu des liens noués avec Suez⁷⁰⁷.



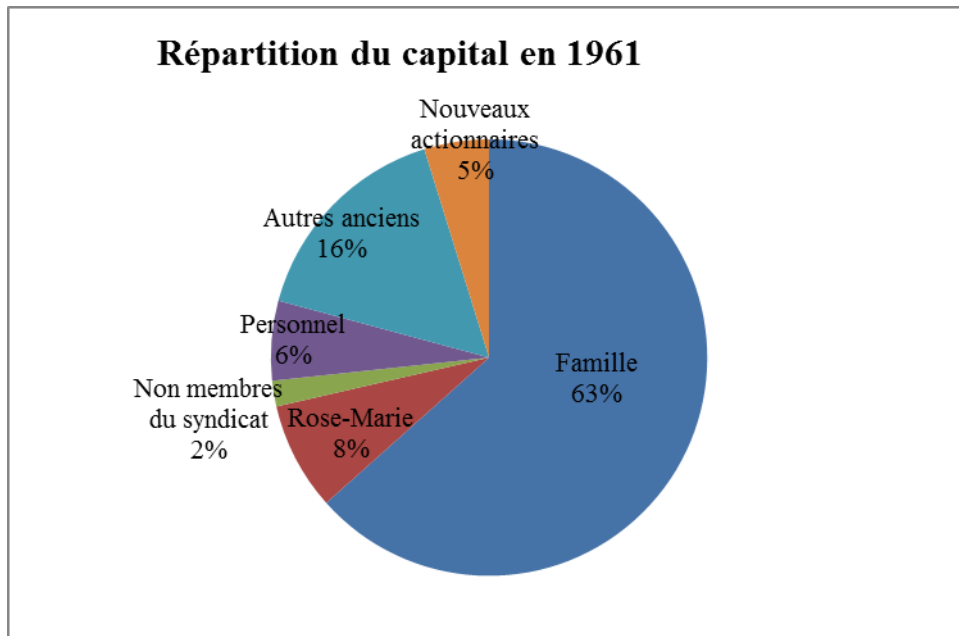
⁷⁰³ AVES 219 Z 5, conseil d'administration, 5 mars 1958.

⁷⁰⁴ Annoncé aux conseils d'administration du 5 mars 1958, *ibid*, et du 5 juillet 1958 qui précède l'assemblée générale extraordinaire ; Fonds MD, lettre aux actionnaires du 10 juin 1958.

⁷⁰⁵ Fonds MD. Chaque membre du syndicat s'engage à ne céder ses actions qu'après les avoir offertes au syndicat qui fixe périodiquement un prix maximum de rachat et répartit les actions achetées entre les syndicataires au prorata de leurs parts dans le syndicat.

⁷⁰⁶ AVES 219 Z 20, conseil d'administration, 15 avril 1961, tableaux récapitulatifs.

⁷⁰⁷ AVES 219 Z 16, conseil d'administration, 23 avril 1960, échange de courrier entre Claude Hatt, fils de Pierre, qui joue le rôle d'intermédiaire entre Paribas et Kronenbourg, Jacques et Jérôme.



Augmentation de capital de 1961 : répartition de la souscription et du capital de Kronenbourg à son issue

La fin de la Guerre d'Algérie et le rapatriement des Français donnent un coup d'arrêt à l'expansion. Deux exercices consécutifs, 1962 et 1963, sans être piteux, sont nettement moins glorieux, se soldant par la stagnation de la production et des ventes. Les exportations s'effondrent, mais les rapatriés comme les appelés démobilisés conservent leurs habitudes de consommation ! Il est ainsi remarquable que la perte d'un marché aussi important ne plonge pas l'entreprise dans la crise et se traduit simplement par un pallier dans sa progression⁷⁰⁸. Pour repartir de l'avant, de nouvelles impulsions sont cependant nécessaires.

III. La révolution du verre perdu

Le tassement des ventes « à l'exportation » est annoncé par Jérôme Hatt au conseil d'administration du 12 mai 1962, mais il juge que les perspectives sont bonnes en raison de la demande du public en bières de qualité et des perspectives offertes par le marché européen. Il compte surtout sur « l'alimentation », un « secteur immense qui réserve de très grandes possibilités » par le développement des « grands magasins à succursales multiples et des groupements d'achat ». Or, à l'exception de l'Alsace-Moselle, c'est un marché jusque-là délaissé par Kronenbourg, qui s'est spécialisée dans la fabrication et la vente de bière de luxe consommée dans les cafés et qui a abandonné à d'autres la bière, dite de ménage, vendue en litres. La révolution commerciale en cours – le premier hypermarché Carrefour ouvrira à Sainte-Geneviève-des-Bois le 15 juin 1963 – oblige à un tournant stratégique que l'entreprise est prête à prendre, car elle l'a en partie anticipé : « Les résultats ont été lents, mais

⁷⁰⁸ À noter que les sources font défaut pour cette période entre la fin de la collection des AVES des procès-verbaux de conseils d'administration (juillet 1962) et le début de la collection des ACA des rapports d'assemblées générales (février 1964).

maintenant ce secteur commence à rendre », annonce Jérôme Hatt. « Les succursalistes et les groupements d'achat ont compris qu'en dehors des bières locales, ils doivent tenir une grande bière que réclame de plus en plus leur clientèle. Ceci joue en faveur de Kronenbourg grâce au prestige de sa marque et à une publicité qui atteint le public le plus étendu⁷⁰⁹. » Lors du conseil qui suit, le 6 juillet, Jérôme Hatt pose en quelque sorte la question de confiance aux administrateurs en leur proposant un programme d'investissement sur six ans pour porter la capacité de production à 1,5 M d'hl et un plan d'investissement comprenant un autofinancement de 10 MF par an et des besoins de financement extérieurs évalués au total à environ 14 MF. Réduire l'investissement serait une erreur, affirme-t-il compte tenu des « possibilités de développement que réserve l'avenir ». Le conseil, au sein duquel Claude Hatt et Michel Diebolt ont remplacé leurs pères respectifs au début de 1961⁷¹⁰, approuve ce programme dans son intégralité à l'unanimité⁷¹¹.

xxx

Jérôme et Maïti Hatt

Jérôme Hatt, né le dimanche 9 septembre 1912 à Cronenbourg dans la villa qui jouxte la brasserie, est le fils de Maurice Hatt et de sa seconde épouse Eugénie Fischer. Il est le cadet de treize ans de son demi-frère Guillaume et l'aîné de ses deux sœurs Paulette et Jacqueline. Il épouse le 25 juillet 1933 Anne-Marlise Heymann, dite Maïti, fille d'un négociant de Bâle. Ils ont trois enfants, Patrick, Franciane et Éric. Photo prise à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur à Jérôme Hatt le 9 octobre 1962. (Archives Kronenbourg SAS)

Pour le mettre en œuvre, Jérôme Hatt, vice-président depuis janvier 1961⁷¹², obtient les pleins pouvoirs en devenant PDG lorsque Jacques Hatt, âgé de quatre-vingt ans et président de la société depuis 1928, se retire à l'assemblée générale de février 1964⁷¹³. Il recrute en juillet un technicien de haut niveau, François Kreiss, nommé directeur général-adjoint, et, sur les conseils de ce dernier, renforce l'équipe de direction, composée jusque-là de René Grossmann, directeur administratif, de René Rémy et Jules Schmitt, directeurs commerciaux (« Intérieur » et « Est »), en nommant également un directeur technique, Edwin Gfundner⁷¹⁴, puis en janvier 1965, un directeur des ventes à l'exportation, André-Marie Ely⁷¹⁵.

⁷⁰⁹ AVES 219 Z 23, conseil d'administration, 12 mai 1962.

⁷¹⁰ AVES 219 Z 19, conseil d'administration, 28 janvier 1961. Claude, fils de Pierre Hatt, est directeur commercial de la Société Pierrefite, Michel (1922-2012), fils de Robert Diebolt, est directeur commercial chez De Dietrich.

⁷¹¹ AVES 219 Z 24, conseil d'administration, 6 juillet 1962.

⁷¹² AVES 219 Z 19, conseil d'administration, 28 janvier 1961.

⁷¹³ ACA DEEF 70777, assemblée générale, 13 février 1965. Il meurt le 18 décembre 1964. Il sera remplacé au conseil en avril 1965 par son gendre Robert Lutz, ingénieur des arts et manufactures, qui avait épousé sa fille Elisabeth en 1940 (*ibid.*, assemblée générale, 19 février 1966). En 1969, il est PDG de la Société nouvelle du cardé SONOCA à Schirmeck (ANMT 65AQ R 1857, note d'information ..., p. 9).

⁷¹⁴ *Ibid.*, organigramme.

⁷¹⁵ ANMT 65AQ R 1857, note d'information ..., 1969, p. 10-11. À cette date, Edwin Gfundner a été remplacé par Paul Gastou, entré en fonction en septembre 1969.

XXX

François Kreiss (1913-2006) en 1969

Petit-fils d'Adolphe Kreiss, fondateur en 1890 des Brasseries de la Meuse⁷¹⁶, fils de Philippe Kreiss (1887-1963), directeur général des Brasseries de la Meuse et président de plusieurs brasseries africaines, président-fondateur en 1947 de l'European Brewery Convention⁷¹⁷, François Kreiss préside depuis 1963 la Société d'encouragement à la culture des orges de brasserie (SECOBRA), fondée et présidée par son grand-père, puis par son père, qui regroupe 58 brasseries et 25 malteries⁷¹⁸. Organisateur technique remarquable, il joue aux côtés de Jérôme Hatt, plus intuitif, un rôle fondamental dans la structuration de l'entreprise⁷¹⁹. Il terminera sa carrière chez BSN. (Archives Kronenbourg SAS)

À cette date, la relance est déjà en cours. Elle repose sur une nouvelle idée qui révolutionne l'emballage, la distribution, le commerce de détail et les habitudes de consommation, le verre perdu⁷²⁰ et la vente en *cluster pak* de six bouteilles que l'entreprise met sur le marché en 1963 sous la dénomination de « 6-Kronenbourg ». « Sa présentation moderne, sa signature Kronenbourg font évoluer la consommation à domicile vers une bière de classe⁷²¹ » aux dépens de la bière en litre qui trône parfois sur la table des Français. Ainsi que le montreront les campagnes publicitaires ultérieures, c'est toujours une consommation de plaisir ou de détente que l'entreprise cherche à promouvoir, mais en remplissant désormais les réfrigérateurs des particuliers. Comme tout le monde, brasseur, distributeurs, détaillants, consommateurs, y trouvent un avantage pratique, le succès est immédiat. Un centre d'embouteillage est créé dès 1963 à Gennevilliers pour approvisionner les « groupements d'achats » et les « maisons à succursales multiples » de la région parisienne⁷²².

XXX

Le 6-Kronenbourg dans sa 2^e version, à saisir avec deux doigts (1966)

(Archives Kronenbourg SAS)

Tout est prêt donc pour faire du slogan publicitaire, « 1964, une grande année Kronenbourg », une réalité. Elle est effectivement marquée par une croissance record des ventes (+ 23,5 %) qui met fin de façon spectaculaire au pallier observé en 1962 et 1963. Elle s'explique par un « très bel été », mais pas seulement, puisqu'elle est supérieure de dix points à la moyenne de la brasserie française. Elle oblige à envisager la construction d'une nouvelle brasserie dont les études sont déjà annoncées comme « activement poussées » en février 1965⁷²³. En attendant, les travaux continuent à aller bon train à Cronenbourg : deuxième tranche de la nouvelle canetterie, bâtiments administratifs, occupés en janvier 1965, salle de

⁷¹⁶ Cf. *supra* p. 98.

⁷¹⁷ Sur Philippe Kreiss, voir la plaquette publiée en son honneur en 1965, AVES 219 Z 441.

⁷¹⁸ www.secobra.fr/entreprise/histoire

⁷¹⁹ D'après Jean Schwebel, entré chez Kronenbourg en 1965 comme responsable du marketing, 6 juin 2017.

⁷²⁰ Le verre perdu n'est pas une innovation de Kronenbourg, mais de la Brasserie de Charmes qui commercialise la marque KB (Kanterbräu). D'après Alexis Lehmann, 6 juin 2017.

⁷²¹ *Kronenbourg Actualités*, n° 5, décembre 1965, p. 8-9 et n° 6, avril 1966, p. 6-7.

⁷²² ACA DEEF 70777, assemblée générale, 29 février 1964.

⁷²³ *Ibid.*, assemblée générale, 13 février 1965.

brassage n° 4, achevée en juin 1965, caves de garde et de fermentation⁷²⁴. À terme, l'objectif est d'y produire 2 M d'hl, niveau considéré comme la capacité maximale du site, qui en fera la première unité de production française.

Si c'est une grande année, c'est aussi à cause du tricentenaire de la maîtrise obtenue par Jérôme Hatt en 1664, qui est fêté dignement les 8, 9 et 10 mai lors de « Journées Kronenbourg » dont l'entreprise a, sinon le secret, du moins le goût et l'habitude : arrivée le 8 des invités en Super-constellation à Entzheim, exposition dans les caves sur « Trois siècles de traditions brassicoles », qui offre à Jérôme Hatt l'occasion de montrer son extraordinaire collection de chopes de bière, réception par ce dernier des « journalistes venus de Paris, d'Alsace, mais aussi de Grande-Bretagne, de Suisse, de Belgique et d'Allemagne », remise du diplôme « Tradition France », distinguant les firmes séculaires, et du Mérite agricole à Jérôme Hatt par le ministre Edgard Pisani, banquet de 1 100 couverts, nombreux discours, hommage de la rose Kronenbourg, créée pour l'occasion, offerte à Franciane Hatt, la fille de Jérôme, excursion à Obernai, « sons et couleurs », feu d'artifice, le tout suivi le lendemain de la traditionnelle journée des distributeurs emmenés en car « par l'autostrade » à Bâle pour un banquet, puis ramenés « dans une joyeuse ambiance par la route des vins avec dégustation de vin alsacien dans différentes caves »...

xxx

Dégustation de Kronenbourg 1664 dans les caves de la brasserie

De gauche à droite, Jérôme Hatt, ?, Pierre Pflimlin et Edgar Pisani ; à l'arrière-plan, Patrick Hatt.
(Archives Kronenbourg SAS)

Franciane Hatt, marraine de la rose Kronenbourg

Devant les yeux de son père, à l'arrière-plan, qui porte le Mérite agricole.
(Archives Kronenbourg SAS)

Le char Kronenbourg lors du carnaval 1964 à Strasbourg

(Archives Kronenbourg SAS)

L'événement est immortalisé par la publication d'une plaquette luxueuse, *Kronenbourg 1964*, tirée à 3 500 exemplaires, dont 500 numérotés, qui retrace l'histoire de Strasbourg, de ses brasseurs et de Kronenbourg. Il coïncide également avec la préparation du premier numéro d'un magazine d'entreprise, *Kronenbourg Actualités*, qui paraît en août et consacre l'essentiel de ses pages au récit des « Journées Kronenbourg ». Le deuxième numéro, en décembre, relate l'excursion de septembre du personnel, qui compte désormais 1 200 salariés, au lac de Constance, sous la conduite de « Monsieur Jérôme ». « Support de représentations, note Catherine Malaval, le journal œuvre à la construction d'un esprit d'entreprise qui permet à chacun de se reconnaître comme membre d'un groupe et de

⁷²⁴ AVES 879 W 142, 143, 144, 153, Police du bâtiment ; *Kronenbourg Actualités*, *passim*.

formaliser ce groupe⁷²⁵ ». Les nombreuses associations sportives, les messages, « Ayez l'esprit Kronenbourg », « Pensez Kronenbourg », diffusés partout dans les ateliers et les bureaux, concourent également à souder l'esprit d'équipe fondé sur la confiance réciproque⁷²⁶.

XXX

**Série de timbres-postes en l'honneur de la Société congolaise des brasseries
Kronenbourg (1973)**
(Archives Kronenbourg SAS)

L'optimisme et l'ambition sont de mise chez Kronenbourg au cours des années 1960 ! En 1964 toujours, sont lancés au Congo-Brazzaville les travaux de construction d'une brasserie à Pointe-Noire sous l'égide de la Société congolaise des brasseries Kronenbourg, créée en partenariat avec la Compagnie française de l'Afrique occidentale (CFAO) et présidée par Jérôme, dont Kronenbourg détient 37,5 % du capital. Prévue pour une production de 70 000 hl de bière et de boissons gazeuses, uniquement en bouteilles, elle est mise en service en juillet 1965 et inaugurée en novembre⁷²⁷. Par ailleurs, deux nouveaux établissements sont ouverts à Munich, ce qui revêt, souligne Jérôme Hatt, une « importance particulière pour le prestige international de nos bières et même, par contrecoup, pour leur prestige en France⁷²⁸ ». Une politique analogue de prestige est menée à Strasbourg : après la Brasserie du Dauphin, place de la Cathédrale, exploitée de longue date en location, après l'Aubette, après le Café Broglie et l'ensemble immobilier attenant, acquis en 1959 dans lequel il fut question d'aménager un hôtel de luxe⁷²⁹, viennent s'ajouter, en 1965-1966, le Motel du pont de l'Europe et l'Ancienne Douane, « appelés tous deux par leur caractère touristique à un retentissement qui dépassera largement le plan local⁷³⁰ », puis le Bowling de l'Orangerie⁷³¹. Kronenbourg tient à être présente dans tous les nouveaux lieux à la mode où il convient d'être vu. Ce n'est plus le cas du Grand Tigre, vendu en janvier 1964 à l'Académie de Strasbourg qui le transformera en restaurant universitaire⁷³². Sic transit gloria mundi...

⁷²⁵ Catherine Malaval, *La presse d'entreprise française au XX^e siècle. Histoire d'un pouvoir*, Paris, Belin, 2001, p. 13.

⁷²⁶ Témoignages de Jean-Philippe Hatt, 16 mai 2017 ; de MM. Schwebel, Lehmann et Bauer, 6 juin 2017.

⁷²⁷ *Kronenbourg Actualités*, n° 2, décembre 1964, p. 4-5, n° 4, août 1965, p. 2-3, et n° 5, décembre 1965 en complément des informations contenues dans les rapports déjà cités des assemblées générales de 1964 et 1965.

⁷²⁸ ACA DEEF 70777, assemblée générale, 13 février 1965.

⁷²⁹ AVES 219 Z 12 et 13, conseils d'administration, 4 juillet et 10 octobre 1959.

⁷³⁰ ACA DEEF 70777, assemblée générale, 13 février 1965. Kronenbourg détient 31,6 % dans la Société du Motel du Pont de l'Europe ; ouvert à Pâques 1965, son inauguration officielle se déroule le 28 mai (*Kronenbourg Actualités*, n° 4, août 1965) ; l'Ancienne Douane, exploitée en location, est inaugurée en février 1966 (*Kronenbourg Actualités*, n° 6, avril 1966).

⁷³¹ Inauguré en juin 1966 (*Kronenbourg Actualités*, n° 7, août 1966, p. 13-14).

⁷³² AVES 789 W 50, lettre du 5 février 1964.

Tribulations d'une marque : 1664 (suite et fin)

Noblesse oblige, la bouteille Apollinaris au col blanc figure sur la couverture de *Kronenbourg Actualités*, du n° 1 de 1964 au n° 6 en 1966, mais la mention « Tricentenaire » a disparu de l'étiquette l'année même du tricentenaire⁷³³...

Dans les premiers mois de 1967, une campagne de publicité est lancée dans la presse et sur les ondes autour du thème « ... et voilà un amateur de plus pour la 'Kronenbourg 1664'⁷³⁴ ». Mais alors que cette bière spéciale est encore distribuée uniquement dans les cafés, hôtels et restaurants, elle est lancée en octobre 1967 dans le circuit alimentaire sous la forme d'un 3-pak en verre perdu, accompagnée par « une action promotionnelle massive, une action publicitaire intense (...), un message visuel fort, percutant » de façon à créer une « image nationale⁷³⁵ ».

Il faut cependant attendre 1969 pour que l'identité de la marque soit enfin fixée⁷³⁶. Le mérite en revient à l'agence publicitaire Dupuy-Compton, qui vient de perdre le budget Kronenbourg, sauf pour ce produit, et trouve le slogan : « La 1664 de Kronenbourg, une bière comme on n'en fait plus⁷³⁷ [...], une bière faite de houblon et de respect pour ceux qui ont le goût de l'authentique. » Une lettre de Jérôme Hatt, datée du 10 mars 1969, authentifie cette étape : « Vous remarquerez que notre 1664 a précisé son appellation. C'est dorénavant la « 1664 de Kronenbourg » (prononcer seize cent soixante quatre) et non plus la « super », la « luxe », la « spéciale », la « col blanc », etc⁷³⁸... Il est opportun d'adopter ensemble cette nouvelle appellation dans notre vocabulaire quotidien et dans nos documents de travail (cdes, listes de prix, factures, etc.)⁷³⁹. »

Le produit s'installe alors véritablement sur le marché, accompagné par une campagne publicitaire annuelle. Il ne compte encore que pour 100 000 hl en 1969, soit 4 % des ventes de Kronenbourg, franchit 400 000 hl en 1977, 800 000 hl en 1983 et atteint le million d'hl en 1987. L'année suivante, « 1664 » prend son autonomie en supprimant la filiation avec Kronenbourg et part à l'assaut du marché international⁷⁴⁰. Pour beaucoup, elle devient simplement la « seize ». L'histoire se poursuit et avec elle les déclinaisons du produit, les slogans, les films, etc.

Pour la clore ici, on ne peut faire l'impasse sur la blague racontée par Philippe de Villiers à la radio en novembre 2013 selon laquelle Jacques Chirac, au milieu d'un aréopage de chefs d'État, aurait considéré 1664 comme un des tournants majeurs de l'histoire européenne⁷⁴¹. D'Elizabeth II à Jacques Chirac, la boucle sera ainsi bouclée !

xxx

De la Kronenbourg 1664 à la 1664 de Kronenbourg

⁷³³ A la suite de la convention du 6 avril 1963 avec l'Espérance interdisant aux deux brasseries la revendication d'une existence tricentenaire et d'une fondation en 1664. Cf. *infra* p. 209.

⁷³⁴ *Kronenbourg Actualités*, n° 9, mars 1967, p. 8-9.

⁷³⁵ *Kronenbourg Actualités*, n° 11, décembre 1967, p. 10.

⁷³⁶ D'après Jean Schwebel, 6 juin 2017.

⁷³⁷ La publicité se trouve notamment en 4° de couverture du n° 17 de *Kronenbourg Actualités*, juin 1969.

⁷³⁸ Jean Schwebel confirme qu'en interne, on utilisait toutes sortes d'appellations sauf... 1664.

⁷³⁹ AK Obernai, dossier numérique « Patrimoine-publicité-1664-brochure », vu par Virginie Labrue, *op. cit.*

⁷⁴⁰ AK Obernai, documents internes d'entreprise.

⁷⁴¹ L'anecdote, très souvent citée, est reprise par Odile Weiss, « Kronenbourg depuis 1664 », *La bière, une passion alsacienne, Saisons d'Alsace*, n° 60, juin 2014, p. 89.

La grande affaire reste la construction d'une nouvelle brasserie, baptisée « K2 » dès l'origine du projet. Elle permettra à Kronembourg, annonce Jérôme Hatt aux actionnaires familiaux en avril 1966, de « changer de palier » à un moment où « les retards pris sur les plans technique et commercial des principaux groupes de brasseries françaises, notamment l'absence, jusqu'à ce jour, d'une politique de concentration de leurs marques, les mettront dans l'impossibilité de contrer sérieusement la progression de nos ventes au cours des cinq prochaines années⁷⁴² ». Son implantation est d'abord envisagée comme une extension sur des terrains avoisinants à Cronembourg, mais les projets de la ZUP de HautePierre et du centre hospitalier universitaire, risquant de faire surgir des difficultés, obligent à repenser tout le problème et à opter pour la construction d'une unité complète d'une capacité d'au moins 800 000 hl avec possibilités de tranches ultérieures. On songe un moment à la région parisienne, à Brumath ou Sélestat, mais le docteur Gillmann, maire d'Obernai, emporte la mise en septembre 1965. Les vastes terrains (40 ha) qu'il met à la disposition de l'entreprise offrent, entre autres avantages, la possibilité de puiser l'eau dans les anciens lits de la Bruche comme à Cronembourg. Les travaux commencent le 20 novembre 1966⁷⁴³. Ils sont supervisés par François Kreiss et le bureau d'études techniques qu'il a créé, dirigé par MM. Dittmann et Roger, mais la conception a été confiée aux laboratoires Jørgensen de Copenhague et l'ingénierie à la Serete. *Kronembourg Actualités* entretient régulièrement ses lecteurs, par le texte et la photo, de l'avancement du chantier. Entre Noël 1967 et le Nouvel an, le transport par le Rhin d'Essen à Strasbourg, puis par route jusqu'à Obernai, de quatre cuves cylindriques de brassage de 50 000 et 80 000 l et d'une chaudière à houblonner quadrangulaire de 150 000 l, en sont un des morceaux de bravoure⁷⁴⁴.

xxx

Pose de la première pierre de K2 le 7 juillet 1967

Les travaux sont déjà bien avancés (tanks de la cave de garde à l'arrière-plan) lorsque Jérôme Hatt prend la parole derrière la « première pierre » dans laquelle doit être scellée une cannette de 1664 avec un microfilm contenant les données techniques de K2 et les étapes de sa construction (Archives Kronembourg SAS)

Pour financer cet investissement, deux nouvelles augmentations de capital sont nécessaires en 1966 et 1967, après celle de 1965 réalisée par incorporation de réserves, par émission d'actions à 250 F par action, soit avec une prime d'émission de 200 F. Grâce à cette dernière, elles font entrer 24,4 MF d'argent frais pour un capital qui dépasse de peu 17 MF⁷⁴⁵. S'y ajoutent deux prêts du Crédit national de 20 MF à long terme et de 23 MF à moyen terme⁷⁴⁶. L'entreprise est également capable de dégager 61 MF d'autofinancement sur

⁷⁴² Fonds MD, procès-verbal de la réunion du 16 avril 1966.

⁷⁴³ *Kronembourg Actualités*, n° 6, avril 1966 et n° 8, décembre 1966, p. 3-4.

⁷⁴⁴ *Kronembourg Actualités*, n° 12, mars 1968, p. 23.

⁷⁴⁵ Récapitulatif dans ANMT 65AQ R 1857, note d'information..., 1969, p. 8.

⁷⁴⁶ *Ibid.*

les deux exercices 1967 et 1968⁷⁴⁷.

Depuis l'annonce de la construction de K2, le groupe familial est bien conscient qu'il ne parviendra pas à assurer seul les besoins de financement et qu'il en résultera une dégradation de son contrôle du capital. Diverses solutions sont envisagées. En 1966, est créée une SARL, la Société alsacienne de gestion de participations (Sogepart), qui se substitue aux actionnaires familiaux pour souscrire à l'augmentation de capital grâce à un prêt bancaire de 6,5 MF garanti par le dépôt d'un nombre équivalent d'actions à celles qui seront souscrites⁷⁴⁸. Cette procédure ne pouvant être reconduite en 1967, la part de la famille tombe à 48,47 %⁷⁴⁹. Comme l'introduction en Bourse décidée à l'unanimité du groupe familial et prévue à brève échéance nécessite la mise à disposition du marché de 20 % des titres et entraînera donc une nouvelle dégradation, le maintien de la cohésion paraît plus que jamais nécessaire⁷⁵⁰. Un nouveau syndicat est formé en 1968 par adhésion à une convention de blocage avec clause pénale pour d'éventuels contrevenants : il rassemble dans un premier temps soixante-six personnes appartenant à sept groupes familiaux (dont le groupe Journoud) représentant 140 914 titres, soit 41,3 % du capital⁷⁵¹. Un huitième groupe, celui des « Amis de Kronembourg », adhère par la suite à la convention à laquelle il apporte 6,3 % des actions selon un décompte de la fin novembre 1968. Comme entre-temps, l'adhésion du groupe familial est montée à 47,9 %, qu'il faut ajouter les actions de la Sogépart (13,8 %) et celles détenues encore par l'ancien syndicat (1,4 %), le contrôle s'exerce sur 69,4 % du capital, ce qui permet d'envisager avec sérénité l'introduction en Bourse⁷⁵². Celle-ci, prévue initialement à la fin de 1968, est finalement repoussée d'un an.

Les contraintes financières et leurs conséquences éventuelles ne freinent en rien Kronembourg dans ses ambitions. Quant aux perturbations politiques et sociales, comme les grèves de mai-juin 1968, elles ont un impact... positif : non seulement la brasserie ne connaît pas un jour de grève, mais son personnel la protège contre toute manifestation venant de l'extérieur par le branchement préventif de lances à incendie ; ses camions se ravitaillent en carburant aux raffineries de Reichstett et Herrlisheim qui sont les seules en France à fonctionner et il arrive même que quelques trains passent à Cronembourg⁷⁵³... Les mois de mai-juin 1968 permettent de faire d'excellentes affaires ! C'est aussi le 6 juin que l'entreprise

⁷⁴⁷ ACA DEEF 73797, rapport signé A. Hindié, études financières, division des analystes.

⁷⁴⁸ Fonds MD qui contient les documents préparatoires jusqu'au 2 juillet 1966, avec une lacune jusqu'en juillet 1967.

⁷⁴⁹ Et le loup de la Société européenne de brasserie (SEB), qui vient de se former par concentrations entre la Meuse et Champigneulle, entre dans la bergerie en acquérant 1,2 % du capital à la faveur de la vente par Jules-Joseph Steff de ses droits de souscription. Fonds MD, procès-verbal de la réunion de la majorité familiale, 8 juillet 1967. Par la suite, il vend 6 000 titres en 1968 au groupe familial (réunion du 23 novembre 1968).

⁷⁵⁰ Fonds MD, intervention de Jérôme Hatt, procès-verbal de la réunion du 28 octobre 1967.

⁷⁵¹ Fonds MD, note du 27 juin 1968.

⁷⁵² Fonds MD, constitution du groupe « Amis de Kronembourg », avenants, procès-verbaux de réunion, juin-novembre 1968. La convention de blocage sera résiliée en 1970.

⁷⁵³ Témoignages de MM. Schwebel, Lehmann et Bauer, 6 juin 2017.

informe la mairie de Strasbourg de son intention d'édifier, à l'emplacement de la villa construite naguère par Guillaume Hatt, un véritable siège social. L'immeuble de 46,5 mètres de haut dérogera aux règles de l'urbanisme, mais il pourrait tout aussi bien être construit à Obernai en cas de difficultés à Strasbourg... Le projet de Charles Hauterat, architecte à Marseille, accompagné d'un devis de 12,5 MF, fait l'objet d'une demande de permis de construire le 26 août. Après quelques tractations, il est accordé un an plus tard, mais... trop tard, car le contexte a entre-temps changé. La tour ne verra pas le jour.

J'aime ma femme...

Un play-boy, « béatement installé dans son fauteuil après une rude journée de travail », en veste rouge ou en robe de chambre, le verre de bière à la main et le 6-Kronenbourg aux pieds, proclame : « J'aime ma femme. J'aime la Kronenbourg. Ma femme achète la Kronenbourg par 6. C'est fou ce que j'aime ma femme. »

Les messages radiophonique expliquent les raisons de cet amour fou : « Il y en a six, sa femme achète la Kronenbourg par six, voilà les six différences ! Ça change tout ! » « Qu'importe alors que votre femme mette un temps fou à se maquiller, qu'elle oublie le poulet dans le four, qu'elle dispose allègrement de votre carnet de chèques puisqu'elle vous achète la Kronenbourg par six. Ah ! équation infaillible de la joie de deux époux. »

Le message est délivré trois fois par jour du 20 mai au 23 juillet sur les radios périphériques, 38 annonces paraissent d'avril à septembre dans six magazines, les affiches couvrent les panneaux dans le métro et ailleurs.

« La stratégie publicitaire » est la suivante :

- « convaincre les ménagères d'avoir toujours un 6-Kronenbourg chez elles.
- démontrer que ce 6-Kronenbourg implique une situation de détente.
- récompenser la ménagère⁷⁵⁴. » (sic)

La ménagère devra être d'autant plus contente quand elle apprendra l'année suivante que le play-boy n'était autre que Georges Lazenby, appelé à devenir le nouveau James Bond dans le film *Au service secret de Sa Majesté*.

xxx

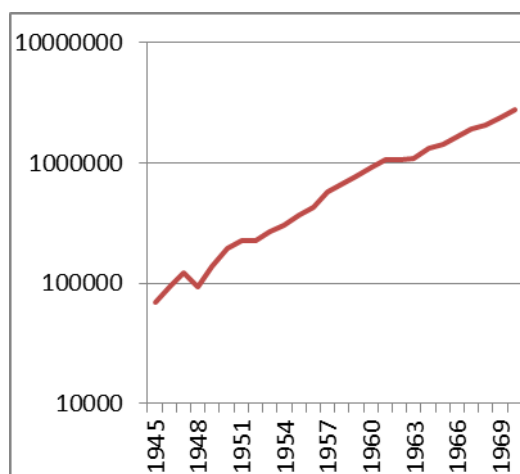
(Archives Kronenbourg SAS)

Le printemps 1968 voit aussi le lancement de la campagne « J'aime ma femme... », qui soulèverait un tollé cinquante ans plus tard, mais qui est le couronnement de la révolution du verre perdu : les ventes du 6-Kronenbourg dépassent en 1969 40 % du marché⁷⁵⁵. L'exercice de 1968 se solde par un nouveau record symbolique, plus de 2 M d'hl, battu cette fois sans tambours, ni trompettes... Contrairement aux apparences des graphiques arithmétiques, publiés à satiété par l'entreprise dans divers outils de communication, il n'y a pas d'accélération de la croissance dans la seconde moitié des années 1960, mais une très grande régularité d'une croissance « à deux chiffres », tout à fait remarquable sur un marché soumis aux aléas climatiques et structurellement peu porteur en France où la consommation par tête,

⁷⁵⁴ *Kronenbourg Actualités*, n° 13, juin 1968, p. 14-15.

⁷⁵⁵ ACA DEEF 74069, assemblée générale, 21 mars 1970.

déjà faible, progresse relativement peu⁷⁵⁶.



Évolution de la production de Kronenbourg (échelle semi-logarithmique)

Sur une échelle logarithmique (ici en ordonnée), l'intervalle entre 1 et 2 (doublement) sera le même qu'entre 2 et 4, 4 et 8, 10 et 20, 1 000 et 2 000, quelles que soient les quantités. La pente de la courbe illustre précisément la croissance annuelle quelles que soient les quantités contrairement à un graphique avec une échelle arithmétique.

IV. Tout bouge...

Tout bouge, explique Jérôme Hatt à ses auditeurs le 24 octobre 1969 lors de l'inauguration de K2 : « Le lait bouge, les eaux minérales bougent, la distribution subit une mutation profonde, SEB (35 % de la production de bière française) a des problèmes, les grands brasseurs anglais ont des intentions « on the Continent », les Allemands, les Américains ne sont pas inactifs, nous avons beaucoup d'amis parmi eux, mais aussi des ennemis, des opportunités vont se présenter, alors que faire⁷⁵⁷ ? » La réponse ne fait pas de doute : bouger ! Kronenbourg offre l'image d'une entreprise, non seulement en croissance, mais surtout en mouvement, dont l'histoire s'accélère en 1969, peut-être au point d'affoler les compteurs. Alors qu'elle n'avait compté jusque-là que sur ses propres forces, hormis quelques acquisitions de restaurants et débits de boissons, elle effectue un changement radical de stratégie par des opérations successives de croissance externe.

Tout commence le 7 janvier par l'acquisition de Lehnig AG dont on ne sait pas encore, évidemment, que ce sera « la plus mauvaise affaire réalisée par Jérôme Hatt⁷⁵⁸ ». Ce dernier est depuis longtemps persuadé que Kronenbourg, qui réalise 40 % des exportations de bière

⁷⁵⁶ 40,4 l/hab en 1967 (contre 27,5 l/hab en 1955), à comparer aux 125 l/hab en Allemagne, Belgique et Tchécoslovaquie, 92 l/hab au Royaume-Uni, 62 l/hab aux États-Unis ? D'après une note de Kronenbourg destinée à *Information & entreprise*, juillet 1967, AK Obernai, boîte AR-A-006.

⁷⁵⁷ Brouillon du discours du 24 octobre 1969, document aimablement communiqué par Patrick Hatt.

⁷⁵⁸ D'après Patrick Hatt et l'ensemble des témoins interrogés sur cette question.

française, a un rôle à jouer sur le marché allemand et veut y trouver la consécration de toute sa politique commerciale. Il entend passer, dit-il, des « drapeaux plantés » à l'occupation de terrain⁷⁵⁹, mais se met en contradiction avec la pratique constante de marketing de Kronenbourg en pensant que le réseau de distribution lui donnerait cette fois accès au consommateur⁷⁶⁰... Lehnig AG, au capital de 12,5 M DM est une société de distribution, spécialisée dans la livraison à domicile à partir de quarante-deux dépôts (dont dix sont aussi des centres d'embouteillage) répartis en RFA, principalement dans le nord. Elle commercialise de cette façon 1 M d'hl de boissons diverses, dont 400 000 hl de bière. Elle exploite directement une brasserie à Stadthagen près de Hanovre, d'une capacité de 150 000 hl, et quatre sources d'eau minérale. Elle entretient une flotte de 1 600 véhicules, dont 900 camions et emploie plus de 2 000 salariés. L'accord préalable remonte à juillet 1968, mais le rétablissement du contrôle des changes le retarde à janvier 1969. Kronenbourg débourse 8 771 000 DM pour acquérir 97,6 % du capital⁷⁶¹. Mais dès le premier exercice, Kronenbourg devra renoncer à une créance de 3 M DM et injecter 3 M supplémentaires empruntés à des banques allemandes⁷⁶².

La Brasserie municipale de Stadthagen

La *Städtische Brauerei Stadthagen* s'enorgueillit d'une tradition de brassage à domicile remontant à 1330 interrompue sur ordre du gouvernement et finalement regroupée en 1763 dans une brasserie municipale exploitée par la guilde des brasseurs. Elle devient propriété privée en 1850 et produit environ 50 000 hl en 1960. Elle est rachetée par Lehnig en 1964⁷⁶³.

La conquête des marchés internationaux passe aussi par les licences de fabrication. Au printemps 1969, Kronenbourg signe un accord avec les Tennent Caledonian Breweries, du groupe Bass-Charington, pour la fabrication et la vente en Écosse de la 1664. La commercialisation commence en novembre⁷⁶⁴. Quelques mois plus tard, débute à Reghaïa, dans la banlieue d'Alger, la fabrication sous licence de bière Kronenbourg⁷⁶⁵.

En France, intervient en juillet 1969 une seconde acquisition importante, celle de la Brasserie Dumesnil, son antithèse sur le marché de la bière, dont on peut donc attendre des complémentarités... Ses dirigeants cherchaient à vendre depuis plusieurs années et avaient

⁷⁵⁹ Brouillon du discours du 24 octobre 1969.

⁷⁶⁰ Selon la remarque d'Alexis Lehmann, 7 juin 2017.

⁷⁶¹ ACA DEEF 74069, assemblée générale, 29 mars 1969 ; ANMT 65AQ R 1857, note d'information..., 1969, p. 12-13.

⁷⁶² ACA DEEF 74069, assemblée générale, 21 mars 1970.

⁷⁶³ *Kronenbourg Actualités*, n° 19, décembre 1969, p. 14-15.

⁷⁶⁴ *Kronenbourg Actualités*, n° 20, mars 1970, p. 31.

⁷⁶⁵ *Kronenbourg Actualités*, n° 22, septembre 1970, p. 17 et n° 23, décembre 1970, p. 29-31.

consulté Paribas à ce sujet⁷⁶⁶. Jérôme Hatt, très lié de longue date à l'un d'entre eux, Bernard Géliot, pouvait craindre que Dumesnil ne tombe dans le giron de la Société européenne de brasserie (SEB), formée en 1966 par René Hinzelin qui fusionna alors Champigneulle et les Brasseries de la Meuse, avant d'acquérir d'autres brasseries. La SEB détenait désormais 35 % du marché français contre 12 % seulement pour Kronenbourg. Tout bouge... et il importe de réagir. Jérôme Hatt n'en attend pas davantage : « Les marques Dumesnil, régionales jusqu'à présent, devront peut-être être diffusées nationalement, ne serait-ce que pour servir de *force de dissuasion à l'encontre des confrères trop soucieux de nous gêner* », avoue-t-il le 24 octobre, sans trop croire au potentiel intrinsèque de cette acquisition. Celle-ci est entérinée par l'assemblée générale extraordinaire du 31 juillet 1969 : l'apport, évalué à 50 MF, pour 99,8 % du capital, est rémunéré par échange d'actions, à raison de huit actions Dumesnil contre cinq actions Kronenbourg avec, comme conséquence, l'entrée des actionnaires de Dumesnil à hauteur de 15,5 % dans le capital de Kronenbourg porté pour la circonstance à 20,3 MF⁷⁶⁷. Ils revendent immédiatement 46 % de leur participation à une filiale de la BNP qui cède ensuite ces titres aux actionnaires du groupe familial de Kronenbourg en vue de leur introduction sur le marché boursier⁷⁶⁸.

La Brasserie Dumesnil

Entreprise familiale parisienne, elle est fondée en 1840 par Georges Dumesnil qui rachète une brasserie près du marché aux chevaux, au coin du boulevard Saint-Marcel et de la rue Duméril. Ses fils, Fernand et Georges, la déménagent rue Dareau, dans le quartier Montsouris, où il est possible d'installer des caves dans les catacombes. Ses arrière-petits-fils, Christian Michau et Bernard Géliot, respectivement PDG et vice-PDG (en 1969), la reprennent en 1942 mais butent sur l'étroitesse du site qui ne permet pas de dépasser 500 000 hl. C'est pourquoi ils absorbent en 1959, la brasserie Richard qui avait arrêté ses fabrications à Ivry et y transfèrent leurs fabrications : en 1969, 1 250 000 hl de bière, de limonade et de soda vendus pour l'essentiel en litre et exclusivement dans le secteur alimentaire pour la consommation familiale⁷⁶⁹.

L'événement-phare de 1969 pour Kronenbourg est néanmoins la mise en service de K2 dès le début de l'année où on procède aux premiers brassins d'essai. Patrick Hatt, directeur de l'usine, et Michel Meunier, chef de fabrication, en sont chargés à la tête d'une équipe de

⁷⁶⁶ Archives BNP-Paribas, IND/1282, « dossier sans suite », août 1966-novembre 1968.

⁷⁶⁷ ACA DEEF 74069, assemblée générale, 21 mars 1970 ; ANMT 65AQ R 1857, note d'information..., 1969, p. 12.

⁷⁶⁸ Fonds MD, réunion de la majorité familiale, 31 juillet 1969.

⁷⁶⁹ *Kronenbourg Actualités*, n° 17, juin 1969, p. 5 ; « L'histoire des brasseries Dumesnil : 135 ans de vie parisienne », supplément à *Mousse dernière*, n° 3, novembre 1975, p. VIII-IX (*Mousse Dernière* est le titre du journal d'entreprise de Kronenbourg d'août 1975 à décembre 1975, avant de devenir en 1976, *Kronenbourg Contact*).

225 salariés⁷⁷⁰. Patrick est le fils aîné de Jérôme, né en décembre 1936. Ingénieur diplômé du Polytechnicum de Zurich, il a fait ses débuts professionnels dans diverses entreprises (Bedaux, Hispano-Suiza, CEGOS), avant d'entrer chez Kronenbourg en 1965 comme chef du conditionnement de la canetterie. Il raconte avec beaucoup de verve dans *Kronenbourg Actualités* les multiples difficultés et chausse-trappes successives des premiers pas d'un outil de travail tout neuf, non sans avoir d'abord rassuré le lecteur par un bulletin de victoire : « Le 1^{er} wagon de 25 cl Export a quitté les quais de chargement de K2-Obernai, garni d'une bouteille de champagne comme il se doit, le jeudi 3 avril 1969 à 14 h, à la veille des jours de Pâques : l'objectif que nous nous étions fixé trois mois plus tôt était atteint⁷⁷¹. » La brasserie parvient rapidement à son allure de croisière, 100 000 hl par mois, et pousse une pointe à 134 000 hl au cours de l'été. « Une vraie Rolls Royce ! » s'enthousiasme Jérôme Hatt qui se félicite aussi de sa productivité, double de celle de K1, et de sa rentabilité avec un prix de revient inférieur de 21 %. Un record – forcément éphémère – tombe le 16 mai 1969 : 6 220 024 bouteilles (contenant 22 182 hl) en une journée, dont 5 314 580 à Cronenbourg et 905 444 à Obernai⁷⁷². K2 peut être inaugurée en grande pompe le 24 octobre en présence du ministre du Développement industriel et scientifique, François-Xavier Ortoli, et ouverte le lendemain au personnel et à leur famille, soit 3 200 personnes lors d'une grande fête comme Kronenbourg sait en organiser⁷⁷³.

xxx

Inauguration de K2 le 24 octobre 1969

Visite de la brasserie sous la conduite de Patrick Hatt

Jérôme Hatt, André Bord et François-Xavier Ortoli en conversation avec le docteur Gilmann, maire d'Obernai

Allocution de Jérôme Hatt lors du banquet réunissant le personnel

Vue du banquet du 25 octobre

(Photos Europe-Flash, Archives Kronenbourg SAS)

Visite de K2

Vue aérienne : à l'arrière-plan, de gauche à droite, la tour du silo à malt, la salle de brassage et les caves de garde et de fermentation ; devant cet ensemble, la centrale des fluides et la maintenance ; puis, après le parking, les bureaux et le laboratoire, l'embouteillage et le conditionnement, le stockage et les quais de chargement. On remarque l'importance du faisceau ferroviaire qui raccorde la site au réseau. La station d'épuration, située à droite des bâtiments de production n'est ici pas visible.

Salle de brassage et tableau de commandes

Caves de fermentation

Centrale des fluides et sa salle de contrôle

Locotracteurs Decauville

(Vues intérieures de Jacques Dumontier, 23 janvier 1969, Archives Kronenbourg SAS)

Kronenbourg bouge aussi par l'évolution de son personnel et de ses structures. Près de cinq-cents salariés supplémentaires sont recrutés entre 1965 et 1969 dont les 3/5^e sont des

⁷⁷⁰ La nouvelle usine et son équipe de direction sont présentées dans *Kronenbourg Actualités*, n° 15, décembre 1968, p. 1.

⁷⁷¹ Patrick Hatt, « Démarrage K2 », *Kronenbourg Actualités*, n° 17, juin 1969, p. 16-19.

⁷⁷² *Kronenbourg Actualités*, n° 17, juin 1969, p. 4.

⁷⁷³ *Kronenbourg Actualités*, n° 19, décembre 1969, p. 1-4 (avec le discours de Jérôme Hatt).

employés et des cadres, symptôme de la complexité croissante de la marche d'une grande entreprise. Le temps où deux conditions étaient requises pour entrer chez Kronenbourg, être protestant et jouer au football, n'est pas si loin, mais appartient tout de même au passé⁷⁷⁴. La priorité est désormais donnée aux compétences que *Kronenbourg Actualités* met régulièrement en valeur en présentant à ses lecteurs les différents services et leur fonctionnement. Un important accord d'intéressement et de participation est conclu le 25 février 1969 avec le comité d'entreprise et les délégués syndicaux, en application des décrets de 1959 et de 1967. Présenté également dans *Kronenbourg Actualités*, par Jean Marquiset, directeur du personnel et des relations sociales depuis septembre 1968, il comprend deux volets, la distribution d'actions au titre de la participation et un supplément de salaire au titre de l'intéressement⁷⁷⁵. Il complète des conditions salariales déjà très favorables puisque les ouvriers ont droit à neuf semaines de prime, les cadres et les employés à trois mois et demi⁷⁷⁶.

Effectif au 31 mars	1965	1967	1969
Ouvriers	1 084	1233	1289
Employés	184	271	385
Cadres	75	103	166
Total	1343	1607	1 840

Évolution des effectifs de Kronenbourg entre 1965 et 1969

L'état-major de l'entreprise est également remanié. Le conseil d'administration qui avait fort peu bougé depuis 1945 est complété au cours de l'été 1969 par l'entrée de trois représentants de Dumesnil, Léonce de Curières de Castelnau, Christian Michau et Bernard Géliot, dont l'arrivée est équilibrée par la nomination de deux administrateurs issus du sérail kronenbourgeois, Patrick Hatt et François Kreiss, premier salarié extérieur à la famille Hatt à être ainsi promu. Ce dernier l'est également comme directeur général et René Grossmann comme directeur général-adjoint, chargés de superviser une équipe de directeurs elle-aussi remaniée⁷⁷⁷.

L'exercice 1969 (clos le 30 septembre) se solde par un nouveau record des ventes à 2 402 000 hl (+ 17 %), presque de la routine pour une entreprise en progression constante depuis vingt-cinq ans. En revanche, que de changements depuis le début de l'année civile !

⁷⁷⁴ Jean Schwebel et Alexis Lehmann affirment que Jérôme Hatt leur a posé les deux questions rituelles...

⁷⁷⁵ *Kronenbourg Actualités*, n° 17, juin 1969, p. 1.

⁷⁷⁶ Comme le rappelle Jérôme Hatt lors de son discours de départ devant le comité central d'entreprise le 9 septembre 1977. Document aimablement prêté par Jean-Philippe Hatt.

⁷⁷⁷ ACA DEEF 74069, assemblée générale, 21 mars 1970.

Kronenbourg l'a commencée avec une seule brasserie, K1, d'une capacité de 2 M d'hl, elle la termine avec quatre brasseries, de valeur certes inégale, mais d'une capacité totale de 4,2 MM d'hl et d'1,2 M d'hl de boissons gazeuses⁷⁷⁸.

En 1969, malgré les doutes que l'on peut avoir sur Lehnig, voire sur Dumesnil, Kronenbourg est une affaire en excellente santé. Un rapport confidentiel du Crédit lyonnais, daté du 3 février 1969, souligne « le caractère exceptionnel tant de l'évolution que du niveau de la rentabilité d'exploitation » surtout si on compare ses résultats à ceux des sociétés concurrentes. « Seule la Brasserie de Kronenbourg réalise une marge bénéficiaire digne des meilleures affaires internationales (anglaises ou américaines) pour lesquels la marge bénéficiaire nette *avant impôts* varie entre 9 et 11 % (10 % pour Kronenbourg)⁷⁷⁹. » L'action Kronenbourg, négociable sur le marché hors-cote de Nancy depuis septembre 1967, est admise à la cote officielle de la Bourse de Paris le 17 décembre 1969. Alors qu'elle était cotée 300 F en septembre 1967, 550 F en octobre 1968, 700 F en février 1969, elle vaut désormais 900 F⁷⁸⁰. Elle monte à 960 F lors de sa première cotation à Paris⁷⁸¹. Kronenbourg termine ses vingt-cinq Glorieuses en apothéose. Rien ne s'oppose à ce qu'elles se poursuivent, rien ne laisse présager une vente à BSN en janvier 1970.

⁷⁷⁸ ANMT 65AQ R 1857, note d'information ..., p. 16.

⁷⁷⁹ ACA DEEF 73797, rapport signé A. Hindié, études financières, division des analystes.

⁷⁸⁰ Au 28 novembre 1969. ANMT 65AQ R 1857, note d'information ..., p. 42. Voir aussi fonds MD.

⁷⁸¹ *Vie française*, 19 décembre 1969, in ACA DEEF 40069.

X.

L'Espérance en quête de stratégie (1945-1969)

Les Hatt ne peuvent éviter la comparaison entre leurs établissements respectifs : Jérôme Hatt ne s'empêchait pas de le faire en conseil, trop heureux de montrer que Kronenbourg pesait deux fois l'Espérance en 1961⁷⁸². De ce côté-ci, on n'a pu sans doute éviter la jalousie et l'amertume devant l'insolente réussite des cousins. Le recul du temps ne change rien à l'affaire..., mais il est nécessaire de prendre un peu de hauteur : Kronenbourg est une exception dans le secteur brassicole français, l'Espérance ne l'est pas. Sa croissance est tout à fait conforme à celle de la brasserie française, soutenue dans les années 1950, modeste dans les années 1960 en raison de la stagnation de la consommation. C'est un moment de doutes, d'interrogations et de crispations diverses. L'Espérance trouve finalement sa voie en réactivant une politique de groupe et d'alliances qui trouvera son aboutissement dans la formation de l'Alsacienne de Brasserie (Albra) en 1969, mais dont les racines sont anciennes. Là où Kronenbourg cultive longtemps son splendide isolement, l'Espérance, n° 2 du secteur en Alsace, joue un rôle majeur dans la concentration de la brasserie régionale. C'est à cette aune que l'on peut étudier son histoire après la guerre, peu documentée jusqu'en 1956, beaucoup mieux à partir de cette date, même si le *storytelling* fait ici (presque) complètement défaut⁷⁸³...

I. Une entrée réussie dans le troisième siècle

L'Espérance fête son bicentenaire le 20 janvier 1946 et publie à cette occasion un ouvrage historique, rédigé très certainement par Jacques Hatt, qui fait la part belle aux temps anciens, à Matern Hatten, à Jérôme IV Hatt, brasseur au Canon en 1664..., à la fondation de l'Espérance, et ne consacre que deux pages aux XIX^e et XX^e siècles. La partie rédactionnelle, avant les photos des principaux dirigeants, se termine par un hommage appuyé à René Hatt, président directeur-général depuis que Charles Bergmann lui a cédé la présidence en 1945 : « Profondément imbu des traditions ancestrales, à la dure discipline desquelles il a été formé, l'esprit largement ouvert au progrès technique et aux idées sociales les plus neuves, René Hatt est le digne successeur de ses aînés. Sous sa direction, à la fois prudente et hardie, l'Espérance, qu'il a dotée de l'outillage le plus moderne, aborde dans la plénitude de ses

⁷⁸² ADBR 219 Z 22, conseil d'administration, 27 janvier 1962.

⁷⁸³ Il faut se contenter jusqu'en 1956 des rapports d'assemblée générales (ADBR 80 J 11 ; ANMT, 65AQ R 85 (jusqu'en 1962)). Les procès-verbaux des conseils d'administration prennent ensuite le relais et constituent une source de premier ordre (ADBR 80 J 13, 16, 17, 18). L'essentiel du développement qui suit repose sur ces sources.

moyens d'action le troisième siècle de son existence⁷⁸⁴. »

xxx

Le livre du 200^e anniversaire

L'Espérance au lendemain de la guerre

Les vieux bâtiments hétéroclites situés à droite de la salle de brassage ont été démolis, permettant de mettre en valeur le château d'eau, mais les jardins avec leur jet d'eau semblent dus à l'imagination du dessinateur.

Vues de la salle des machines et du bassin à eau

On remarque le soin apporté au décor y compris dans des pièces techniques.

René Hatt tient bien en mains son entreprise. Au conseil, les anciens, Frédéric Eccard, Robert et Émile Hatt, retrouvent leur siège aux côtés d'un permanent, Raymond Durrenberger, et de nouveaux, entrés pendant la guerre, les brasseurs Robert Debus et Jérôme Wagner. Carlos Durrenberger n'est plus administrateur, mais reste secrétaire du conseil. Quant à Jean Hatt, ancien directeur de la Manufacture des tabacs, mort le 16 juillet 1945, il n'est pas remplacé si bien que la branche Hatt-Huss, qui a fait l'Espérance moderne, n'est momentanément plus représentée jusqu'à la nomination en 1954 de Louis Hatt, petit-fils de Louis Hatt-Boyé⁷⁸⁵. Entre-temps, l'ingénieur Henri Bernhart, gendre de Charles Bergmann, a succédé en 1952 à Frédéric Eccard, décédé en octobre, puis Charles François Bergmann, négociant, à son père, Charles, décédé en novembre 1954⁷⁸⁶. Le conseil est encore complété par la nomination en 1955 d'une personnalité très influente... de l'entre-deux-guerres et de la collaboration, Pierre Taittinger (1887-1965), ancien député nationaliste, fondateur des Jeunesses Patriotes, président du conseil municipal de Paris en 1943-1944 et toujours patron des champagnes Taittinger.

Les quatre premiers exercices qui suivent la Libération sont difficiles⁷⁸⁷. La production stagne jusqu'à l'essor de 1947 avant de rechuter lourdement en 1948. Un dernier dividende peut encore être versé grâce au report des bénéfices réalisés pendant la guerre, mais il faudra ensuite attendre 1949 pour retrouver un exercice nettement bénéficiaire. Les bières, trop légères par manque d'orge disponible, se vendent mal et avec une faible marge en raison du contrôle des prix. Les buveurs de bière s'en détournent au profit du vin. Ce n'est qu'en juillet 1949 qu'est autorisé le relèvement des densités au niveau d'avant-guerre, point de départ d'une croissance remarquable pendant une décennie. La production double de 1949 à 1953, mais ne bat le record de 1933 qu'en 1952 en franchissant de surcroît la barre des 200 000 hl. Les ventes en Indochine jouent alors un rôle non négligeable et leur interruption en 1954

⁷⁸⁴ *Brasserie de l'Espérance, 1746-1956, Schiltigheim-Strasbourg*, 1946, p. 45.

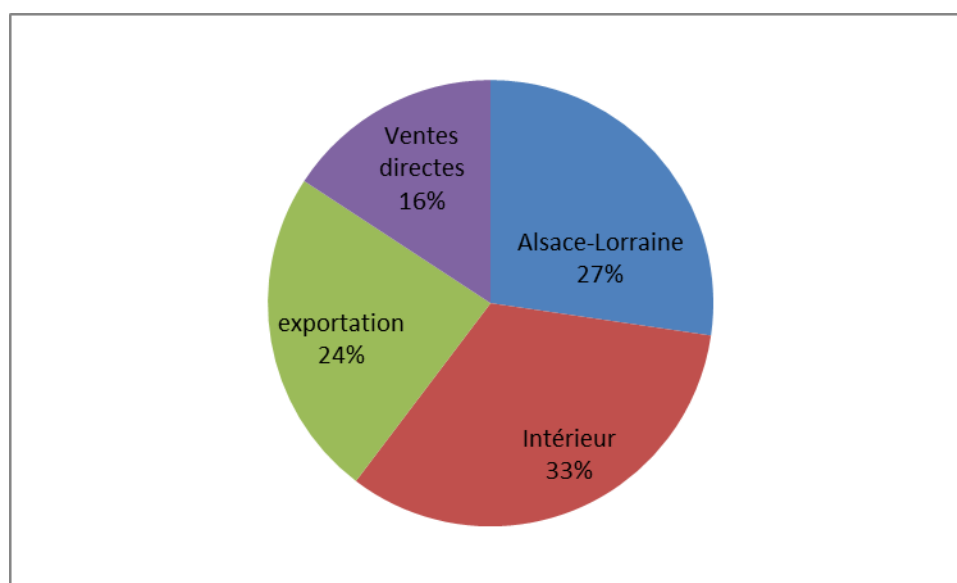
⁷⁸⁵ Louis Hatt (1910- ?), fils de Georges (1881-1934) et de Marguerite, née Chevalier, a épousé le 17 avril 1937 Anne-Lise Ménégoz, fille d'un pasteur et professeur de théologie à l'université de Strasbourg. Il a laissé quelques pages de souvenirs (aimablement prêtés par Bruno Hatt).

⁷⁸⁶ Charles Bergmann (1924-2005) a fondé en 1954 la Société d'exploitation de brevets industriels (SEBI) dont il devient le PDG. Cf. *D'Antoine Joseph Bergmann et de ses descendants*, op. cit., p. 137-139.

⁷⁸⁷ ADBR 80 J 11. Sauf indication contraire, nous nous référons pour ce qui suit aux rapports successifs d'assemblée générale.

entraîne un ralentissement momentané de la croissance qui repart de plus belle jusqu'en 1958 où est franchie la barre des 500 000 hl. Au total, le taux de croissance annuel sur la décennie 1948-1958 est de 19,2 %, peu éloigné de celui de Kronenbourg qui caracole à 21,8 % pour la même période⁷⁸⁸. Si l'on compare à l'avant-guerre, la performance de l'Espérance reste longtemps supérieure à celle de Kronenbourg comme le relève, non sans un brin de flagornerie, Emmanuel Journoud lorsqu'il félicite René Hatt en février 1957 d'avoir réalisé « la plus belle progression de toutes les brasseries alsaciennes et probablement de toutes les brasseries françaises⁷⁸⁹ ».

La structure des ventes, en 1958, différencie peu les deux brasseries : l'Espérance est également spécialisée dans les bières de luxe avec deux qualités, l'Ancre Pils (67 % des ventes) et l'Export (24 %), ne laissant à la bière bock, plus légère, que 9 % des ventes ; les bouteilles représentent en quantité le triple des fûts (382 000 hl contre 128 000) ; quant à la géographie des marchés, elle est relativement bien équilibrée, ne reposant que pour 43 % sur l'Alsace-Lorraine (en y ajoutant les « ventes directes »), ce qui donne à « l'intérieur » et à l'exportation une part prépondérante⁷⁹⁰. 50 000 hl sont vendus à Paris même malgré la perte de deux grands restaurateurs trop exigeants dans leurs demandes d'avances⁷⁹¹. L'Espérance commercialise encore de faibles quantités de limonade. Elle emploie 320 personnes en 1956⁷⁹².



Répartition géographique des ventes de bière de l'Espérance en 1958

⁷⁸⁸ ADBR 80 J 36, statistiques de production.

⁷⁸⁹ ADBR 80 J 6, lettre d'Emmanuel Journoud à René Hatt, 25 février 1957. Par comparaison avec les ventes de 1938, cela reste vrai jusqu'à l'exercice 1956-1957 : les ventes de l'Espérance ont été multipliées par 3, celles de Kronenbourg par 2,8 par rapport à celles de 1938. Mais dès 1958, Kronenbourg prend la tête...

⁷⁹⁰ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 2 février 1959. Pour parvenir aux 43 % du marché alsacien-lorrain, on a additionné les ventes des dépôts d'Alsace-Lorraine et les « ventes directes » dans les débits exploitées par l'Espérance.

⁷⁹¹ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 25 septembre 1958.

⁷⁹² ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 23 janvier 1956.

XXX

Les pin-up dans la publicité de l'Espérance

Pour « tuer la soif », l'Espérance utilise volontiers les pin-up dans un environnement estival et maritime (« Ancre » oblige...). Danièle Genault, Miss Europe 1955, sert de modèle pour une affiche. Sur les calendriers, l'été dure douze mois...

(Fonds HEINEKEN France ; ADBR 80 J 216 et 238)

Enseigne lumineuse à Schiltigheim

(Police du bâtiment, Archives Schiltigheim)

Cette croissance n'est évidemment possible que par un haut niveau d'investissements. La brasserie fait de nouveau appel à Émile Widmann pour aménager et agrandir la canetterie au début des années 1950, pour reconstruire la salle des machines en 1953 et entreprendre une nouvelle canetterie en 1956⁷⁹³. Mais dès juillet 1956, le constat est fait que les caves de garde et de fermentation sont insuffisantes et constituent un goulet d'étranglement pour suivre le rythme des ventes⁷⁹⁴. Ces travaux sont financés par trois emprunts auprès du Crédit foncier et communal d'Alsace-Lorraine, présidé par Raymond Durrenberger, puis du Crédit national. Comme chez Kronenbourg, le capital est régulièrement mis à niveau à huit reprises entre 1947 et 1957, passant de 5,75 MF au sortir de la guerre à 302 MF. Les actionnaires n'apportent de l'argent frais que deux fois : 39,3 MF en 1951, 50,3 MF en 1957 complétés par des primes d'émission de 3,9 M et de 12,6 MF⁷⁹⁵.

Mais l'Espérance n'entend pas compter seulement sur ses propres forces pour assurer son développement. René Hatt poursuit une politique entamée en 1934 par le rachat de la brasserie d'Ingwiller. Il s'associe en 1952 avec son ami Jérôme Wagner, brasseur à Mutzig et administrateur de l'Espérance, pour prendre le contrôle des Grandes Brasseries et Malteries de Colmar, en difficulté depuis les années 1930 : 39,3 % du capital revient à l'Espérance, 34,4 % à Mutzig. Le redressement est rapide : de moins de 70 000 hl en 1956, les ventes progressent à 156 000 hl en 1958⁷⁹⁶.

Grandes Brasseries et Malteries de Colmar

Société anonyme fondée en février 1919 à l'initiative de deux directeurs des brasseries de Champigneulle et d'Angoulême, « Colmar » fusionne alors trois brasseries colmariennes, Ackerbräu, Molly et Bilger & Schmidt qui sont fermées et remplacées par une brasserie moderne d'une capacité de 100 000 hl construite au nord de la ville et inaugurée en 1923. Affectée par la crise, elle dépose son bilan en 1935, est reprise par un consortium bancaire

⁷⁹³ Archives Schiltigheim 2 F 2, police du bâtiment.

⁷⁹⁴ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 2 juillet 1956.

⁷⁹⁵ ADBR 80 J 14, dossier d'emprunt au Crédit national, récapitulatif des augmentations de capital, p. 2-4.

⁷⁹⁶ ADBR 80 J 13, conseils d'administration, 29 octobre 1956 et 25 septembre 1958.

(CIAL : 60 % ; BNCI : 20 % ; Société générale : moins de 20 %), avant d'être séquestrée par les Allemands, puis rendue à ses actionnaires⁷⁹⁷.

La prise de participation dans la Brasserie Schutzenberger est assez différente dans son esprit, mais elle contribue à élargir le réseau de l'Espérance : quatre brasseries – l'Espérance et Mutzig de nouveau alliées, avec cette fois Kronenbourg et Pêcheur – rachètent en septembre 1955 à Irène Schutzenberger et Félix Helmstedter 1 300 actions chacune de la Brasserie de la Patrie, Schutzenberger & Cie, qui leur donnent ensemble 52 % du capital. Elles s'engagent en outre par une convention annexe à sauvegarder l'intégrité de l'entreprise⁷⁹⁸. Au conseil de l'Espérance, René Hatt souligne le mauvais état des caves et les difficultés pour remonter cette affaire qui met sur le marché à l'époque environ 150 000 hl de bière⁷⁹⁹.

Brasserie de la Patrie, Schutzenberger & Cie

Fondée en 1715 à la Krutenau, la Brasserie royale est reprise en 1768 par Jean-Daniel Schutzenberger, qui épouse sa propriétaire devenue veuve, et devient en 1789 la Grande Brasserie de la Patrie. Son petit-fils, Louis Schutzenberger (1802-1887), introduit à Strasbourg les principes de la fermentation basse, mais ne déménage sa brasserie à Schiltigheim qu'en 1863. Elle ne devient une société anonyme qu'en 1927. Irène, fille unique de Louis-Oscar (1866-1943), représente la sixième et dernière génération des brasseurs Schutzenberger.

En revanche, les pourparlers en 1956 avec la famille Biedermann pour la reprise de leur Brasserie de l'Arbre vert à Pfaffenhoffen n'aboutissent pas en raison d'exigences démesurément exagérées⁸⁰⁰. René Hatt à titre personnel, et sans doute comme actionnaire, siège également au conseil de la Brasserie de Mutzig, et préside de 1956 à 1959 les Brasseries Bouchart qui exploitent deux établissements à Saint-Amand-les-Eaux et à Douai⁸⁰¹. Ces participations et alliances sont mises à profit pour faire jouer des complémentarités et ajuster notamment production et vente. Ainsi, en 1955, l'Espérance vend de la bière à ces trois brasseries ainsi qu'aux établissements Ungemach à Schiltigheim, elle achète de la limonade et des jus de fruits à Ingwiller et lui vend des machines d'occasion⁸⁰². Au besoin, elle vient au secours de Mutzig et de Schutzenberger en leur vendant en 1956

⁷⁹⁷ *L'Illustration économique et financière, le Haut-Rhin et le Territoire de Belfort*, 1928, n° 3, p. 39 ; ANMT 65AQ 917, note d'information Albra, 1969, p. 5-6.

⁷⁹⁸ ADBR 80 J 125, jugement du 15 octobre 1971.

⁷⁹⁹ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 2 juillet et 29 octobre 1956.

⁸⁰⁰ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 29 octobre 1956.

⁸⁰¹ ADBR 80 J 204. Il cède la présidence en juin 1959 au directeur général, M. Riff, et devient vice-président ce qu'il est encore en 1970

⁸⁰² ADBR 80 J 11, assemblée générale, 10 mars 1956.

respectivement 2 800 et 1 300 hl⁸⁰³. En 1958, l'Espérance, Colmar et Mutzig se mettent ensemble pour ouvrir quatre comptoirs de vente communs au Luna Park de l'Exposition universelle de Bruxelles⁸⁰⁴. Ainsi René Hatt évoque volontiers « les brasseries du groupe et la Brasserie de Mutzig⁸⁰⁵ ». Le « groupe » avec l'Espérance (500 000 hl), Ingwiller (50 000 hl), Colmar (155 000 hl) et Schutzenberger (150 000 hl) totalise en 1958 plus de 800 000 hl, encore assez loin devant Kronenbourg...

Brasseries Bouchart

Les Bouchart seraient brasseurs depuis 1680, mais la brasserie de Saint-Amand est fondée en 1846. Elle est la première dans le Nord à adopter la fermentation basse en 1908. Elle fusionne après 1945 avec la Brasserie La Nationale de Douai pour former la Société générale de brasserie et de malterie, qui adopte la raison sociale de Brasseries Bouchart en juin 1956 au moment où René Hatt devient son président. Elle commercialise ses bières sous les marques Bouchart et Sylver. Rachetée par l'Union de brasseries en 1972, la brasserie de Saint-Amand est arrêtée en 1984⁸⁰⁶.

II. Crispations

René Hatt confie assez vite à son fils Michel, né en 1926, des responsabilités importantes : ingénieur en chimie formé au Polytechnicum de Zurich et à l'École de brasserie de Gand, il a fait ses débuts à la brasserie en 1951 et a sans doute toutes les compétences pour devenir en janvier 1958, à l'âge de trente-et-un ans, directeur général-adjoint, et pour entrer au conseil d'administration en février 1959. Mais le passage de témoin qui se dessine entre le père et le fils ne va pas nécessairement de soi dans une entreprise qui a perdu son caractère strictement familial et héréditaire depuis près de quatre-vingt ans. On se souvient comment le pouvoir est passé de la branche Hatt-Huss à la branche Hatt-Kiefer, puis au sein de cette dernière de Jean-Louis Hatt-Mieg à son frère Paul, puis au fils de ce dernier, René. Sa légitimité peut être à bon droit contestée pour engager sans davantage de concertation le processus de sa succession, d'autant qu'il ne détient que 5,5 % du capital et... que d'autres candidats existent.

Le premier est Jean Hatt qui peut invoquer un double droit d'aînesse : il est le petit-fils de Philippe, l'ingénieur hydrographe de la Marine, lui-même fils aîné de Philippe-Jacques Hatt-Huss, et le fils de Jean, directeur de la Manufacture des tabacs ; il peut également arguer de son ancienneté à la brasserie où il est entré comme stagiaire dès 1929. Il a été une première fois mis sur la touche en étant nommé directeur de la Brasserie d'Ingwiller, puis

⁸⁰³ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 29 octobre 1956.

⁸⁰⁴ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 13 mars 1958.

⁸⁰⁵ À propos d'une statistique de vente de bière en boîte, ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 25 septembre 1958.

⁸⁰⁶ ADBR 80 J 204, plaquette et rapport d'assemblées générales ; brasseriesduvalenciennois.moonfruit.fr/

une seconde fois en 1956, de Schutzenberger, ce qui rend difficile son retour dans le jeu de la succession.

XXX

Jean Hatt (1910-2005), par Albert Heckenhauer en 1964

Jean Hatt, né le 27 mai 1910 à Bordeaux, est le fils de Jean-Hatt (1879-1945) et de Germaine Busquet. Il épouse le 27 février 1947 Pauline Rothenbach, fille du malteur Paul-Ernest Rothenbach dont il a trois enfants.
(Collection familiale)

Tout autre est le cas de Jean-Louis, né en 1929, petit-fils de Jean-Louis Hatt-Mieg et fils posthume de Jean, directeur de banque à Colmar, administrateur de l'Espérance de 1926 à 1929. Il est le beau-fils d'Emmanuel Journoud qui a épousé sa mère en 1943. Il est aussi le filleul de René Hatt... Ingénieur diplômé de l'École nationale supérieure de chimie et docteur ès-sciences de l'université de Strasbourg, il a commencé sa carrière comme attaché de recherche au CNRS, affecté au laboratoire de biochimie générale du Collège de France (1951-1956), puis est entré comme ingénieur à l'Espérance⁸⁰⁷. Dès septembre 1958, il revendique le poste de secrétaire général qui lui est refusé au motif de son manque d'ancienneté à la brasserie⁸⁰⁸.

XXX

Jean-Louis Hatt en 1968 (1929-2009)

Jean-Louis Hatt, né le 15 juillet 1929 à Mulhouse, est le fils de Jean Hatt (1894-1929) et de Marie-Louise Harth. Il épouse le 29 juin 1955 Jeannine Delarbre dont il a deux enfants.

Avant que le conflit ne s'envenime vraiment, René Hatt forme au sein du conseil d'administration un syndicat de blocage « en vue d'assurer l'unité, la stabilité et la continuité de la direction de la brasserie ». La convention, signée le 18 janvier 1960, précise que les membres s'engagent pour eux et leurs ayant-droit à bloquer leurs actions auprès de la société et de ne pas les vendre sans en avoir averti le président du syndicat, Raymond Durrenberger, qui organise leur cession en interne⁸⁰⁹. René Hatt mise sur ses alliés et ses amis du conseil plutôt que sur la seule famille Hatt comme lui conseillait encore Emmanuel Journoud en février 1957⁸¹⁰. Le syndicat regroupe 28,5 % du capital, mais il laisse à l'écart une partie de la famille et notamment quelques gros actionnaires comme Jean, Jean-Louis et le beau-père de ce dernier, Emmanuel Journoud.

Actionnaires		+ famille	sur 37 758 actions
René Hatt	2 068	233	2 301
Henri Bernhart	1 107	1 061	2 168
Emile Hatt	1 420		1 420
Charles Bergmann	1 016	320	1 336

⁸⁰⁷ *Who's who in France*, 17^e édition, 1984-1985.

⁸⁰⁸ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 25 septembre 1958.

⁸⁰⁹ ADBR 80 J 8, convention du 18 janvier 1960.

⁸¹⁰ ADBR 80 J 6, lettre d'Emmanuel Journoud à René Hatt, 25 février 1957.

Raymond Durrenberger	334	753	1 087
Robert Hatt	735		735
Louis Hatt	698		698
Michel Hatt	608		608
Autres			398
TOTAL syndicat			10 751 (= 28,5 %)

Répartition des actions de l'Espérance au sein du syndicat de blocage

(situation en novembre 1960)⁸¹¹

Actionnaires	sur 37 758 actions
Jean Hatt	1 795
Jean-Louis Hatt	1 641
Autres Hatt	2 583
Famille Journoud	2 851
Total familles Hatt et Journoud	8 870 (= 23,5 %)
Familles Grimm et Hamm (Kleinknecht)	1 906
Total	10 776 (= 28,5 %)

Principaux actionnaires de l'Espérance ne faisant pas partie du syndicat de blocage

(situation en 1958)⁸¹²

Le conflit avec Jean-Louis Hatt, qui revendique un poste de direction, rebondit en décembre 1960. Une réunion, donnant lieu à procès-verbal, est organisée le 4 avril entre René, Émile, Carlos Durrenberger et Emmanuel Journoud. Ce dernier avoue avoir dit à son beau-fils : « Tu accepteras de te faire engueuler par ton oncle René, mais, par contre, tu n'as pas à te laisser engueuler par ton cousin Michel. Néanmoins, ajoute-t-il, rien ne devrait empêcher les deux garçons de s'entendre, l'un (s.e. Michel) étant le premier, l'autre son second. » Il verrait bien Michel comme directeur général et Jean-Louis comme directeur général-adjoint. René réplique en critiquant Jean-Louis qui montre peu de zèle, ne s'intéresse pas aux détails, ne fait pas confiance à Michel, au point de manquer de loyauté, et en arguant que bien d'autres collaborateurs dévoués pourraient prétendre à être nommés directeur. Journoud sort meurtri de cette réunion et s'en ouvre à René : « Mon cher René, mardi nous sommes mal partis. Pour nos garçons dont en fin de compte, je ne crois pas du tout que la mésentente soit irréductible, pour l'Espérance qui est votre vie et que j'ai toujours servie de mon mieux, vous le savez bien, il nous faut reprendre le chemin de l'amitié et de la confiance et je suis sûr que vous et moi arriverons au bout. » Quelques lignes plus loin, il réclame la nomination « dès maintenant » (souligné par lui) de Jean-Louis comme directeur, ce qui passe aux yeux de René pour un ultimatum inacceptable⁸¹³.

⁸¹¹ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 21 novembre 1960.

⁸¹² ADBR 80 J 7, demande d'emprunt au Crédit national. Le capital social reste inchangé entre 1957 et 1960.

⁸¹³ ADBR 80 J 13, échange de lettres entre Emmanuel Journoud, René Hatt et Michel Hatt, mai-juin 1961.

À la suite du conseil d'administration du 22 juin, René Hatt propose à Jean-Louis un poste de sous-directeur et lui fait savoir qu'il refusera dorénavant de traiter avec son beau-père. Le 11 août, Jean-Louis précise par écrit ses prétentions avec un certain culot : être le n° quatre derrière René, Michel et Georges Jeannette, directeur technique ; s'occuper des questions commerciales ; assister au conseil, sans voix délibérative, au besoin comme secrétaire en attendant d'être admis à part entière, et être nommé au conseil d'Ingwiller ; recevoir un traitement indexé sur celui de Michel équivalent à 80 % de ce dernier. Fort logiquement, il refuse le poste de sous-directeur qui lui est à nouveau proposé⁸¹⁴. Il démissionnera de l'Espérance en août 1965 pour se consacrer à d'autres activités. « Dans ces conditions », il lui sera offert un siège d'administrateur à compter de l'assemblée générale de 1967 à condition d'adhérer au syndicat de blocage, ce qu'il acceptera⁸¹⁵.

René Hatt fête son soixante-cinquième anniversaire le 30 août 1961. Il est comblé d'honneurs : il vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur pour « son inlassable dévouement à la cause de l'industrie brassicole », il reçoit la médaille d'honneur du travail pour quarante-cinq ans de service et se voit offrir par son conseil un cadeau, promis depuis deux ans..., pour avoir crevé le plafond des 500 000 hl. Son rayonnement dépasse de loin son entreprise et même le monde brassicole : il a été vice-président de la chambre de commerce (1956-1957) et reste son président d'honneur, il est vice-président de la Chambre patronale des industries du Bas-Rhin, vice-président du Crédit foncier et communal d'Alsace et de Lorraine. Dans un autre registre, il préside l'amicale départementale des réseaux de la France combattante⁸¹⁶.

xxx

René Hatt et le football

Tennisman accompli et grand chasseur, René Hatt mise plutôt sur le football au sein de l'entreprise.
(Collection familiale)

Il cède en septembre 1961 la direction générale de l'entreprise à son fils Michel, qui sera épaulé à partir de juillet 1962 par Georges Jeannette, nommé directeur général-adjoint⁸¹⁷. En réalité, il reste le patron, un patron respecté, apprécié de ses ouvriers, populaire même : il supervise l'embauche de tous ceux qui entre à l'espérance, visite chaque jour l'ensemble des ateliers, s'applique à régler les difficultés personnelles des uns ou des autres. Il est aussi connu aussi pour son fichu caractère et ses « engueulades ». Ses éclats de voix dans l'établissement sont fréquents et redoutés. Ne raconte-t-on pas l'anecdote suivante ? À un visiteur se présentant le matin qui demande si M. René Hatt est déjà là, on lui répond :

⁸¹⁴ *Ibid.*, conseils d'administration, 10 juillet et 28 septembre 1961, note de Jean-Louis Hatt du 11 août.

⁸¹⁵ ADBR 80 J 16, conseil d'administration, 27 septembre 1965. Jean-Louis Hatt fait ensuite une brillante carrière : d'abord ingénieur-conseil dans des sociétés financières, il est nommé en 1970 directeur financier du groupe Cora et devient PDG de diverses sociétés immobilières ; il est vice-président, puis délégué général (1968-1969) de la Jeune chambre économique française (d'après *Who's who in France*, 17^e éditions, 1984-1985). Il est mort le 31 mars 2009.

⁸¹⁶ AVES, fonds Hoffmann, faire-part de décès publiés par les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 28 août 1985.

⁸¹⁷ ADBR 80 J 13, conseils d'administration, 10 juillet et 28 septembre 1961, 2 juillet 1962.

« Je ne pense pas, je ne l'ai pas encore entendu⁸¹⁸ » ! Avec son fils, il maintient dans sa correspondance des relations très protocolaires (« Monsieur et cher collègue ») et le vouvoiement reste de rigueur. Il se brouille avec beaucoup de monde. En novembre 1959, il démissionne du Syndicat des brasseurs, malgré la désapprobation de Robert Debus et Jérôme Wagner, parce que les brasseries Perle et Freyss ne respectent pas leurs engagements. Jérôme Wagner revient à la charge... près de cinq ans plus tard, en juin 1964, pour regretter que l'Espérance ne fasse plus partie du syndicat et révéler que René Hatt était « haï par certains de ses collègues » (mention corrigée dans le compte-rendu final...). La charge n'émeut pas René Hatt qui continue à refuser catégoriquement d'adhérer au syndicat tant qu'il serait incapable de faire respecter ses décisions. Au vice-président Robert Hatt, qui propose de trouver un compromis, René objecte qu'une « telle démarche ne peut être envisagée dans la situation actuelle⁸¹⁹ ».

C'est évidemment avec Kronenbourg que les relations sont les plus aigres. Dès janvier 1961, René Hatt informe son conseil des discussions avec Kronenbourg « qui se dit avoir été fondée (*established*) en 1664 alors qu'en réalité, cette brasserie n'est que la succession de la Brasserie du Bas-Rhin fondée en 1795. Par contre, la fondation de la Brasserie de l'Espérance remonte effectivement à 1746. » Il riposte en déposant le 7 février la marque « Hatt, neuf générations de brasseurs depuis 1664 », ce qui a le don d'énerver la partie adverse qui ne compte encore que huit générations ! L'apposition de la mention « Tricentenaire » sur les bouteilles de bière « 1664 » irrite cette fois au plus haut point les dirigeants de l'Espérance qui parviennent apparemment à obtenir son abandon et signent avec Kronenbourg une convention datée du 6 avril 1963. L'article 5 admet que 1664 est une marque de Kronenbourg, mais lorsque ce millésime est utilisé, il doit l'être de façon à ne pas faire croire qu'il s'agit de la date de la fondation de la brasserie... De même les deux brasseries « peuvent invoquer une tradition familiale vieille de trois siècles », mais « s'interdisent tout ce qui pourrait faire croire au public que leurs entreprises auraient une existence tricentenaire ». Or, Kronenbourg viole la convention aux yeux de l'Espérance en préparant sa « grande année 1964 » et refuse de surcroît une proposition d'arbitrage en janvier 1964. L'Espérance n'a d'autre solution que de « reprendre sa liberté » dont elle use assez médiocrement en déposant le 1^{er} juillet 1964 une marque sans avenir, la « Bière du Canon⁸²⁰ ».

xxx

Publicité des années 1960

Hatt, 9 générations de brasseurs depuis 1664, à une époque où Kronenbourg n'en compte que 8, mais le message est quelque peu perturbé par la date de 1746 sur l'étiquette...
(Archives Kronenbourg SAS)

⁸¹⁸ Anecdote rapportée par Michel Haag.

⁸¹⁹ ADBR 80 J 13 et 16, conseils d'administration, 16 novembre 1959, 24 juin 1964, 6 février 1965.

⁸²⁰ ADBR 80 J 13, conseils d'administration, 19 janvier 1960, 6 janvier et 1^{er} février 1964 ; ADBR 80 J 10, traité d'apport partiel avec la liste des dépôts de marques de l'Espérance, 4 juin 1969.

La Brasserie Schutzenberger offre au même moment un autre terrain d'affrontement entre cousins de la famille Hatt : lors du comité de direction du 30 janvier 1964, René Hatt lance une charge violente contre Jean Hatt, administrateur-directeur général, qu'il accuse de dissimulation. Les faits concernent des travaux au Palais de la bière entrepris au début de l'année 1963 sans devis préalable. Jean Hatt se défend en prétextant l'urgence, mais il ne convainc pas les autres membres du conseil présents, Michel Hatt, Jérôme et Roland Wagner, et Henri Vonderweidt, président de la société, qui est aussi le directeur général-adjoint du CIAL⁸²¹. Bien que Kronembourg n'ait pas été représentée lors de la séance du 30 janvier, Jérôme Hatt s'en mêle et adresse un courrier dans lequel il prend la défense de Jean Hatt et définit une politique pour Schutzenberger. René Hatt s'insurge : Kronembourg, qui exerce pourtant une vice-présidence, n'assiste plus aux réunions depuis plus d'un an. Par ailleurs, il « ne partage absolument pas le point de vue de M. Jérôme Hatt » dont « le programme aboutirait à la fin définitive de l'affaire en peu de temps⁸²² ». Il se trouve que Jean Hatt conteste lui aussi les propositions de Jérôme... La querelle rebondit en septembre 1966 : « Vouloir m'accuser, ainsi que mes collègues, de mauvaise foi, écrit Michel Hatt à Henri Vonderweidt, représente de la part du directeur général un affront que je ne puis en aucun cas tolérer⁸²³. » Le climat au sein du conseil est de toute façon détestable : il arrive que René s'en prenne personnellement à Jean en l'insultant⁸²⁴. Le conflit prend néanmoins une toute autre dimension à cette époque, car la liquidation de la Brasserie Schutzenberger est d'ores et déjà programmée par les quatre brasseries propriétaires. En décembre 1966 et janvier 1967, Henri Vonderweidt interdit certaines dépenses et certains investissements à Jean, puis ajoute : « Vous continuez une politique qui est en opposition avec la liquidation que nous réaliserons. Il est en effet évident que nous ne pourrions pas encore continuer pendant plusieurs exercices avec des pertes qui finiront par absorber le capital. Il n'y a pas d'illusions à se faire. Je vous demande donc de suivre une politique qui est conforme à la nôtre⁸²⁵. » La décision formelle est prise lors d'une réunion à Mutzig le 10 février 1967 entre Michel Debus, Jérôme et Michel Hatt et Roland Wagner : il est prévu de poursuivre l'exploitation de la malterie, mais d'arrêter la brasserie et de partager son patrimoine non industriel (immeubles et fonds de commerce) et sa clientèle en quatre lots au prorata des participations des brasseries actionnaires⁸²⁶. La justice, on le verra, en décidera autrement.

⁸²¹ ADBR 80 J 125.

⁸²² *Ibid.*, René Hatt à Henri Vonderweidt, 17 mars 1964, à propos de la lettre de Jérôme Hatt du 18 février.

⁸²³ *Ibid.*, Michel Hatt à Henri Vonderweidt, 19 septembre 1966. C'est une lettre de démission sur laquelle Vonderweidt demande avec succès de revenir.

⁸²⁴ Témoignage de Jean-Paul Schmitt, administrateur représentant Kronembourg, confié à Michel Haag.

⁸²⁵ *Ibid.*, Henri Vonderweidt à Jean-Philippe Hatt, 17 janvier 1967.

⁸²⁶ ADBR 80 J 53.

III. Croissance en berne et remise en mouvement

Il est difficile de ne pas faire le lien entre ces querelles à répétition et une décennie morose sur le front de la production et des ventes, avec un taux de croissance annuel de 1,8 % par an de 1958 à 1968 et trois exercices négatifs en 1960, 1965 et 1968. Dans quel sens a joué la relation ? La déception entraîne-t-elle des crispations ou celles-ci finissent-elles par bloquer les initiatives ? Ce que l'on constate, c'est que le ralentissement de la croissance ne provoque pas de véritable remise en cause et n'alarme pas particulièrement la direction. On se plaint des exigences de financement des aubergistes, des frais de publicité en augmentation constante (« c'est la publicité faite par les brasseries concurrentes qui nous oblige à suivre et nous entraîne dans des dépenses inconsidérées⁸²⁷ ») ou de l'inconscience des brasseurs qui concèdent des avantages trop importants aux aubergistes, etc. Ces arguments sont repris dans les deux seuls discours de René Hatt en assemblée générale qui soient conservés : le 7 février 1966, il fustige la concurrence des brasseries qui bradent leurs produits, « pratiquent souvent des prix de 10 centimes à la bouteille inférieurs aux prix normaux et donnent de plus une caisse de bière gratuite par 20, 10 et même 5 caisses déjà facturées au rabais », alors même que les prix sont bloqués depuis septembre 1963 et que les charges augmentent. L'année suivante, le 30 janvier 1967, pour sa dernière intervention dans ce cadre, il s'inquiète, à la veille de la mise en œuvre du Marché commun, de la concurrence à venir des brasseries belges et allemandes : « Que font nos malheureuses 130 brasseries encore en activité (contre 956 en 1939) pour se défendre contre ce danger ? L'hectolitrite sévit de plus en plus et, au lieu d'appliquer des prix normaux, elles continuent de pratiquer cette politique de vente au rabais donnant ainsi l'impression de solder leur marchandise. Le résultat ne se fera pas attendre et d'autres fermetures réduiront encore le nombre de brasseries en activité dans notre pays sans parler de celles qui se verront absorbées, comme cela a déjà été le cas, par des brasseries étrangères⁸²⁸. » Ironie du sort, c'est ce qui arrivera cinq ans plus tard à l'Espérance...

xxx

En-têtes des années 1950 et 1960

En attendant, le message est clair : l'Espérance ne succombe pas à « l'hectolitrite », c'est-à-dire à la course à la performance quantitative, quoi qu'il en coûte. Elle suit sa voie et ne s'en porte pas si mal. Sa réputation est intacte : elle obtient un succès de prestige en ayant l'exclusivité pour sa bière spéciale Ancre Old Lager dans les restaurants du pavillon français de l'Exposition universelle de Montréal en 1967⁸²⁹. Les exportations ont reculé certes (13 % en 1967), comme chez Kronenbourg, mais au profit des ventes à « l'intérieur » qui comptent

⁸²⁷ ADBR 80 J 13, conseil d'administration, 2 juillet 1962.

⁸²⁸ ADBR 80 J 11.

⁸²⁹ *Ibid.*, assemblée générale, 5 février 1968.

pour près de 47 % en 1967 alors que la part de l'Alsace-Lorraine ou des ventes directes restent stables⁸³⁰. Les actionnaires perçoivent chaque année leur dividende et superdividende qui portent en général à 10 % le rendement de l'action par rapport à sa valeur nominale. Ils bénéficient en 1962 de la distribution gratuite de deux actions nouvelles pour trois anciennes et, en 1966, de l'augmentation de la valeur nominale des actions 80 à 100 F. Ils ne sont sollicités pour des souscriptions portant sur 1/10^e du capital qu'en 1961 et 1966 et n'apportent en argent frais, prime comprise, que 25 % des augmentations de capital réalisées entre 1961 et 1966⁸³¹. Les investissements se poursuivent normalement : après une cave de garde et de fermentation, qui remplace une installation datant du siècle dernier, mise en service par étapes en 1962, sont programmés une chaufferie, puis en 1964 un nouveau groupe d'embouteillage pour 30 000 à 35 000 bouteilles par heure⁸³². Si la comparaison des ventes avec celles des années 1950 ou... de Kronenbourg n'est pas flatteuse, est-ce vraiment important ?

xxx

Michel Hatt (1926-1977)

Fils unique de René Hatt et Marguerite Michel, né le 23 juillet 1926, il épouse en juin 1961 Martine Beyer, dont il a deux enfants, Dominique et Catherine. Directeur général adjoint de l'Espérance en 1958, il en devient administrateur en 1959, directeur général en 1961, PDG (1967-1973), directeur général de l'Albra (1969-1974).
(Photo Jean Jungmann, collection familiale)

Une réaction se dessine néanmoins à partir de 1963 dont les effets ne seront visibles qu'à moyen terme⁸³³. Elle part du constat de goulets d'étranglement et d'une production insuffisante qui oblige d'acheter de la bière aux filiales et aboutit à l'idée d'augmenter franchement les capacités par la construction de nouvelles caves de garde et de fermentation. Michel Hatt présente le 24 juin 1964 le projet de construction d'un bâtiment de onze étages occupé par des tanks de fermentation et de garde d'une capacité de 120 000 hl. L'investissement prévu pour la première tranche, la seule qui sera finalement réalisée, se monte à 13,2 MF et nécessite d'avoir recours à deux emprunts de 2 MF chacun à long et moyen terme. Les travaux commencent en octobre 1965⁸³⁴.

Deux modestes opérations de croissance externe, de nature très différente, sont menées par ailleurs en 1966. En juin-juillet, l'Espérance prend une initiative hasardeuse, qui la mène à l'autre bout du monde, en dépensant près de 600 000 F pour acquérir une participation de 20 % dans la Société la Glacière qui exploite à Nouméa l'unique brasserie de Nouvelle-Calédonie⁸³⁵. Par une convention signée en décembre, elle absorbe d'autre part la Société

⁸³⁰ ADBR 80 J 17, état comparatif des ventes de bière.

⁸³¹ Le capital passe entre ces deux dates de 3,02 MF (depuis 1957) à 7,61 MF d'après les bilans publiés dans les rapports d'assemblée générale (ADBR 80 J 11).

⁸³² Mise en service en mai 1965 (ADBR 80 J 7)

⁸³³ Exprimée aux conseils du 16 juillet 1963 et du 24 juin 1964 (ADBR 80 J 13).

⁸³⁴ ADBR 80 J 7, descriptif du projet.

⁸³⁵ ADBR 80 J 7, historique des participations dans la Société la Glacière.

anonyme du chemin de fer de Schiltigheim dont l'apport, pour l'essentiel immobilier, évalué à 2,4 MF, est rémunéré par 6 000 actions nouvelles, et dont le président, Georges Ritter, député-maire de Schiltigheim, entre à son conseil. C'est un tournant important dans un conflit avec la commune, qui souhaitait remplacer la gare de marchandise par des logements et qui renonce donc à son projet. Or l'avenir de l'Espérance à Schiltigheim repose sur la desserte ferroviaire qui lui permet les expéditions et le retour des bouteilles vides⁸³⁶.

Ainsi, l'entreprise se remet en mouvement. Le conseil s'est un peu renouvelé : Claude Taittinger a remplacé en 1965 son père décédé et Jean-Louis Hatt fait son entrée un peu plus tôt que prévu en décembre 1966. Dans une lettre du 10 avril 1967, René Hatt, maintenant dans sa soixante-et-onzième année, annonce qu'il cèdera à compter du 1^{er} octobre la présidence à son fils Michel qui pourra ainsi devenir PDG. Mais il reste membre du conseil, devient président honoraire, conserve son bureau et sa secrétaire. « De cette façon, selon une version provisoire du compte-rendu du conseil du 26 juin, le contact entre lui-même et son successeur restera étroit, ce qui paraît fort désirable surtout au point de vue financier et investissement ». Ce « désir » disparaît dans la version définitive, remplacé par : « Ceci lui permettra également de ne pas perdre le contact⁸³⁷ ». Il ne perdra effectivement pas du tout le contact et les comptes rendus ne manqueront jamais de mentionner sa participation active dans telle ou telle circonstance. Aussi, même si Michel Hatt peut être certainement crédité de la reprise du mouvement constatée dans la seconde partie des années 1960, il n'a évidemment pas les coudées franches et ne peut se libérer de la tutelle exercée par un père à la personnalité écrasante.

IV. Grandes manœuvres et création de l'Alsacienne de brasserie (Albra)

Mépriser l'hectolitrite ne peut avoir qu'un temps dans une brasserie de l'importance de l'Espérance, celui où on n'arrive plus à suivre... Tout bouge, Kronenbourg surtout, et il faut aussi bouger si on veut continuer à exister. La concentration des moyens de production de quatre brasseries pour former l'Albra est actée en juillet 1969, mais des « pourparlers ont eu lieu de longue date⁸³⁸ » et les préparatifs sont intenses dans l'année qui précède. Ils permettront à l'Espérance de conserver la majorité dans l'Albra.

Ils commencent au printemps 1968 par l'absorption des trois brasseries de Lorentzen, Ingwiller et Sarrebourg⁸³⁹. L'objectif officiel est d'améliorer le réseau commercial en Moselle et dans le nord-ouest du Bas-Rhin pour permettre une meilleure utilisation du potentiel industriel de l'Espérance dont on attend la prochaine augmentation. La Brasserie

⁸³⁶ Cf. Jean-Georges Trouillet et Francis Albert, *Chemins de fer et brasseries*, op. cit., p. 156-157.

⁸³⁷ ADBR 80 J 16.

⁸³⁸ ADBR 80 J 10, traité d'apport partiel, 4 juin 1969.

⁸³⁹ ADBR 80 J 4, dossier d'autorisation, note d'information pour l'admission à la cote de 16 037 actions nouvelles ; à compléter par les rapports d'assemblée générale (ADBR 80 J 11).

Lorenzen, Roehrig & Cie (sic), en difficulté depuis 1963 au moins, cesse son activité de production (4 000 hl de bière, 7 salariés), apporte ses actifs industriels et commerciaux à l'Espérance qui compte exploiter sa clientèle et louer les immeubles à un dépositaire, mais conserve son existence juridique. Évalué 527 000 F, l'apport est rémunéré par 1 240 actions nouvelles de l'Espérance, sur la base d'un cours à 425 F.

La Brasserie L.F. Haag (82 salariés), déjà filiale de l'Espérance, lui apporte son actif commercial et industriel, à l'exception du café-restaurant strasbourgeois « À l'Homme de fer » et conserve aussi pour cette raison son existence juridique sous la dénomination de Société L.F. Haag⁸⁴⁰. Il est envisagé d'y arrêter la production de bière (56 000 hl) en juin 1969 quand seront terminés les travaux à Schiltigheim, mais d'y poursuivre la fabrication de limonade (30 000 hl). Évalué à un peu plus de 3 MF, l'apport est rémunéré par 7 067 actions.

Quant à la Brasserie de Sarrebourg (38 000 hl de bière, 11 000 hl de limonade, 66 salariés), en difficulté également puisqu'elle n'a pas versé de dividende depuis 1963, elle fusionne purement et simplement avec l'Espérance. Son apport étant évalué à 3,4 MF, ses actionnaires reçoivent 8 000 actions.

Ces opérations, préparées par René Hatt qui s'est chargé des pourparlers avec Lorenzen et Sarrebourg, sont conclues en mars-avril 1968 et officialisées par deux assemblées générales extraordinaires de l'Espérance des 25 avril et 8 juin 1968. Elles permettent, un an avant la formation de l'Albra, d'augmenter ses actifs industriels de près de 7 MF et son capital social, fixé désormais à 9 845 000 F, de 19,8 %. Le groupe emploie en juillet 1968 590 salariés à Schiltigheim, 83 à Ingwiller et 60 à Sarrebourg, soit 733 personnes au total⁸⁴¹.

Parallèlement est constituée une société financière, le Consortium alsacien de financement et de participation (CAFIPA) destiné à gérer une partie du portefeuille de l'Espérance et son activité de crédit inter-entreprises en direction de la clientèle des détaillants dont les encours se montent à 4 MF. L'apport initial de l'Espérance se compose pour l'essentiel de ses actions d'Ingwiller (2,6 MF), de Colmar (2,17 MF), de sa clientèle d'emprunteurs (100 000 F) et d'un versement en espèces d'1 MF. La société au capital de 6 MF est créée officiellement en septembre 1968⁸⁴².

Les actions de Schutzenberger ne sont pas versés au CAFIPA, et pour cause. Les quatre brasseries majoritaires, qui détiennent désormais avec quelques alliés comme Henri

⁸⁴⁰ L'existence de ce restaurant empêcherait l'Espérance d'absorber sa filiale car l'article L 29 du code des débits de boisson et des mesures contre l'alcoolisme interdirait à toute personne propriétaire d'un débit de boisson d'en acquiescer un nouveau ; aucune entorse n'est prévue en cas de fusion d'après la réponse ministérielle à Maurice Schumann parue au JO du 20 octobre 1966. L'absence de fusion permet de créer ces 7 067 actions détenues par une filiale qui est désormais une société de portefeuille et un des gros actionnaires de l'Espérance (7 %).

⁸⁴¹ ADBR 80 J 17, statistique publiée avec le compte-rendu du conseil du 26 juin 1969.

⁸⁴² ADBR 80 J 4.

Vonderweidt, 73,4 % du capital⁸⁴³, sont bien décidées à passer outre leurs engagements de 1955, à fermer la brasserie et à se partager ses dépouilles, lorgnant notamment sur un patrimoine immobilier conséquent. La « décision irrévocable » est prise au cours du conseil du 17 mai 1968. Irène Schutzenberger, âgée de plus de soixante-dix ans, mais bien soutenue par Charles Walter, fondé de pouvoir à la brasserie depuis 1949, riposte en attaquant la décision en justice. Une nouvelle passe d'armes oppose Jean Hatt à ses collègues du conseil qui lui reprochent en septembre d'avoir transmis à Irène des informations confidentielles ! Il a beau jeu de répliquer que la prétendue confidentialité était partagée par beaucoup de gens, à l'initiative même des représentants des quatre brasseries qui faisaient savoir à la clientèle que Schutzenberger allait bientôt fermer, et qu'il était normal que la vice-présidente de la société soit informée. Henri Vonderweidt, mettant en avant son âge, le peu de satisfaction que lui procure la fonction et « le caractère tendu des relations avec notre directeur général », donne sa démission en octobre. Il est remplacé par Jean Burger⁸⁴⁴.

Dans ce contexte chargé, les événements de mai-juin 1968 sont un épiphénomène d'autant que la brasserie n'est pas affectée par la grève. En revanche, elle subit celle des chemins de fer et regrette de ne pas pouvoir profiter autant que d'autres en Alsace de la fermeture des brasseries de l'intérieur⁸⁴⁵.

Le projet de l'Albra dans sa forme quasi-définitive est présenté par Michel Hatt au conseil du 22 mars 1969⁸⁴⁶. Il brosse d'abord un tableau de la situation brassicole qui se caractérise par la formation de groupes extrêmement importants en France, la Société européenne de brasserie (SEB), l'Union de brasseries en cours de création⁸⁴⁷, Kronenbourg-Dumesnil, puis évoque la fusion d'Heineken et Amstel en octobre 1968, l'offensive sur le continent des Britanniques Allied Breweries, la concentration en Allemagne autour d'Oetker et Henninger. C'est la raison pour laquelle est prévu un regroupement de quatre brasseries alsaciennes, l'Espérance et Mutzig, alliées de longue date par leur gestion commune de Colmar, auxquelles se joint la Brasserie et malterie de la Perle Charles Kleinknecht, à Schiltigheim. Cette concentration doit se faire par le jeu combiné de fusions et d'apports partiels d'actifs au profit de Colmar, rebaptisée Albra, société anonyme au capital de 24,9 MF dont 50,4 % reviendront à l'Espérance, 21,4 % à Mutzig, 19,5 % à Perle et 8,7 % à

⁸⁴³ L'Espérance est montée à deux reprises au capital pour en détenir désormais 18 %. Kronenbourg a fait de même, tandis que Mutzig et Pêcheur sont restés à 13 % (ADBR 80 J 125).

⁸⁴⁴ ADBR 80 J 125, lettre de Jean Hatt à Henri Vonderweidt, 23 septembre 1968 ; lettre de démission de ce dernier, 30 octobre 1968.

⁸⁴⁵ ADBR 80 J 17, conseil d'administration, 8 juin 1968.

⁸⁴⁶ *Ibid.* Les documents officiels renseignent très bien sur la constitution de l'Albra, mais le dessous des cartes n'est pas du tout documenté. Cf. ADBR 80 J 10 (traité d'apport partiel de l'Espérance), 11 (assemblées générales), 62 (extraits de presse, note d'information... à l'occasion de l'admission à la cote, également consultable aux ANMT 65AQ 977).

⁸⁴⁷ L'origine de l'Union de brasseries se situe en 1891 lorsque Jean-Jacques Hatt a créé la société de l'Espérance à Ivry. En 1930, la Brasserie Karcher lui apporte son actif et la nouvelle société prend la dénomination d'Union de brasseries. Elle absorbe ensuite la Brasserie des Moulineaux (1941) et la Nouvelle Gallia (1963) (Cf. ADBR 80 J 4, extraite de presse). En 1969, elle fusionne avec l'Union de brasseries lyonnaises, la Comète et le Phénix.

Colmar. L'Espérance subsiste comme société holding, chargée de gérer les participations Albra, Schutzenberger et Glacière. Quatre sociétés commerciales, dont « Ancre – Société commerciale de la Brasserie de l'Espérance », doivent être également créées pour prendre en charge la distribution des bières fabriquées sous les différentes marques apportées à l'Albra. Ce projet est approuvé à l'unanimité du conseil qui charge son président honoraire et son président de le mettre en œuvre.

Les débits de boissons-restaurants de l'Espérance

Dans les apports de l'Espérance à l'Albra figurent 29 fonds de commerce dont la brasserie est propriétaire, 10 autres en location, estimés ensemble à 700 000 F. 20 d'entre eux se trouvent à Strasbourg, 10 dans des communes voisines, 3 dans le reste du Bas-Rhin (Sélestat, Soultz, Wasselonne), 5 dans le Haut-Rhin (dont 3 à Mulhouse), 1 en Moselle à Sarrebourg. Parmi les établissements strasbourgeois, on relève des enseignes historiques : l'Espérance (rue des Veaux), la Bague d'or, les Deux Hallebardes, le Faisan, la Hache, le Bas-Rhin, etc⁸⁴⁸.

Les traités d'apport sont signés fin mai-début juin devant M^e Loth, notaire à Strasbourg. Ils sont ratifiés en assemblée générale en juin. A la différence de Mutzig qui poursuit également son existence comme holding, Perle est purement et simplement absorbée et ses actionnaires sont rémunérés par échange de 5 actions Perle contre 9 Albra. Enfin, l'assemblée générale de Colmar ratifie l'ensemble des actes lors de l'assemblée générale extraordinaire du 9 juillet 1969 et se transforme en Albra. Le siège social est transféré à Strasbourg, 18, rue du 22 Novembre. Jean Prêcheur, président de la chambre de commerce et d'industrie de Strasbourg, vice-président de la Communauté urbaine de Strasbourg, en prend la présidence, Jean-Jacques Grimm-Kleinknecht et Daniel Hamm-Kleinknecht deviennent vice-présidents, mais le pouvoir réel est exercé par une dyarchie de deux directeurs généraux, Michel Hatt et Roland Wagner, qui sont des amis d'enfance. René et Robert Hatt entrent au conseil.

	Actif net (en F)	Ventes de bière (en hl)	Ventes de limonade (en hl)
Espérance	37 666 800	679 000	46 551
Mutzig	15 984 000	381 481	69 980
Perle	14 580 000	247 418	60 158
Colmar	6 469 200	127 290	47 730
TOTAL	74 700 000	1 435 389	224 419

Données sur les brasseries composant l'Albra (exercice 1968-1969)⁸⁴⁹

⁸⁴⁸ ADBR 80 J 10 et 62.

⁸⁴⁹ ADBR 80 J 17, conseils d'administration, 22 mars et 25 novembre 1969.

Le nouveau groupe prend la quatrième place en France derrière la SEB (30 %), Kronenbourg (21 %) et l'Union de brasseries (15 %) avec 13 % des ventes⁸⁵⁰. Il affirme produire 30 % des bières d'Alsace (1 435 000 hl vendus en 1969), réaliser le tiers des exportations françaises de bière et être le premier producteur alsacien de boissons gazeuses avec 250 000 hl. Il emploie sur ses différents sites 60 cadres, 300 employés et 1 050 ouvriers. Il estime avoir une capacité de production de 2,5 M hl. De fait, la formation de l'Albra coïncide – et ce n'est évidemment pas un hasard – avec l'inauguration simultanée d'une nouvelle salle de brassage entièrement automatisée à Mutzig, le 18 juin, et de la « tour de l'Espérance », le 27 juin 1969. Haute de 57 m, elle marque jusqu'à nos jours le paysage urbain de Schiltigheim. Elle contient soixante tanks de 1 000 hl chacun dont vingt de fermentation et quarante de garde, un puits pompant 500 m³ d'eau par heure, un château d'eau, le service frigorifique, le local de culture des levures et, au sommet, une *Bierstub*. Ces installations doivent permettre de porter la capacité de production à 1,1 M hl. L'inauguration, en présence de toutes les autorités alsaciennes et brassicoles, est l'occasion pour René et Michel Hatt de rendre hommage à René Berbach, directeur technique, maître d'œuvre de la tour, et pour tous les orateurs de délivrer un message d'optimisme quant à l'avenir de l'Albra qui, pour Michel, « saura faire la preuve en France, en Europe et dans le monde que son dynamisme commercial est à la hauteur de celui de sa technique⁸⁵¹ ».

xxx

La tour de l'Espérance

Mise en place des tanks de 1 000 hl et éclairage nocturne
(ADBR 80 J 62)

Michel Hatt le 27 juin 1969

(ADBR 80 J 62)

Il y a de quoi être optimiste du côté de Schiltigheim à l'été 1969. Après un très net passage à vide, marqué par une croissance en berne, un climat conflictuel et une succession difficile, l'horizon de l'Espérance s'est dégagé à partir du moment où une réponse a été trouvée aux défis de l'heure. Elle passe par une réactivation de l'alliance avec Mutzig, le tandem formé par Michel et Roland se substituant à celui formé par leurs pères, René et Jérôme. Les deux entreprises s'engagent d'une part dans de gros investissements destinés à augmenter leurs capacités de production et décident de mettre en commun leurs moyens tout en conservant leur personnalité juridique. L'un ne va pas sans l'autre, comme veut le montrer la simultanéité des deux inaugurations et de la formation de l'Albra.

⁸⁵⁰ D'après un article du *Figaro*, 8-9 novembre 1969 (ADBR 80 J 62).

⁸⁵¹ ADBR 80 J 62, photos, coupures de presse, notamment *Gazette de Jean Primus*, juillet-août 1969, p. 37-45.

XI.

Abandons de souveraineté

(1970-1972)

Coup sur coup, en 1970 et 1972, les Hatt cèdent à d'autres les clés de leurs maisons : Kronenbourg est vendue à BSN, l'Espérance au groupe Heineken. Près de cinquante ans plus tard, ces abandons volontaires de souveraineté étonnent encore, au regard de l'histoire d'abord, traversée d'embûches depuis si longtemps ; de l'image ancestrale cultivée par les Hatt eux-mêmes, prêts à se chamailler pour une date qui fait d'eux des tricentenaires ; de l'ancrage alsacien, sérieusement mis à mal ; du moment choisi, de la conjoncture, encore très favorable en ce début des années 1970 ; et encore plus, de la proximité chronologique des deux événements qui semblent pilotés par une invraisemblable conjonction astrale ! Quels motifs ont conduit les Hatt, en l'occurrence Jérôme d'un côté, René et Michel de l'autre, approuvés par leurs proches, présents dans leurs conseils d'administration, à prendre ces décisions irrévocables ? L'absence de Mémoires ou de lettres de la main des acteurs eux-mêmes nous prive de *la* réponse, mais l'analyse du déroulement des faits, du discours tenu par les uns ou par les autres ainsi que quelques témoignages apportent des éléments de réponse. Que s'est-il passé ?

I. Kronenbourg dans le giron de BSN

C'est le samedi 10 janvier 1970 que Jérôme Hatt annonce au comité d'entreprise et aux cadres, convoqués à la brasserie, la fusion de Kronenbourg et d'Évian avec BSN et la création d'une puissante division alimentaire dont il serait le responsable. Le lendemain, dans la soirée, Antoine Riboud, PDG de BSN, tient une conférence de presse. Il vante la montée en puissance de sa division alimentaire, jusque-là réduite à une participation (26 % du capital) dans les eaux minérales d'Évian et aux aliments pour bébés, qui s'enrichit également d'un « intérêt important » dans l'Européenne de brasserie (SEB). Produit de marque et de grande consommation, aliment commun à tous les Européens, marché en développement, importante source de profits, la bière est selon lui la solution idéale pour acquérir une taille compétitive. Avec la SEB et Kronenbourg, BSN produit désormais 8,5 M d'hl, soit 40 % du marché français, « seuil important duquel il est difficile d'être chassé⁸⁵² ». Les conditions de la fusion sont annoncées dès le lendemain dans la presse : elle se fera par échange d'actions, à raison de deux actions BSN pour trois actions Kronenbourg et d'une action BSN pour deux actions Évian⁸⁵³.

⁸⁵² *Kronenbourg Actualités*, n° 20, janvier-février-mars 1970, p. 1-2.

⁸⁵³ *DNA*, 13 janvier 1970.

On sait peu de choses sur les négociations qui ont précédé cette annonce : quand ont-elles commencé ? Quelle a été la part de pression et de séduction exercée par Antoine Riboud sur Jérôme Hatt ? Comment s'articulent les diverses initiatives prises par Kronenbourg en 1969 avec cet hypothétique projet ? « La décision, pour ce qui nous concerne, a été rapide », indique Jérôme Hatt aux *Dernières Nouvelles d'Alsace*, « les négociations ont duré quelques semaines. Mais je pense que les affaires qui sont menées rapidement sont de bonnes affaires⁸⁵⁴. » À y regarder de près, Jérôme Hatt l'a annoncé de façon subliminale dans son discours d'inauguration de K2, le 24 octobre : « Que va-t-il se jouer dans les prochains mois ? Vous êtes tous au courant de l'actualité : le lait bouge, [...] des opportunités vont se présenter ». Parmi ses auditeurs, l'un d'entre eux est parfaitement au courant, Antoine Riboud. Il le raconte dans ses Mémoires : « C'était en octobre 1969, lors de l'inauguration de la nouvelle usine de Kronenbourg, K2 à Obernai à laquelle j'avais été invité. 'J'ai dans ma poche, dis-je à Jérôme Hatt, une option de vente signée par René Hinzelin sur le capital de l'Européenne de Brasseries. Naturellement, je ne ferai cette opération que si vous êtes d'accord et seulement avec vous.' Il ne fallut pas longtemps pour que Jérôme Hatt, tout émoustillé par la perspective de mettre la main sur son principal concurrent, saute le pas en dépit de l'avis plutôt hostile de son entourage. Il obtint l'accord des groupes d'actionnaires familiaux⁸⁵⁵. »

L'entourage, mis tardivement au courant, est en effet perplexe, mais manifeste peu d'opposition : lors de la présentation du projet au conseil d'administration, Patrick Hatt se contente de poser des questions et de soulever des problèmes pour amorcer une discussion, mais les administrateurs se rendent compte que le processus ne pourra être arrêté⁸⁵⁶. Devant les représentants de la majorité familiale réunis le 5 janvier, Jérôme Hatt évoque les dangers que font peser les perspectives de concentration en cours à l'échelle européenne et la nécessité de rechercher des « partenaires valables » afin de « mettre en place avec eux dans le domaine financier, technique et commercial, des moyens suffisamment importants pour faire face à l'évolution très rapide de l'environnement, tant en France qu'à l'étranger ». Dans ce contexte, BSN présente une complémentarité certaine, sans compter que la fusion permettra de rémunérer l'action Kronenbourg à un cours avantageux, aux environs de 1 000 F. Il est approuvé sans que l'unanimité ne soit précisée dans le procès-verbal⁸⁵⁷...

Quels que soient les doutes de certains, comment s'opposer à un patron, qui plus est un père ou un cousin, qui mène l'entreprise de succès en succès depuis une vingtaine d'années ? C'est d'ailleurs l'argument de *Kronenbourg Actualités* pour expliquer l'inexplicable à ses lecteurs : « En vingt-cinq années de gestion, Jérôme Hatt, esprit prospectif par excellence,

⁸⁵⁴ *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 14 janvier 1970.

⁸⁵⁵ Antoine Riboud, *Le dernier de la classe*, Paris, Grasset, 1999, p. 122-123.

⁸⁵⁶ Témoignage de Patrick Hatt, 9 mai 2017.

⁸⁵⁷ Fonds MD, réunion des représentants de la majorité familiale du 5 janvier 1970.

s'est toujours signalé par des décisions inattendues parce que fondamentalement novatrices. Elles correspondent à des choix courageux toujours effectués à temps qui ont entraîné son entreprise dans une progression exceptionnelle pour l'industrie alimentaire. La dernière en date, celle du rattachement de sa Brasserie au nouveau groupe alimentaire de BSN intervient à une époque où la recherche d'un cadre plus vaste pour l'expansion ne paraissait pas devoir s'imposer à des yeux de spécialistes⁸⁵⁸. » On ne saurait mieux dire : personne ne comprend la nécessité d'une telle fusion à un moment où Kronenbourg est en pleine santé, mais il faut s'en remettre au patron prophétique et visionnaire qui a toujours indiqué la bonne voie à suivre ! En attendant, le personnel, du sommet de la hiérarchie, René Grossmann en tête, à la base, est très critique, ne comprend pas et vit très mal cette situation⁸⁵⁹.

Qu'en dit le patron lui-même ? Dans l'interview qu'il accorde aux *Dernières nouvelles d'Alsace*, il évoque la dimension sentimentale, de la fusion d'une société régionale appartenant à une famille de brasseurs depuis 300 ans au sein d'une société nationale, pour l'évacuer très vite : « J'ai moi-même hésité devant cet aspect. Mais en définitive, c'est l'avenir à long terme qui doit entrer dans nos considérations⁸⁶⁰. » Autrement dit, cet avenir ne se conçoit pas sans rupture avec le passé. On ne raisonnerait sans doute plus de cette façon aujourd'hui, mais, dans la France pompidolienne et post-soixante-huitarde, cette façon de voir est tout à fait dans l'air du temps et la qualité première de Jérôme Hatt est bien d'y être sensible : les Trente Glorieuses n'ont-elles pas été un cimetière d'entreprises familiales, de brasseries en particulier ? Pour les élites technocratiques, qui sont au faîte de leur influence en France, celles-ci sont à marquer du sceau de la ringardise et n'ont plus d'avenir dans une politique visant à promouvoir des « champions nationaux ».

Jérôme Hatt est imprégné des idées de son temps, comme le montre également son allocution devant l'assemblée générale du 21 mars 1970 : « L'environnement est d'une mobilité extrême et la tendance à la grande dimension est à l'ordre du jour ; d'autre part, l'Europe économique est à cette condition. » Dans ce contexte, il serait dangereux de continuer avec des formules et des stratégies qui ont fait leur preuve pendant un quart de siècle, il devient nécessaire de se remettre en cause pour se projeter dans les vingt-cinq prochaines années et amener l'entreprise « au seuil de sa dimension européenne future ». Puis il vante les bienfaits de la diversification par rapport au mono-produit, se dit persuadé que Kronenbourg sera le fer de lance de la division alimentaire et conclut ainsi : « En définitive, tous les risques inhérents à la vie d'une grande entreprise se trouvent sérieusement atténués, en particulier celui de l'environnement géant de demain, qui sera la conséquence inévitable, inéluctable de l'Europe économique future. Par cette décision, Kronenbourg « gagne » de nombreuses années en tous domaines et pourra dire comme par le passé :

⁸⁵⁸ *Kronenbourg Actualités*, n° 20, janvier-février-mars 1970, p. 1.

⁸⁵⁹ Témoignages de MM. Schwebel, Lehmann et Bauer, 7 juin 2017.

⁸⁶⁰ *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 14 janvier 1970.

« Nous devons, nous voulons rester dans le peloton de tête⁸⁶¹. »

Il faut rendre cette justice à Jérôme Hatt : l'avenir lui a donné totalement raison, même au-delà de vingt-cinq ans ! Certes, la mode des conglomerats multi-produits n'a pas duré face à la spécialisation de métier, mais l'intégration successive de Kronenbourg à des entreprises européennes, Scottish & Newcastle (2000), puis Carlsberg (2008) a prouvé que l'entreprise « de dimension européenne » pouvait prospérer dans un « environnement géant » sans perdre ni son identité, ni son âme.

Cela étant, Jérôme Hatt ne dit évidemment pas tout dans ses prises de parole officielles qui sont aussi des justifications a posteriori. Il faut revenir à Antoine Riboud et à ses Mémoires. Avant de raconter l'entrevue du 24 octobre, il écrit ceci : « S'est présentée à ce moment-là (i.e. la prise de contrôle d'Évian, Badoit, Falières, Jacquemaire) une opportunité fantastique : celle de prendre en même temps le contrôle de la Société européenne de brasseries et de Kronenbourg, qui dominaient le marché français de la bière. Je connaissais naturellement les dirigeants des deux sociétés dont j'étais le fournisseur de bouteilles. Toute l'habileté de la négociation consista à mener les discussions parallèles avec les deux sociétés. J'obtins de René Hinzelin une option de vente d'une fraction minoritaire du capital de l'Européenne de Brasseries. La promesse en poche, j'allai proposer à Jérôme Hatt de prendre avec lui le contrôle de son concurrent⁸⁶². »

L'important a été en effet de mener des « discussions parallèles ». Prendre le contrôle de la SEB, positionnée sur des marchés en perte de vitesse, sans Kronenbourg n'aurait pas eu de sens pour BSN, mais la SEB étant à vendre, Jérôme pouvait craindre qu'elle devienne le cheval de Troie de concurrents étrangers désireux de s'implanter en France⁸⁶³. D'après Patrick Hatt, son père était à l'époque inquiet devant les évolutions du marché de la bière, ses limites en France, la déstabilisation de la distribution, les effets de la concentration sur la concurrence, soucieux également de diversification⁸⁶⁴. L'acquisition de Dumesnil, on l'a vu, a été une première réponse, visant à contrer la SEB et à diversifier les productions. La proposition de Riboud présentait le double avantage de régler le problème posé par la SEB et d'offrir des perspectives alléchantes à Jérôme Hatt, « mettre la main sur son principal concurrent » et prendre la tête de la division alimentaire de BSN. En acceptant, Jérôme échangeait ses inquiétudes contre un avenir aux apparences prometteuses.

La fusion devient effective en juin 1970 avec effet rétroactif au 1^{er} janvier⁸⁶⁵. Par acte sous seing privé du 6 mai, Kronenbourg apporte à BSN son actif net évalué 369,4 MF qui est

⁸⁶¹ ACA DEEF 4069, assemblée générale, 21 mars 1970.

⁸⁶² Antoine Riboud, *op. cit.*, p. 122.

⁸⁶³ C'est une des trois raisons qu'il avance dans une interview publiée par *La Vie française*, 6 février 1970, les deux autres étant la proposition de Riboud et la volonté de diversification (in ACA DEEF 4069).

⁸⁶⁴ Témoignage de Patrick Hatt, 9 mai 2017.

⁸⁶⁵ L'exercice 1968-1969 dure quinze mois, en étant prolongé du 1^{er} octobre au 31 décembre ; à partir de 1970, les exercices correspondent aux années civiles.

rémunéré par 270 630 actions BSN de 100 F nominal, à raison de deux actions BSN (valant 1 365 F chacune) contre trois actions Kronenbourg (valant 910 F). En même temps, la société « Brasserie de Kronenbourg », au capital de 20 297 300 F, est dissoute et apporte à une nouvelle société « Brasseries Kronenbourg » (au pluriel) l'ensemble de son entreprise industrielle et commerciale, évalué 369,4 MF qui est rémunéré par 1 479 000 actions de 100 F. Complété par les souscriptions des administrateurs, son capital social se monte donc à 148 MF⁸⁶⁶. Ces actes sont ratifiés par les assemblées générales extraordinaires des 25 et 26 juin 1970.

Bien que BSN soit désormais propriétaire de la totalité du capital, la composition du nouveau conseil d'administration reflète une certaine continuité : trois sortants seulement, Paul Weber, seul membre de la famille Hatt concerné, Emmanuel Journoud et Léonce de Curières de Castelnau, entré l'année précédente, cèdent leur siège à trois représentants de BSN. Quant à Jérôme Hatt, il devient vice-président de BSN et entre au conseil d'administration de la SEB, d'Évian et de Fali. Quelque temps plus tard, il est élu président de l'Union générale nationale des syndicats de la brasserie française qui regroupe l'ensemble de la profession, 20 000 personnes avec un chiffre d'affaires d'1,5 milliard de francs⁸⁶⁷.

II. BSN prend le pouvoir

Lors d'un séminaire sur les bords du lac d'Annecy, le 1^{er} mai 1970, Antoine Riboud annonce la couleur au cours d'un aparté avec Alexis Lehmann, directeur des ventes et de la distribution chez Kronenbourg : « Tu sais, les entreprises, c'est comme les voitures, quand on a vendu sa voiture, on ne peut pas revendiquer de la conduire comme avant⁸⁶⁸. » On ne peut être plus clair. De fait, Jérôme Hatt perd le pouvoir chez lui et ne le prend pas au sein de la division alimentaire de BSN.

Au niveau de Kronenbourg, trois organigrammes successifs sont publiés dans des numéros consécutifs de *Kronenbourg Actualités* au cours de l'année 1970 avec l'objectif répété de séparer la direction stratégique de la gestion opérationnelle. Au terme de ces tâtonnements, Jérôme Hatt conserve le titre de président-directeur général, mais « la direction générale est assurée conjointement par MM. François Kreiss et René Grossmann, directeurs généraux, sous la présidence de M. Jérôme Hatt ». Seuls ces derniers ont des responsabilités définies, gèrent les directions qui leur sont rattachées, les filiales et assurent les relations avec la division alimentaire de BSN. Ils se réunissent avec le président une ou deux fois par mois dans un comité de direction générale qui définit la stratégie de l'entreprise, approuve le plan de cinq ans, etc., et « résout les difficultés jugées suffisamment importantes par les directeurs

⁸⁶⁶ *Etudes financières, affaires industrielles*, 13 mai 1970 (publications légales), ACA DEEF 4069).

⁸⁶⁷ *Kronenbourg Actualités*, n° 22, juillet-août-septembre 1970, p. 2.

⁸⁶⁸ Témoignage d'Alexis Lehmann, 7 juin 2017.

généraux pour être portées au niveau du comité de direction générale », c'est-à-dire à la connaissance du président. Ce dernier ne siège pas dans deux autres organes de direction, le comité de direction, qui réunit MM. Kreiss, Grossmann, Ely, Gastou et Marquiset, et le comité de coordination, élargi à seize cadres de l'entreprise, dont Patrick Hatt⁸⁶⁹. À la faveur de ces remaniements, ce dernier prend la direction du groupe des études économiques et techniques avant d'être muté en 1972 comme directeur général d'une autre usine du groupe. Le numéro de décembre de *Kronenbourg Actualités* résume de façon symbolique le nouveau cours : il publie les vœux manuscrits de Jérôme Hatt (« Joyeux Noël et sincères vœux de Bonne Année »), tandis que le « Collège des Directeurs de Kronenbourg » (sic) adresse ses vœux au terme d'un éditorial d'une page, signé « Les Directeurs de Kronenbourg⁸⁷⁰ ». Une page se tourne.

L'intention est sans nul doute de décharger le *big-boss* des basses besognes pour préparer sa succession et lui permettre de se consacrer à des tâches plus nobles au niveau de la division alimentaire de BSN. Mais ses ambitions à ce niveau ne se concrétisent pas vraiment. Jérôme Hatt est un vice-président de BSN parmi d'autres, Charles-Emmanuel Janssen et Philippe Daublain, ce dernier étant officiellement directeur général de la branche verre plat, un titre dont l'équivalent n'est pas attribué au responsable pressenti de la branche alimentaire. Il côtoie au conseil la fine fleur du patronat français, Michel David-Weill, Jacques de Fouchier, Renaud Gillet, Jérôme Seydoux, tous des proches amis d'Antoine Riboud⁸⁷¹. L'apport des actifs de Kronenbourg pèse relativement peu dans la répartition du capital de BSN, 15,89 % contre 43,04 pour Boussois et 19,17 % pour Souchon-Neuvesel. Les actionnaires aux patronymes Hatt et Diebolt forment le premier groupe familial avec 4,1 % des actions et Jérôme Hatt est le huitième actionnaire connu avec 15 863 actions, soit 1,1 % du capital⁸⁷² : on est évidemment très loin des majorités familiales de Kronenbourg, encore très confortables moins de dix ans plus tôt.

En outre, Jérôme Hatt perd la confiance d'Antoine Riboud. Est-ce parce que celui-ci a découvert « un cadavre dans le coffre de la Rolls », en l'occurrence Lehnig qui plombe les comptes de Kronenbourg⁸⁷³ ? C'est un argument qui sera utilisé au besoin par ses proches⁸⁷⁴. Dans ses Mémoires, il est très prévenant avec le fondateur et président de Danone, Daniel Carasso, dont il raconte longuement l'histoire avant d'en venir à la fusion de 1972 : « Daniel Carasso accepte de devenir vice-président. Je conserve la présidence. Dès le premier jour, une union « sacrée » s'établit entre Daniel et moi. Les décisions, quelles qu'elles soient, sont

⁸⁶⁹ *Kronenbourg Actualités*, n° 20, 21 et 22, 1970.

⁸⁷⁰ *Kronenbourg Actualités*, octobre-novembre-décembre 1970, p. 1.

⁸⁷¹ ABNP-Paribas IND/2293, assemblée générale de BSN, 23 juin 1972. Sur ces amitiés d'Antoine Riboud, *Le dernier de la classe*, op. cit., p. 184-188.

⁸⁷² *Ibid.*, actionnariat de BSN, juillet 1971.

⁸⁷³ Expression d'Antoine Riboud, rapportée par Gilbert Bauer, 7 juin 2017.

⁸⁷⁴ Voir l'interview de Michel Lasfargues, « La fusion avec BSN, positif ou négatif pour Kronenbourg ? », *Kronenbourg Contact*, n° 16, avril 1977, p. 4-7.

prise d'un commun accord. On ne peut rêver collaboration plus amicale, plus intime et plus efficace⁸⁷⁵. » Jérôme Hatt, qui a apporté la bière à BSN, n'a pas bénéficié de la même considération. C'est à l'extérieur qu'Antoine Riboud cherche des hommes de confiance : « Pour diriger cette branche naissante rassemblant les biens de consommation, il nous fallait des compétences nouvelles, car les hommes de BSN étaient spécialistes des biens industriels. J'en parlais à des amis et notamment à François Dalle, président de L'Oréal, qui me recommanda Francis Gautier, alors PDG de Colgate-Palmolive France. Francis rejoignit le groupe quelques semaines plus tard comme directeur de la branche alimentaire⁸⁷⁶. » Ce diplômé d'HEC et de la Harvard Business School devient aussi PDG d'Évian et directeur général de la SEB⁸⁷⁷. En réalité, Antoine Riboud fait également appel au cabinet Mac Kinsey pour structurer la branche alimentaire et recrute par son entremise d'autres compétences issues d'HEC, comme Michel Lasfargues, transfuge de Lesieur⁸⁷⁸. Jérôme Hatt doit se contenter en définitive de la présidence de la branche alimentaire, un titre prestigieux, mais dénué de réel pouvoir⁸⁷⁹.

Pour preuve, même sur des questions centrales relatives au marché de la bière en Europe, les négociations se déroulent sans lui. Au printemps 1971, l'éventualité d'un rapprochement entre BSN et Artois, leader de la bière en Belgique, est envisagée sous la houlette de Paribas, représenté au conseil de BSN par Jacques de Fouchier. Diverses combinaisons sont envisagées, y compris la cession de Kronenbourg en échange d'une participation de BSN dans le capital d'Artois. L'hypothèse est vite écartée par Antoine Riboud qui a trop besoin du *cash-flow* de Kronenbourg et les discussions, menées notamment par Francis Gautier, n'aboutissent pas⁸⁸⁰.

Il est indéniable que Jérôme Hatt n'a pas pu jouer le rôle qu'il escomptait au départ. En même temps, il ne semble pas avoir manifesté la volonté de s'imposer. Lors du séminaire décisif du 1^{er} mai 1970 qui doit statuer sur les modalités d'intégration des différentes sociétés absorbées dans la division alimentaire de BSN, il est absent⁸⁸¹. Visiblement, il n'a plus le feu sacré, il est fatigué psychologiquement et n'a plus l'allant qui était le sien. Au plan professionnel, il vit mal « de ne plus conduire la voiture » et n'a pas anticipé tout à fait ce qui l'attendait. Il est ailleurs, sans doute aussi à cause du nouveau cours donné à sa vie depuis qu'il s'est séparé de sa femme, à la fin des années 1960, et qu'il entretient une nouvelle relation. Lui qui a surfé de succès en succès au cours de sa carrière professionnelle, est psychologiquement

⁸⁷⁵ Antoine Riboud, *op. cit.*, p. 129. Jérôme Tubiana parle même de « coup de foudre entre les deux hommes » (*in La Saga Danone*, Paris, JC Lattès, 2015, p. 66).

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 123. Un peu plus loin dans son livre (p. 211), l'auteur retranscrit ce dialogue : « Quel sera mon poste ? demande-t-il ? J'ai besoin de vous comme patron de la branche alimentaire qui se crée. »

⁸⁷⁷ *Who's who in France*, 1984-1985.

⁸⁷⁸ AVES 219 Z 436, lettre de Michel Lasfargues dans laquelle il décrit son itinéraire, 20 novembre 1972.

⁸⁷⁹ A défaut d'avoir pu consulter des archives BSN, on ne trouve la mention de ce titre qu'une seule fois dans un schéma d'organigramme de BSN publié par *Kronenbourg Actualités*, n° 29, juin 1972, p. 9.

⁸⁸⁰ ABNP-Paribas IND/2293, correspondance (mai 1971-juillet 1973).

⁸⁸¹ D'après le témoignage de Jean Schwebel et Alexis Lehmann, 6 juin 2017.

mal armé pour affronter l'adversité d'un climat des affaires qui s'est durci, contrairement à Antoine Riboud, avide de revanche après une enfance de vilain petit canard au sein de sa famille et de *dernier de la classe*.

Le résultat est néanmoins paradoxal : alors que certains ont pu croire qu'en vendant à BSN, Jérôme Hatt avait sacrifié à ses ambitions personnelles sa famille et une certaine idée de Kronenbourg, il s'est passé à peu près l'inverse, l'enterrement de ses ambitions personnelles au profit d'un avenir brillant pour l'entreprise, ses actionnaires et ses salariés ! Au-delà d'états d'âme bien compréhensibles, Jérôme Hatt a finalement fait triompher l'intérêt supérieur de l'entreprise en accrochant le wagon Kronenbourg à la bonne locomotive.

III. Les déconvenues de l'Albra et de l'Espérance

L'Albra, en revanche, ne tient pas ses promesses. Non seulement la production et la vente ne décollent pas, mais elles régressent. Très amer sans doute au lendemain de l'OPA d'Heineken, René Hatt donne le 24 janvier 1973, en pleine séance de conseil et devant les représentants d'Heineken invités pour la première fois, le coup de pied de l'âne aux deux directeurs généraux, son fils Michel et Roland Wagner, davantage à ce dernier plus particulièrement chargé de la partie commerciale et qui vient de s'exprimer. « Depuis qu'Albra a été constituée, il a précisé à plusieurs reprises, est-il écrit dans le compte-rendu, que la voie choisie ne lui semblait pas la meilleure. En effet, entre les exercices 1963/1964, la progression reconstituée du groupe a été de 4,45 % à un moment où les brasseries d'Alsace progressaient de 7,1 % et où les brasseries françaises régressaient de 0,3 %. Au contraire, entre l'exercice 1968/1969 et l'exercice 1971/1972, Albra a régressé de 17 % alors que les brasseries d'Alsace progressaient de 19 % et les brasseries françaises dans leur ensemble de 7 %. M. René Hatt ajoute que la situation, sur ce point, est alarmante⁸⁸². »

Comment en est-on arrivé là ? L'Albra s'est heurtée de façon permanente à un problème d'intégration inaboutie, de cohésion et d'absence de leadership. Il est aggravé d'emblée par les prétentions de Daniel Hamm et Jean-Jacques Grimm, héritiers de la Perle, qui réclament lors du premier conseil d'administration du 9 juillet 1969 des postes de directeurs généraux aux côtés de Michel Hatt et de Roland Wagner. Ils obtiennent finalement d'entrer, en tant que « directeurs centraux », dans un comité de direction placé sous la présidence de Jean Prêcheur. Cette concession de dernière minute est symptomatique de l'improvisation qui règne dans les premiers mois de l'Albra. Dans l'urgence, une réunion se tient le 4 mai 1970 à la chambre de commerce avec les cadres et les équipes de vente pour tenter d'unifier les quatre établissements au sein de trois divisions (administrative, technique

⁸⁸² ADBR 80 J 63. Le développement qui suit emprunte à cette même source sans qu'il y soit fait des renvois systématiques.

et commerciale). La juxtaposition de quatre sociétés commerciales se révèle inopérante et inutilement coûteuse si bien qu'il est décidé de leur ôter la gestion de la clientèle à partir du 1^{er} octobre. Cette restructuration est suivie du licenciement du directeur du marketing dont le recrutement en mars avait été claironné dans la presse. Les réserves émises sur ce renvoi par Daniel Hamm mettent René Hatt hors de lui : « Il a fait des gaffes monumentales, dont cette remise de 10 % qu'il a accordée sur les bouteilles de 75 cl tout au long du mois de septembre », entraînant un effondrement des ventes en octobre. Comme ce n'est pas la première fois que MM. Hamm et Grimm discutent des décisions, des pourparlers sont engagés avec eux pour les amener à démissionner de leurs diverses fonctions, ce qui est fait en mars 1971. Leur départ libère deux postes de vice-président qui permettent le retour dans l'état-major de deux grands anciens, René Hatt et Jérôme Wagner. Il facilite aussi le règlement du problème structurel posé par la Perle dont la productivité est inférieure d'environ 30 % à celle de l'Espérance ou de Mutzig. Sa fermeture est annoncée le 30 mars 1971, le personnel est intégralement repris par l'Espérance et les productions transférées dans les autres usines du groupe, y compris Ingwiller pour les boissons gazeuses. L'opération, placée sous la conduite du directeur technique, Pierre-Yves Klotz, est terminée le 26 avril.

Si un caillou est enlevé de la chaussure de l'Albra, les difficultés structurelles demeurent. À de nombreuses reprises, les administrateurs suggèrent en vain des pistes de redressement. Le plus clairvoyant est sans doute le Zurichois Paul May, un des actionnaires de référence de la Perle : en septembre 1970, il estime qu'il y a tout lieu de s'attendre à ce que la SEB lance dans l'avenir un article de marque et demande quels sont les projets de l'Albra à cet égard ; si on ne fait rien, dit-il, on sera devancé par une deuxième marque qui viendra directement après Kronenbourg, laissant au mieux la troisième place à l'Albra. Jean Prêcheur se demande s'il ne faudrait pas choisir la marque du groupe la plus adaptée au marché et en faire une marque unique, mais Daniel Hamm rétorque que ce n'est pas l'intérêt de la société. Quelques mois plus tard, la SEB charge « Maître Kanter » de promouvoir la Kanterbräu, au grand dam d'ailleurs des vendeurs de Kronenbourg, furieux de voir naître au sein de leur groupe une marque reprenant leur argumentaire habituel et chassant sur leurs terres⁸⁸³. Quelque temps plus tard, en juin 1971, c'est Robert Hatt, appuyé par René⁸⁸⁴, qui critique les rémunérations fixes des agents du service commercial, n'incitant pas à l'effort et à la performance. En octobre, Jérôme Wagner réclame plus de publicité, alors même que Michel vient d'expliquer que l'Albra faisait le choix de l'austérité : « Il ne s'agit pas de vendre plus, mais de gagner plus, c'est-à-dire de développer les ventes rentables et ce, dans l'intérêt à la fois de nos actionnaires et de nos salariés. »

⁸⁸³ Témoignage d'Alexis Lehmann, 7 juin 2017. KB, abréviation de Kanterbräu, était une marque de la Brasserie de Charmes (Vosges), intégrée dans la SEB.

⁸⁸⁴ Il se fait en effet l'interprète de la majorité du conseil de l'Espérance qui a abordé cette question dans sa réunion du 22 septembre 1970 (ADBR 80 J 17).

Chacun fait entendre sa petite musique, sans éviter les dissonances. Quand il prend la parole pour dire ses vérités le 24 janvier 1973, René Hatt joue juste plus fort, mais il ne détonne pas. Ce jour-là, les administrateurs de l'Albra offrent aux représentants d'Heineken le triste spectacle de leurs désaccords, de leur division et de leur impuissance. En réalité, l'Albra avance sans boussole, manque d'un véritable patron et ne sait plus à quel saint se vouer. Michel Hatt n'est d'ailleurs pas disponible à 100 %, mobilisé notamment par des voyages périodiques en Nouvelle-Calédonie. Alors que Roland Wagner, commentant la fusion BSN-Kronenbourg, espérait pouvoir profiter de deux ou trois années de flottement inévitable, c'est l'Albra qui flotte et dérive dangereusement...

Du côté de l'Espérance, deux participations, qui n'avaient pas été transmises à l'Albra, se soldent également par des déconvenues : le 15 octobre 1971, le tribunal de Strasbourg donne raison aux plaignants dans l'affaire Schutzenberger et annule la cession d'actions de 1955. Les brasseries perdantes ne font pas appel et s'exécutent. Par une convention signée le 12 novembre, l'Espérance et Mutzig rendent chacune 2 020 actions pour 754 800 F et vendent le surplus de leur participation à un cours légèrement plus favorable⁸⁸⁵. Jean Hatt continue à en assurer la direction jusqu'à sa retraite en 1974 et à siéger au conseil de la Brasserie Schutzenberger qui poursuit ses activités sous la présidence de Charles Walter⁸⁸⁶.

La seconde concerne la Grande Brasserie calédonienne qui a pris sous cette dénomination la succession de la Glacière à la fin de l'année 1969⁸⁸⁷. L'Espérance y détient une participation se montant à 26,59 % du capital. Elle fabrique sous licence de la bière Ancre Export au rythme de 3 000 hl par mois. Alors qu'une nouvelle salle de brassage est mise en service, la qualité laisse à désirer, au point qu'une bonne partie de la production doit être jetée à l'égout en janvier et février 1971. Michel Hatt se rend sur place en mars, est nommé PDG et engage un technicien qui remonte la qualité à un niveau correct, mais qui n'a pas la force de caractère nécessaire pour diriger une usine. Ces difficultés n'empêchent pas l'Espérance d'insister et d'augmenter sa participation jusqu'à 45,25 % du capital⁸⁸⁸. Michel retourne sur place de façon impromptue en novembre et licencie le technicien défaillant qu'il remplace par un spécialiste détaché de l'Albra. Il peut aussi constater que tout va mal : les salaires ont plus que doublé depuis 1969, la main-d'œuvre n'est pas fiable et la protection douanière obtenue des autorités poussent les importateurs mécontents à lancer une campagne de dénigrement dans la presse. Qui plus est, il va falloir affronter la concurrence de la Grande Brasserie de Nouméa en construction. Michel envoie des émissaires sur place en mars et juin

⁸⁸⁵ Les 2020 actions sont celles achetées à Irène Schutzenberger, 1 590 proviennent d'acquisitions ultérieures portant la participation de l'Espérance à 18,05 % du capital à égalité avec Kronenbourg (ADBR 80 J 53).

⁸⁸⁶ ADBR 80 J 125 et 18, conseil d'administration, 26 janvier 1972. Jean Hatt décède le jour de Pâques 2005 (témoignage de Philippe Hatt).

⁸⁸⁷ Sur cette question, voir ADBR 80 J 17 et 18.

⁸⁸⁸ À laquelle s'ajoute une participation de 4 % de Michel et de 0,1 % de René, soit un total de 49,35 % au 30 septembre 1971 (ADBR 80 J 7).

1972 pour négocier une cession, qui échoue à la suite d'un changement de majorité chez ses interlocuteurs. Il prend alors la décision d'arrêter l'exploitation pour stopper le déficit et de liquider l'affaire en vendant les biens immobiliers. Il pense toutefois utile de proposer auparavant une collaboration au principal concurrent sur place, Heineken, qui commercialise 60 000 hl en bière d'importation⁸⁸⁹. Le loup est introduit dans la bergerie de Nouméa, mais, quitte à faire, il préférera celle de Schiltigheim sur laquelle il lorgne déjà.

IV. L'OPA du groupe Heineken

Michel Hatt surveille comme le lait sur le feu les mouvements sur les actions de l'Espérance, devenue une holding depuis la création de l'Albra. Il se fait remettre des états mensuels. Lui-même est acheteur : 81 titres en 1968, 120 en 1969, 474 en 1970, 274 en 1972 (jusqu'au mois de juillet), ce qui porte son avoir à 3 510 actions, soit 3,6 % du capital⁸⁹⁰. La situation du syndicat de blocage est également suivie de près : en mars 1972, il totalise 23,7 % du capital⁸⁹¹. Un autre décompte du 13 février 1972 recense 27,24 % d'actions aux « membres du conseil et proches parents », 2,3 % à Jean-Louis, compté à part, et 5,25 % à d'autres membres de la famille, parmi lesquels, Jean et son épouse. Si on ajoute les 21,06 % appartenant à des sociétés de portefeuille sous contrôle (L.F. Haag, SAPIA, CAFIPA), on approche de très près ou on dépasse, selon les combinaisons envisagées, les 50 %⁸⁹². En face, le seul actionnaire important est François Propper, vice-PDG de la banque Odier, Bungener, Courvoisier & Cie et PDG de la Brasserie de Thionville-Basse-Yutz⁸⁹³ : à titre personnel, ou via sa banque, il détient 10,94 % du capital en mars 1972.

Une note dactylographiée de Michel datée du 15 mars 1970 relate un incident significatif : la veille, il a reçu un coup de fil de Jean-Louis l'avertissant de bruits courants en Bourse sur des achats par un groupe de gros paquets d'actions Espérance à 30-35 % au-dessus du cours, c'est-à-dire aux environs de 600 F. Jean-Louis ne veut pas dire de quel agent de change il tient l'information et Michel se demande si ce n'est pas le prélude à une OPA. Il examine les différentes hypothèses : il s'imagine que l'offensive vient du groupe Leven, c'est-à-dire de Perrier (« en fait, cela sent Leven à plein nez »), qui est très bien avec Propper, à moins que ce ne soit les Brasseries et glaciers de l'Indochine, qui sont en train d'absorber Thionville-Basse-Yutz, via leur filiale Union de brasseries, ou encore Riboud (« on ne sait jamais ? »). Puis il conclut : « Faire monter le cours Espérance rapido. » La suite est manuscrite : Jean-Louis rappelle le 22 mars pour voir s'il y a du nouveau ; Michel se

⁸⁸⁹ ADBR 80 J 18, conseil d'administration, 1^{er} août 1972 (d'après le début du compte-rendu de Michel faisant l'historique de l'OPA d'Heineken).

⁸⁹⁰ ADBR 80 J 44.

⁸⁹¹ ADBR 80 J 8.

⁸⁹² ADBR 80 J 7.

⁸⁹³ *Who's who in France*, 1984-1985.

demande si ce n'est pas un bobard ; Jean-Louis pense qu'il s'agit finalement d'un acheteur étranger⁸⁹⁴... L'affaire ne va pas plus loin. Propper est toujours propriétaire de ses actions en 1972 ; aucun autre groupe français ou étranger ne compte encore dans l'actionnariat de l'Espérance.

Compte tenu de ces précédents et de cette attention portée aux évolutions de l'actionnariat de l'Espérance, l'effet de surprise provoqué en interne par l'annonce de l'OPA du groupe Heineken⁸⁹⁵ et la rapidité avec laquelle est donnée une réponse positive, sont pour le moins étonnants. En même temps, aucun élément ne permet de mettre en doute le compte-rendu du récit fait par Michel devant le conseil de l'Espérance, convoqué dans l'urgence, par téléphone et télégramme, le mardi 1^{er} août 1972, et des débats qui s'ensuivent. Quels sont les faits⁸⁹⁶ ?

C'est pour parler de la Nouvelle-Calédonie que Michel téléphone fin juin à Freddy Heineken et lui demande rendez-vous. Celui-ci part en vacances, ne connaît rien à la Nouvelle-Calédonie et transmet l'affaire à un de ses collaborateurs, M. d'Hollosy, directeur export d'Heineken pour le Pacifique qui fixe un rendez-vous à Amsterdam au 14 juillet. Il est finalement déplacé au 21. Ce jour-là Michel expose la situation et propose une collaboration. On lui indique qu'une réponse de principe lui sera donnée le 4 ou 5 août et qu'a priori il existait un certain intérêt. Le 27 juillet, il reçoit un appel du secrétaire de Freddy Heineken lui indiquant que celui-ci, en vacances dans le Midi de la France, serait de passage à Strasbourg le samedi 29 juillet et qu'il l'invitait à déjeuner avec son père. Michel accepte en précisant que c'était à lui de le recevoir, mais que son père ne serait pas disponible. Dès le début de la rencontre, au fameux restaurant du Crocodile, Freddy Heineken informe Michel de son intention de lancer une OPA sur l'Espérance. Son mandataire est la Banque de l'Union européenne représentée à l'entretien par son directeur financier, Paul Alibert⁸⁹⁷. Celui-ci remet le projet de notice d'information destinée à la commission des opérations de Bourse (COB), précise que le processus, engagé depuis Pâques, est irréversible, d'autant que le ministre français de l'Économie et des Finances a donné son accord, et indique qu'il informerait la presse le 2 août. Il propose toutefois de présenter l'opération conjointement par la diffusion d'une notice d'information commune. Freddy Heineken ajoute savoir qu'une opération semblable aurait prochainement été déclenchée par un autre.

⁸⁹⁴ ADBR 80 J 6.

⁸⁹⁵ Sa raison sociale est HEINEKEN INTERNATIONAL BEHEET B.V. abrégée dans cet ouvrage en groupe Heineken ou Heineken tout court. À noter que l'entreprise réserve cette graphie en minuscules pour désigner sa marque de bière, alors qu'elle décline son identité sous la forme HEINEKEN.

⁸⁹⁶ Nous reprenons ci-dessous la majeure partie du compte-rendu de la réunion du conseil du 1^{er} août (ADBR 80 J 18) sans utiliser de guillemets pour les citations. Il en existe trois versions : initiale, raturée (souvent sur des questions de pure forme rédactionnelle) et finale. Nous avons privilégié la première.

⁸⁹⁷ Sur l'histoire de la Banque de l'Union européenne, cf. Nicolas Stoskopf, *150 ans du CIC*, t. 2, *Un album de famille*, Paris, La Branche, 2009, p. 224-235. À noter que la BUE avait absorbé la Banque Asch, à Strasbourg, qui est devenue son correspondant sur la place.

Mis devant le fait accompli, Michel contacte immédiatement Roland Wagner et prévient le lendemain matin son père et Henri Bernhart, présents à Strasbourg. La décision est prise de convoquer le conseil. Devant ses huit collègues présents⁸⁹⁸, Michel lit d'abord le projet de notice pour la COB qui détaille et justifie l'offre publique d'achat des actions de l'Espérance à 600 F, soit 36 % au-dessus du cours atteint le 30 juin à la Bourse de Nancy. Il précise qu'en raison de la répartition du capital, il est parfaitement possible d'envisager de s'opposer à cette OPA. Il ouvre ensuite la discussion. Chaque administrateur donne son point de vue.

Le premier à prendre la parole est le député-maire de Schiltigheim, Georges Ritter, qui laisse s'échapper le cri du cœur : « Dieu soit loué, il ne s'agit pas de Kronenbourg ! » Puis il expose qu'il comprend très bien l'autorisation donnée par le ministre de l'Économie et des Finances, car il s'agit d'une firme hollandaise et non pas allemande. Étant donné le renom international d'Heineken, il lui semble difficile et même néfaste de s'opposer à cette OPA.

Raymond Durrenberger se déclare dans un premier temps opposé.

René Hatt pense également que ce serait une folie de s'opposer, ce qui ne pourrait être que néfaste pour l'Albra, compte tenu de la qualité de la maison Heineken. Robert Hatt et Henri Bernhart expriment une opinion identique.

Jean-Louis Hatt pose de très nombreuses questions. Il insiste sur le déséquilibre du marché de la bière depuis le regroupement BSN-Kronenbourg-SEB. Cet état de fait préoccupe également Michel qui expose que le regroupement Albra, auquel il travaille depuis 1966, aurait dû se réaliser, selon ses souhaits, en 1967 déjà, non pas en 1969, et que cela aurait peut-être changé bien des choses. Parmi les remarques les plus pertinentes de Jean-Louis, le compte-rendu cite la suivante : si à ce prix, l'opération est bonne pour Heineken, pourquoi ne le serait-elle pas pour les actionnaires de la Brasserie de l'Espérance, notamment pour les administrateurs réunis autour de la table ? Songe-t-il à une possibilité de surenchère sur l'offre Heineken ? Michel lui fait observer que la rentabilité des brasseries françaises est moyenne, voire médiocre, à l'exception de Kronenbourg et, en seconde position, de l'Albra. Néanmoins, le fait pour le groupe de pouvoir ultérieurement produire et commercialiser sous la marque Heineken, dont le renom est international, permettra de pratiquer des prix de vente supérieurs de peut-être 10 à 15 %, ce qui ne manquera pas d'améliorer considérablement la rentabilité. Par cette réponse, il convient donc qu'Heineken peut être une solution aux problèmes de l'Albra... Il ajoute que le prix offert de 600 F par action est un prix correct, ce dont Jean-Louis convient.

Raymond Durrenberger revient alors sur son premier sentiment et déclare ne pas s'opposer à l'OPA.

⁸⁹⁸ Le conseil d'administration a perdu deux membres : Émile Hatt, décédé le 5 avril 1971 et Robert Debus, le 4 octobre 1971 ; Louis Hatt et Claude Taittinger sont absents.

Jérôme Wagner, qui s'en est évidemment entretenu avec son fils Roland, considère que la grande réputation et l'excellent renom d'Heineken les conduisaient à ne pas s'opposer. Il l'aurait fait au contraire avec la plus grande fermeté face à un groupe allemand, anglais, belge ou à BSN.

Michel déclare que la prise de position des Wagner lui a grandement facilité sa propre décision. Il fait ensuite observer que de nombreux petits et moyens actionnaires vont être tentés de vendre à ce prix. En cas d'opposition du conseil d'administration, que pourraient-ils dire quatre ou cinq ans plus tard, si resté seul ou isolé, le groupe asphyxié par BSN se trouvait en position affaiblie, ne permettant plus de distribution de dividende ?

Charles Bergmann déclare à son tour ne pas s'opposer à l'OPA.

Après ce tour de table, le conseil décide à l'unanimité de ne pas s'opposer à l'OPA, mais, mis devant le fait accompli, il refuse la proposition d'élaboration d'une note d'information commune⁸⁹⁹.

Le 3 août, Michel Hatt rencontre Freddy Heineken à Amsterdam⁹⁰⁰. Le 4, se tiennent le matin le conseil de la Brasserie de Mutzig et l'après-midi, celui de l'Albra⁹⁰¹. Michel reprend l'historique, évoque le marché de la bière en France et en Europe, explique qu'il s'interroge depuis longtemps sur la survie du groupe Albra entre les géants de la profession et « conclut en disant que la Brasserie Heineken apparaît comme le meilleur partenaire pour Albra dans tous les domaines du fait qu'il s'agit d'un groupe essentiellement industriel ». À la question du président Jean Prêcheur de savoir s'il y a des oppositions, le conseil répond par le silence... Il précise qu'en cas de réussite de l'OPA, Heineken deviendrait majoritaire dans l'Albra, ce qui entraînera automatiquement des modifications de structure. Michel ajoute alors qu'en ce qui le concerne personnellement, il pourrait résumer la situation d'une seule phrase : « Jusqu'ici, j'étais un patron, je deviens un salarié. » Par cet autre cri du cœur, il avoue publiquement ne pas être mécontent de se décharger sur d'autres de responsabilités écrasantes...

Ces deux comptes-rendus montrent à quel point les dirigeants et administrateurs de l'Espérance et de l'Albra se sentaient dans l'impasse et s'attendaient à une telle éventualité. Mais on sait que l'attente et l'inquiétude qu'elle génère usent par avance les capacités de résistance. Quand cette éventualité se produit enfin, elle est accueillie avec soulagement surtout si l'on craignait encore pire ! Il n'en reste pas moins qu'il est surprenant de voir se décider en un après-midi un tournant aussi fondamental dans l'histoire d'une entreprise familiale bicentenaire ! A aucun moment d'ailleurs, la fidélité à une histoire ou à une tradition familiale n'a même été évoquée.

⁸⁹⁹ Une note d'information est élaborée par la Brasserie de l'Espérance. Cf. ANMT 65AQ RRa 76.

⁹⁰⁰ ADBR 80 J 54.

⁹⁰¹ ADBR 80 J 63.

De son côté, Heineken s'intéresse moins à l'outil de production des brasseries réunies dans l'Albra qu'à ses circuits de distribution qui peuvent lui permettre de mieux s'implanter sur le marché français. Jusque-là, sa bière, fabriquée aux Pays-Bas, est vendue en France, à hauteur de 50 000 hl, par l'intermédiaire de Moët & Chandon, mais les perspectives de développement sont limitées. La construction d'une nouvelle brasserie en France, à l'image de Kronenbourg, est envisagée et le restera jusqu'en 1986. En attendant, l'Albra lui offre le meilleur des réseaux de distribution, de Mutzig dans la région parisienne, de l'Espérance dans l'Ouest et de Perle dans la vallée du Rhône⁹⁰².

L'OPA est une réussite. Close à la fin septembre, elle permet au groupe Heineken d'acquérir 98 % du capital de l'Espérance. Six de ses anciens administrateurs, parmi lesquels, Robert, Louis et Jean-Louis Hatt, sont invités à remettre leur démission. Ils sont remplacés lors du premier conseil suivant l'OPA, le 24 janvier 1973, par six administrateurs nommés par Heineken, dont Jan-Pieter Ton, qui remplace Michel Hatt comme PDG, et Paul Alibert. Parmi les anciens, seuls conservent leur siège René Hatt, toujours président honoraire, Michel, ainsi qu'Henri Bernhart, Georges Ritter et Claude Taittinger. Dès cette première réunion, Jan-Pieter Ton quitte la séance à 17 h pour prendre son avion et confie à René le soin de présider la fin de la séance. En son absence, le 1^{er} octobre suivant, René préside et donne la parole à Michel pour la présentation du rapport, comme si on rejouait le début des années 1960... Jan-Pieter Ton démissionnant en janvier 1974, c'est de nouveau René qui préside le conseil du 22 janvier et qui accueille le futur PDG Johannes van der Werf.

Il est vrai que la holding Espérance ne représente pas de véritable enjeu pour Heineken, contrairement à l'Albra, société de production et de distribution. Pour parfaire son contrôle, Heineken prend la majorité (50 % plus une action) dans la holding Mutzig par négociation directe avec la famille Wagner qui détenait à elle seule cette majorité⁹⁰³. En mai 1973, l'Espérance cède aux autres actionnaires de la holding Mutzig environ 50 000 titres Albra en échange ce qui leur reste de titres Mutzig⁹⁰⁴. Au terme de ces opérations, Heineken détient par les holdings Espérance et Mutzig, 71 % de l'Albra. Depuis l'assemblée générale du 29 mars 1973, l'Albra s'est transformée en société à conseil de surveillance et directoire. Jean Prêcheur conserve la présidence du conseil de surveillance, dans lequel entrent René Hatt, vice-président, et deux autres anciens administrateurs, Paul May et André Gschwind (issu de Mutzig), mais les cinq représentants d'Heineken sont désormais majoritaires. Le directoire se compose de quatre directeurs généraux, Michel Hatt, Roland Wagner, Éric Daniel et Dirk

⁹⁰² Informations transmises par Hervé Marziou. Ce dernier, engagé comme juriste par Michel Hatt en 1973, a fait l'essentiel de sa carrière dans le groupe Heinken avant de s'installer comme biéologue indépendant.

⁹⁰³ En mai 1968, Jérôme Wagner détenait 15,9 % du capital, son fils Roland, 28,6 % et les familles alliées Ramsbacher, Rohmer et Wagner, 5,70 % ; 35,3 % appartenaient à quatre autres familles, probablement alliées elles-aussi, 14,5 % à 47 actionnaires divers.

⁹⁰⁴ A la suite de cette opération, 117 actions de Mutzig (sur 50 400) restent dans le public : 111 à Louis Bodard, 6 à Mme Roland Wagner (note du 23 mai 1973, ADBR 80 J 18).

Leegstra, sous la présidence de Johan C. Banz⁹⁰⁵. C'est le début d'une courte phase de transition.

Il y a bien des similitudes entre les deux événements, la fusion BSN-Kronenbourg et l'OPA du groupe Heineken : même absence de véritable discussion, même rapidité dans la décision, même radicalité d'une cession à 100 %, même rupture avec un passé ancestral. Ces analogies en suggèrent d'autres dans les explications : absence de confiance dans l'avenir de la famille, moment de fragilité de cette dernière pour différentes raisons, complexe d'infériorité, soumission à l'air du temps, imprégnation des esprits par les impératifs de la course à la taille et de la concentration, etc. Les deux entreprises cousines, mais si longtemps rivales, seraient-elles à ce point semblables qu'elles réagiraient de la même façon ? Ce serait oublier que la fusion BSN-Kronenbourg est résolument offensive au point de déstabiliser l'Albra. Redevenue toute petite en comparaison, quelques mois seulement après sa création, et engluée dans ses problèmes structurels, elle se raccroche au groupe Heineken comme à une bouée de sauvetage. Il n'est pas certain que le second événement se serait produit s'il n'y avait eu le premier... Pour porter un jugement sur cet enchaînement, il faut néanmoins prendre le recul nécessaire qu'autorise l'histoire par la connaissance de ce qui a suivi.

⁹⁰⁵ ANMT 65AQ RRa3.

XII.

Épilogue

La fusion BSN-Kronenbourg et l'OPA du groupe Heineken sur l'Espérance enclenchent presque simultanément des procédures de divorce qui mènent à la fin d'une histoire, celle de l'identification d'une famille avec ses entreprises, mais aussi avec le métier de brasseur. Il est en revanche remarquable que cette séparation n'ait pas entraîné, comme cela est arrivé si souvent dans l'industrie brassicole, ne serait-ce qu'en Alsace, mais aussi ailleurs et dans d'autres secteurs d'activité, la fermeture des établissements, la disparition des marques et la ruine des savoir-faire. Près de cinquante ans plus tard, si la brasserie de Cronenbourg (K1) a été fermée et démolie, celles d'Obernai (K2) et de Schiltigheim assurent la majeure partie de la production de bière d'Alsace⁹⁰⁶. La fin d'une histoire n'est pas ici la fin de l'histoire. Pour les brasseurs de la famille, le divorce est beaucoup plus pénible. Mais qui eut cru que la saga familiale pourrait se poursuivre en Chine ? C'est pourtant là que va s'illustrer Jean-Philippe, le premier et seul brasseur Hatt de la dixième génération !

I. La fin de l'Espérance

Il s'écoule un peu plus de trois ans et demi entre l'OPA du groupe Heineken et la dissolution en avril 1976 de la holding Brasserie de l'Espérance. Ce sont des années très difficiles pour René et Michel Hatt. Ce dernier cherche encore à régler le problème de la Grande Brasserie calédonienne, dont l'Espérance est l'actionnaire majoritaire. Les résultats de l'exercice 1970-1972, qui dure dix-huit mois, sont « désastreux ». D'importantes compressions de personnel permettent par la suite de limiter les pertes, mais la concurrence de la Grande Brasserie de Nouméa, mise en service en 1972 par les Brasseries et Glacières de l'Indochine et par la Banque de l'Indochine, n'arrange pas les choses. Comme les deux brasseries sont tout autant aux abois l'une que l'autre, elles entament à la fin de 1973 des négociations qui aboutissent à un protocole d'accord et à un mandat de gestion confié à l'Espérance en mars-avril 1974. Finalement, elles apportent leur actif à une troisième société qui prend la dénomination de Grande Brasserie de Nouvelle-Calédonie. Michel se rend encore à Nouméa en décembre 1974 pour signer le traité qui est ratifié en janvier⁹⁰⁷.

Au directoire de l'Albra, il a hérité d'une fonction relativement secondaire, la direction des services juridiques et du contentieux, des transactions immobilières et des structures du

⁹⁰⁶ Aux côtés et devant par les quantités produites les brasseries de la Licorne à Saverne, Meteor à Hochfelden et de plusieurs microbrasseries.

⁹⁰⁷ ADBR 80 J 18, conseils d'administration de l'Espérance, 27 mars 1974 et 24 janvier 1975.

groupe Albra⁹⁰⁸. On ne lui laisse de toute façon pas le temps de faire grand-chose, puisqu'il est détaché auprès de la division internationale d'Heineken en août 1974, tout en restant basé à Schiltigheim, et qu'il ne fait plus partie d'un directoire entre-temps profondément remanié, sous la présidence de François Palaz, où ne figure plus, parmi les anciens, que Roland Wagner⁹⁰⁹.

Entre René Hatt et les représentants d'Heineken, les relations se tendent au début de 1975⁹¹⁰. C'est peu dire qu'avec François Palaz, diplômé d'HEC et de la Harvard Business School, grand bourgeois, parisien et catholique, le courant ne passe pas⁹¹¹ ! Inquiet de certaines dérives, il adresse au directoire sept questions écrites à la veille du conseil de surveillance du 24 janvier : il demande des éclaircissements sur la dégradation de la trésorerie, l'augmentation de 50 % des frais de personnel, l'aménagement des bureaux, le transfert à Paris de certains services, etc. En séance, il ne se prive pas de discuter certaines mesures comme la concentration de production des bouteilles de 75 cl à Schiltigheim, aux dépens de Mutzig et de Colmar, dont la fermeture vient d'être annoncée dans la presse, ou le transfert à Paris du service marketing-ventes qui fera perdre aux produits, selon lui, leur meilleur support de vente, à savoir leur caractère alsacien. Le 6 mars, alors qu'il n'a toujours pas reçu de réponse à ses questions, il envoie une longue lettre à Johannes van der Werf, PDG de l'Espérance. Il critique vertement la politique d'Heineken qui a plongé l'Albra dans une situation financière qui « n'est plus alarmante, mais angoissante ». « En fait, ajoute-t-il, compte tenu du nombre d'erreurs et de maladroites – pour un Français comme moi du moins – commises depuis deux ans, la liste des questions et des critiques que j'aurais à formuler est bien plus longue. Je ne citerai qu'une faute grave, le transfert de la direction générale à Paris, car c'est bien cela dans la pratique. Nos brasseries perdront ainsi leur caractère alsacien, qui, précisément, avait fait leur force en France. » Il invoque sa responsabilité morale vis-à-vis d'une entreprise à laquelle il a consacré soixante ans. Michel fait de même en apportant son soutien à son père par une lettre du 9 mars. C'en est trop pour Heineken. Le 26 mars, lors d'une réunion à la chambre de commerce en présence de Jean Prêcheur, Johan Banz et François Palaz, respectivement présidents du conseil de surveillance et du directoire, lui demandent de démissionner et proposent de le nommer vice-président honoraire. Le 23 juin, René adresse à Jean Prêcheur (avec copie à Freddy Heineken) sa démission avec effet immédiat. Il refuse la vice-présidence ou présidence d'honneur, qui lui avait été finalement proposée par écrit, la considérant comme une « tartufferie grotesque ». Il obtient néanmoins de conserver un bureau et l'aide d'une secrétaire. Il lui est en revanche demandé de ne plus circuler dans la brasserie.

⁹⁰⁸ ADBR 80 J 66, assemblée générale extraordinaire, 29 mars 1973.

⁹⁰⁹ ANMT 65AQ RRa3, assemblée générale de l'Albra, 26 mars 1975.

⁹¹⁰ ADBR 80 J 66.

⁹¹¹ Témoignage d'Hervé Marziou, 7 novembre 2017.

Dans sa séance du 24 septembre 1975, le conseil de l'Espérance décide la liquidation de la société malgré l'opposition de René et l'abstention de Michel, lié quant à lui par son contrat de travail avec Heineken. Claude Taittinger démissionne de son mandat d'administrateur le 3 décembre et adresse des messages de sympathie à René et à Michel. Au premier, il écrit : « J'ai rappelé aux dirigeants d'Heineken qu'ils étaient en train de commettre une lourde erreur en se privant de l'énorme capital de confiance et d'amitié que votre rayonnement personnel et celui de votre famille ont acquis au cours des siècles, non seulement en Alsace, mais dans la France entière⁹¹². » Une OPA sur les actions Albra en novembre-décembre 1975 permet au groupe Heineken d'acquérir un peu plus de 100 000 actions (sur 415 000) encore dans le public et de porter sa participation à 95,8 % du capital⁹¹³. À la suite de cette opération, les holdings Espérance et Mutzig sont devenues inutiles. L'assemblée générale extraordinaire de l'Espérance du 29 décembre ratifie la liquidation à compter du 1^{er} avril malgré un baroud d'honneur de René et de... la Ville de Strasbourg, représentée par Émile Koehl, adjoint au maire de Pierre Pflimlin, qui rappelle que le conseil municipal a voté le 17 septembre 1972 à l'unanimité (sauf la voix de Jean Prêcheur) contre l'OPA et a décidé de conserver ses 77 actions. À la veille de l'assemblée de clôture de liquidation du 3 juin, René adresse encore douze questions écrites au liquidateur⁹¹⁴...

xxx

René Hatt dans les années 1970

(Photo Guy Marché, collection familiale)

En vieux lutteur et en actionnaire résiduel de l'Albra, du fait de ses anciens mandats, René Hatt interpelle ses dirigeants à chaque occasion et prépare encore quatorze questions pour le directoire lors de l'assemblée générale du 29 mars 1977⁹¹⁵ ! Il a de quoi continuer à fulminer et, probablement, à profondément regretter l'accord donné à l'OPA de 1972. Depuis l'exercice 1973-1974, l'Albra perd de l'argent. Les structures juridiques de la société ont été simplifiées par l'absorption de plusieurs filiales. Colmar a été fermée en juin 1975. Les efforts de vente se concentrent sur la marque « Mützig ». Mais les pertes d'exploitation se creusent encore en 1974-1975 pour atteindre 21,9 MF, soit 12 % du chiffre d'affaires hors taxes. À partir du 1^{er} janvier 1976, l'Albra distribue en France la marque Heineken, l'embouteillage est concentré à Schiltigheim alors que Mutzig se spécialise dans la bière en fûts. Le redressement est en cours, mais la perte d'exploitation annoncée à l'assemblée générale de 1977 est encore de 8,3 MF, donnant des arguments au petit actionnaire de la société qu'il est devenu⁹¹⁶.

⁹¹² ADBR 80 J 55, lettre du 10 décembre 1975.

⁹¹³ ADBR 80 J 66, conseil de surveillance, 30 janvier 1976.

⁹¹⁴ ADBR 80 J 55.

⁹¹⁵ ADBR 80 J 69.

⁹¹⁶ ANMT 65AQ RRa3, assemblées générales de l'Albra, 1973-1977.

Michel, toujours salarié d'Heineken, est informé en décembre 1976 que son contrat de travail ne serait pas renouvelé à son expiration le 30 septembre 1978. Il intente une action en justice, ce qui lui vaut d'être licencié à compter du 1^{er} mars⁹¹⁷. Il envisage alors de prendre du champ, beaucoup de champ, et de partir à Tahiti avec sa famille pour reprendre l'exploitation d'une brasserie locale qui fabriquait de la bière Ancre Export sous licence depuis 1969⁹¹⁸. Au retour d'un voyage de reconnaissance, on lui diagnostique un cancer dont la progression est foudroyante. Il meurt le 4 août 1977⁹¹⁹. Son père lui survit encore douze ans. René Hatt s'éteint le 25 août 1985.

Triste fin, tragique même, d'une histoire commencée avec Jean Hatt en 1746 et qui s'est poursuivie sur sept générations jusqu'aux années 1970. Heineken France, qui a pris la succession de l'Albra en 1980 et qui fabrique depuis 1981 de la bière Heineken à Schiltigheim, n'a pas tiré un trait sur cette histoire. Elle occupe toujours en 2017 le site que domine la tour inaugurée en 1969. Elle a su aussi rendre hommage à son passé en publiant en 1996 une plaquette lors du 250^e anniversaire de la brasserie⁹²⁰ et un ouvrage en 2012 célébrant cent-cinquante ans de brasserie à Schiltigheim⁹²¹. Dans les deux cas, ce fut l'occasion de rendre hommage à la dynastie des Hatt qui n'est pas oubliée.

L'Espérance aujourd'hui

Depuis les années 1970, HEINEKEN France a renforcé son implantation en Alsace et sa présence sur le site de l'Espérance. Pêcheur (Fischer-Adelshoffen) rejoint le groupe en 1996, ses deux brasseries situées également à Schiltigheim cessent leur production successivement en 2001 et 2009 et l'activité est concentrée sur un site unique en Alsace, celui de l'Espérance, qui est une des trois brasseries exploitée par HEINEKEN Entreprise⁹²² avec celles de Mons-en-Barœul et de Marseille. Elle accueille en outre le centre d'innovation et la direction générale technique (*supply chain*) d'HEINEKEN France. 200 personnes y travaillent. La brasserie de l'Espérance réalise aujourd'hui 16 % de la production de bière en Alsace, un pourcentage qui devrait progresser dans les années à venir. HEINEKEN France a en effet investi 9,3 M d'euros en 2017 pour augmenter sa capacité de production de plus de 450 000 hl et la porter dès 2018 à 1,7 M d'hl. Sont fabriquées à Schiltigheim les bières des marques Heineken, Desperados, Pelforth blonde, toute la gamme Fischer (Fischer Tradition, Fischer Dorelei, etc.), Ancre et Edelweiss. Ce sont les meilleures bières Heineken du monde !

⁹¹⁷ *Ibid.*, lettre de François Palaz, 21 février 1977.

⁹¹⁸ Michel Hatt avait annoncé cette convention, signée pour le compte de l'Albra, lors du conseil de l'Espérance du 25 novembre 1969 (ADBR 80 J 17).

⁹¹⁹ Témoignage de Dominique Hatt, 19 août 2017.

⁹²⁰ *L'Espérance, 1746-1996, 250^e anniversaire de la brasserie*, Brasseries Heineken (le texte historique est de Philippe Voluer).

⁹²¹ Gérard Cardonne, *L'Espérance, 150 ans de brasserie en Alsace, op. cit.*

⁹²² HEINEKEN France, dénomination du groupe en France, se décompose en HEINEKEN Entreprise (activité brassicole) et France BOISSONS (distribution).

L'Espérance a en effet été distinguée parmi soixante-et-une brasseries du groupe en obtenant le *Quality Brewery Award* qui récompense la qualité de la bière. C'est une distinction interne qui rend hommage au travail des équipes de la brasserie, engagées depuis des décennies dans l'atteinte de ce niveau d'excellence et de performance opérationnelle. Profondément attachée à son ancrage alsacien, HEINEKEN France prend à cœur de travailler avec les acteurs locaux en soutenant la filière alsacienne de houblon grâce à son partenariat avec le Comptoir agricole. Ces engagements font notamment de Fischer une marque emblématique de bière d'Alsace toujours et exclusivement brassée à Schiltigheim, produite à partir de houblon 100 % alsacien et accréditée « Savourez l'Alsace ».

HEINEKEN France emploie près de 4 000 collaborateurs tant dans la production et la commercialisation de bières que dans la distribution de plus de 7 000 références de boissons. De ce fait, le groupe anime un écosystème local riche, du cultivateur d'orge, au patron d'établissement CHR (cafés, hôtels restaurants), en s'approvisionnant en orge maltée 100 % française et en brassant 93 % de ses bières en France. Le groupe est actuellement présidé par Pascal Sabrié.

XXX

Vue aérienne de la brasserie de l'Espérance

(HEINEKEN France)

II. Kronenbourg, sur sa lancée

Si les prédictions de Roland Wagner sur un inévitable flottement pendant deux ou trois ans du « groupe géant » BSN-Kronenbourg-SEB ne se réalisent pas⁹²³, c'est que BSN a l'intelligence de ne pas marier de force « le pur-sang et le mulet⁹²⁴ », mais de maintenir au contraire l'indépendance de Kronenbourg et de la SEB, totalement absorbée par BSN en 1972, « pour faciliter la gestion de ces entreprises qui doivent rester concurrentielles⁹²⁵ ». Même si la direction générale est réorganisée, une certaine continuité l'emporte contrairement à ce qui se passe du côté de l'Albra et de l'Espérance. La nomination d'un homme de BSN, Michel Lasfargues, comme directeur général de juillet 1972 à décembre 1974, est une parenthèse relativement courte puisque c'est un ancien de Kronenbourg, René Grossmann qui lui succède. Jusqu'à son départ en 1977, Jérôme Hatt reste officiellement PDG et le conseil d'administration continue à faire une large place aux membres de la famille, au premier chef Georges Hatt, qui devient vice-président⁹²⁶, Claude, Patrick, Michel Diebolt et Robert Lutz. BSN a l'élégance de ne pas pratiquer de chasse aux sorcières. Les uns

⁹²³ ADBR 80 J 63, conseil d'administration de l'Albra, 22 janvier 1970.

⁹²⁴ Selon l'expression de Michel Haag.

⁹²⁵ AVES 219 Z 135, Dossier brasserie, BSN-Gervais Danone, 26 avril 1978.

⁹²⁶ AK Obernai Ar.B.006, collection de rapports d'assemblée générale (manquent notamment les rapports des exercices 1972 et 1974).

et les autres peuvent donc être légitimement satisfaits de l'évolution de certains indicateurs.

La croissance de la production et des ventes de Kronenbourg continue à être spectaculaire dans les années 1970, sans solution de continuité avec les années 1960 : la barre des 3 M d'hl est franchie en 1971... et des 6 M en 1977. K2, qui réalise la totalité de la progression est bien la Rolls annoncée par Jérôme Hatt lors de son inauguration. Elle est rendue possible par la construction des premiers tanks *out-door*, une technologie que Patrick Hatt et Michel Meunier ont rapportée du Japon à la suite d'un voyage d'étude en 1969. Disposés verticalement à l'extérieur, ils permettent de combiner fermentation et garde en évitant le transvasement d'un tank à l'autre et de réduire la durée du procédé de fabrication de moitié, d'un mois à quinze jours, sans nuire à la qualité. Le projet est confié à Claude Juillard, chef du laboratoire, qui prend l'initiative de porter la capacité du premier tank d'essai de 2 000 hl à 10 000 hl. C'est du jamais vu. Les résultats sont concluants, si bien que la construction d'une tranche de dix tanks *out-door* est lancée⁹²⁷.

xxx

K2 après la construction des premiers tanks *out-door*

Vue vers les collines : douze tanks *out-door* sont déjà construits (au premier plan), deux autres sont en construction. À gauche, on aperçoit la station d'épuration.

Vue vers la plaine : l'importance du trafic ferroviaire généré par la brasserie est ici soulignée.
(Archives Kronenbourg SAS)

Devant la progression continue des ventes, Kronenbourg envisage la construction d'un troisième site, K3, nécessairement en Alsace pour pouvoir bénéficier de l'appellation « Bière d'Alsace ». Une nouvelle fois comme dix ans plus tôt, plusieurs implantations sont envisagées, des terrains sont achetés à Sélestat, mais BSN-Gervais Danone renonce finalement en 1978 à cet investissement en raison de perspectives du marché de la bière devenues défavorables⁹²⁸.

Au plan financier, les résultats sont plus contrastés. Dès le premier exercice de BSN correspondant à l'année civile 1971, le bénéfice net diminue de plus de la moitié, de 15 MF à 7 MF, un recul imputable aux pertes de Lehnig qui se montent à près de 7 MF. Ce n'est encore rien à côté des 37,2 MF de pertes de Lehnig en 1974, qui entraînent une perte nette de la société de 19,2 MF⁹²⁹. La direction se décide alors à tailler dans le vif et à liquider des pans entiers hérités du passé : vente de Lehnig, prise à bail par la SEB de la brasserie Dumesnil d'Ivry à compter du 1^{er} janvier 1975, cession progressive de 1974 à 1976 des restaurants strasbourgeois exploités par Kronenbourg. Passé ce mauvais cap, les résultats

⁹²⁷ Témoignage de Patrick Hatt, 9 mai 2017 ; Jean-Philippe Hatt, « Le tank *out-door* à K2 », *Kronenbourg Actualités*, n° 33, juin 1973, p. 2-5.

⁹²⁸ *Kronenbourg Contact*, n° 33, septembre 1978, p. 1-4.

⁹²⁹ « Kronenbourg, comment ça marche ? », *Kronenbourg Actualités*, n° 2, mai 1975.

redeviennent brillants avec un bénéfice net de 42,6 MF en 1975 et de 54,2 MF en 1976⁹³⁰.

Ce trou d'air de 1974 précipite, semble-t-il, une certaine disgrâce de Jérôme Hatt. On la perçoit lors du rituel des vœux dans la presse d'entreprise. En décembre 1971, il a pris sa revanche sur l'année précédente en signant dans *Kronenbourg Actualités* l'éditorial des vœux, en célébrant « plus de 3 M d'hl et près d'un milliard de bouteilles » et en utilisant délibérément la première personne du singulier : « Cette position enviée de leader de la bière de luxe au sein de la brasserie française, ira en se développant et en se confortant. Pourquoi ? Parce que je l'ai toujours voulu ! Je reste constamment à l'affût de toute perspective de croissance⁹³¹. » L'année suivante, il évoque, sans le nommer, l'arrivée de Michel Lasfargues en cours d'année et se fend d'une petite pique à son intention en forme d'avertissement, signée très simplement « Jérôme » : « Au cours des vingt-cinq dernières années, tous les facteurs de croissance ont été accumulés et ils continuent à assurer la puissance de la marque⁹³². » Il est fondé à le dire à une époque où Francis Gautier applique à la SEB une politique mise en œuvre chez Kronenbourg depuis des lustres⁹³³. Mais cela devient plus difficile de tenir de tels propos après la très mauvaise année 1974 qu'il se contente de clore par quelques phrases convenues sur le malheur des temps et sur la nécessité de réfléchir « avec sérénité, au passé, au présent et à l'avenir », tandis que Michel Lasfargues annonce « laisser la barre » à René Grossmann⁹³⁴.

xxx

Jérôme Hatt dans les années 1970

Sa nomination comme officier de la Légion d'honneur lors de la promotion du 14 juillet 1975 et le franchissement par la brasserie de la barre des 5 M d'hl offrent l'occasion d'une nouvelle grande fête le 13 décembre qui rassemble 4 500 personnes à Obernai. Héros de la soirée, il l'est aussi d'une plaquette commémorative, présentée en coffret, qui lui rend chaleureusement hommage tout en présentant l'entreprise dans ses derniers développements⁹³⁵. Il l'est beaucoup moins dans le discours de René Grossmann qui ne lui consacre que quelques phrases pour mieux exalter l'œuvre collective : « Si le succès de Kronenbourg a eu pour origine les décisions d'orientation prises par Monsieur Jérôme Hatt [...] c'est finalement le succès de nous tous, c'est le succès d'une équipe⁹³⁶ ».

⁹³⁰ AK Obernai Ar.B.006, assemblées générales.

⁹³¹ *Kronenbourg Actualités*, n° 27, décembre 1971, p. 1.

⁹³² *Kronenbourg Actualités*, n° 31, décembre 1972, p. 1.

⁹³³ « Francis Gautier fait rapidement le diagnostic : la bière de table en litres consignés est condamnée à l'échéance d'une dizaine d'années. Pour sauver l'entreprise, il faut repositionner son activité sur les petites bouteilles en verre perdu de 25 cl comme l'a très bien fait Kronenbourg », écrit Jérôme Tubiana (un proche d'Antoine Riboud), *La saga Danone, op. cit.*, p. 74.

⁹³⁴ *Kronenbourg Actualités*, n° 38, décembre 1974, p. 1-2.

⁹³⁵ *Kronenbourg*, plaquette réalisée en décembre 1975 par le bureau graphique de Kronenbourg, textes de Claude Delorme (document aimablement prêté par Jean-Philippe Hatt).

⁹³⁶ *Kronenbourg Contact*, n° 1, janvier 1976.

L'assemblée générale de 1976 voit l'entrée au conseil d'administration d'Antoine Riboud et de Michel Lasfargues, promu premier vice-président et successeur désigné. Jérôme ne se résout cependant pas à quitter ses fonctions à soixante-cinq ans comme le veut la loi à défaut d'une disposition particulière prévue par les statuts. Il serait aisé de l'introduire pour la circonstance, mais la demande se heurte à un refus. Il tente alors de mobiliser les syndicats de cadres en sa faveur. Vouée à l'échec, cette démarche ne peut qu'irriter les dirigeants de BSN-Gervais Danone⁹³⁷. Michel Lasfargues prend sa succession comme PDG le 10 septembre.

L'hommage que BSN lui refuse pour son départ en retraite, Jérôme l'obtient du comité central d'entreprise qui le reçoit dans la matinée du 9 septembre, jour de ses soixante-cinq ans. Il termine son discours d'adieu par ces mots : « Et si un jour je vais rejoindre mon père et les Hatt, brasseurs de père en fils depuis 1664, je serai très fier de leur décrire et de leur montrer notre œuvre commune, celle que vous allez poursuivre. Vive Kronenbourg ! Vive les Kronenbourgeois ! » Claude Weber, au nom du CCE, lui demande alors « pour le personnel qui s'attend à ce qu'il prenne la parole » de le faire le jour même dans les deux restaurants d'entreprise de K1 et de K2⁹³⁸.

Kronenbourg Contact, nouvelle formule du magazine d'entreprise, ne mentionne même pas son départ, si ce n'est dans les pages réservées au CCE, où est relatée la soirée du 19 octobre au Motel du Pont de l'Europe organisée pour lui manifester l'attachement et la reconnaissance du personnel. Ce soir-là, Claude Weber, au nom du CCE et du personnel, le remercie « d'avoir permis, par l'enthousiasme qu'il a su communiquer à tous les Kronenbourgeois, l'évolution de Kronenbourg sans précédent dans le domaine des brasseries françaises⁹³⁹ ».

Il achève encore en théorie son mandat d'administrateur jusqu'en 1979, contrairement à Michel Diebolt qui démissionne et laisse son siège à Maurice de Kervenoael, promu également directeur général aux côtés de René Grossmann. Jérôme, Claude Hatt, Robert Lutz quittent le conseil, de même qu'Antoine Riboud, lors de l'assemblée générale de 1979. Georges Hatt démissionne un an plus tard en 1980. Seul Patrick Hatt reste administrateur de Kronenbourg pendant toute la période de gestion de la brasserie par BSN-Gervais Danone, c'est-à-dire jusqu'en 2000⁹⁴⁰.

Kronenbourg en 1977⁹⁴¹

Au moment où Jérôme Hatt quitte la présidence, Kronenbourg c'est :

⁹³⁷ Témoignage de Jean Schwebel, Alexis Lehmann, Gilbert Bauer, 6 juin 2017.

⁹³⁸ Discours de M. Jérôme Hatt lors du CCE du 9 septembre 1977, document prêté par Jean-Philippe Hatt.

⁹³⁹ *Kronenbourg Contact*, n° 23, novembre 1977, p. 13.

⁹⁴⁰ AK Obernai Ar.B.006, assemblées générales.

⁹⁴¹ *Ibid.*, assemblée générale exercice 1977.

- 6 167 742 hl de bière vendus, 27,1 % des parts du marché français.
- En métropole, 46 % vendus en café-restaurant, 54 % en magasin ; 47,5 % en emballage perdu, 52,5 % en emballage consigné.
- A l'étranger, 317 696 hl exportés, 605 310 hl fabriqués sous licence, 176 270 hl fabriqués par des filiales, soit un total d'1 083 756 hl. Le chiffre d'affaires représente 10 % de celui réalisé en métropole.
- 2 493 salariés, dont 209 cadres, 633 employés, techniciens et agents de maîtrise, 1 651 agents de production.

Entre-temps, Jérôme Hatt a entamé une nouvelle vie, sur le plan personnel d'abord : son départ de Kronembourg en 1977 coïncide en effet avec son divorce prononcé en janvier et son remariage en octobre avec Siegrun Zurner⁹⁴². Il s'installe sur la butte Montmartre et s'investit dans la commémoration familiale en organisant une première réunion des Hatt à Obernai et Strasbourg en octobre 1980, suivie d'une seconde quatre ans plus tard⁹⁴³. À chaque fois, les cousins évitent soigneusement toute visite de brasserie, mais assistent à des conférences savantes et visitent le vignoble (!). En dehors du plaisir des retrouvailles, voire des rencontres nouvelles, c'est aussi l'occasion d'échanger des renseignements généalogiques, les photos détenues par les uns ou les autres avec l'idée d'aboutir à un ouvrage sur « Cinq siècles d'une famille alsacienne ». C'est surtout une façon heureuse d'exorciser le passé proche en prenant de la hauteur ou du recul et d'affirmer une continuité familiale au-delà des contingences du moment.

xxx

Cousinade des Hatt à Obernai en octobre 1984

Rencontre à Obernai lors du « 350^e anniversaire de Kronembourg » (juin 2014)

A gauche, Jean-Yves Malpote (Carlsberg) et Jean Hansmaennel (Kronembourg) encadrent Patrick Hatt ; à droite, Philippe Hatt et Bruno Hatt.

Il reviendra à Bruno Hatt, fils de Claude, de faire de ces réunions de famille une véritable tradition sous le joli néologisme « d'embrasseries » : passé le temps du deuil, celui de Jérôme Hatt notamment, décédé le 26 janvier 1998 à Lourmarin, s'ouvre en effet celui de célébrer une exceptionnelle dynastie de brasseurs. Celle-ci s'est d'ailleurs prolongée en écrivant, avec Jean Philippe, une nouvelle page, celle de la dixième génération depuis 1664.

Kronembourg aujourd'hui

Quarante ans se sont écoulés depuis le départ à la retraite de Jérôme Hatt en 1977. Beaucoup

⁹⁴² AK Obernai.

⁹⁴³ L'initiative revient à Anne-Marie Widmer et Elisabeth Lutz, belles-filles de Jacques Hatt, Jérôme Hatt en assume l'intendance, comme il l'écrit lui-même. D'après des documents (circulaires, extraits de presse) prêtés par Jean-Philippe Hatt.

de changements sont intervenus, mais les permanences n'en sont pas moins remarquables.

Au titre des premiers, l'entreprise est passée en 2000 des mains de Danone, successeur de BSN, au britannique Scottish & Newcastle, puis en avril 2008 au danois Carlsberg dont elle est devenue la filiale française. Le brassage de la bière a cessé sur le site historique de Cronenbourg (K1) dès 2000, le château d'eau a été démoli en 2007 et le déménagement à Obernai des dernières activités administratives s'est achevé au tout début de 2014.

Au titre des secondes, la fidélité à l'Alsace⁹⁴⁴, la vitalité de la brasserie d'Obernai, la prospérité des marques historiques.

La brasserie d'Obernai, qui fêtera bientôt ses cinquante ans d'existence, est toujours la Rolls décrite à sa naissance. S'étendant sur 70 ha, elle reste la plus grande brasserie en France et permet à Kronenbourg SAS d'être le premier brasseur français, avec 7 millions d'hl de bière en 2017, soit 40 % de la production nationale. 800 personnes y travaillent, notamment une équipe de quinze maîtres brasseurs, ingénieurs ou techniciens diplômés avec mention complémentaire de brasseur. Ces femmes et ces hommes mettent toutes leurs compétences, mais aussi leur talent de dégustateur dans la sélection rigoureuse des ingrédients (orges et malts de variété française, eau pure puisée dans la nappe phréatique, houblon dont le fameux *strisselspalt*, « caviar » des houblons) et dans l'art de les associer au mieux en maîtrisant chaque étape de fabrication. Avec un investissement de 18 millions d'euros, Carlsberg a en outre localisé à Obernai son centre mondial d'innovation et de développement, inauguré en juin 2014.

Kronenbourg SAS entretient un portefeuille de marques diversifiées : aux historiques Kronenbourg et 1664, la bière française la plus vendue dans le monde, s'ajoutent à Obernai Grimbergen, Carlsberg, Skøll Tuborg, Tourtel Twist, boisson à base de bière à 0° d'alcool et de jus de fruit, etc. Grâce à cette gamme fabriquée à 100 % en Alsace, la brasserie détient un peu plus de 30 % du marché français et exporte le tiers de sa production.

Kronenbourg SAS, ce sont aussi des collaborateurs dans les services commerciaux et marketing à Boulogne-Billancourt et une force de vente dans toute la France, soit 1 200 personnes au total. La société est présidée depuis mai 2017 par Joao Abecasis.

xxx

Vue aérienne de la brasserie d'Obernai en 2017

(Archives Kronenbourg SAS)

III. Jean-Philippe Hatt, le dernier brasseur

Chez les Hatt, il arrive que la vocation brassicole saute une ou deux générations. C'est le cas avec Jean-Philippe, né le 17 octobre 1938 à Strasbourg⁹⁴⁵. Il est le fils aîné de Jean-

⁹⁴⁴ Les autres brasseries héritées de la SEB et dispersées sur le territoire français ont été fermées les unes après les autres (Rennes en 2003) ou vendues (Champigneulle en 2006).

⁹⁴⁵ Entretien avec Jean-Philippe et Marie-France Hatt, 16 mai 2017.

Jacques Hatt (1913-1997), éminent professeur d'histoire ancienne à l'université de Strasbourg, directeur des antiquités historiques d'Alsace et conservateur du musée archéologique de Strasbourg, et de Suzanne Trocmé, artiste peintre ; le petit-fils de Jacques Hatt (1883-1981), docteur en droit et en lettres, président de Kronenbourg pendant de longues années ; il est enfin l'arrière-petit-fils d'Eugène (1855-1938), le brasseur de la Hache et de Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie au début du XX^e siècle.

Ingénieur diplômé de l'École de brasserie de Nancy, il fait deux ans de stage en Alsace, à Oran où il reste un an, puis aux États-Unis, à Brooklyn. Après son service militaire, il se présente en 1965 pour être embauché chez Kronenbourg et rencontre Jérôme Hatt qui l'accueille fraîchement : « Tu es un espion ? » Il comprend alors que son cousin et futur patron lui reproche les relations amicales de ses parents avec René et Michel Hatt... Il aurait pu évidemment entrer à l'Espérance, mais il préfère l'ambiance plus apaisée qui règne chez Kronenbourg. Il y commence donc sa carrière, d'abord au laboratoire, puis en fabrication. Il rencontre sa future épouse, Marie-France Schultz, secrétaire médicale à l'infirmerie de K1, au cours d'une excursion, en l'occurrence une croisière sur le Rhin romantique, organisée par le comité d'entreprise⁹⁴⁶, et se marie en 1968. L'année suivante, tous les deux mutés à K2, ils s'installent dans une des maisons construites par Kronenbourg. Jean-Philippe est nommé chef de fabrication en 1970⁹⁴⁷. Il est notamment chargé de la mise au point du premier tank *out-door* réalisé sur le site. À partir de 1974, il est responsable des brasseries exploitées par Kronenbourg ou travaillant sous licence à l'étranger ou en outre-mer (Allemagne, Royaume-Uni, Algérie, Congo, Madagascar, Guadeloupe). C'est dans ce cadre qu'il est envoyé en juillet 1978 à Pointe-à-Pitre pour assurer un remplacement à la tête de la Société anonyme des Grandes Brasseries antillaises (SAGBA). Il y reste finalement trois ans et fait venir sa famille⁹⁴⁸.

La Brasserie SAGBA

Construite en 1968, elle a en 1980 une capacité de production de 80 000 hl et emploie 25 personnes. Outre la bière sous licence Kronenbourg depuis 1975, elle fabrique des boissons spécifiques au marché antillais comme la Malta Kronenbourg, sucrée et sans alcool, brassée avec des malts caramel.

xxx

Carte postale SAGBA

Départ de Jean-Philippe salué par la presse locale

⁹⁴⁶ *Kronenbourg Actualités*, n° 11, décembre 1967, p. 27-28. 1 850 Kronenbourgeois participent à cette journée du 30 septembre sous la conduite de Jérôme Hatt.

⁹⁴⁷ *Kronenbourg Actualités*, n° 23, décembre 1970, p. VIII.

⁹⁴⁸ Jean-Philippe et Marie-France Hatt, « Trois années en Guadeloupe », *Kronenbourg Contact*, n° 73, p. 11-13.

De retour en Alsace en 1981, il met au point un système informatique « qualité-fabrication » pour gérer la production. Mais il est victime, après vingt-deux ans de maison, d'un licenciement collectif opéré par BSN-Gervais Danone. À la recherche de travail, il contacte un ancien camarade de l'École de brasserie qui avait visité K2 avec des Chinois et travaillait chez Technip à Lyon. Celui-ci le fait embaucher pour un gros chantier en Chine : il s'agit de concevoir, construire et mettre en route sur un nouveau site une deuxième unité de la brasserie de Qingdao (Tsingtao). Au moment des événements de Tian'anmen en juin 1989, il est à Canton, travaillant à l'agrandissement de la Brasserie de la Rivière des perles. Michel Rocard demande aux Français de quitter le pays, mais les entreprises allemandes étant en embuscade pour prendre le marché, Technip maintient ses équipes sur place. Jean-Philippe reste donc en Chine pour terminer sa mission. Si la fin de sa carrière l'éloigne de la brasserie, il peut se vanter d'être non seulement le dernier brasseur de la famille, mais aussi le premier à avoir une expérience vraiment mondiale, de Pointre-à-Pitre à Tsingtao, en passant évidemment par Cronenbourg et Obernai !

XXX

Vue aérienne de la brasserie de Tsingtao en 1991

Fondée en 1903 pour les besoins de la colonie allemande installée à Tsingtao depuis 1898, cette brasserie traverse toutes les vicissitudes de l'histoire chinoise jusqu'à sa privatisation en 1990. Elle commercialise dans le monde entier ses petites bouteilles vertes sous la marque Tsingtao.

Les Hatt s'en vont, les brasseries demeurent. Ce destin les distingue de nombreuses autres familles d'industriels, en Alsace ou ailleurs, qui n'ont pu éviter de voir sombrer, à plus ou moins brève échéance, l'établissement qu'elles avaient géré parfois depuis plusieurs générations. On rencontre ce genre de situation dans de nombreuses branches d'activités, mais la brasserie offre un exemple assez remarquable. Sur les vingt-deux entreprises que comptait encore l'Alsace en 1959, il n'en reste plus que quatre soixante ans plus tard, dont deux ont été des brasseries Hatt⁹⁴⁹. D'autres, Pêcheur (Fischer), Adelshoffen, Schutzenberger n'ont pas échappé à la fermeture après 1972.

Ce destin les rapproche en revanche d'une autre grande dynastie d'industriels alsaciens sur dix générations, les Dietrich. Voyant le poids de la famille décroître dans le contrôle du capital et conscients des limites de la polyvalence à l'ère de la concentration, ils se sont désengagés de plusieurs activités, cédant leurs usines à des groupes puissants qui continuent à les exploiter, et se sont recentrés sur l'équipement chimique⁹⁵⁰. Pour l'économie du territoire et pour l'emploi, la pérennité et la solidité des entreprises, quels que soient leurs actionnaires ou leurs dirigeants, est évidemment l'essentiel. C'est à cette aune que doit être évalué le legs des brasseurs Hatt.

⁹⁴⁹ Cf. *supra*, note n° 906.

⁹⁵⁰ Michel Hau et Nicolas Stoskopf, *Les dynasties alsaciennes...*, *op. cit.*, p. 434-437.

Les 36 brasseurs de la famille Hatt sur dix générations (en ligne masculine)

(non compris : les malteurs, les présidents de société (comme Jacques Hatt, président de Kronenbourg de 1928 à 1964), les administrateurs)

Gén.	N°	Prénom	Dates	Brasseries	Propriétaire-exploitant/président	Directeur/cadre dirigeant	Fondateur/constructeur
1 ^{ère}	1	Jérôme	1633-1675	Canon	X	X	
2 ^{ème}	2	Jérôme	1668-1734	Chant des oiseaux	X	X	
	3	Jean	1669-1730	Canon	X		
3 ^{ème}	4	Jean-Daniel	1718-1767	Quatre Vents		X	
				Chant des Oiseaux	X		
	5	Jean	1720-1753	Espérance	X		X
4 ^{ème}	6	Jean-Daniel	1741-1820	Deux Hallebardes		X	
				Licorne	X ?		
	7	Philippe-Jacques		À Koenigsberg (Prusse)	?	?	?
	8	Jean-Louis	1752-1804	Espérance	X		
5 ^{ème}	9	Jean-Louis	1784-1853	Géant	X		
				Faucon	X		
	10	Philippe-Jacques	1787-1862	Coq blanc		X	
				Espérance	X		
				Bas-Rhin	X		
6 ^{ème}	11	Louis-Théodore	1812-1843	Faucon		X	
	12	Philippe-Jacques	1813-1883	Espérance	X		X
	13	Louis-Guillaume	1814-1882	Géant	X		
	14	Charles	1818-1848	Bas-Rhin		X	
	15	Frédéric-Guillaume	1820-1885	Bas-Rhin, devenue Kronenbourg	X		X
7 ^{ème}	16	Louis	1844-1929	Adelshoffen		X	
	17	Charles	1846-1874	Espérance		X	
	18	Louis	1847-1909	Espérance		X	
				ABBS		X	X
				Espérance Ivry	X		
	19	Guillaume	1849-1916	Kronenbourg	X		
	20	Philippe	1850-1933	Kronenbourg	X		
	21	Jean-Jacques	1852-1920	Espérance		X	
				ABBS		X	
				Espérance Ivry		X	X
	22	Eugène	1855-1938	Kronenbourg	X		
				Hache	X		
				Hatt-Ansen, Muhleisen	X		
	23	Jean-Louis	1859-1930	Espérance	X		
	24	Paul	1860-1930	Espérance	X		
	25	Jules	1861-1900	Kronenbourg	X		
	26	Henri	1863-1933	Espérance Ivry		X	
	27	Maurice	1869-1958	Kronenbourg	X		

8 ^{ème}	28	René	1896-1985	Espérance	X		
				Ingwiller		X	
				Bouchart	X		
	29	Guillaume	1899-1958	Kronembourg	X		
	30	Jérôme	1912-1998	Kronembourg	X		X
9 ^{ème}	31	Jean	1910-2005	Ingwiller,		X	
				Schutzenberger		X	
	32	Maurice-Georges	1923-1954	Kronembourg	X		
	33	Michel	1926-1977	Espérance	X		
				Albra		X	
				Grande Brasserie calédonienne	X		
	34	Jean-Louis	1929-2009	Espérance		X	
	35	Patrick	né en 1936	Kronembourg		X	
10 ^{ème}	36	Jean-Philippe	né en 1938	Kronembourg		X	
				SAGBA		X	
				Tsingtao			X

Conclusion

Trente-six brasseurs de la famille Hatt sur dix générations de 1664 à 1989, qui dit mieux ? Certainement personne en Alsace, en France, mais il est toujours hasardeux de proclamer sans preuve un record d'Europe ou du monde. Il faut attendre de voir si certains sont capables de surenchérir... En attendant, il faut préciser que la performance de cette dynastie de métier ne concerne que les porteurs du patronyme Hatt et qu'elle exclut – de façon très arbitraire – les descendants par les femmes, les Fleischhauer, Heïd, Ehrhard, Schneegans, Spitz, etc. Elle ne prend en compte que les purs brasseurs, à l'exclusion des malteurs ou autre négociants en houblon, des administrateurs de sociétés brassicoles, voire du président de Kronenbourg pendant trente-six ans, Jacques Hatt, qui n'était pas vraiment un brasseur.

Le « secret » de la performance se situe au niveau de la septième génération qui compte à elle seule douze brasseurs, le tiers de l'effectif total⁹⁵¹. Ce sont les fils des pionniers de l'industrialisation. Avant même d'embrasser la carrière, ils forment un vivier de garçons impressionnant : sur les dix-neuf enfants de quatre couples, on compte en effet quatorze garçons, dont douze brasseurs, un malteur et... un ingénieur hydrographe de la Marine. Sur les cinq filles, deux se marient avec des brasseurs, Fanny avec Gustave Ehrhardt, Caroline avec Jules Heïd. Ce vivier constitue une véritable assurance pour la pérennité de la dynastie qui compte encore cinq représentants à la neuvième génération. Si elle s'arrête avec la dixième génération, ce n'est donc pas faute de combattants potentiels, d'autant que les garçons ont longtemps été largement majoritaires chez les Hatt, mais en raison d'un élargissement des choix professionnels en partie imputable à la fin du caractère familial des entreprises.

La famille Hatt est d'abord une dynastie de métier. Elle a géré directement au cours de son histoire une vingtaine de brasseries, sans compter les filiales. Elle a construit six grandes brasseries industrielles à Schiltigheim, Cronenbourg, Bâle, Ivry, Pointe-Noire et Obernai, sept même si on ajoute Tsingtao. Alors qu'une grande mobilité était de mise à l'ère préindustrielle, elle s'est identifiée à deux grands établissements à partir du milieu du XIX^e siècle, l'Espérance, sur sept générations, et Kronenbourg, sur quatre générations si l'on s'en tient aux patrons, six en intégrant Patrick et Jean-Philippe. De ce point de vue, le partage voulu par Philippe-Jacques Rothenbach été décisif, si ce n'est que les fils de Jean-Louis Hatt-Kiefer, « sans brasserie » comme d'autres ont été naguère « sans terre », ont déjoué les pronostics en reprenant progressivement le contrôle de l'Espérance, transmise par la suite à René, puis à Michel. C'est qu'entre-temps, l'annexion de l'Alsace a profondément perturbé

⁹⁵¹ C'est la douzième génération après Materne Hatten dans les *Notes généalogiques... op. cit.*, de Jacques Hatt, p. 26-40.

les dirigeants de l'Espérance, Philippe-Jacques Hatt-Huss, puis ses fils, Louis et Jean-Jacques qui, écartelés entre Bâle, Ivry et Schiltigheim, ont fini par abandonner Schiltigheim à leurs cousins de la branche Hatt-Kiefer.

Cet épisode illustre une constante familiale qui n'est d'ailleurs pas propre aux Hatt, la difficulté de la transmission de l'entreprise d'une génération à l'autre. Elle suit rarement les plans préétablis et engendre des rivalités ou même des conflits. Rien n'a été vraiment assuré pour les quatre ou cinq premières générations comme le montre la volatilité des enseignes. À partir de la septième génération, la concurrence a été rude entre prétendants entraînant des abandons, des départs, des évictions et poussant le meilleur ou le plus résolu à jouer des coudes pour s'imposer. Eugène fournit un exemple unique de franc-tireur courageux, décidé à tenter sa chance en créant une nouvelle entreprise à une époque où la tentative avait peu de chances de réussir. Le retour dans le jeu de certains après une ou deux générations loin de la brasserie, à l'instar de Jean ou de Jean-Louis (9^{ème} génération), a pu compliquer les choses. De même, les relations père-fils n'ont pas été toujours faciles comme l'illustrent la cohabitation entre René et Michel ou la distance entre Jérôme et Patrick. En même temps, il est remarquable de constater que l'administration et l'actionnariat des deux établissements ont toujours associé une famille élargie, sachant faire preuve de solidarité interne et de confiance dans ses dirigeants, sauf rares exceptions.

Si les directions de l'Espérance et de Kronembourg ont été convoitées, c'est parce que ces affaires marchaient bien et sont devenues des leaders en Alsace. Au sein de leur corporation à Strasbourg, Jean-Louis et Philippe-Jacques (5^{ème} génération) l'étaient déjà dans la première moitié du XIX^e siècle par leur richesse et leur influence. Par la suite, trois moments se sont révélés décisifs. Le premier est celui de l'industrialisation et la sortie des brasseries hors-les-murs dont Philippe-Jacques Hatt-Huss a été le pionnier à Strasbourg, suivi ensuite par ses confrères ; le second est celui du retour à la France après 1918 dont Maurice Hatt a tiré le meilleur profit en propulsant Kronembourg en quelques années au premier rang en Alsace tandis que René donnait une nouvelle impulsion à l'Espérance ; le troisième correspond aux Trente Glorieuses, traversées tambour battant par le Kronembourg de Jérôme Hatt... jusqu'en janvier 1970, un peu plus difficilement par l'Espérance. Il faudrait en effet ajouter un quatrième moment, sans les Hatt cette fois, mais non moins important puisqu'il place toujours les deux brasseries en position de leaders.

Grâce aux fonds d'archives, et malgré leurs lacunes, on connaît ainsi mieux l'histoire des brasseurs de la famille Hatt et de leurs établissements. Fautes de documents personnels, on en sait beaucoup moins sur leurs activités extra-professionnelles, leur façon de vivre, leur système de valeurs. Sans doute y a-t-il peu à dire : en dehors du conseil municipal de Strasbourg pour deux d'entre eux, ils n'ont pas été tentés par la politique et aucun n'y a fait carrière ; ils ne semblent pas s'être beaucoup investis dans la vie de la cité, le soutien à des

œuvres, le mouvement associatif, à l'exception des sections sportives de l'Espérance et de Kronembourg au XX^e siècle ; s'ils sont protestants, ils n'ont pas participé ostensiblement à la vie de leur Église et ont pratiqué leur religion avec discrétion ; en dehors du sport et de la chasse, on ne leur connaît pas de passions extra-brassicoles, de pratiques artistiques, de collections d'œuvres d'art (hormis les chopes de bière de Jérôme Hatt qui sont restées la propriété de Kronembourg) ; s'ils ont fait fortune, ils n'ont pas construit de château Hatt : Maurice habitait la villa qu'avait fait construire son frère à côté de la brasserie, Jérôme, René ou Michel vivaient dans les beaux quartiers de Strasbourg, comme beaucoup d'autres personnes aisées. Par leur genre de vie, les Hatt sont tout à fait conformes au modèle du patron protestant s'identifiant totalement à son entreprise considérée comme une fin en soi : la brasserie, rien que la brasserie, c'est en tout cas l'image qu'ils donnent. Guillaume, le premier président de Kronembourg, veuf et sans enfants, est l'archétype du patron protestant austère comme le montre la composition de sa fortune à son décès⁹⁵². Cet état d'esprit a été évidemment déterminant dans la genèse d'une dynastie de trente-six brasseurs. Les Hatt n'ont pas laissé beaucoup de place à ce qui pouvait les distraire ou les éloigner de la conduite de leur brasserie.

Pour autant, la famille n'est pas devenue monomaniacale. Si les échappatoires ont été très rares au XIX^e siècle, y compris dans les alliances matrimoniales, Philippe-Eugène, l'aîné des fils de Philippe-Jacques Hatt-Huss, a ouvert la voie et fait la démonstration qu'un Hatt pouvait exercer ses talents en dehors d'une brasserie et réussir brillamment. Il a été suivi depuis par beaucoup d'autres qui se sont illustrés dans de nombreux domaines. Orpheline de ses brasseries, la famille ne l'est pas des qualités acquises dans la direction des entreprises et transmises aux générations futures.

⁹⁵² Cf. *supra*, p. 138.

Bibliographie

Histoire économique de l'Alsace

- Hau (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace (1803-1939)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1987.
- Hau (Michel) et Stoskopf (Nicolas), *Les dynasties alsaciennes du XVII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2005.
- Stoskopf (Nicolas), *La petite industrie dans le Bas-Rhin (1810-1870)*, Strasbourg, Éditions Oberlin, 1987.
- Vogler (Bernard) et Hau (Michel), *Histoire économique de l'Alsace*, Strasbourg, La Nuée Bleue, 1997.

Histoire de la bière et des brasseries

- Amthor (C.), « Uber die Entwicklung der Bierbrauerei bis zur Mitte dieses Jahrhunderts », *Bulletin des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace*, n° 3, mars 1897.
- Bernhard (Joseph), *Chronique de Schiltigheim et son canton à travers les siècles*, Strasbourg, Fischer, 1961.
- Boucher (Paul), *Das Braugewerbe in Elsass-Lothringen*, Forbach, 1910.
- Burger (J.), *Statistique sur l'industrie de la brasserie de Strasbourg*, Strasbourg, 1967.
- *La bière, une passion alsacienne*, *Les Saisons d'Alsace*, n° 60, juin 2014.
- Cardot (Daniel) et Voluer (Philippe), *La brasserie Licorne : histoire de la bière et de la brasserie à Saverne*, s.l., 2013.
- Colin (Jean-Claude) et Potel-Jehl (Dany), *La bière en Alsace*, Strasbourg, Coprur, 1989.
- Colin (Jean-Claude), *La bière racontée par l'image*, La Broque, Les petites vagues, 2009.
- Dutin Robert, *Dictionnaire historique de la brasserie française du 20^e siècle*, Rians-de-Provence, Ercédé Éditions, 2003.
- Entz (François), « La bière en Alsace, production et consommation », *Revue d'Alsace, Boissons en Alsace de l'Antiquité à nos jours*, n° 137, 2011, p. 151-173.
- Fischbach (Pierre), *La brasserie strasbourgeoise et l'industrie brassicole alsacienne aux XIX^e et XX^e siècles*, mémoire de maîtrise, Strasbourg II, 1990.
- Georges (Pierre), *Schiltigheim du Moyen-Âge à 1918*, Strasbourg, bf éditions, 2000.
- Guingamp (Pierre), *Histoire des brasseries et des bières de Paris et de sa région*, Saint-Nicolas-de-Port, Musée français de la brasserie, 2016.
- Haag (Yolande et Michel), *Meteor, une histoire. Brasserie alsacienne et familiale*, textes de Michel Loetscher, Pontarlier, Editions du Belvédère, 2013.
- Hell (Bertrand), *L'homme et la bière*, s.l., Edition Jean-Pierre Gyss, 1983.
- Helmstedter (Félix), « La bière », *Saisons d'Alsace*, n° 18, 1953, p. 156-157.

- Nonn (Henri), « Brasserie », *Encyclopédie d'Alsace*, Strasbourg, t. 2, 1983, p. 798-807.
- Peter (Armand) (dir.), *Schiltigheim au XX^e siècle*, Strasbourg, bf éditions, 2007.
- Prost (Charles), *L'Alsace appréciée à l'Exposition universelle de 1867*, Strasbourg, 1869.
- Reiber (Ferdinand), *Etudes gambrinales. Histoire et archéologie de la bière et principalement de la bière de Strasbourg*, Paris, 1882.
- Rinckenberger (Walter), *La culture du houblon en Alsace*, thèse droit, Bischwiller, 1931.
- Seyboth (Adolphe), *Brasseries et brasseurs de Strasbourg du XIII^e siècle jusqu'à nos jours*, tiré à part du *Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts de Basse-Alsace*, fascicule 4, avril 1898, Strasbourg, 1898.
- Schlienger (Jean-Louis), *Le buveur alsacien*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2004.
- Starke (Holger), *Vom Brauerhandwerk zur Brauindustrie : die Geschichte der Bierbrauerei in Dresden und Sachsen, 1800-1914*, Cologne, 2005.
- « Statistique commerciale du transport de la bière sur le chemin de fer de l'Est », *Bulletin de la Société d'encouragement de l'industrie nationale*, LXIV^e année, 1865, p. 489-495.
- Urion (Edmond) et Eyer (Frédéric), *La bière, art et tradition*, Strasbourg, Istra, 1968.
- Trouillet (Jean-Georges) et Albert (Francis), *Chemins de fer et brasseries en Alsace-Lorraine et au Grand-Duché de Luxembourg*, chez l'auteur, 2008.
- *Variations gambrinales, Saisons d'Alsace*, n° 3 (nouvelle série), été 1963.
- Voluer (Philippe), « L'Ecole de brasserie de Nancy », in André Grelon et Françoise Birck, *Des ingénieurs pour la Lorraine (XIX^e-XX^e siècles)*, Metz, Editions serpenoise, 1998, p. 203-213.
- Voluer (Philippe), *Le grand livre de la bière en Alsace*, s.l., Editions Place Stanislas, 2008.
- Weber (F.), *Essai historique sur la brasserie française*, Soissons, 1900.

Histoire de la famille Hatt et de ses brasseries

- Famille Hatt

- Antonini (Luc), « Les Hatt, grand nom de la bière alsacienne », *Généalogie magazine*, n° 258, avril 2006, p. 19-28.
- Frère Coléo (alias F. Reiber), *Chronique du cercle vicieux de Strasbourg, 1867-1876*, 1876.
- Gütermann (Sven), *Matern Hatten. Ein Intellektuellenleben zwischen Humanismus und Reformation am Oberrhein*, Ubstadt-Weiher, Verlag Regionalkultur, 2017.
- Gütermann (Sven) et Stoskopf (Nicolas), « 1664 », *Les Actes du Cresat*, n° 13, 2017, p. xx.
- Hatt (Jacques), *Quatre siècles de bourgeoisie strasbourgeoise*, Strasbourg, Dernières Nouvelles, 1934.
- Hatt (Jacques), *Notes généalogiques sur la famille Hatt (1527-1952)*, chez l'auteur, 1952.
- Hatt (Jacques), *Ancêtres*, chez l'auteur, 1946.
- Hatt (Jacques), *Ancêtres*, 2^e édition, Colmar, 1965.

– Stoskopf (Nicolas), « Le XIX^e siècle des Hatt, brasseurs à Strasbourg », in Jean-Paul Barrière, Régis Boulat *et alii* (dir.), *Les trames de l'histoire. Entreprises, territoires, consommations, institutions. Mélanges en l'honneur de Jean-Claude Daumas*, Besançon, Presses universitaires de Besançon, 2017, p. 81-91.

– **Espérance**

– Cardonne (Gérard), *L'Espérance, 150 ans de brasserie en Alsace*, Rueil-Malmaison, Editions du Brassin-HEINEKEN, 2012.

– Hisard (Claude), « En Alsace de 1669 à 1967 ou la généalogie de la famille brassicole de Monsieur René Hatt, président de la Brasserie de l'Espérance », *Gazette de Jean Primus*, n° 217, mai 1967, p. 3-11.

– *Brasserie de l'Espérance, 1746-1956*, Schiltigheim-Strasbourg, 1946.

– Voluer (Philippe), *L'Espérance, 1746-1996, 250^e anniversaire de la brasserie*, Brasseries HEINEKEN.

– **Kronenbourg**

– Éliard (Astrid) et Voluer (Philippe), *Kronenbourg depuis 1664*, Paris, Cherche Midi, 2014.

– « Kronenbourg, les journées du 1 million d'hectolitres, 1^{er} et 2 décembre 1961 », supplément à *Saisons d'Alsace*, tiré à part, 15 p.

– *Kronenbourg, 1964*, Paris, R.L. Dupuy, 1964.

– *Kronenbourg*, textes de Claude Delorme, Strasbourg, 1975.

– *Kronenbourg Actualité*, n° 1-38, août 1964-décembre 1974 ; n° 1-4, avril-juillet 1975, devenu *Mousse dernière*, n° 1-4, août-décembre 1975, devenu *Kronenbourg Contact*, n° 1-36, janvier 1976-décembre 1978 (la publication redémarre au n° 1 en juillet 1979 et se prolonge).

– Labrue (Virginie), *Kronenbourg, état des lieux et repères chronologiques*, 2015 (document d'entreprise).

– Marchal (Géo), « La brasserie Hatt à Cronenbourg », *La Vie en Alsace*, n° 2, février 1934, p. 38-42.

– *Tigre-Bock, bières Hatt, Brasserie de Kronenbourg, Strasbourg-Kronenbourg*, Strasbourg, Architectura A. Haushalter, s.d. (vers 1933).

Table des matières

- Remerciements, références abrégées, p. 2
- Introduction, p. 4
- I. Aux origines d'une tradition brassicole chez les Hatt (XVII^e-XVIII^e siècles), p. 6
- Jérôme Hatt (1633-1675), brasseur en 1664, p. 6
 - Deuxième génération et naissance d'une tradition brassicole, p. 9
 - Troisième génération et fondation de la Brasserie de l'Espérance, p. 12
- II. Les Hatt dans la première moitié du XIX^e siècle: des brasseurs comme les autres ?, p. 18
- Des successions difficiles, p. 19
 - Points de départ d'une réussite, p. 24
 - Le leadership des frères Hatt, p. 27
 - Des transmissions réussies, p. 33
- III. Le temps des bâtisseurs, p. 41
- La construction des brasseries-usines, p. 42
 - Un premier âge d'or de la brasserie strasbourgeoise, p. 47
 - Les renaissances successives du Syndicat des brasseurs, p. 51
- IV. De la guerre de 1870 à la Brasserie par actions Bâle-Strasbourg, p. 57
- Petites et grandes histoire autour de 1870, p. 57
 - Question sur un choix stratégique, p. 63
 - La Brasserie par actions Bâle-Strasbourg, une parenthèse de courte durée, p. 68
- V. D'une génération à l'autre, p. 74
- Le Syndicat des brasseurs dans la crise des années 1880, p. 74
 - Les Hatt et Adelshoffen, p. 78
 - La refondation de la Brasserie de l'Espérance, p. 81
 - À Kronembourg, une succession préparée, p. 88
 - Des compétences comme unique bagage, p. 92
- VI. Fin de siècle, fins de partie, p. 94
- Heurs et malheurs de la Brasserie Adelshoffen, p. 95

- Les désillusions de l’Espérance à Ivry/Seine, p. 99
- Les difficultés d’une fusion : Hatt-Ansen, Mühleisen & Cie, p. 105
- Épilogue : les grandes fusions brassicoles de l’été 1902, p. 116

VII. L’Espérance et Kronenbourg, une croissance entravée sous le *Reichsland* (des années 1880 à 1918), p. 121

- Kronenbourg qui rit, l’Espérance qui pleure, p. 122
- Le carnet de bord d’un brasseur, p. 127
- Une Belle Époque, p. 131
- Le dynamisme de Kronenbourg à la veille de la guerre, p. 135
- Pénuries de la Grande Guerre, p. 139

VIII. Un nouveau départ après 1918, p. 143

- Un nouveau contexte, p. 143
- L’élan des années 1920, p. 148
- Le ralentissement des années 1930, p. 156
- Deux brasseries face à l’annexion de l’Alsace (1940-1944), p. 163

IX. Les vingt-cinq Glorieuses de Kronenbourg (1945-1969), p. 169

- Une décennie de reconquête (1945-1954), p. 170
- Une marche triomphale, p. 177
- La révolution du verre perdu, p. 185
- Tout bouge..., p. 194

X. L’Espérance en quête de stratégie (1945-1969), p. 200

- Une entrée réussie dans le troisième siècle, p. 200
- Crispations, p. 205
- Croissance en berne et remise en mouvement, p. 211
- Grandes manœuvres et création de l’Alsacienne de brasserie (Albra), p. 213

XI. Abandons de souveraineté (1970- 1972), p. 218

- Kronenbourg dans le giron de BSN, p. 218
- BSN prend le pouvoir, p. 222
- Les déconvenues de l’Espérance et de l’Albra, p. 225
- L’OPA du groupe Heineken, p. 228

XII. Épilogue, p. 234

- La fin de l’Espérance, p. 234

- Kronenbourg sur sa lancée, p. 238
- Jean-Philippe Hatt, le dernier brasseur, p. 243

Conclusion, p. 248

Bibliographie, p. 251

Tables des matières